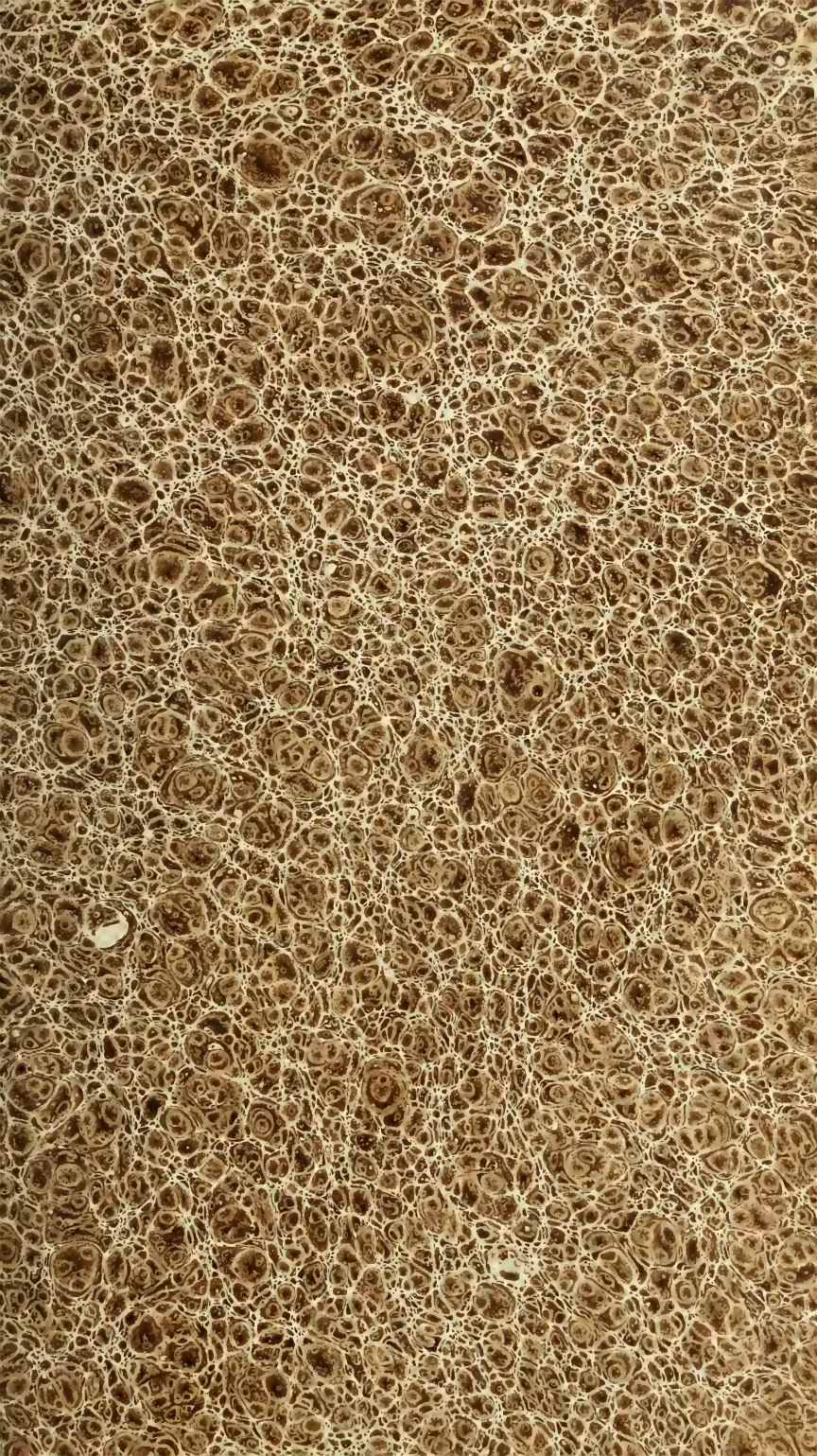
3 1761 07354364 7



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothqueuni09mont

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME IX.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Noubel, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE LIGNOUX ET C^ie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

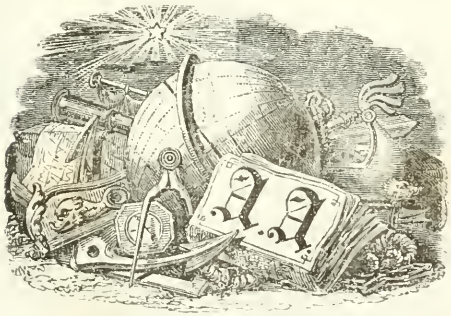
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

G
161
M77
1833
t.9.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE II.

DEUXIÈME VOYAGE DE COOK.

TROISIÈME SECTION.

(SUITE.)

§ 10.

Suite de la navigation le long de la côte de la Nouvelle-Calédonie. Réflexions sur l'état de l'île et des habitans. Observations géographiques.

Tout était disposé pour remettre en mer, et le 13 de septembre 1774, au lever du soleil, nous levâmes l'ancre, avec bon vent de l'est : je gouvernai pour sortir de ce canal, par où le vaisseau était entré.

Nous avions passé sept jours et demi dans ce havre; mais, dès le troisième, nous nous empoi-

sonnâmes en mangeant du poisson, et nous perdîmes ainsi l'occasion de profiter de notre relâche: au moment du départ nous n'étions pas entièrement guéris; nous ressentions encore de violens maux de tête, des douleurs spasmodiques sur tout le corps, et nous avions des boutons aux lèvres. Notre faiblesse, qu'augmentait de plus en plus la privation des nourritures fraîches, nous empêcha de nous livrer à nos occupations ordinaires.

C'est ainsi que nous quittâmes une île située dans la partie la plus occidentale de la mer du Sud, éloignée seulement de 12 degrés de la côte de la Nouvelle-Hollande, et habitée par une race d'hommes très différens de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Comme ils sont proches de la Nouvelle-Hollande, on pourrait supposer cependant qu'ils ont la même origine que le peuple de ce continent; mais en comparant les relations des voyageurs qui y ont abordé, les habitans des deux contrées n'ont point de ressemblance entre eux, et leurs vocabulaires sont absolument différens.

Après avoir rangé toute la bande septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de cinquante mille âmes sur une côte de mer de près de deux cents lieues. Le pays ne paraît pas propre à la culture dans la plupart des cantons : la plaine étroite qui l'environne est remplie de marais jusqu'au rivage, et couverte de man-

gliers : il est difficile de dessécher cette partie avec des canaux; le reste de la plaine est un peu plus élevé, mais d'un sol si mauvais, qu'il faut l'arroser par des rigoles. Derrière, s'élèvent plusieurs collines revêtues d'une terre sèche et brûlée, où croissent çà et là quelques espèces de gramens ridés, le cayputy et des arbrisseaux. De là, vers le centre de l'île, les montagnes intérieures, presque entièrement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge et brillant, et de gros morceaux de quartz. Ce sol ne peut pas produire beaucoup de végétaux : il est même surprenant qu'il en produise autant qu'on y en voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, sont remplis de buissons, de liserons, de fleurs et d'arbres touffus. Nous étions frappés de ce contraste entre la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal brille dans toute sa perfection : la diversité du caractère des deux peuples ne nous étonna pas moins. Tous les naturels des îles de la mer du Sud, si on excepte ceux que Tasman trouva à Tonga-Tabou et à Anamoka, essaient de chasser les étrangers qui abordent sur leur côte. Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous reçurent comme amis : dès la première entrevue ils montèrent sur notre vaisseau, sans la moindre marque de défiance ou de crainte, et ils nous permirent d'errer librement dans leur pays. Par leur teint et leurs cheveux lai-

neux, ils ont du rapport avec les habitans de Tanna; mais ils ont une taille supérieure, des membres plus robustes, des traits plus doux et plus ouverts.

Nous remarquâmes beaucoup d'autres dissemblances avec les peuples de Tanna; mais il est inutile de les rapporter. Ceux-ci, qui tirent de leurs plantations une grande quantité de végétaux, et dont les bois, sur la côte de la mer, sont remplis de cocotiers qui, au besoin, offrent leurs fruits, sont beaucoup plus riches que ceux de la Nouvelle-Calédonie, où les plantations rapportent peu, et où la contrée, abandonnée à elle-même, ne produit pas un seul fruit utile. D'un autre côté, les habitans de la Nouvelle-Calédonie paraissent être d'habiles pêcheurs, et les récifs qui entourent leur île ont dû leur donner ce genre d'industrie.

Comme la nature a répandu ses faveurs avec réserve sur cette île, il est très étonnant que les habitans, au lieu d'être sauvages, défians et guerriers comme à Tanna, se trouvent paisibles, bienveillans et peu soupçonneux. Ce qui n'est pas moins remarquable, en dépit de la stérilité de tout le pays et du peu de secours qu'ils tirent des végétaux, ils sont plus gros et plus grands, et leur corps est plus nerveux : peut-être qu'il ne faut pas chercher uniquement dans la diversité des nourritures les causes de la différence de stature et de taille des nations.

La race primitive d'où descend ce peuple peut y avoir contribué.

Les philosophes qui prétendent que le caractère, les mœurs et le génie d'une nation dépendent entièrement du climat, auront peine à expliquer les dispositions pacifiques des habitans de la Nouvelle-Calédonie. Si on dit qu'ils ne sont point défians parce qu'ils n'ont rien à perdre, on ne résoudra pas la difficulté, puisque les naturels de la Nouvelle-Hollande, sous l'influence d'un climat et d'un sol pareils, et dans une situation encore plus déplorable, sont farouches et insociables. Cette heureuse disposition des Calédoniens n'est pas un effet de l'ignorance de la guerre et de la dispute, puisque nous avons observé tant d'armes offensives. En causant avec eux, nous apprîmes qu'ils ont des enne mis, et que le peuple d'une île appelée *Mingha* est d'un caractère bien différent du leur. On a parlé plus haut des gestes qui semblaient annoncer que leurs ennemis mangeaient de la chair humaine, ainsi que des habitans de Balabéa qui, en voyant les matelots ronger un os de bœuf, crurent que nous mangions aussi de cette chair : l'horreur qu'ils en montrèrent prouve que leur civilisation est beaucoup plus avancée en ce point que celle de leurs voisins plus riches. Ils n'ont cependant pas encore atteint ce degré où l'esprit est assez perfectionné pour ne point mépriser le sexe : leur ca

ractère trop grave ne peut être captivé par les caresses des femmes, ni apprécier les jouissances domestiques. Ils sont quelquefois obligés de travailler beaucoup pour pourvoir à leur subsistance; mais ils passent dans le repos leurs heures de loisir. Ils ne se livrent jamais à ces petites récréations qui contribuent tant au bien-être des hommes, et qui répandent la gaîté et la vivacité sur les îles de la Société et des Amis. Excepté le sifflet dont il a été question plus haut, nous n'avons remarqué aucun instrument de musique à la Nouvelle-Calédonie. Nous ne savons pas non plus s'ils ont des danses et des chansons; mais nous avons lieu de supposer qu'ils ne rient presque jamais. Ils parlent aussi très peu, et très peu d'individus prenaient plaisir à converser avec nous. Leur langue paraît informe, et leur prononciation est très confuse.

La simplicité des insulaires doit régner aussi dans le gouvernement : Téabooma, chef du district opposé à notre mouillage, vivait comme le reste de ses compagnons. Ils ne lui donnaient aucune marque extérieure de déférence, et la seule chose qui annonçât quelques égards de leur part, c'est qu'ils lui remirent les présens que leur fit M. Pickersgill à la première entrevue. Les cantons voisins, sur lesquels ne s'étendait point l'autorité de Téabooma, ont probablement leurs chefs particuliers, ou peut-être que chaque famille est gouvernée par le père.

Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la religion, et nous n'avons observé aucune coutume qui eût la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matières sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractère. On a dit un mot plus haut de leurs cimetières : sans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaissons pas.

On ne sait pas si les insulaires vivent longtemps, ni quelles maladies sont funestes dans cette île. Nous n'y avons remarqué que l'éléphantiasis, qu'on a déjà dit y être fort commune; mais je ne l'ai jamais vue assez dangereuse pour que le malade risquât de perdre la vie. Les cheveux blancs et les rides de quelques naturels annonçaient une grande vieillesse; mais, en supposant qu'ils se donnent la peine de compter leurs années, il eût été difficile de causer avec eux sur une idée aussi abstraite que l'âge. Nous n'avons jamais pu nous faire comprendre des Taïtiens, lorsque nous leur avons proposé de pareilles questions, quoique notre connaissance de leur langue fût très étendue, comparée au petit nombre de mots que nous avions rassemblés en hâte à la Nouvelle-Calédonie.

Après avoir franchi le passage, nous étions, le 14 septembre, par la latitude sud de 19 degrés 28 minutes. Nous avions alors perdu de vue l'île

de Balabéa, et l'autre terre qui en est la partie nord-ouest nous restait à l'ouest; mais nous n'étions pas assurés si la côte était continue ou divisée en plusieurs îles : on pouvait la croire divisée, à cause des séparations qui se montraient d'espace en espace; mais une multitude d'écueils en rendait l'approche excessivement dangereuse, pour ne pas dire impraticable. Nous passâmes à la vue d'une île basse de sable, située au bord extérieur d'un récif, par la latitude de 19 degrés 25 minutes, et au nord-est de la terre la plus nord-ouest, à la distance de six ou sept lieues. Tout ce que nous pouvions apercevoir de ce parage était parsemé d'écueils, qui paraissaient comme détachés les uns des autres; et le canal qu'ils formaient semblait être sur le côté sud-est de l'île de sable, du moins y avait-il un espace où la mer paraissait ne pas briser.

En faisant voile au sud-est, nous doublâmes de très près la pointe d'un récif que nous avions dépassée le soir précédent. Le 16 nous le perdîmes de vue, et nous fîmes voile au sud-est. A midi nous observâmes 19 degrés 35 minutes sud; et cette latitude, considérablement au sud de notre estime, prouvait que, pendant la nuit, nous avions été entraînés par un courant ou par le flot qui nous avait été favorable. Néanmoins nous ne fîmes pas plus de vingt lieues en quarante-huit heures;

et, voyant toujours la terre au sud, nous craignions d'arriver tard à la Nouvelle-Zélande, où nous devions nous préparer pour notre dernière campagne au sud.

Le 19 nous vîmes deux petits îlots, à peine éloignés de nous de quatre ou cinq milles; et il s'en trouvait d'autres entre nous et le rivage : ils semblaient être unis par des récifs qui présentaient quelques ouvertures de loin en loin. Le pays devint de plus en plus montueux, et il avait, à beaucoup d'égards, le même aspect que les environs de la Balade. Sur l'une des petites îles occidentales était une élévation assez semblable à une tour, et on découvrait par-dessus une langue de terre basse en dedans de l'île d'autres élévations qu'on aurait pu prendre pour les mâts d'une flotte.

Le 21 et le 22 nous continuâmes à longer les côtes à distance. Les brisans qui enfermaient les côtes septentrionales de la Nouvelle-Calédonie ne s'étendaient pas jusqu'ici ; mais, comme nous nous tenions à quatre ou cinq lieues, nous ne distinguions rien de la nature du pays, si ce n'est que la chaîne de montagnes continuait à se prolonger avec la même hauteur jusqu'auprès de notre mouillage, sans aucune proéminence, ou sans aucun pic remarquable.

Le 23 nous découvrîmes derrière le cap du Couronnement une pointe élevée dans le sud-est.

Elle fut reconnue pour l'extrémité sud-est de la côte, et nous l'appelâmes le *promontoire de la Reine Charlotte*. La latitude était de 22 degrés 16 minutes sud, et la longitude de 167 degrés 14 minutes à l'est. A mesure que nous nous approchions du cap du Couronnement, nous vîmes dans une vallée au sud un grand nombre de pointes élevées, et des terres basses sous le promontoire en étaient entièrement couvertes. Nous ne pouvions pas nous accorder sur la nature de ces objets. Je supposais que c'était une espèce singulière d'arbres, par la raison qu'ils étaient très nombreux, et que d'ailleurs une grande quantité de fumée sortit tout le jour du milieu de ces objets, près du promontoire. Nos philosophes pensaient que c'était la fumée d'un feu interne et perpétuel. Je n'eus pas la peine de leur représenter que le matin il n'y avait point eu de fumée dans cette même place; car ce feu, prétendu éternel, cessa avant la nuit; et depuis on n'y en aperçut plus.

Au coucher du soleil, le vent passa autour du sud, et nous revirâmes de bord le cap au large, parce qu'il était dangereux d'approcher du rivage au milieu des ténèbres. Dès que le jour parut nous remîmes le cap sur la terre. A midi nous observâmes 21 degrés 59 minutes 30 secondes de latitude sud, le cap du Couronnement nous restant à l'ouest, un peu vers le sud, à la distance de sept

lieues, et le promontoire au sud-ouest. Comme nous avancions au sud-sud-ouest, nous commençâmes à voir la côte derrière le promontoire, et au coucher du soleil nous découvrîmes une île basse au sud-sud-est, à environ sept milles du promontoire : c'était une de celles qui sont défendues par des bancs de sable et des brisans. Dans ce même temps une montagne ronde se fit voir dans le sud-est, à douze lieues. Durant la nuit, n'ayant eu que des vents variables, nous fîmes très peu de voile.

Le 25, sur les dix heures du matin, une jolie brise s'étant levée du sud-sud-est, je gouvernai au sud-sud-ouest, dans l'espoir de contourner le promontoire. Mais, à mesure que nous en approchions, nous découvrîmes plusieurs îles basses derrière celle dont nous avons déjà parlé, liées par des brisans qui s'étendaient vers le promontoire, et paraissaient jointes au rivage. Nous les reconnûmes encore de plus près jusqu'à trois heures et demie : alors de dessus le pont nous aperçûmes dans le banc déjà mentionné les rochers élever leurs têtes sur la surface des eaux. Il était temps de changer de route : le jour, trop avancé, ne permettait pas de chercher un passage près du rivage, et nous n'avions point de fond pour jeter l'ancre dans la nuit. Je gouvernai donc au sud pour trouver un passage entre les petites îles. Nous avions un bon

vent de l'est-sud-est ; mais il ne dura que jusqu'à cinq heures, et fut suivi d'un calme plat. Une ligne de cent soixante-dix brasses ne rapporta point de fond, quoique nous ne fussions qu'à une petite distance des écueils. Ces écueils, au lieu de suivre la côte au sud-ouest, prenaient la direction du sud-est vers la montagne que nous avions vue le soir précédent, et semblaient nous indiquer qu'il était nécessaire de contourner cette terre. Dans ce même temps la pointe la plus avancée de la principale terre nous restait au sud-ouest, à neuf ou dix lieues.

Cette partie de notre campagne était extrêmement désagréable : nous ne pouvions pas examiner le pays, et nous avions grand besoin de nourritures fraîches : il ne nous restait plus que quelques ignames ; les matelots n'avaient goûté d'aucun rafraîchissement depuis notre départ d'Anamoka. L'aspect de ces nouvelles terres nous consolait peu de cette abstinence; il entretenait seulement l'espoir de faire d'autres découvertes, où l'on pourrait rafraîchir l'équipage.

Le 27 nous découvrîmes une île dont les bords étaient couverts de ces élévations dont on a parlé tant de fois. Elles avaient l'apparence de gros pins, ce qui fut cause que l'île en reçut le nom. La montagne ronde qui se trouve du côté sud-ouest est d'une telle hauteur qu'elle peut être aperçue de

quatorze ou même de seize lieues. L'île, qui n'a guère qu'un mille de circuit, est située par 22 degrés 38 minutes de latitude sud, et 167 degrés 40 minutes de longitude est. Après avoir fait encore deux tentatives pour doubler l'île des Pins sans mieux réussir, je résolus de m'en éloigner.

Après avoir évité bien des récifs, nous atteignîmes une île basse, dont nous trouvâmes que les arbres étaient une espèce de pin de Prusse, très propre pour des espars dont nous avions besoin. Leurs branches croissaient autour de la tige, formant de petites touffes, mais elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds, et elles étaient minces en proportion. Nous nommâmes la pointe de cette île le *cap du Prince de Galles*. Sont gisement est par 22 degrés 29 minutes de latitude sud, et par 166 degrés de longitude est. Ce cap est d'une hauteur considérable, et quand on commence à le découvrir sur l'horizon, il se présente comme une île. De cette pointe, la côte court presque au nord-ouest. Sa direction est un peu trop nord pour joindre cette partie que nous aperçûmes des montagnes de Balade. Mais comme c'était une terre très haute qui se découvrait à la hauteur du cap dans cette direction, il est très probable qu'une terre plus basse, que nous ne pouvions pas voir, se découvrait plutôt; ou autrement la côte, plus au nord-ouest, prend une direction plus occidentale.

de la même manière que la côte du nord-est. Quoi qu'il en soit, nous connaissions assez l'étendue de la terre, parce que nous l'avions vue resserrée en de certaines limites. Néanmoins je conservai encore l'espérance de la reconnaître, mais cette attente fut vaine.

La petite île sur laquelle nous débarquâmes n'est proprement qu'un banc de sable qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *étos*, et beaucoup d'autres, ainsi que des arbustes et des plantes. Nos botanistes ne manquèrent pas d'occupations, et c'est ce qui me la fit appeler l'*île de la Botanique*. On y compte trente espèces de plantes et plusieurs nouvelles. Le sol est très sablonneux sur les côtes, mais il est mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale : c'est l'effet des arbres et des plantes qui y tombent continuellement en pouriture.

Il y a des hydres, des pigeons et des tourterelles, différentes en apparence de toutes celles que nous avions vues. Un des officiers tira un faucon pareil à ceux qu'on trouve sur les côtes d'Angleterre, et nous prîmes une nouvelle espèce d'attrape-mouche. Les débris de quelques feux, des branchages, des feuilles encore fraîches et des restes de tortue, annonçaient que ce canton avait été visité récemment par les Indiens. Une pirogue, pré-

cisément de la forme de celles de la Balade, était échouée sur le sable. Nous ne fûmes plus en peine de savoir quels arbres ces Indiens employaient à la construction de leurs canots : ils se servent sûrement pour cela des pins. Sur cette île, il s'en trouvait de vingt pouces de diamètre, et de soixante à soixante-dix pieds de haut. On aurait fort bien pu en faire un mât pour *la Résolution* s'il eût été nécessaire. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite île, il est probable qu'il y en a de plus gros sur la principale terre et sur des îles plus grandes ; et nous pouvons même l'assurer, si nous n'avons pas été déçus par les apparences.

Je ne connaissais alors aucune île de la mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts et de vergues. Ainsi la découverte de cette terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Les arbres en question développent leurs branches comme les pins d'Europe, avec cette différence que ceux-ci ont des branches plus courtes et plus petites ; de sorte que les nœuds deviennent à rien quand on travaille la tige. J'observai que les plus grands de ces arbres avaient les branches plus petites et plus courtes, et qu'ils étaient couronnés comme s'il y eût eu à leur sommet un rameau qui eût formé un buisson. C'était là ce qui les avait fait prendre,

avec si peu de fondement, pour des colonnes de basalte; et il est vrai qu'on ne pouvait guère s'attendre à trouver de pareils arbres sur cette terre. La semence est dans des capsules coniques; nous n'en vîmes aucun qui renfermât de cette semence, du moins dans un état propre à la reproduction. Outre ces arbres, il y en a un autre de l'espèce de sapin de Prusse; mais il est très petit, et c'est moins un arbre qu'un arbrisseau. Nous rencontrâmes encore sur cette île une espèce de cresson, et une plante semblable à celle qu'on nomme en Angleterre *quartier d'agneau* ou *poule grasse*, qui, étant bouillie, se mange comme des épinards.

L'objet pour lequel nous étions venus mouiller près de cette île étant rempli, il ne restait plus qu'à fixer la route que je voulais prendre.

Nous avions eu, du haut des mâts, une vue de la mer autour de nous, et observé qu'à l'ouest elle était entièrement semée d'îlots, de bancs de sable et de brisans, qui s'étendaient aussi loin que l'horizon. Tous ces écueils n'étaient point liés ensemble, et ils laissaient apercevoir plusieurs canaux de différente sinuosité. Mais, en considérant que l'étendue de cette côte du sud-ouest était suffisamment déterminée, le risque évident que nous allions courir pour achever cette reconnaissance, et le temps qu'elle nous prendrait à cause des dangers multipliés qu'il faudrait éviter m'empêchant de

pousser plus loin au vent de ce nombre prodigieux de brisans, qui pouvaient nous enfermer tellement que la difficulté d'en sortir nous ferait perdre la saison favorable pour naviguer au sud, je souhaitais alors d'avoir le petit bâtiment dont nous avions les couples à bord. J'avais songé à le faire construire durant notre dernier séjour à Taïti, mais on n'aurait pu exécuter cet ouvrage sans négliger le calfatage et les autres réparations dont le vaisseau avait besoin, ou sans faire une plus longue relâche que ne le permettait la route que je projetais. Il était maintenant trop tard pour penser à la construction d'un pareil bâtiment, et s'en servir ensuite à la découverte de cette côte; et dans notre campagne du sud il n'était d'aucune utilité.

Tandis qu'on était à l'ancre, le premier lieutenant prit un poisson venimeux. Il le fit cuire, en dépit de ses camarades de chambrée, qui tous l'avertirent de ses effets pernicieux : enfin il donna des ordres positifs pour qu'on le lui servît, et ses amis ne trouvant pas d'autre moyen de le sauver, tournèrent en ridicule sa folle fantaisie. Les railleries produisirent plus d'effet que les conseils de l'amitié, et il changea de résolution. Un petit chien eut le malheur de manger les entrailles de ce poisson, il passa plusieurs jours dans d'horribles tourmens : pour finir ses peines on le jeta au fond de

la mer. Cette circonstance prouve quelle était notre disette de nourriture fraîche, puisque le risque même d'être empoisonné n'arrêtait pas le besoin de manger un aliment meilleur que la ration.

Nous appareillâmes le 30, et gouvernâmes à l'est-sud-est : cette route était opposée à celle que nous voulions faire, mais nous n'osions pas gouverner au sud avant le jour.

A sept heures et demie nous avions vu, au nord, une boule de feu, qui, par sa grosseur et par son éclat, ressemblait au soleil, quoiqu'elle fût un peu plus pâle : elle s'évanouit en crevant quelques momens après, et elle laissa derrière elle des étincelles brillantes, dont la plus grande, d'une forme oblongue, se remuait promptement hors de l'horizon, tandis qu'une espèce de flamme bleuâtre la suivait et marquait sa route. A l'apparition de ce phénomène, qui nous était connu, nous attendîmes un vent frais, et il vint. Nous étions, le 2 octobre, par 23 degrés 18 minutes de latitude sud, et 169 degrés 49 minutes de longitude est, et à environ quarante-deux lieues au sud des Hébrides.

Le 3, vers les huit heures du matin, le vent passa au sud-ouest, reprit sa première impétuosité, et fut accompagné de grains violens et de pluie. Je perdis alors toute espérance de rallier la terre que

nous venions de quitter. En considérant la vaste étendue de mer que nous avions à parcourir au sud, l'état du vaisseau, et le défaut d'approvisionnement de première nécessité que je commençais à ressentir, que d'ailleurs nous touchions à l'été de cette partie du globe, et que tout accident un peu considérable pourrait nous retenir encore une autre année dans cette mer, je ne pensai point qu'il fût prudent d'essayer de nouveau de regagner la terre.

La nécessité nous contraignit donc pour la première fois de quitter une côte que j'avais découverte, sans l'avoir entièrement reconnue. Je la nommai *la Nouvelle-Calédonie ;* et elle est peut-être, la Nouvelle-Zélande exceptée, la plus grande île de la mer Pacifique, car elle s'étend du 19ᵉ degré 37 minutes au 22ᵉ degré 30 minutes de latitude sud, et du 163ᵉ degré 37 minutes jusqu'au 176ᵉ degré 14 minutes de longitude est. Son gisement est presque nord-ouest-demi-ouest et sud-est-demi-est, et elle a environ quatre-vingt-sept lieues dans cette direction ; mais sa largeur n'est pas considérable, et rarement elle excède dix lieues. C'est une contrée toute entrecoupée de montagnes de différentes hauteurs, qui laissent entre elles des vallées plus ou moins profondes. De ces montagnes, s'il est permis de juger du tout par les parties que nous avons vues, sortent une infinité de sources dont

les eaux, qui serpentent dans les plaines, portent partout la fertilité et fournissent aux besoins des habitans. Les sommets de la plupart de ces montagnes semblent stériles, quoique les flancs soient couverts de bois par-ci par-là, comme le sont les vallées et les plaines. La terre étant ainsi coupée de montagnes, plusieurs parties de la côte, vues dans l'éloignement, paraissent dentelées : on croirait qu'il y a de grandes ouvertures entre les montagnes; mais, en serrant le rivage, nous avons toujours trouvé que la terre est continue, mais basse, et formant une lisière qui règne le long de la côte, entre le rivage et le pied des montagnes. C'est du moins ce que nous observâmes partout où nous approchâmes de la grève, et il est probable qu'il en est de même sur toute la côte. Je la crois encore entièrement, ou pour la plus grande partie, défendue par des récifs, des basses et des brisans, qui en rendent l'accès très difficile et très périlleux, mais qui servent à la mettre à l'abri de la violence des vents et de la fureur des flots, à assurer aux pirogues une navigation aisée et une pêche abondante, et à former probablement de bons ports pour le mouillage des vaisseaux. La majeure partie de la côte, sinon le tout, est habitée, sans en excepter l'île des Pins; car de jour nous y vîmes de la fumée, et la nuit des feux de tous les côtés.

Dans l'étendue que j'ai donnée à cette île je com-

prends les terres rompues ou isolées qui sont au nord-ouest, comme l'indique la carte. Je ne nie pas que ces différentes côtes ne puissent être liées par des terres basses; cependant je pense que ce sont des îles, et que la Nouvelle-Calédonie est terminée plus au sud-est; mais j'avertis que mon opinion n'est fondée que sur les apparences, et je ne la donne que comme une conjecture.

Soit que ces terres forment des îles, ou qu'elles soient liées à la Nouvelle-Calédonie, il n'est point du tout certain que nous ayons déterminé leur étendue à l'ouest. Je penche même à ne pas le croire, puisque les écueils ne se terminaient point avec la terre que nous avions en vue, et qu'ils conservaient leur direction dans le nord-ouest, au-delà de la route de M. de Bougainville, à la latitude de 15 degrés ou de 15 degrés et demi; et même il est assez probable qu'une chaîne de bancs de sable, de récifs peut s'étendre à l'ouest jusqu'à la Nouvelle-Galles méridionale. L'étendue orientale des îles et des brisans à la hauteur de cette côte, entre les 15^{e} et les 23^{e} degrés de latitude, ne nous est pas connue. La ressemblance des deux contrées, la batture de Diane, reconnue par M. de Bougainville à soixante lieues environ de la côte, les indices qu'il eut de la terre dans le sud-est, tout, en un mot, tend à accroître cette probabilité. J'avoue que c'est pousser un peu loin la conjecture, en disant que cette chaîne

d'îles et de brisans se continue l'espace d'environ deux cents lieues ; mais cela devient en quelque manière indispensable, ne fût-ce que pour mettre les autres navigateurs sur leur garde.

Le côté méridional de la Nouvelle-Calédonie n'a point encore été reconnu. Nous avons suivi la direction de sa bande nord ; mais ses productions annuelles, végétales et minérales, sont encore ignorées, et offrent un vaste champ au naturaliste. L'aspect des pins, dans la partie de l'est, semble prouver que la nature du sol et les minéraux y sont absolument différens de ceux de Balade, que nous avions examinés en courant ; et, d'après ce que nous avons vu sur la petite île sablonneuse de la Botanique, de nouvelles plantes doivent y couvrir la terre, et de nouveaux oiseaux habiter les bois. Ainsi les navigateurs pourront un jour terminer nos découvertes, et employer plus de temps à examiner les richesses de cette contrée.

§ 11.

Suite de la navigation de la Nouvelle-Calédonie à la Nouvelle-Zélande. Découverte de l'île de Norfolk. Incidens survenus dans le canal de la Reine Charlotte.

Les vents forts du sud-ouest continuaient encore, et de temps à autre étaient accompagnés de grains violens, suivis de pluies abondantes. Durant ce temps orageux, nous fîmes route au sud-sud-est

sans qu'il arrivât rien de remarquable jusqu'au 6 octobre à midi, que le calme succéda à la tempête. Nous étions alors par 27 degrés 50 minutes de latitude sud, et 171 degrés 43 minutes de longitude est.

Nous cinglâmes, toutes voiles dehors, à l'ouest-sud-ouest, et le lendemain à midi nous étions par 28 degrés 25 minutes de latitude sud, et 170 degrés 26 minutes de longitude à l'est. Le soir, M. Cooper ayant harponné un marsouin, il fallut mettre en panne et avoir deux bateaux dehors, avant de pouvoir le tuer et le prendre. Il avait six pieds de long : c'était une femelle de l'espèce que les naturalistes appellent *le dauphin des anciens*, et qui diffère de l'autre espèce par la tête et la mâchoire, qui sont longues et pointues. Ce poisson avait les parties inférieure et supérieure de la mâchoire garnies chacune de quatre-vingt-huit dents. La fressure et la chair nous procurèrent un excellent mets. La chair était un peu dure, sans avoir en aucune manière le goût du poisson. On en rôtit une partie, on grilla l'autre, et le reste fut mis à l'étuvée après avoir été trempé dans de l'eau chaude. Il ne fallait pas beaucoup d'art pour rendre ce poisson frais et agréable à des personnes qui depuis si long-temps vivaient de salaisons.

Nous continuâmes de marcher avec toutes nos voiles dans la direction de l'ouest-sud-ouest jus-

qu'au 10 : au point du jour nous eûmes la vue de la terre dans le sud-ouest, que nous reconnûmes en l'approchant pour être une île passablement haute, et de cinq lieues de circuit. Je l'appelai l'*île de Norfolk*, en l'honneur de la famille de Howard. Elle gît par les 29 degrés 2 minutes 30 secondes de latitude sud ; sa longitude de 163 degrés 16 minutes de longitude est, fut déterminée par des observations lunaires faites sur l'île, et la latitude fut conclue d'une bonne observation de la hauteur méridienne du soleil quand nous étions à trois milles du rivage.

L'île était inhabitée, et notre descente sur cette nouvelle terre était indubitablement la première qu'on y eût jamais faite.

Plusieurs grands rochers brisés se projettent dans la mer de tous les côtés : tous les autres rochers de cette île sont de la pierre de craie jaunâtre commune que nous avons trouvée à la Nouvelle-Zélande. Nous rencontrâmes en quelques endroits de petits morceaux de lave poreuse, rougeâtre, qui semblaient rongés de vétusté; ce qui nous fit soupçonner qu'il y avait un volcan. Nous reconnûmes beaucoup d'arbres et de plantes qui croissent à la Nouvelle-Zélande, et spécialement le lin, dont la végétation est ici infiniment plus vigoureuse que sur l'autre terre. Mais la principale production est une espèce de pin de Prusse qui croît ici en abon-

dance. Ces arbres ont la tige droite et de la plus belle élévation ; et il en est plusieurs que deux personnes peuvent à peine embrasser. Ce pin est une espèce moyenne entre ceux de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie. Le feuillage diffère en quelque chose des uns et des autres : le bois n'en est pas si dur que celui des premiers, ni si léger, ni le grain si serré que celui des seconds. Depuis le rivage, dans un espace d'environ deux cents verges, le terrain est tellement fourré d'arbrisseaux et de plantes, que ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à pénétrer dans la contrée. Les bois sont entièrement libres et dégagés d'arbrisseaux, et le sol paraît être fertile et profond.

Nous trouvâmes la même espèce de pigeons, de perruches, de perroquets qu'à la Nouvelle-Zélande, des râles et des petits oiseaux. On y voyait des poules d'eau, des boubies blanes, des mouettes, etc., qui se multiplient et vivent dans un doux repos sur les rivages de la mer et sur les rochers. Ces oiseaux produisaient un concert charmant dans ce coin de terre désert.

Cette île a des sources d'eau douce : le sol y produit en abondance des choux palmistes, de l'oseille sauvage, du laiteron, du bacille ou fenouil marin ; toutes ces plantes croissent en quantité sur le rivage : nous rapportâmes à bord toutes celles que le temps nous permit de cueillir. Les palmistes ne

sont pas plus gros que la jambe d'un homme, et n'ont guère que de dix à vingt pieds d'élévation. Ils sont de la classe du cocotier; comme eux, ils ont de grandes feuilles empennées : c'est le même palmier que celui de la seconde sorte trouvée dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Galles méridionale.

Le chou est, à proprement parler, le bourgeon de l'arbre, et chaque arbre n'en produit qu'un; il sort du sommet où il pousse ses feuilles. La coupe du chou détruit l'arbre; de sorte qu'on ne peut jamais avoir qu'un chou de la même tige : le cocotier et quelques autres espèces de palmiers produisent le chou comme celui-ci. Ce végétal est non-seulement salubre, mais encore d'un bon goût; et il nous procura un des plus agréables repas que nous eussions faits depuis quelque temps.

La côte est assez poissonneuse. Pendant que nous étions sur le rivage, les gens des bateaux prirent des poissons excellens. Je jugeai qu'à la pleine et à la nouvelle lune on avait la haute mer vers une heure, et que, dans le flot, les eaux s'élevaient perpendiculairement de quatre ou cinq pieds.

L'approche de la nuit nous ramena tous à bord, où nous reprîmes les bateaux. Arrivés sur le vaisseau, nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas pensé à laisser sur cette île un chien et une chienne qui se seraient multipliés sans trouble, et qui,

dans l'espace de peu d'années, y auraient répandu leur race de manière à la rendre utile aux navigateurs.

Le 11, au lever du soleil, je cinglai au sud-sud-est, et nous doublâmes l'île. Sur la bande méridionale sont deux petits îlots habités par des oiseaux. De ce même côté, ainsi que de celui du sud-est, il y a une plage sablonneuse, où le rivage est en grande partie revêtu de roches escarpées au pied desquelles on trouve seize et vingt brasses d'eau. Un banc de sable de corail, mêlé de coquillages, et sur lequel nous eûmes depuis dix-neuf jusqu'à trente et quarante brasses d'eau, environne l'île et s'étend spécialement du côté méridional, à sept lieues au large.

En quittant l'île de Norfolk je fis route pour la Nouvelle-Zélande, mon intention étant de toucher au canal de la Reine Charlotte pour rafraîchir l'équipage et mettre le vaisseau en état de soutenir la navigation des hautes latitudes méridionales.

Le 17, au point du jour, nous eûmes la vue du mont Egmont, couvert d'une neige éternelle : il nous restait au sud-est. Nous étions à la distance d'environ huit lieues du rivage. L'aspect de cette montagne est majestueux, et les collines voisines ressemblent à des mondrains. La base s'aplatit peu à peu, et forme enfin de tous côtés une plaine étendue, et son sommet se termine en une petite

pointe. D'après l'espace qu'occupe la neige, on suppose que sa hauteur n'est guère inférieure à celle du pic de Ténériffe.

Nous gouvernâmes au sud-sud-est sur le canal de la Reine Charlotte dans le dessein d'atterrir près du cap Stephens. A midi le cap Egmont nous restait à l'est-nord-est, à trois ou quatre lieues; et quoique les nuages cachassent la montagne, nous jugeâmes qu'elle devait être dans la même direction que le cap. La latitude observée fut de 39 degrés 24 minutes.

Le 18 nous laissâmes tomber l'ancre à l'entrée de l'anse du vaisseau, les grains violens qui venaient de terre ne nous permettant pas d'entrer dans l'anse.

C'était la troisième fois que nous mouillions dans cette anse, dont nous étions partis onze mois auparavant. La vue des différens objets qui avaient déjà frappé nos regards nous causait une sensation agréable, malgré l'aspect sauvage de la contrée; et l'espoir de rétablir notre santé et de réparer nos forces nous inspirait une gaîté extraordinaire : quoique des pluies fréquentes et des coups de vent nous fatiguassent sur nos amarres, nous nous trouvions heureux d'être sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. La saison n'était pas avancée dans ce climat rigoureux : rien n'annonçait encore la verdure du printemps.

Après midi on ne put point lever l'ancre, et j'allai avec la seine dans l'anse pour essayer d'y prendre du poisson. En descendant sur le rivage je songeai d'abord à visiter l'endroit où, à mon départ la dernière fois, j'avais laissé une bouteille qui renfermait des instructions pour *l'Aventure*. Elle avait été enlevée. Mais était-ce par les insulaires ou par l'équipage du capitaine Furneaux ? c'est ce que je ne devinais pas. En deux coups de filet on ne prit que quatre petits poissons. Pour suppléer à cette mauvaise pêche, nous tirâmes plusieurs oiseaux, qu'attiraient les fleurs d'un jardin ; nous tuâmes aussi de vieilles sarcelles, et nous emportâmes les nids où étaient les jeunes.

Parmi les poissons que prirent les pêcheurs, il y avait une belle brême qui pesait onze livres, de l'espèce qu'on rencontre dans presque toutes les parties de l'Océan. Au coucher du soleil on tira un coup de canon afin d'apprendre notre arrivée aux naturels, s'il s'en trouvait quelques-uns dans les environs. Il était de notre intérêt de les avoir près de nous afin d'acheter du poisson, car nos pêcheurs n'en fournissaient pas une assez grande quantité.

Le lendemain au matin, le vent ayant molli, nous levâmes l'ancre, on toua le vaisseau dans l'anse, on l'amarra sur les deux ancres de poste, et on dévergua les voiles pour les réparer. Durant ce

temps orageux, plusieurs avaient été déchirées ou endommagées d'ailleurs. La grande voile et la misaine, presque entièrement emportées, furent mises au rebut. Je fis amener et dégréer les mâts de hune, pour y fixer des courbes mobiles : faute de ces courses, les barres maîtresses des hunes se brisaient continuellement. Le forgeron fit des chevilles de fer et répara nos ferrures; et on éleva sur le rivage des tentes destinées à la garde, aux tonneliers, aux voiliers, etc. J'ordonnai aussi de faire bouillir tous les matins des végétaux qui croissent ici en abondance, avec du gruau et des tablettes de bouillon portatives, pour le déjeuner de tout l'équipage, d'en servir avec des pois et du bouillon pour le dîner, outre la portion ordinaire de viandes salées.

Comme cette anse a ses côtes riches en céleri et cochléaria, j'eus grand soin d'en pourvoir le vaisseau. Dans la course que nous y fîmes au milieu des bois, nous trouvâmes un véritable chou-palmiste, pareil à celui que nous avions remarqué à l'île Norfolk. Nous fûmes surpris de le rencontrer à cette haute latitude, et cela semble prouver que cette espèce est plus vivace et plus forte que les autres de la même classe.

Les dernières couvées d'oiseaux ne connaissant pas les armes perfides des Européens, nous en approchions assez pour les tirer à bout portant. Les

grimpereaux et d'autres espèces plus petites étaient presque aussi bons à manger que les ortolans. Chaque oiseau de terre de cette partie de la Nouvelle-Zélande, ceux de proie exceptés, seraient estimés sur les meilleures tables.

Le ciel se leva, le 22, dans toute sa splendeur; nous entendîmes, pour la première fois depuis notre arrivée, le concert des oiseaux; tout annonçait des jours de printemps et nous invitait à aller dans les bois; la plupart des officiers profitèrent du beau temps pour descendre à terre, et je longeai les côtes vers la pointe Jackson, débarquant de temps en temps dans les anses qui étaient sur notre route.

L'après-midi j'allai avec les botanistes visiter nos jardins de Motuara, que nous trouvâmes presque en friche: ils avaient été entièrement négligés par les habitans. Néanmoins plusieurs plantes qui croissaient vigoureusement faisaient assez voir qu'elles se complaisaient sur le sol qu'elles occupaient. Les insulaires ne s'étant pas encore montrés, nous allumâmes un feu sur la pointe de l'île: je ne doutais pas qu'à la vue de la fumée ils ne vinssent bientôt nous visiter.

Les chasseurs revinrent le soir, chargés d'oiseaux: les équipages des différens bateaux avaient cueilli des herbages et pris du poisson. Il y eut sur le vaisseau un régal général.

Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au 24, où l'on vit dans la matinée deux pirogues descendre le canal; mais dès qu'elles aperçurent le vaisseau, elles se retirèrent derrière une pointe sur le côté occidental. Après le déjeuner je me mis dans un bateau pour les aborder; et, tout en côtoyant le rivage, nous tirâmes plusieurs oiseaux. Le bruit des mousquets annonça notre arrivée : les insulaires parurent dans l'anse des Nigauds et nous hélèrent. Mais à mesure que nous approchâmes de leurs habitations ils se retirèrent tous dans les bois, à l'exception de deux ou trois qui restèrent sur une éminence, près du rivage, les armes à la main. Au moment de la descente ils nous reconnurent. La joie prit alors la place de la crainte, et les autres insulaires accoururent du bois, nous embrassèrent en frottant leurs nez contre les nôtres, selon la coutume du pays, et ils sautèrent et dansèrent autour de nous de la manière la plus extravagante; mais j'observai qu'ils ne permirent pas à des femmes que nous voyions dans l'éloignement, de venir près de nous. On leur fit présent de haches, de couteaux, de clous, des étoffes de Taïti, que nous avions dans le bateau. Ils nous donnèrent en retour une grande quantité de poisson. Parmi ces Indiens il s'en trouvait peu que nous reconnussions. Je leur demandai pourquoi ils avaient paru nous craindre; ils répondirent d'une manière si ambiguë, que tout ce que

nous y pûmes comprendre, c'est qu'il était question de meurtre.

Ils avaient des vêtemens vieux, déguenillés et sales. Leurs cheveux flottaient en désordre; ils exhalaient au loin la puanteur. Je remarquai qu'après nous avoir parlé de batailles et de morts, ils nous demandaient de temps en temps si nous étions fâchés, et ils semblaient douter de la sincérité de nos protestations d'amitié. Nous craignîmes qu'il ne fût arrivé une dispute entre les naturels et l'équipage de quelque vaisseau européen; le sort de *l'Aventure* nous inquiétait : nous employâmes tous les moyens possibles pour gagner la confiance des naturels, et nous y réussîmes.

Le lendemain de très bonne heure nos amis se rendirent à bord, conformément à la promesse de la veille : ils avaient avec eux quantité de beaux poissons, qu'ils échangèrent pour des étoffes de Taïti.

Non contens des échanges qu'ils faisaient à bord, quelques-uns d'entre eux, après avoir vendu une partie de leurs poissons ou des curiosités de leur pays, se rendaient de là sur la grève auprès de ceux de nos gens qui faisaient de l'eau, du bois, etc., et où M. Wales avait établi de nouveau son observatoire. Ils vendaient ce qui leur restait, et ils allaient tous passer la nuit dans les environs. Ils se levaient à la pointe du jour, et ils prenaient une

grande quantité de poissons qu'ils nous apportaient tout de suite. Ils aimaient mieux cependant se rendre à l'aiguade que de venir au vaisseau, parce qu'ils trouvaient là des soldats de marine qui s'amusaient à converser avec eux plusieurs heures, tant bien que mal. Cette familiarité paraissait convenir à leur caractère, et ils devinrent bientôt assez intimes avec leurs amis pour tâcher de leur expliquer les détails d'un massacre qui avait eu lieu par les naturels de l'autre côté du canal.

Le lendemain d'autres insulaires contèrent l'histoire du massacre à peu près de la même manière, et montrèrent la baie de l'Est qui est sur le côté oriental du détroit, comme le lieu où cet événement s'était passé. Ces rapports me donnaient les plus vives inquiétudes sur *l'Aventure;* je priai M. Wales et ceux qui étaient à terre de m'envoyer le premier Indien capable de m'instruire de ces particularités; car je n'en avais encore rien appris par moi-même. Lorsque M. Wales revint à bord pour dîner, il y trouva les insulaires qui lui avaient conté cette histoire : dès qu'il me les eut montrés, je les questionnai sur cet événement, et j'employai tous les moyens possibles afin de découvrir la vérité. Je n'en tirai jamais d'autre réponse que *caurey* (non); ils nièrent tout ce qu'ils avaient dit sur le rivage, et même ils parurent n'avoir aucune connaissance de l'affaire; de sorte que je commençai

à croire que nos gens ne les avaient pas entendus, et qu'ils s'étaient mépris sur les détails d'une querelle survenue entre les Indiens.

Je remarquerai ici que les Zélandais ont été des ennemis très dangereux pour tous les vaisseaux qui ont abordé sur leurs côtes. Tasman, qui découvrit le premier cette contrée, perdit quatre hommes dans la baie des Assassins, qui semble être celle que j'ai appelée *baie Aveugle* ou *baie Dusky;* les naturels emportèrent un des morts sur leurs pirogues, et sans doute ils mangeaient déjà de la chair humaine alors (en 1642). Ils ont tué dix hommes à *l'Aventure* en 1773. L'année d'auparavant ils avaient assassiné M. Marion et vingt-huit personnes de son équipage.

Le 28 nous descendîmes à la baie de l'ouest pour une partie de chasse; et dans l'endroit où j'avais laissé des cochons et des poules, nous n'en retrouvâmes aucune trace, et personne depuis ne put les découvrir. A notre retour nous visitâmes des habitations où l'on nous donna du poisson en échange de quelques bagatelles. Comme nous revenions, M. Forster crut entendre le grognement d'un cochon près des maisons; il est probable qu'ils conservaient ceux que j'y avais laissés l'année d'auparavant. Nous rentrâmes à bord avec une douzaine et demie d'oiseaux. Ceux qui étaient allés

chasser dans les bois près du vaisseau avaient eu plus de succès.

Le 31 fut un jour très agréable. Nos botanistes allèrent débarquer dans l'île Longue, où l'un d'eux aperçut un gros cochon noir. Je jugeai, sur leur description, que c'était un de ceux que le capitaine Furneaux avait laissés sur cette terre, et qu'il avait été transporté dans cette île par les Zélandais qui le reçurent de cet officier. Il est à présumer que, n'ayant point d'abord détruit les cochons qui étaient en leur possession, ils les laisseront vivre, et que désormais on trouvera de ces animaux sur cette île.

Le 1^er^ novembre nous reçûmes la visite de plusieurs insulaires, qui étaient venus de très loin. Ils n'avaient qu'une médiocre quantité de poisson; des pierres vertes ou du talc formaient leurs principales marchandises. Les pièces que nous achetâmes étaient plus grandes qu'aucune de celles que nous avons vues jusqu'alors.

Le 2 nous nous rendîmes à l'anse de l'Herbe, ignorant l'affreuse scène qui s'y était passée; nous débarquâmes dans toutes les criques des environs, et nous nous avançâmes fort loin dans l'intérieur du pays : nous vîmes plusieurs sentiers qui conduisaient aux collines, mais sans rencontrer d'habitans. Le soir un grand nombre de naturels nous vendirent des poissons : ils apportaient aussi des

vêtemens, des armes et des curiosités; mais je défendis tout commerce avec eux, à moins qu'ils n'amenassent des rafraîchissemens.

Le 3 M. Pickersgill rencontra des naturels qui lui répétèrent encore qu'un vaisseau avait fait naufrage, et que tous les gens de l'équipage avaient été tués; mais ils ajoutèrent, d'un air empressé, qu'ils n'y avaient point eu de part. Le 5 je m'embarquai alors dans la chaloupe, avec MM. Forster et Sparrman, pour remonter le canal. J'étais curieux d'en connaître l'issue, ou plutôt de découvrir un passage à la mer par le sud-est, dont j'avais soupçonné l'existence, d'après quelques découvertes faites dans mon premier voyage. Sur notre route des pêcheurs nous donnèrent les informations nécessaires; et tous nous assurèrent qu'il n'y avait point de passage à la mer par le haut du canal. En poursuivant notre chemin nous rencontrâmes une pirogue montée par quatre Indiens, qui descendait le canal. Ils nous assurèrent, comme les autres, qu'il n'y avait point de passage à la mer par le chemin que nous prenions; mais ils nous firent entendre qu'il y en avait un à l'est, dans l'endroit même où j'espérais le trouver. J'abandonnai donc le dessein de remonter plus haut le canal, et nous suivîmes le bras qui est sur le côté du sud-est, environ à quatre ou cinq lieues au-dessus de l'île de Motuara.

Un peu en dedans de l'entrée de ce bras, sur le côté du sud-est, nous nous trouvâmes devant un grand village appelé *Kotieghenooee*. Les habitans, dont nous reconnûmes plusieurs qui s'étaient rendus dernièrement à bord, nous firent l'accueil le plus obligeant, et nous baisèrent le nez, suivant l'usage. Leur chef se nommait Tringo-Boohée.

C'était un petit vieillard très actif : il avait tout le visage tatoué en bandes, ce qui le distinguait de ses compatriotes, beaucoup moins défigurés que lui. Les femmes s'assirent en plusieurs lignes devant leurs huttes : nous en connaissions quelques-unes qui étaient venues à notre bord peu de jours auparavant. Ils paraissaient beaucoup plus à leur aise que les familles dispersées dans les environs de notre anse. Leurs vêtemens étaient neufs et propres ; mais en général leur visage était couvert de peintures, de suie, et d'autres ordures. Le nombre des insulaires s'accroissait autour de nous à chaque minute : nous achetions leur poisson avec empressement, et ils n'étaient pas moins empressés de nous le vendre. Tringo-Boohée cependant paraissait fâché de l'arrivée de ses compatriotes, parce que le prix de son poisson baissait à mesure que le marché était mieux fourni. La plupart nous vendirent leurs armes et leurs vêtemens, et ils s'en allèrent sans autre habille-

ment que le petit morceau de natte qu'ils portent autour des reins.

Après avoir resté environ un quart d'heure avec eux, la plupart des naturels qui arrivèrent les derniers apportant leurs armes, et toute la foule montant à plus de deux cents, nous jugeâmes qu'il était prudent de les quitter : nous n'avions pas cru que le canal contînt autant de monde, et nous n'y avions jamais vu une foule aussi considérable rassemblée. Nous étions déjà en mer, lorsqu'un matelot m'avertit qu'il avait acheté des poissons d'un naturel, et qu'il ne les avait pas payés. Je pris le dernier clou qui me restait, et appelant le naturel, je jetai le clou sur la grève à ses pieds. Le Zélandais se croyant offensé et attaqué, ramassa une pierre, et la jeta dans la chaloupe avec beaucoup de force : heureusement elle ne blessa personne. Nous le rappelâmes une seconde fois pour lui montrer le clou : dès qu'il l'eut vu, il le prit; il rit de sa pétulance, et il parut charmé de notre conduite à son égard. Un peu de violence de notre part, en cette occasion, aurait pu nous devenir très funeste, et nous attirer une querelle dangereuse; car nous étions à cinq ou six lieues du vaisseau, sans aucun espoir de secours : heureusement nous ne connaissions pas alors la fin malheureuse de M. Rowe et de ses compagnons ; autrement la rencontre d'un si grand nombre de

naturels nous aurait fort alarmés : probablement ils avaient eu part à ce massacre.

La population paraissait très considérable sur toute cette partie de la contrée. Les indications de ces insulaires nous encouragèrent à poursuivre l'objet que nous avions en vue. En conséquence, nous continuâmes à descendre ce bras qui court est-nord-est. Nous aperçûmes de très belles anses des deux côtés du rivage. J'arrivai enfin à son débouquement dans le détroit, par un canal d'un mille environ de large, et où le flot verse en un fort et rapide courant : nous avions observé qu'un autre courant descendit le bras pendant tout le temps que nous y avions été. Il était alors près de quatre heures après midi ; et en moins d'une heure le flot cessa, et le jusant commença à reverser avec la même force.

La nuit qui venait à pas précipités ne me laissa pas assez de temps pour faire mes observations, et je résolus de retourner à bord. Je négligeai même de visiter une grande forteresse, ou hippa, bâtie sur une hauteur du côté septentrional, à la distance d'un ou deux milles environ du débouquement. Les habitans nous y invitèrent par leurs signes ; mais nous reprîmes la route du vaisseau, où nous arrivâmes sur les dix heures ; nous n'avions rien mangé de tout le jour : nous apportions avec nous le poisson que nous avions acheté des In-

diens, et des oiseaux. Entre ces oiseaux, il s'en trouvait quelques-uns de l'espèce des canards que nous avions vus à la baie Dusky.

La journée du 6 fut sombre et pluvieuse : nos anciens amis étaient venus s'établir dans notre voisinage. Un de ces Indiens, appelé Pedero, homme de considération, me fit présent d'un des bâtons de commandement que portent les chefs. Je le revêtis d'un habit complet dont il fut très glorieux. Il était très bien de sa personne : il avait des manières aisées, et sa couleur seule le distinguait d'un Européen. Je profitai de sa bonne humeur pour lui demander si *l'Aventure* avait relâché ici pendant notre absence. Il nous fit entendre, d'une manière qui ne permettait pas d'en douter, qu'aussitôt après notre départ ce vaisseau était arrivé ; qu'il avait relâché dix à vingt jours, et qu'il était parti depuis dix mois. Il m'assura aussi que ce bâtiment ni aucun autre n'avait échoué sur la côte, ainsi qu'on l'avait rapporté. Cette assertion, et les détails qu'il donna sur l'arrivée et le départ de *l'Aventure*, calmèrent mes craintes sur son naufrage, sans dissiper le soupçon du désastre qui pouvait lui être arrivé avec d'autres Indiens du canal. Outre ce qui a été déjà raconté, on nous dit qu'il y avait eu ici dernièrement un vaisseau, et qu'il était allé mouiller à une place nommée *Terato*, qui est sur le côté septentrional du dé-

troit. Cette histoire avait-elle du rapport avec la première ? c'est ce que je ne sais pas. Toutes les fois que je proposai à ces Indiens des questions sur ce sujet, ils répondirent toujours qu'ils n'en avaient aucune connaissance; et, depuis quelque temps, ils avaient évité d'en parler. Quelques jours auparavant, un insulaire reçut un soufflet pour en avoir fait mention à plusieurs personnes de l'équipage.

Le 7 Pedero revint nous vendre du poisson. Nous l'entendîmes souvent chanter à terre, et quelquefois à bord, ainsi que le reste des naturels. Leur musique est beaucoup plus variée que celles des îles de la Société et des îles des Amis, et je crois que les insulaires de Tanna peuvent seuls entrer en concurrence avec eux sur ce point.

Le 8 la matinée fut pluvieuse, et le reste du jour beau. Je fis conduire une truie et un verrat sur le rivage de l'anse qui est derrière celle des Cannibales. Il serait difficile que, par tous les moyens que j'ai employés, la race de ces animaux ne se multipliât pas dans cette île. Nous ne pûmes guère douter que les poules et les coqs que nous y avions laissés n'y fussent encore, quoique nous ne les eussions pas vus; c'est du moins ce que devait nous faire présumer un œuf de poule qu'on avait trouvé dans le bois, tout récemment pondu.

Le 9 nous allâmes mouiller plus loin, en dehors de la baie, afin de pouvoir plus sûrement faire voile

le lendemain; car le calfatage, qui retardait notre départ, était enfin achevé. Nos amis nous ayant apporté une provision considérable de poisson, je fis présent d'une jarre à Pedero, et ce léger don parut le rendre aussi heureux qu'un prince. Les insulaires quittèrent bientôt les bords de l'anse, et ils emportèrent dans leur ancienne demeure tout ce qu'ils avaient reçu de nous. Je crois que de toutes les choses qu'ils obtinrent en différens temps, ils en donnèrent plusieurs à leurs amis et à leurs voisins, ou qu'ils les partagèrent avec leurs plus puissans ennemis pour avoir la paix; car, dès qu'une fois elles avaient été en leur possession, nous n'en revoyions jamais rien, et dans toutes les visites que nous leur fîmes nous n'aperçûmes ni haches ni clous.

Je suis persuadé que les habitans du bord du canal, qui forment une peuplade nombreuse, vivent sans aucune forme régulière de gouvernement. Le chef de chaque tribu ou de chaque famille paraît être respecté, et ce respect commande en quelques occasions l'obéissance; mais je doute qu'un Indien puisse forcer les autres à lui obéir. Le jour que nous nous trouvâmes avec Tringo-Boohée, les habitans vinrent de toutes parts pour nous voir, et c'est ce qu'il aurait voulu pouvoir empêcher; mais quoiqu'il s'emportât jusqu'à jeter des pierres à quelques-uns, on n'eut égard ni à ses paroles ni à ses

actions, et cet homme cependant était un chef de quelque réputation. J'ai déjà fait quelques remarques sur les malheurs que le défaut d'union cause à ces peuples, et c'est ce que j'ai vérifié de plus en plus, à mesure que je les ai mieux connus. J'ose dire que, pour des hommes anthropophages, ils montrent un très bon caractère, et qu'ils connaissent les sentimens de bienfaisance et d'humanité.

Après midi nous allâmes débarquer dans une des anses où étaient deux familles d'Indiens : les uns dormaient, les autres faisaient des nattes; quelques-uns grillaient du poisson, et une fille, que j'observai, était occupée à chauffer des pierres : curieux de savoir l'usage auquel elle les destinait, je restai près d'elle; dès que ces pierres furent suffisamment chaudes, elles les retira du feu et les donna à une vieille femme assise dans la cabane; la vieille en fit un monceau qu'elle couvrit d'une poignée de céleri et ensuite d'une natte grossière, et elle se tapit elle-même par-dessus, faisant ainsi de ce tas de pierres une espèce de chaufferette hollandaise, où elle se tint accroupie ou ramassée comme un lièvre sur son gîte. Je n'aurais pas parlé de cette opération si je croyais qu'elle fût simplement destinée à réchauffer une vieille femme. Je pense que c'était un remède pour guérir quelque maladie contre laquelle la vapeur du céleri peut être un spécifique. En effet on trouvait à peine quelque

tiges de céleri dans cet endroit : nous y avions cueilli, long-temps auparavant, tout ce qu'il y en avait, et les gramens, qui y sont très abondans, auraient également empêché les pierres de brûler les nattes : d'ailleurs la femme me paraissait malade.

Dans les trois relâches que nous fîmes à la Nouvelle-Zélande, le pays nous fournit des rafraîchissemens qui dissipèrent tous les symptômes du scorbut, et nous donnèrent des forces. Le poisson fut pour nous un aussi bon restaurant que les plantes anti-scorbutiques. L'air vif qu'on y ressent, les beaux jours, ne contribuèrent pas peu à raffermir nos fibres relâchées par une longue campagne dans des climats plus chauds, et l'exercice que nous y fîmes nous fut d'ailleurs avantageux à plusieurs égards. Nous arrivions sur cette côte pâles et défaits, puis la santé reparaissait bientôt sur nos visages, et nous retournions au sud aussi forts et aussi sains que jamais. Si les naturels ont une grande stature, s'ils sont nerveux et bien proportionnés, il faut l'attribuer en partie à la pureté de l'air, et à la simplicité de leurs alimens, qui sont faciles à digérer. Plusieurs circonstances semblent prouver que le poisson est assez abondant sur leurs côtes pour les nourrir toute l'année; car nous avons observé des amas prodigieux de poissons secs pour l'hiver.

QUATRIÈME SECTION.

DEPUIS NOTRE DÉPART DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE JUSQU'À NOTRE RETOUR EN ANGLETERRE.

§ 1.

Traversée de la Nouvelle-Zélande à la Terre de Feu. Traversée du cap Déséada au canal de Noël, et description de cette partie de la côte.

Le 10 novembre nous levâmes l'ancre, et nous sortîmes du canal de la Reine Charlotte pour cingler vers le sud. Cinq semaines s'écoulèrent sans que notre navigation offrît rien de remarquable. Nous avions perdu la Nouvelle-Zélande de vue. Comme aucune terre ne semblait devoir arrêter notre marche, nous naviguions avec plus de gaîté que durant la dernière campagne que nous venions de faire au sud. D'ailleurs les vents d'ouest, qui dominent dans ces latitudes, étaient en notre faveur, et nous savions que les travaux et les fatigues de notre long voyage approchaient de leur fin. Nous nous croyions déjà hors de tout danger, et l'espérance de revoir l'Europe, après tant de périls et de peines, semblait nous inspirer une nouvelle ardeur.

Le 17 décembre nous vîmes terre à la distance

d'environ six lieues : ce ne pouvait être que la côte occidentale de la Terre de Feu, près de l'entrée ouest du détroit de Magellan. C'était la première route qu'on eût faite directement à travers cette mer, dans une haute latitude méridionale; au moins je le pensais alors, ne sachant pas que *l'Aventure* avait tenu la même direction. Je n'ai jamais fait nulle part une traversée si longue, et même beaucoup moindre, où j'aie remarqué si peu de circonstances intéressantes; car, si j'en excepte la déclinaison de l'aimant, je ne sache rien qui vaille la peine d'être conservé. Quoique *la Résolution* fût un lourd voilier, nous fîmes plus de quarante lieues par jour. Le temps n'avait été ni extrêmement orageux ni extrêmement froid. Avant d'atteindre le 50^{e} degré de latitude, le mercure du thermomètre tomba peu à peu de 60 à 50, et, après que nous eûmes gagné le 55^{e} parallèle, il se tint ordinairement entre 47 et 45 : une fois ou deux il tomba à 43. Telles furent toutes nos observations.

Je n'ai plus rien à dire de la mer du Sud, et je me flatte de l'avoir assez reconnue.

Le 18 nous fîmes de la voile avec un vent frais du nord-ouest, et on gouverna le long de la côte : du cap Déséada, qui nous restait au nord-est, elle s'étendait à l'est-sud-est; nous avions au nord-est, à quatre lieues, une île hachée assez haute, qui gît à près d'une lieue de la grande terre, et au sud-

est, à six lieues du cap Déséada. Je lui donnai le nom de *Landfall* (atterrage). A quatre heures nous étions au nord et puis au sud de la haute terre du cap Déséada, éloigné d'environ neuf lieues, de sorte que nous ne vîmes aucun des rochers bas qu'on dit être par son travers. La latitude de ce cap est d'environ 53 degrés sud, et sa longitude 74 degrés 40 minutes ouest.

La partie de l'Amérique qui frappait nos regards était d'un aspect fort triste; elle semblait découpée en petites îles, qui, quoiqu'un peu hautes, étaient cependant très noires, et presque entièrement stériles. Par derrière, nous apercevions de hautes terres hachées, et couvertes de neige presque jusqu'au bord de l'eau; mais de grosses troupes de nigauds, de fauchets, etc., nous faisaient espérer de prendre des rafraîchissemens, si nous pouvions trouver un havre.

Je continuai à ranger la côte à environ deux lieues au large, et à deux heures nous dépassâmes une pointe avancée, que j'appelai le *cap Glouces-ter*. Il présente une surface ronde d'une hauteur considérable, et il ressemble beaucoup à une île: il gît sud-sud-est, à dix-sept lieues de l'île de Land-fall. La côte, entre les deux terres, forme deux baies jonchées d'îlots, de roches, de rochers et de brisans. La côte paraissait être brisée par plusieurs goulets, ou plutôt elle semblait composée d'un

grand nombre d'îles. La terre est très montueuse, remplie de rochers, stérile, et parsemée çà et là de quelques touffes de bois et de cercles de neige. Après avoir dépassé le cap Noir, rocher escarpé d'une hauteur considérable, et la pointe sud-ouest d'une grande île, qui paraissait détachée à une lieue ou une lieue et demie de la grande terre, nous traversâmes un grand espace de mer. C'est peut-être le canal de Sainte-Barbe, qui débouche dans le détroit de Magellan, comme le dit Frézier. Le cap répond très bien à sa description, ce qui prouve qu'il a donné les positions du canal d'après de bons Mémoires. Cette extrémité de la Terre de Feu est marquée avec exactitude dans les cartes des Espagnols : leurs premiers navigateurs ont reconnu et nommé en particulier les différentes îles et canaux qui la composent.

Le 19 nous dépassâmes la pointe sud-est de la baie de Sainte-Barbe, que je nommai le *cap Désolation*, parce que c'est dans ces environs que commence le pays le plus stérile et le plus affreux que j'aie jamais vu. Il gît par 54 degrés 55 minutes de latitude sud, et 72 degrés 12 minutes de longitude ouest. A environ quatre lieues à l'est de ce cap, est un goulet profond, à l'entrée duquel se trouve une assez grande île, et d'autres moindres. Nous avançâmes à environ trois lieues de la côte la plus proche, qui était une île : je l'appelai *île Gilbert*,

d'après le nom de mon maître d'équipage; elle est de la même élévation que le reste de la côte, et elle présente une surface composée de plusieurs rochers à pic de hauteurs inégales. Un peu au sud, il y a des îles plus petites, et, en dehors de ces îles, des brisans.

J'ai observé plus haut que c'est la côte la plus affreuse que j'aie jamais vue: elle paraît remplie entièrement de montagnes, de roches, sans la moindre apparence de végétation. Ces montagnes aboutissent à d'horribles précipices, dont les sommets escarpés s'élèvent à une grande hauteur. Il n'y a peut-être rien dans la nature qui offre des points de vue aussi sauvages : les montagnes de l'intérieur étaient couvertes de neige, mais celles de la côte de la mer ne l'étaient pas; nous jugeâmes que les premières appartenaient à la Terre de Feu, et que les autres étaient de petites îles, rangées de manière qu'en apparence elles formaient une côte non interrompue.

Après trois heures de calme, nous eûmes une brise du sud-est, et ayant fait une courte bordée au sud, je portai sur la terre : la pointe la plus avancée qui fût dans notre horizon nous restait à l'est, à dix lieues de distance. C'est un promontoire élevé, qui court est-sud-est, à dix-neuf lieues de l'île Gilbert, et qui gît par 55 degrés 26 minutes de latitude sud, et 70 degrés 25 minutes de longi-

tude ouest : de l'endroit où nous étions, il semblait se terminer en deux hautes tours, et en dedans il paraissait y avoir une colline en forme de pain de sucre : je donnai pour cela le nom de *cathédrale d'York* à ce rocher.

Je voulais entrer dans un des ports nombreux qui semblaient ouverts pour nous recevoir, afin d'examiner la contrée et faire du bois et de l'eau. Nous arrivâmes entre deux pointes qui forment l'entrée d'un goulet, lequel, suivant ce que nous observâmes, se partage en deux bras : ces deux bras courent à peu près nord, et sont séparés par une haute pointe de roches. Je portai sur le bras est, parce qu'il n'avait pas d'îlots; et, après avoir dépassé un rocher noir qui gît en dehors de la pointe dont on vient de parler, on sonda sans trouver de fond, avec une ligne de cent soixante-dix brasses. Cette profondeur nous surprit : nous n'y aurions pas fait attention, si la brise eût continué; mais alors il survint un calme, de façon qu'il n'était pas possible de nous tirer de cette position désagréable. J'envoyai deux bateaux en avant pour nous toner; leurs efforts auraient été inutiles, sans une brise qui s'éleva à environ huit heures, du sud-ouest : ce qui me donna le moyen de cingler en mer, ou de remonter le goulet. La prudence semblait suggérer le premier parti; le désir cependant de trouver un bon port et d'apprendre quelque chose de nouveau

sur cette contrée l'emportant sur toutes les autres considérations, je résolus de marcher en avant; et comme la nuit s'approchait, nous ne pouvions échapper au danger qu'en mouillant : dans cette vue, on continua à sonder, toujours sans trouver de fond.

Je rangeai le côté oriental de la terre qui séparait les deux bras, et, voyant une petite anse en avant, j'envoyai une chaloupe pour sonder, et nous nous tînmes aussi près de la côte que le permirent les coups de vent qui venaient de la terre, afin de pouvoir gagner tout de suite le mouillage si on en trouvait un. La chaloupe revint bientôt, et j'appris qu'il y avait trente et trente-cinq brasses d'eau à une encâblure du rivage. Nous jetâmes ensuite l'ancre par trente brasses, fond de sable et de coquilles brisées, et on plaça une ancre de toue et une hansière pour assurer le vaisseau pendant la nuit. Depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire depuis quarante-un jours, nous n'avions pas mouillé.

§ 2.

Relâche dans le canal de Noël. Description du pays et de ses habitans.

Le 21 je descendis à terre, accompagné de MM. Forster et Sparrman. Le temps était doux pour ce climat, et on entendait plusieurs oiseaux chanter sur la côte. Nous aperçûmes de petites fentes, que réellement on ne peut pas appeler vallées, où quelques arbrisseaux de différentes espèces croissaient sur une légère couche de terre marécageuse; ils y étaient à l'abri de la violence des tempêtes, et exposés à l'influence des rayons réfléchis du soleil. Le rocher qui remplit toute l'île est un granit grossier, composé de feld-spath, de quartz et de mica noir; dans la plupart des endroits, il est entièrement nu, sans la moindre trace de végétation; mais partout où les pluies et les neiges fondues ont entraîné des décombres, il est revêtu de petites plantes qui croissent comme de la mousse, et forment une espèce de gazon d'environ un pouce ou davantage d'épaisseur, qu'on enlève aisément en marchant dessus, parce qu'elles tiennent peu au rocher. Dans les cantons abrités, un petit nombre d'autres plantes croissent parmi les mousses, et celles-ci forment à la fin une quantité de sol qui suffit à la nutrition des arbrisseaux, surtout dans les endroits dont

j'ai déjà parlé : nous y remarquâmes tout de suite celui dont l'écorce a été reconnue par le capitaine Winter pour un excellent aromatique, qu'on appelle dans les boutiques *écorce de Winter*, et qu'on a confondu long-temps avec une plante très différente, *la canella alba* de la Jamaïque. L'arbrisseau qui donne l'écorce de Winter croît fort haut sur les côtes du détroit de Magellan et sur la partie orientale de la Terre de Feu ; mais dans ce terrain stérile nous ne l'avons jamais vu que sous la forme d'un arbrisseau, élevé d'environ deux pieds, tortu et d'une mauvaise venue. Quelque stériles que parussent ces rochers, presque toutes les plantes que nous y cueillîmes étaient nouvelles, et plusieurs étaient remarquables par la beauté de leurs fleurs ou par leurs parfums ; une nouvelle espèce d'oies, une espèce de nigaud, des preneurs d'huîtres noires ou des pies de mer, et plusieurs autres oiseaux habitaient le bord des côtes entourées d'immenses flottans de passe-pierres.

Après avoir découvert et sondé cette anse j'envoyai à bord le lieutenant Clerke, qui commandait la seconde chaloupe, et je lui ordonnai d'amener ici le vaisseau, tandis que je remonterais le passage. Je reconnus alors que la terre au-dessous de laquelle nous étions, qui sépare les deux bras, comme on l'a dit, est une île à l'extrémité septentrionale de laquelle ces deux passages se réunissent. Je me

rendis promptement sur *la Résolution;* tout y était prêt à l'appareillage. On se remit en marche en effet, et on envoya tous les bateaux en avant pour remorquer le vaisseau autour de la pointe; mais à ce moment une brise légère s'éleva de la mer; elle fut trop faible pour remplir nos voiles, de sorte que, de peur de tomber sur la pointe, il fallut jeter l'ancre une seconde fois et porter une ancre de toue au-dessus du vent. Ensuite on releva les ancres, et, tournant la pointe sous nos voiles d'étai, on mouilla derechef, avec l'ancre d'affourche, par vingt brasses, et on amarra avec la seconde ancre placée au nord à treize brasses. Dans cette position nous étions à l'abri de la mer par la pointe mentionnée ci-dessus, qui formait une seule et même ligne avec l'extrémité du passage à l'est. Quelques îlots, en travers de la pointe qui était la plus près et au-dessus de nous, nous couvraient au nord-ouest, d'où le vent venait le plus: notre éloignement de la côte était d'environ un tiers de mille.

On alla ensuite préparer un emplacement afin de faire de l'eau, couper du bois et dresser une tente pour la garde. Nous avions découvert que ce pays était habité, malgré sa stérilité; mais nous n'avions point encore aperçu d'Indiens.

Le lendemain j'envoyai les lieutenans Clerke et Pickersgill et quelques autres officiers examiner et lever le plan du canal de l'autre côté de l'île, et

je m'embarquai sur une chaloupe, accompagné de MM. Forster et du docteur Sparrman, afin de reconnaître les parties septentrionales du passage.

Ce passage est très spacieux et environné au nord et à l'est par plusieurs rangées de hautes montagnes, qui paraissaient couvertes d'une neige et d'une glace qui ne se fondent jamais. Il y a dans la baie plusieurs montagnes d'une hauteur considérable, mais moins élevées que celle de la grande terre: celle au-dessous de laquelle mouillait le vaisseau était sans neige, quoique sa hauteur perpendiculaire semblât être d'au moins deux cents verges. Entre ces hautes îles nous en observâmes plusieurs de dix à vingt verges d'élévation, dans la partie septentrionale du canal, et que de loin nous jugeâmes couvertes de verdure.

Chemin faisant, je débarquai sur la pointe d'une île basse revêtue d'herbes, dont une partie avait été brûlée dernièrement : nous y aperçûmes des huttes, signe certain que les Indiens habitaient les environs. A l'extrémité nous trouvâmes un très bon havre, environné de rochers escarpés et fort hauts, sur les flancs desquels roulaient plusieurs courans limpides : il y avait au pied des rochers des bouquets d'arbres qui n'étaient bons qu'à brûler.

Ce havre, que je distinguerai par le nom de *bassin du Diable*, est divisé en deux parties, l'une intérieure, et la seconde plus en dehors; elles com-

muniquent l'une à l'autre par un canal étroit de cinq brasses de profondeur : dans le bassin extérieur la sonde rapporta treize et dix-sept brasses d'eau, et dans celui du fond dix-sept et vingt-trois. Cette place est très sûre, mais extrêmement sombre. L'élévation prodigieuse des roches sauvages qui l'entourent la prive même pendant le jour des rayons du soleil. Le havre extérieur a aussi un peu de cet inconvénient; mais il est beaucoup plus éclairé que l'autre; il est d'ailleurs plus commode sans être moins sûr. Il gît dans la direction du nord, à un mille et demi de l'extrémité est de l'île Brûlée. Je découvris encore un bon mouillage à l'ouest de ce havre, devant un courant d'eau qui sort d'un lac ou d'un grand réservoir entretenu constamment par une cascade qui y verse.

En quittant cette place nous longeâmes la côte à l'ouest, et nous aperçûmes d'autres havres que je n'eus pas le temps d'examiner : il y a dans tous de l'eau douce et du bois à brûler ; mais, excepté de petites touffes d'arbrisseaux, tout le pays est un rocher nu, condamné par la nature à une stérilité éternelle. Les îles basses, et même quelques-unes des hautes qui sont dispersées çà et là, au fond et au bas du canal, sont la plupart couvertes d'arbustes et d'herbages. Le sol, une espèce de tourbe noire et pourie, a été évidemment formé par des végétaux tombés en putréfaction.

J'eus occasion de vérifier ce que nous avions observé au large : savoir, que la côte de la mer est composée d'un certain nombre d'îles grandes, et que tous les goulets qu'on remarque sont formés par la jonction de plusieurs passages ; c'est du moins ce que nous vîmes ici.

Quoique nous fussions au premier mois d'été, la contrée était partout couverte de neige comme en plein hiver. Les plantes cependant commençaient à pousser des fleurs et les oiseaux s'appariaient. On peut de là prendre une idée de ces régions où les rayons du soleil ne peuvent pas fondre la neige, dans la saison où leur action est le plus forte. Plus nous nous éloignions de la haute mer, plus nous apercevions de neige sur les montagnes.

Les bords inférieurs du bassin du Diable étaient dentelés par des arbres plus grands que tous ceux que nous avions vus dans les environs. Un nombre prodigieux d'oiseaux remplissaient chaque branche et chantaient autour de nous à l'éclat du soleil. Ils étaient d'espèces très différentes, mais, ne connaissant pas les hommes, ils se juchaient si près de nous qu'il était impossible de les tirer. Beaucoup de mousse, de fougère et de liserons croissaient entre les arbres et nous embarrassaient dans notre marche. Quelques objets annonçaient l'été par-ci par-là ; mais si nous examinions les montagnes énormes, couvertes de nuages, de neige et

de glace, qui enfermaient le havre de tous les côtés, nous nous croyions transportés aux glacières de Suisse, où les saisons paraissent se confondre. La hauteur de ces montagnes est très considérable, quoique inférieure à celle des Alpes, et leurs sommets étaient divisés en autant de pointes aiguës et escarpées, dont la neige remplissait les intervalles.

Parmi différens canards sauvages que nous trouvâmes dans un autre port où nous débarquâmes, il y en avait un, en particulier, de la grosseur d'une oie, qui courait sur la surface de la mer avec une vitesse étonnante, en battant les flots de ses ailes et de ses pieds. Son mouvement était si vite qu'il fut impossible de le tirer : dans la suite nous vînmes à bout d'en tuer quelques-uns : il ressemblait au canard, excepté par sa grosseur et l'extrême brièveté de ses ailes. Il avait un plumage gris, et un petit nombre de plumes blanches; le bec et un pied jaune, et deux grandes bosses calleuses nues de la même couleur à la jointure de chaque aile : nos matelots l'appelèrent *cheval de course* [1], à cause de sa vitesse; mais, aux îles Falkland, les Anglais lui ont donné le nom de *canard-lourdaud* [2]. De grosses mouettes faisaient leurs nids dans des herbes sèches sur une des îles,

[1] Race horse.

[2] Loggerhead-duck.

qui était entièrement couverte d'un *arbutus*, chargé de fruits rouges, de la grosseur de petites cerises aigrelettes et douces : ces fruits étaient très bons à manger. Les rochers de la même île, jusqu'au bord de l'eau, étaient remplis de grosses moules meilleures que des huîtres. Au milieu des roches sauvages de cette contrée, nous dînâmes de ces fruits, de ces coquillages, et de quelques morceaux de biscuit et de bœuf salé.

Sur une des îles basses il y avait plusieurs huttes qui venaient d'être habitées, et aux environs beaucoup de céleri. Ce céleri, quoique plus petit que celui de la Nouvelle-Zélande, était meilleur. Après en avoir chargé notre chaloupe nous retournâmes à bord à sept heures du soir, et nous remarquâmes que les environs du vaisseau étaient beaucoup plus chauds que les parties septentrionales du canal, où l'air se trouvait refroidi par la grande quantité de neige qui couvrait les montagnes.

Nous aperçûmes peu de gibier pendant cette expédition : nous ne tuâmes qu'un canard, deux ou trois nigauds, et à peu près autant de râles ou de pies de mer. L'autre chaloupe était arrivée quelques heures avant nous : elle avait rencontré deux havres sur la côte occidentale de l'autre canal, l'un grand et le second petit, mais tous les deux sûrs et commodes.

Le temps étant beau et agréable, le 23, j'envoyai

le lieutenant Pickersgill sur le canot pour reconnaître le côté occidental du canal ; et, montant la pinasse, je me rendis du côté de l'ouest, dans le dessein de doubler l'île sous laquelle nous mouillions, et que je distinguerai par le nom d'*île Shagg* ou *île des Nigauds*, afin d'examiner le passage qui menait au havre découvert par M. Pickersgill la veille. En faisant le tour de l'extrémité méridionale de l'île Shagg, je remarquai qu'une grande quantité de nigauds font leurs nids dans les fentes des rochers. Nous en tuâmes plusieurs de vieux, mais nous ne pûmes pas approcher des jeunes, dont la chair est beaucoup meilleure.

Mille de ces oiseaux construisent leurs nids tout près les uns des autres, et l'instinct leur a appris à choisir pour cela les endroits où les rochers se projettent sur la mer, ou bien les côtés perpendiculaires de ces rochers, afin que si les petits tombent ils ne se blessent point en tombant sur l'eau. L'ardoise dont le rocher est composé dans cette partie de l'île n'est pas très dure ; il est cependant surprenant que ces oiseaux aient pu y faire des trous et en agrandir assez les cavités naturelles pour que leurs petits y aient des places suffisantes : ces nigauds retournaient toujours à leurs nids immédiatement après nos coups de fusil, et ils s'envolaient si pesamment, que nous ne trouvions pas beaucoup de difficulté à les tirer au

vol. Les Français les ont appelés, aux îles Falkland, *nigauds*, à cause de leur stupidité qui paraît si grande qu'ils ne peuvent pas apprendre à éviter la mort.

Sur le côté est de l'île nous aperçûmes des oies, et après avoir débarqué avec peine nous en tuâmes trois qui nous procurèrent un bon régal. Elles étaient remarquables par la différence de couleur entre le mâle et la femelle. Le jare était un peu moindre qu'une oie ordinaire apprivoisée, et parfaitement blanc, excepté les pieds qui étaient jaunes, et le bec qui était noir. La femelle, au contraire, était noire, avec des barres blanches en travers : une tête grise, quelques plumes vertes et d'autres blanches. Il paraît que cette différence est heureuse, car la femelle étant obligée de conduire les petits, sa couleur plus brune la cache mieux aux faucons et aux autres oiseaux de proie.

A neuf heures du soir nous fûmes de retour à bord : M. Pickersgill, qui venait d'y arriver, m'apprit que la terre opposée à l'endroit où nous mouillions, était une île dont il avait fait le tour : que, sur une autre plus au nord, il trouva des œufs d'hirondelle de mer, et qu'en dehors de la grande île, entre la côte et la pointe est, il y a une anse dans laquelle il vit des oies : il tua une mère et de petits oisons.

Ce rapport de M. Pickersgill nous engagea à

entreprendre, le lendemain, deux parties de chasse : M. Pickersgill et ses camarades retournèrent sur le canot, et je m'embarquai avec MM. Forster et le docteur Sparrman dans la pinasse. Le lieutenant alla par le côté nord-est de la grande île, qui fut appelée *île des Oies*, et moi par le côté sud-ouest. Dès que nous fûmes au-dessous de l'île nous aperçûmes dans les rochers une grande quantité de nigauds ; mais, sans perdre notre temps à les tirer, nous continuâmes notre route et bientôt nous vîmes beaucoup d'autre gibier ; car, au sud de l'île, il y a un nombre prodigieux d'oies. Comme c'était la saison de la mue, la plupart changeaient de plumes et ne pouvaient pas s'enfuir. Il y avait une grosse houle, et il nous fut très difficile de débarquer ; il nous fallut ensuite traverser des rochers par de fort mauvais chemins : de sorte que des centaines d'oies nous échappèrent ; quelques-unes s'envolèrent dans la mer, et d'autres dans l'île. Nous en tuâmes ou prîmes cependant soixante-deux.

Plusieurs cavernes profondes coupaient les rochers, et formaient des voûtes élevées souvent de trente verges au-dessus de nos têtes ; et la houle, se calmant par intervalles, nous pouvions entrer quelquefois dans ces retraites obscures avec le bateau : les oiseaux qui y étaient récompensaient bien notre peine. Plusieurs de ces antres avaient qua-

rante ou cinquante verges de longueur : les rochers qui leur servaient de murailles étaient communément l'asile des nigauds, auxquels nous ne faisions alors aucune attention. L'ardoise de ces rochers était aussi remplie de fentes et de crevasses énormes, qui devenaient fatales aux oies : ces oiseaux trop lourds, ayant rarement la force de traverser l'ouverture, tombaient, et nos matelots les prenaient en vie.

Nous retournâmes à bord bien fatigués : nous mangeâmes à souper une partie de ce que la chasse de la veille avait produit. M. Pickersgill et son escorte, arrivés quelque temps avant nous, avaient rapporté trois cents œufs d'hirondelles de mer et quatorze oies. Je pus ainsi en distribuer à tout l'équipage, ce qui fit d'autant plus de plaisir aux matelots que Noël approchait : sans cette heureuse rencontre ils n'auraient eu pour régal que du bœuf et du porc salés.

J'appris que les naturels, sur neuf pirogues, s'étaient rendus aux flancs du vaisseau, et que quelques-uns étaient montés à bord : il ne fut pas nécessaire de les presser beaucoup pour cela, car ils paraissaient fort bien connaître les Européens, et ils avaient plusieurs couteaux de fer.

Le 24 décembre ils nous firent une autre visite : je m'aperçus qu'ils étaient de la même nation que j'avais vue autrefois dans la baie de Bon-Succès, et

que M. de Bougainville distingue sous le nom de *Péchérasis*, mot que ces Indiens prononçaient à tout moment. Ils sont petits, laids et très maigres; ils ont des yeux fort petits et sans expression, des cheveux noirs et lisses flottant en désordre et barbouillés d'huile : ils n'avaient sur le menton que quelques poils clair-semés, et leur nez répandait continuellement du *mucus* dans leur bouche ouverte : toute leur figure annonçait la misère et la saleté la plus horrible. Leurs épaules et leur estomac sont larges et osseux, et le reste de leur corps si mince et si grêle, qu'en voyant séparément ces différentes parties nous ne pouvions croire qu'elles appartinssent à la même personne: leurs jambes étaient courbées, et leurs genoux d'une largeur disproportionnée. Je n'en ai pas vu un seul de grand : ils étaient presque nus; une peau de veau marin leur servait de vêtement : quelques-uns en portaient deux ou trois cousues ensemble, de manière qu'elles formaient un manteau qui descendait jusqu'au genou; mais la plupart n'en avaient qu'une seule, assez large pour couvrir leurs épaules : les parties inférieures du corps étaient absolument découvertes. On nous dit que les femmes se cachent le milieu du corps avec un morceau de peau de veau marin, mais que d'ailleurs elles sont vêtues comme les hommes. Elles restèrent dans les pirogues, ainsi que les enfans.

Je remarquai de loin que ces femmes avaient autour de leur cou un grand nombre de coquillages suspendus à un cordon de cuir, et que leur tête était couverte d'une espèce de bonnet, composé de grandes plumes d'oie blanches, placées toutes droites; de sorte que cette parure ressemblait aux fontanges françaises du dernier siècle.

Nous n'aperçûmes qu'un seul homme qui eût cousu à sa peau de veau marin un lambeau de peau de guanaque, afin de l'allonger. Le teint naturel paraissait être un brun olivâtre, luisant comme le cuivre : le visage de plusieurs était bariolé de rayures de peinture rouge, et quelquefois de blanche. J'observai deux enfans à la mamelle entièrement nus : par-là on les endurcit dès l'enfance à la fatigue et au froid. Les enfans ne prononçaient guère que le mot *pesseray*, que nous prîmes quelquefois pour un terme de tendresse, et d'autres fois pour une expression de malaise ou de douleur.

Ces Indiens tenaient des arcs, des traits et des dards, ou plutôt des harpons d'os, placés au bout d'un bâton : je crois qu'ainsi armés ils tuent des veaux marins, d'autres poissons, et peut-être aussi des baleines, comme le font les Esquimaux. Les manches de ces harpons sont longs d'environ dix pieds, d'une épaisseur égale partout, mais angulaires, et non pas ronds; l'os pointu a une seule

barbe d'un côté, et on l'attache au besoin. Ils s'en servent pour prendre des coquillages sur les rochers, suivant la relation des premiers voyageurs.

Je leur fis donner du biscuit, mais je ne remarquai pas qu'ils l'aimassent autant qu'on me l'avait dit. L'instinct leur a peut-être appris que cet aliment n'est pas aussi bon pour eux que la viande pourie de veau marin. Ils préféraient les médailles et les couteaux.

Il y avait dans chacune de leurs pirogues un feu autour duquel se serraient et se réchauffaient les femmes et les enfans : je ne puis pas supposer qu'ils portent du feu dans leurs canots uniquement pour cela, mais plutôt afin d'être toujours prêts à en allumer à terre partout où ils débarquent; car, quelle que soit leur méthode de s'en procurer quand ils n'en ont point, ils ne sont pas sûrs de trouver toujours du bois sec qui s'enflamme à la première étincelle. Ils ont aussi, dans leurs pirogues, de grandes peaux de veaux marins, que je jugeai destinées à les abriter quand ils sont en mer, et à couvrir leurs huttes à terre : ils les employaient quelquefois comme des voiles.

Leurs pirogues étaient très grossières, et d'écorce d'arbres : de petits bâtons servaient à maintenir la courbure de l'écorce ; leurs pagaies étaient mauvaises, et ils manœuvraient fort lentement : chaque canot contenait de cinq à huit personnes,

y compris les enfans. Bien différens de tous les insulaires de la mer du Sud, ils gardaient un profond silence en approchant du vaisseau.

Ceux qui montèrent à bord ne témoignèrent pas la moindre curiosité; ils ne parurent charmés de rien; ils acceptèrent des grains de verre sans reconnaissance et sans y mettre aucun prix : ils nous abandonnèrent avec la même indifférence leurs armes et leurs peaux de veau marin déguenillées. Ils ne semblaient pas même remarquer notre supériorité sur eux; et nous ne surprîmes pas, dans leurs regards ni dans leurs gestes, un seul signe d'admiration à la vue de tous ces objets merveilleux que contient un vaisseau aux yeux des sauvages : tout leur caractère annonçait la stupidité et l'insouciance. Quelques-uns d'entre eux proférèrent un petit nombre de mots, outre celui de *pesseray*, dans lequel je remarquai beaucoup de consonnes et de gutturales, surtout le *il* des Gallois. Ils semblaient tous grasseyer fortement, ce qui contribua à rendre inintelligible ce qu'ils disaient.

Nous leur fîmes en vain les gestes que les plus misérables insulaires de la mer du Sud avaient compris, ils ne montrèrent pas la moindre envie de nous instruire de leur langage; et comme aucune de nos richesses n'excitait leurs désirs, ils ne prenaient pas de peine pour se faire comprendre.

Tous ceux qui étaient du voyage de *l'Endeavour* convinrent que les Indiens qu'ils avaient vus à la baie de Bon-Succès vivaient plus à leur aise et plus heureusement que ceux-ci. Leur taille était plus haute; ils portaient des bottines, ce qui mettait leurs pieds en sûreté; enfin ils étaient plus communicatifs, et ils avaient des idées de civilité. Ceux-ci, au contraire, étaient si stupides, si indolens et si misérables, qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient point se préserver de la rigueur du temps : je ne puis pas imaginer un être plus misérable que celui qui est privé de raison au point d'être incapable de combiner de pareilles idées.

Ces sauvages, en mangeant la chair de veau marin pourie, préféraient la partie huileuse; et la seule attention qu'ils eurent pour les matelots fut de leur en offrir. Tous les peuples de hautes latitudes aiment cette huile par instinct, et on dit qu'elle échauffe leur corps contre la rigueur du froid. La chair, les vêtemens, les armes, les ornemens, les ustensiles et tout le corps de ces sauvages exhalaient une puanteur si insupportable, que nous ne pouvions demeurer long-temps parmi eux, et, les yeux fermés, nous les sentions à une distance considérable. On aura peine à le croire, et cependant c'est un fait; ces mauvaises exhalaisons réprimèrent tellement les désirs des matelots les plus sales et les plus déterminés, qu'ils n'essayè-

rent pas de contracter des liaisons avec les femmes.

Nous n'avons remarqué aucune espèce de subordination parmi ces sauvages : leur vie approche plus de celle des brutes que celle d'aucune autre nation. Il est très probable que ce sont de malheureux proscrits de quelque tribu voisine qui mène une vie plus douce, et que, réduits à vivre dans cette partie sauvage de la Terre de Feu, ils ont insensiblement perdu toutes leurs idées, excepté celles que renouvellent sans cesse les besoins les plus pressans. Ils errent peut-être, cherchant de la nourriture, d'une baie ou d'un golfe à l'autre; car nous avons lieu de croire qu'ils passent leur hiver dans le canton le moins rigoureux de cet horrible pays. Je pense que la rigueur de l'hiver n'est pas proportionnée au froid de l'été; et en effet, les observations du thermomètre faites aux îles Falkland, qui ne sont pas éloignées de la Terre de Feu, et qui gisent à peu près dans la même latitude, confirment cette supposition; mais en supposant que les hivers y sont aussi doux qu'il est possible, ils doivent affecter prodigieusement ces pauvres sauvages, qui n'ont pas l'esprit de s'en garantir.

Les navigateurs hollandais, et surtout Jacques Lhermite, qui conduisit la flotte Nassau dans la mer du Sud, en 1624, disent que les naturels de l'extrémité méridionale de la Terre de Feu sont cannibales, et se tuent les uns les autres pour se

manger. Si jamais le besoin de nourriture a pu suggérer un pareil usage, il faut convenir que cela dut être parmi un petit nombre d'individus privés de tout, chassés d'un canton plus doux à cette extrémité stérile du globe; et, dans ce cas, une pareille tribu doit se détruire bientôt.

Ils se retirèrent tous avant dîner, et ils ne partagèrent pas notre régal de Noël : je crois que nul ne les y invita, car la saleté et la puanteur de leurs personnes suffisaient pour ôter l'appétit à l'Européen le plus vorace : c'eût été dommage de ne pas profiter des nourritures fraîches que nous avait fournies le hasard. On servit donc des oies rôties et bouillies, des pâtés d'oies. Il nous restait encore quelques bouteilles de vin de Madère, le seul article de nos provisions qui se fût amélioré en mer, de sorte que nos amis d'Angleterre ne firent peut-être pas Noël plus gaîment.

Le 26 il y eut si peu de vent, que l'air semblait en calme : le temps fut beau, excepté le matin, que nous eûmes des ondées de pluie. Pendant la soirée, qui fut froide, les naturels vinrent nous faire une nouvelle visite; et comme il était pénible de les voir tremblans et nus sur le pont, il fallut bien les couvrir de serge et de vieille toile.

A mon retour d'une partie de chasse, je trouvai qu'on avait tout enlevé de la côte : nous n'attendions plus que le vent pour remettre en mer. J'ai

donné à ce canal le nom de *Noël*, à cause de la fête que nous y célébrâmes. L'entrée, qui a trois lieues de large, gît par 55 degrés 27 minutes de latitude sud, et 70 degrés 16 minutes de longitude ouest, dans la direction du nord-ouest des îles de Saint-Ildefonse, à dix lieues. Ces îles sont le meilleur indice pour le trouver. La cathédrale d'York, qui est la seule terre remarquable des environs, peut difficilement être reconnue d'après la description qu'on en donnerait, parce qu'elle change d'aspect suivant les différentes positions d'où on la voit. Outre le rocher noir qui gît en travers de l'extrémité de l'île Shagg ou des Nigauds, il y en a un autre à peu près à moitié chemin, entre cette île et la côte orientale. Toutes les anses et tous les havres offrent du bois et de l'eau douce.

On n'est pas sûr d'y prendre des rafraîchissemens : ils consistent principalement en volailles non apprivoisées, et il n'y en aura probablement jamais assez pour en fournir l'équipage d'un vaisseau. Le poisson, autant que nous avons pu en juger, y est rare; il est vrai que la grande quantité d'oies nous fit négliger la pêche : il y a des moules en abondance, non pas très grosses, mais d'un bon goût; et sur plusieurs des îlots bas où les naturels ont leurs habitations, on peut cueillir un excellent céleri. Les oiseaux qu'on y tue sont des oies, des canards, des pies de mer, des nigauds, et cette

espèce d'hirondelle dont on a parlé si souvent dans ce voyage sous le nom de poule du port Egmont. Il y a une espèce de canard, que les matelots appelèrent cheval de course, comme on l'a dit; car il ne peut pas voler, parce que ses ailes sont trop courtes pour soutenir son corps en l'air : cet oiseau est aux îles Falkland, ainsi qu'on le voit par le Journal de Pernetty. Les oies qu'on y trouve paraissent très bien décrites sous le nom d'*outardes :* elles sont beaucoup plus petites que les oies privées d'Angleterre, mais aussi bonnes; elles ont des becs noirs et courts, et les pieds jaunes; le mâle est tout blanc, la femelle mouchetée de noir et de blanc ou de gris, et elle a une grande tache blanche sur chaque aile. Il y a plusieurs autres oiseaux aquatiques et quelques-uns de terre, mais ces derniers ne sont pas nombreux.

D'après la connaissance que les habitans semblent avoir des Européens, on peut supposer qu'ils n'habitent pas toujours ce canton, et qu'ils se retirent au nord pendant l'hiver. Je me suis souvent étonné que ce peuple ne s'habille pas mieux, puisque la nature lui en a donné les moyens : il pourrait garnir ses manteaux de peaux de veaux marins, de la peau et des plumes des oiseaux aquatiques; il pourrait faire ses vêtemens plus larges, et employer les mêmes peaux à d'autres espèces d'habillemens, car je n'ai pas lieu de croire que ces peaux soient rares.

Les naturels étaient prêts à nous vendre toutes celles qu'ils avaient, et peut-être qu'ils ne les auraient point cédées s'ils n'avaient pas su où en trouver de nouvelles.

Quelque stérile que soit la contrée, elle est remplie de diverses plantes inconnues, et elle fournit assez d'occupation à M. Forster et au docteur Sparrman. On a déjà dit que l'arbre qui donne l'écorce de Winter se trouve ici dans les bois, ainsi que l'épine-vinette, et quelques autres sortes que je ne connais pas, mais que je crois communes dans le détroit de Magellan. Nous y vîmes en abondance une petite mûre qui croît sur une plante touffue : elle a un goût amer et un peu insipide, mais on peut la manger ou crue ou en tarte, et elle sert de nourriture aux habitans.

§ 3.

Navigation du canal de Noël, autour du cap Horn, à travers le détroit de Le Maire, et autour de la Terre des États. Découverte d'un havre sur cette île, et description des côtes.

Le 28 décembre on appareilla, et je portai en mer avec une brise légère du nord-ouest qui ensuite fraîchit et fut accompagnée de pluie. La côte semblait courir dans la direction de l'est-quart-sud-est; mais le temps étant très brumeux, on ne voyait rien distinctement. Nous passâmes en tra-

vers du goulet qui gît est-sud-est, à environ sept lieues du canal; il y a quelques îles en dehors de cette direction. A la pointe ouest du goulet sont deux collines élevées et en forme de pic, et au-dessous, à l'est, deux collines rondes ou îles situées au nord-est et au sud-ouest l'une de l'autre : une île ou du moins une terre qui semblait être une île se trouve à l'entrée, et un autre goulet plus petit se montrait à l'ouest de celui-ci : la côte paraissait dentelée et brisée comme à l'ordinaire.

Le soir le temps s'éclaircit, et nous vîmes très bien les îles Saint-Ildefonse : elles forment un groupe proche de quelques rochers au-dessus de l'eau; elles gisent à environ six lieues de la grande terre, par 55 degrés 53 minutes de latitude sud, et 69 degrés 41 minutes de longitude ouest. Nous passâmes devant une pointe que je jugeai être la pointe occidentale de la baie de Nassau, découverte par la flotte hollandoise que commandait l'amiral Lhermite en 1624. Dans quelques cartes cette pointe est appelée *le faux cap Horn*, comme formant la pointe méridionale de la Terre de Feu: elle est par 55 degrés 39 minutes de latitude sud; du goulet dont on a parlé plus haut; à ce faux cap la direction de la côte est à peu près est, et à la distance de 14 ou 15 lieues.

Nous aperçûmes bientôt le cap Horn sur lequel nous marchions : on le reconnaît de loin à une

colline élevée et ronde qu'il porte. Nous dépassâmes ce fameux cap, et nous entrâmes dans l'océan Atlantique méridional. C'est la même pointe de terre que je pris pour le cap, sans en être sûr, dans ma route de 1769 : il forme l'extrémité la plus méridionale d'un groupe d'îles d'inégale étendue qui gisent devant la baie Nassau et qu'on connaît sous le nom d'*îles de Lhermite :* il gît par 55 degrés 58 minutes de latitude sud et 68 degrés 13 minutes de longitude ouest. Au côté nord-ouest du cap, il y a deux rochers en forme de pain de sucre. Quelques autres rochers bas se trouvent çà et là à l'ouest du même cap : il y en a un au sud; mais ils sont tous près de la côte. Du canal de Noël au cap Horn, la route est est-sud-est, et la distance trente-une lieues dans la direction de l'est-nord-est. A trois lieues du cap Horn, on voit une pointe de rocher que j'appelai *cap Mistaken* ou *de Méprise :* c'est la pointe sud de la plus orientale des îles de Lhermite. Entre ces deux caps, il paraît y avoir un passage qui conduit directement dans la baie de Nassau : on aperçoit de petites îles dans le passage, et la côte, sur la partie de l'ouest, semblait former de bonnes baies et de bons havres. Quelques cartes représentent le cap Horn comme faisant partie d'une petite île. Nous ne pouvons ni confirmer ni contredire cette position, car plusieurs brisans se montraient dans la côte à l'est et à l'ouest du cap: et

le temps brumeux empêcha d'apercevoir distinctement les objets. Les sommets de quelques-unes des collines étaient de roches; mais les flancs et les vallées semblaient couvertes d'un vert gazon et garnies de touffes de bois.

Du cap Horn je gouvernai est-nord-est : cette route nous porta en dehors des rochers qui gisent en travers du cap Mistaken. La fiente des oiseaux qu'on voyait voltiger en grand nombre tout autour avait blanchi ces rochers. Après les avoir dépassés, je mis le cap sur le détroit de Le Maire, afin d'examiner dans la baie de Bon-Succès s'il y avait des traces de *l'Aventure*. Le soir, comme nous approchions du détroit, on diminua de voiles, et on serra le vent. Le climat de ce côté de la Terre de Feu paraissait beaucoup plus doux que celui des environs du canal de Noël. La terre s'abaissait insensiblement du haut des collines et formait de longues pointes plates, couvertes de grandes forêts, et on n'y apercevait point de neige, excepté sur les montagnes éloignées de l'ouest.

Une légère brise ayant succédé au calme, je marchai vers la baie de Bon-Succès, aidé des courans qui portaient au nord. Nous avions déjà arboré notre pavillon et tiré deux coups de canon : nous vîmes bientôt de la fumée sortir des bois au-dessus de la pointe méridionale de la baie. Je jugeai que les naturels avaient allumé ces feux, comme ils en

allumèrent pendant ma relâche, en 1769. Plus de trente grosses baleines et des centaines de veaux marins jouaient dans l'eau autour de nous : les baleines marchaient surtout en couples, d'où on peut supposer que c'était la saison de l'appariage. Quand elles jetaient de l'eau, tout le bâtiment était infecté d'une odeur empoisonnée qui durait l'espace de deux ou trois minutes ; quelquefois ces animaux énormes se couchaient sur leur dos, et avec leurs longues nageoires pectorales ils battaient la surface de la mer et produisaient à chaque coup un bruit pareil à l'explosion d'un pierrier. Nous eûmes occasion de voir le même exercice répété souvent, et nous remarquâmes que tout le ventre et le dessous des nageoires et de la queue sont d'une couleur blanche, tandis que le reste est noir. Outre que ces baleines, de quarante pieds de long et de dix de diamètre, frappaient les flots de leurs nageoires, elles sautaient en l'air, et elles retombaient lourdement en faisant écumer la mer tout autour d'elles. Il faut une force étonnante pour soulever hors de l'eau une si grande masse.

Dès que M. Pickersgill débarqua, il fut reçu avec honnêteté par plusieurs des naturels vêtus de peaux de guanaques et de veaux marins; ils avaient des bracelets de fil d'argent, et travaillés en filagramme : ces ouvrages venaient sans doute d'Europe. Ces Indiens étaient de la même race que

ceux que nous avions vus dans le canal de Noël, et comme eux ils répétaient le mot *pesseray* à tout propos. Il y en eut qui parlèrent beaucoup à M. Pickersgill, en lui montrant d'abord le vaisseau, et ensuite la baie, comme s'ils eussent cru que nous voulions y mouiller. Le lieutenant nous apprit que la baie était remplie de baleines et de veaux marins.

Le 31 décembre, à trois heures, je marchai sur l'extrémité orientale de la Terre des États, qui, à quatre heures et demie, nous restait au sud-est. Elle se perdit de nouveau sous une brume épaisse, et nous fûmes obligés de marcher dans l'obscurité, car nous n'apercevions la côte que par intervalles. Comme nous avancions à l'est nous découvrîmes plusieurs îles d'inégale étendue, et gisant en travers de la terre. Il paraissait y avoir un passage net à l'ouest, entre la plus orientale et celle qui la suivait de plus près. J'aurais désiré traverser ce passage et mouiller sous une des îles pour attendre un meilleur temps, car en sondant on ne trouva que vingt-neuf brasses; mais quand je considérai qu'il fallait courir sous le vent dans les ténèbres, j'aimai mieux me tenir en dehors des îles, et, en conséquence, je cinglai au large du côté du nord. A huit heures nous étions par le travers, et à environ deux milles de l'île la plus orientale, je marchai autour de l'extrémité de l'île, afin de trou-

ver une eau tranquille et un mouillage si nous en avions besoin. Nous découvrîmes bientôt un fort ras de courant qui ressemblait à des vagues brisées; mais nous n'avions pas moins de dix-neuf brasses d'eau. Nous remarquâmes aussi sur l'île une grande quantité de veaux marins et d'oiseaux. Comme nous manquions de provisions fraîches, nous ne pûmes pas résister à la tentation de nous arrêter, et je résolus de mouiller. On jeta l'ancre à environ un mille de l'île qui s'étendait du nord-est au nord-ouest : bientôt après le ciel s'éclaircissant, nous vîmes le cap Saint-Jean, ou l'extrémité de la Terre des États qui nous restait au sud, à quatre lieues. Nous étions à l'abri du vent du sud par la Terre des États et de celui du nord par l'île. Nous la reconnûmes remplie de vaches et de veaux qui étaient différens des veaux marins, auxquels cependant ils ressemblaient par la forme et le mouvement. Nous les appelâmes d'abord lions de mer, à cause de la grande ressemblance qu'a le mâle avec ce quadrupède. La même espèce se trouve aussi à la Nouvelle-Zélande, et elle est connue généralement sous le nom d'ours de mer, et nous leur avons enfin laissé ce nom : en général, ils étaient si peu sauvages, ou plutôt si stupides, qu'ils nous permirent d'approcher assez pour les assommer à coups de bâton; mais nous tirâmes les gros, parce que nous crûmes qu'il serait dangereux de les aborder.

Les vieux mâles, en général, étaient très gros, et ils avaient dix à douze pieds de longueur : les femelles étaient un peu plus minces, et de six à huit pieds de long. Le plus gros mâle pesa de douze à quinze cents livres, et un moyen cinq cent cinquante livres, après qu'on en eut ôté la peau, les entrailles et la graisse. Le mâle ressemble réellement au lion ; comme lui, il a une longue crinière, dure et grossière au toucher, et il est à peu près de la même couleur : seulement il est d'un brun un peu plus foncé. Excepté la tête, le lion de mer est partout couvert de petits poils, qui forment une robe luisante et polie. La lionne est parfaitement lisse sur tout le corps : le mâle et la femelle ont les mêmes pieds, ou plutôt les mêmes nageoires; ces nageoires, qui commencent près de la poitrine, sont de grandes bandes plates, d'une membrane noire et coriace ; il n'y a qu'au milieu de petites traces d'ongles qu'on distingue à peine : les nageoires de derrière ressemblent plus à des pieds : ce sont des membranes noires, séparées en cinq longs doigts ; une espèce de cartilage se projette fort au-delà des doigts, qui sont très petits : nous les avons vus cependant se gratter toutes les parties de leur corps avec les doigts. La queue est excessivement courte, et cachée entre les pieds, ou nageoires de derrière, qui se trouvent très près l'une de l'autre. La croupe est ronde, et

couverte d'une quantité surprenante de graisse.

Le bruit que produisaient tous ces animaux assourdissait nos oreilles : les vieux mâles beuglent et rugissent comme les taureaux enragés, ou comme les lions; les femelles bêlent exactement comme les veaux, et les petits phoques comme les agneaux. Nous avons vu un grand nombre de petits sur les grèves; et une des femelles ayant été frappée avec un gros bâton, fit ses petits au même instant. Les lions de mer vivent ensemble en grosses troupes : les mâles les plus vieux et les plus gras se tiennent à part. Chacun d'eux choisit une large pierre, dont les autres n'approchent pas sans essuyer un combat furieux. Nous les avons observés souvent se saisir avec un degré de rage qu'il est impossible de décrire, et plusieurs portaient sur le dos des balafres reçues dans ces attaques : les lions de mer les plus jeunes et les plus actifs marchent avec toutes les femelles et tous les petits phoques. Ils attendaient communément notre approche ; mais, dès que l'un de la troupe était tué, le reste s'enfuyait avec beaucoup de précipitation : quelques femelles emportaient alors un petit dans leur gueule ; mais la plupart étaient si épouvantées qu'elles les abandonnaient par derrière. Quand nous les laissions rôder et s'amuser en paix, on les voyait souvent se caresser de la manière la plus tendre, et leurs museaux se recherchaient

et se joignaient comme s'ils se fussent baisés.

Ils viennent à terre pour engendrer sur ces cantons paisibles; ils ne prennent pas de nourriture pendant leur séjour sur la côte, qui est quelquefois de plusieurs semaines; mais ils deviennent maigres, et ils avalent une quantité considérable de pierres pour tenir leur estomac tendu. Nous reconnûmes avec surprise que les estomacs de plusieurs de ces animaux étaient entièrement vides, et les estomacs de quelques autres remplis de dix ou douze pierres rondes et pesantes, chacune de la grosseur des deux poings.

Après avoir tué, blessé ou dispersé un grand nombre de ces animaux, nous marchâmes au sommet de l'île qui était presque plat, mais couvert d'une quantité innombrable de petits mondrains, sur chacun desquels croissait une large touffe d'herbes ou de glaïeuls. Les intervalles entre ces touffes étaient très vaseux et très sales, ce qui nous obligea de sauter d'une touffe à l'autre. Nous découvrîmes bientôt qu'une nouvelle espèce de phoques occupait cette partie de l'île, et que cette vase venait de ce qu'ils abordaient tout mouillés sur cette terre : ceux-ci étaient les ours de mer que nous avions déjà vus dans la baie Dusky, à la Nouvelle-Zélande; mais ils étaient infiniment plus nombreux. Ils sont cependant fort inférieurs aux lions de mer : les mâles n'ont jamais plus de huit

ou neuf pieds de long, et leur grosseur est proportionnée : leur poil est d'un brun sombre, tacheté de petits points gris, et beaucoup plus longs sur tout le corps que celui du lion de mer; mais il ne forme pas de crinière. La coupe générale du corps et la forme des nageoires sont exactement les mêmes : ils montraient plus de férocité à notre égard, et les femelles mouraient communément à la défense de leurs petits.

Nous avions remarqué sur cette île beaucoup de vautours : ils mangent probablement les petits phoques qui meurent en naissant, ou ceux dont ils viennent à bout de se saisir.

L'île était remplie d'un grand nombre de pinguins et de nigauds; les derniers étaient environnés de petits assez gros et bons à manger : il y avait aussi quelques oies et quelques canards, des pétrels gris de la taille des albatros, de l'espèce dite briseurs d'os.

Le lendemain, 1^er^ janvier 1775, comme je voyais que ce canal offrirait un bon lieu de rafraîchissement aux vaisseaux qui pourraient venir ici par hasard ou de dessein prémédité, si on y découvrait un havre, j'envoyai M. Gilbert dans le canot à la Terre des États pour en chercher un. Il semblait qu'il devait en trouver à un endroit opposé au vaisseau. Deux autres bateaux allèrent aussi chercher les lions que nous avions tués la

veille : bientôt après je descendis moi-même à terre, et j'observai la hauteur du soleil à midi, à l'extrémité nord-est de l'île, ce qui donna 54 degrés 40 minutes 5 secondes de latitude sud.

Les couches de cette île étaient d'une pierre argileuse, jaunâtre, et quelquefois d'une ardoise grise : la pierre argileuse et l'ardoise avaient différens degrés de dureté en différens endroits. Nous rencontrâmes des troupes nombreuses d'ours et de lions de mer, que nous n'attaquâmes point, parce qu'un autre détachement s'occupait de cette chasse. Nous observâmes que les ours et les lions, quoique campés quelquefois sur la même grève, se tenaient toujours à une fort grande distance les uns des autres, et qu'ils ne communiquaient point entre eux : ces phoques exhalaient une mauvaise odeur, ainsi que tous les autres : cette circonstance était connue des anciens, comme on le voit dans Homère.

En ramant le long de la côte, nous atterrîmes dans un canton où des milliers de nigauds avaient fait leurs nids sur des touffes élevées d'herbes : ils étaient la plupart si peu sauvages, qu'ils nous laissèrent approcher avec des pieux et des bâtons: cette chasse, sans être pénible, fut très heureuse. Nous découvrîmes, durant cette excursion, un oiseau d'un nouveau genre, qui était de la grosseur d'un pigeon, et parfaitement blanc : il appar-

tenait à la classe des oiseaux aquatiques, qui marchent à gué ; il avait les pieds à demi palmés, et ses yeux, ainsi que la base du bec, entourés de plusieurs petites glandes ou verrues blanches. Il exhalait une odeur si insupportable, que nous ne pûmes pas en manger la chair, quoique alors les plus mauvais alimens ne nous causassent pas aisément du dégoût.

Les pinguins que nous prîmes étaient de la grosseur des petites oies, et de cette espèce qui est la plus commune aux environs du détroit de Magellan : les Anglais l'ont nommée aux îles Falkland *Jumping-Jacks*. Leur sommeil est très dur; car le docteur Sparrman tomba sur un, qu'il roula à plusieurs verges sans l'éveiller, et, pour le tirer de son assoupissement, il fut obligé de le secouer à différentes reprises. Comme ils se tiennent en troupe, quand nous les entourâmes tous à la fois, ils prirent du courage; ils se précipitèrent avec violence sur nous, et ils mordirent nos jambes, ou une partie de nos vêtemens. Ils sont très vivaces; car, après en avoir laissé un grand nombre sur le champ de bataille qui paraissaient morts, nous poursuivîmes les autres : mais ils se levèrent tout d'un coup, et ils piétonnèrent gravement derrière nous.

La chasse de ces animaux amusa infiniment l'équipage, et nous eûmes quelque plaisir à les contem-

pler associés en troupes nombreuses. Ils étaient là dans leur véritable climat; car les phoques se trouvant chargés d'une grande quantité de graisse, et les nigauds et les pinguins étant revêtus d'un plumage épais, ils ne souffrent point de la rigueur du froid.

Nous tirâmes, surtout, de l'huile des vieux lions et des ours de mer qu'on tua; car, excepté leurs fressures, assez bonnes, la chair était trop rance pour être mangée : les petits oursins étaient bons, et même la chair de quelques vieilles lionnes n'était pas mauvaise; mais celle des vieux mâles parut détestable. L'après-midi j'envoyai quelques personnes à terre, afin d'ôter la peau et de couper la graisse de ceux qu'on avait laissés morts sur la côte : nous avions déjà plus de carcasses à bord qu'il n'en fallait, et j'allai moi-même sur une chaloupe faire provision d'oiseaux.

A environ dix heures, M. Gilbert revint de la Terre des États : il y avait trouvé un bon port, situé à trois lieues à l'ouest du cap Saint-Jean, et dans la direction du nord un peu à l'est, de l'extrémité nord-est de l'île orientale : on peut le reconnaître à de petites îles qui gisent à son entrée. Le chenal, qui est sur le côté est de ces îles, a un demi-mille de large. Le havre a presque deux milles de long, et, en quelques endroits, environ un mille de large. Ses côtes sont couvertes de bois à brûler,

et il y a plusieurs courans d'eau douce. Les îles sont remplies de lions de mer, et d'une quantité si prodigieuse de mouettes, qu'elles obscurcissent l'air quand on les trouble ; elles suffoquaient presque nos gens avec leur fiente. Elles semblaient jeter leurs excrémens, comme pour se défendre, et ils puaient plus que l'*assa-fœtida*, ou, ainsi qu'on l'appelle communément, la fiente du diable. Le détachement de M. Gilbert avait vu en outre des oies, des canards et des chevaux coureurs, qui sont aussi une espèce de canard. Je donnai à ce havre le nom de *Nouvel-An*, à cause du jour où on le découvrit.

Le 3 janvier nous appareillâmes avec un vent frais, et je portai sur le cap Saint-Jean, pointe orientale de la Terre des États : c'est un rocher d'une élévation considérable, situé par 54 degrés 46 minutes de latitude sud, et 64 degrés 7 minutes de longitude ouest. A l'ouest de ce cap, à environ cinq ou six milles, il y a un goulet qui semble partager la terre, c'est-à-dire communiquer avec l'Océan au sud; et, entre ce goulet et le cap, est une baie ; mais je ne puis pas dire de quelle profondeur. En faisant voile autour du cap, nous rencontrâmes un très fort courant du sud : il formait un ras qui ressemblait à des brisans; et, même avec un vent fort, nous avions peine à lui résister.

Après avoir doublé le cap, je serrai la côte méridionale, et je gouvernai sud-est, dans le dessein de quitter la terre : je crus l'avoir assez reconnue pour ce qui intéresse en général la navigation et la géographie.

§ 4.

Description des îles près de la Terre des États, et des animaux qu'on y trouve.

La Terre des États a dix lieues de long; sa largeur n'est nulle part de plus de trois ou quatre lieues. La côte est de roche, fort dentelée, et elle paraît former plusieurs baies ou goulets. Elle présente une surface de collines escarpées, qui s'élèvent à une hauteur considérable, surtout près de l'extrémité occidentale : excepté les sommets de ces collines, la plus grande partie était couverte d'arbres et d'arbrisseaux ou d'herbages, et il y avait peu ou point de neige. Les courans, entre le cap Déséada et le cap Horn, portent de l'ouest à l'est, c'est-à-dire dans la même direction que la côte, mais ils sont petits. A l'est du cap, leur force s'augmente beaucoup, et leur direction est nord-est vers la Terre des États; ils sont rapides au détroit de Le Maire et le long de la côte méridionale de la Terre des États, et ils ressemblent à un torrent autour du cap Saint-Jean, où ils prennent une di-

rection nord-ouest, et continuent à rouler avec force en dedans et en dehors des îles du Nouvel-An.

Si la lune y règle les marées, le flot est près de la côte à cet endroit, aux nouvelles et aux pleines lunes, à environ quatre heures. L'élévation et la chute perpendiculaire des eaux est très peu considérable; elle n'excède pas quatre pieds. Dans le canal de Noël, la marée est haute à deux heures et demie, les jours de pleine et de nouvelle lune; les eaux s'élèvent et s'abaissent perpendiculairement de trois pieds six pouces durant les basses marées : les marées du printemps doivent être plus hautes.

En général les îles du Nouvel-An sont si différentes de la Terre des États, qu'elles méritent une description particulière. Celle où nous débarquâmes présente une surface d'une hauteur égale, et élevée d'environ trente à quarante pieds au-dessus de la mer, dont elle est défendue par une côte de roches; l'intérieur est couvert d'une sorte de glaïeul très vert et fort long; comme on l'a déjà dit, il croît sur de petits mondrains de deux ou trois pieds de diamètre, et d'environ autant d'élévation en grosses touffes, qui paraissent composées de racines de la plante nattées ensemble : parmi ces mondrains, il y a beaucoup de sentiers tracés par les pinguins qui se retirent au centre de l'île. Le marcher est cependant extrêmement mauvais,

car ces chemins sont si sales qu'on est quelquefois dans la boue jusqu'au genou. Outre cette plante, nous y remarquâmes d'autres gramens, une espèce de bruyère et du céleri. Toute la surface est humide ou mouillée, et sur la côte on voit plusieurs courans d'eau. L'herbe, qui fut surnommée *glaieul*, semble être la même qui croît aux îles Falkland, et dont parle M. de Bougainville.

Nous avons remarqué sur cette petite terre, en animaux, des lions, des ours de mer, divers oiseaux de mer, et quelques-uns de terre. La longueur des plus grands lions de mer n'était pas de plus de douze ou quatorze pieds, et leur circonférence peut être de huit ou dix. Comme c'était le temps des amours et des accouchemens, nous avons vu un mâle entouré de vingt ou trente femelles, très occupé à les retenir toutes près de lui, et écartant pour cela, à force de coups, les autres mâles qui voulaient se mêler dans son harem. Plusieurs avaient une moindre quantité de lionnes : quelques-uns n'en avaient qu'une ou deux; et nous en observions çà et là un couché seul, et grondant dans un lieu écarté, sans souffrir que les mâles ni les femelles se tinssent dans les environs: nous jugeâmes que ceux-là étaient vieux et accablés par l'âge.

Les ours de mer ne sont pas, à beaucoup près, aussi gros que les lions, mais ils le sont un peu plus que les veaux marins. Ils n'ont point ce long

poil qui distingue le lion; le leur est partout d'une longueur égale, et plus beau que celui du lion : il ressemble à celui de la loutre, et, en général, il est gris de fer. C'est l'espèce que les Français appellent *loups de mer,* et les Anglais *veaux marins:* ils diffèrent cependant des veaux marins de l'Europe et de l'Amérique septentrionale. Les lions peuvent aussi, sans impropriété, être appelés des veaux marins qui ont pris toute leur croissance : ils sont, les uns et les autres, de la même espèce. Il n'était pas dangereux de marcher au milieu d'eux, car ils s'enfuyaient alors ou ils restaient tranquilles. On courait seulement des risques à se placer entre eux et la mer : si quelque chose les épouvante, ils se précipitent dans les flots en si grand nombre, que, si vous ne sortez pas de leur chemin, vous serez terrassé. Quelquefois, lorsque nous les surprenions tout à coup, ou que nous les éveillions, car ils dorment beaucoup et ils sont très stupides, ils élevaient leurs têtes, ils ronflaient et montraient les dents d'un air si farouche qu'ils semblaient vouloir nous dévorer; mais dès que nous avancions sur eux ils s'enfuyaient.

Le pinguin est un oiseau amphibie très connu, et il y en a des quantités prodigieuses, de sorte que nous en assommions autant qu'il nous plaisait avec un bâton. Je ne puis pas dire qu'ils soient bons à manger; souvent, dans la disette, nous les trou-

vions excellens, mais c'était faute d'autres alimens frais. Ils ne pondent pas ici, ou bien ce n'était pas la saison, car nous n'aperçûmes ni œufs ni petits.

Les nigauds pullulent aussi en grand nombre, et nous en emportâmes beaucoup à bord, parce qu'ils sont bons à manger. Ils s'approprient certains cantons, et ils y construisent leurs nids près du bord des rochers, sur les petits mondrains où croît le glaïeul. Il y a une autre espèce plus petite que celle-ci, qui pond dans les crevasses des rochers.

Les oies sont de l'espèce que nous trouvâmes au canal de Noël : nous en aperçûmes peu; quelques-unes avaient des petits. M. Forster en tua une différente de celles-ci en ce qu'elle était plus grosse, qu'elle avait un plumage gris et des pieds noirs. Les autres faisaient un bruit exactement pareil à celui du canard. Il y a des canards, mais en petit nombre, et quelques-uns de ceux que nous avons appelés chevaux de course. Ceux que nous tuâmes pesaient de vingt-neuf à trente livres, et ils étaient assez bons.

Nous comptâmes, en oiseaux de mer, des mouettes, des hirondelles, des poules du port d'Egmont, et un grand oiseau brun de la grosseur d'un albatros, que Pernetty appelle *quebrantahuesos*, ou *briseur d'os* : nous lui donnâmes le nom de la *mère Carey*, et nous le trouvâmes assez bon. Voici les oiseaux de terre : des aigles ou des faucons, des

vautours à la tête chauve, que nos matelots appellent des buses de Turquie, des grives, et quelques petits oiseaux.

J'oubliais de dire qu'il y a des pies de mer, ou des oiseaux auxquels nous donnions le nom de corlieux quand nous étions à la Nouvelle-Zélande; mais nous en vîmes seulement quelques couples dispersés çà et là. Il ne sera pas inutile de faire observer que les nigauds sont les mêmes oiseaux que M. de Bougainville appelle *becs-scie;* mais il s'est trompé en disant que les *quebrantahuesos* sont leurs ennemis, car cet oiseau est de la classe des pétrels : il ne se nourrit que de poisson, et on le trouve dans toutes les hautes latitudes méridionales. On est étonné de la paix dans laquelle vivent les animaux de ce petit canton; ils paraissent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle. Les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte; les ours de mer habitent l'intérieur de l'île, et les nigauds les rochers les plus élevés; les pinguins s'établissent où il leur est plus aisé de communiquer avec la mer, et les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux se mêler et marcher ensemble comme un troupeau domestique, ou comme des volailles dans une basse-cour, sans jamais essayer de se faire du mal. J'ai souvent observé les aigles et les vautours eux-mêmes assis sur les mondrains, parmi les ni-

gauds, sans que ceux-ci, jeunes ou vieux, fussent alarmés de ce voisinage. On demandera peut-être comment vivent ces oiseaux de proie; je crois qu'ils se nourrissent de carcasses des veaux marins et des oiseaux qui meurent de différentes manières, et il est probable qu'ils ne manquent pas d'alimens.

Des vaisseaux qui entreprendraient des expéditions pareilles à la nôtre pourraient se rafraîchir sur ces îles; quoique la chair des lions de mer et des pinguins ne soit pas très bonne à manger, elle est infiniment plus salutaire que la viande salée; et, si on cherchait avec soin les productions de ces différentes terres, il est vraisemblable qu'on y trouverait une quantité suffisante de céleri et de cochléaria pour en fournir à tout un équipage, car nous avons remarqué partout ces deux plantes dans nos excursions. Les matelots mangèrent plusieurs jours de petits nigauds et des pinguins : ils comparaient les premiers à des poulets; ils rôtirent aussi plusieurs jeunes veaux marins, mais la chair avait un degré de mollesse qui la rendait dégoûtante : les jeunes ours, qui avaient pris toute leur croissance, étaient préférables, et d'un goût pareil à celui d'un mauvais bœuf; mais il était impossible de toucher à celle des vieux lions et des vieux ours de mer.

§ 5.

Navigation après le départ de la Terre des États. Découverte de la Géorgie, et description de cette île.

Après avoir quitté la Terre des États, le 3 janvier 1775, je mis le cap au sud-est. Le 14, par 54 degrés 25 minutes de latitude sud, et 38 degrés 18 minutes de longitude ouest, nous découvrîmes une île, que j'appelai *Willis*, du nom de celui qui la vit le premier. C'est un rocher élevé, peu étendu, près duquel il y a des îlots de rocher. Elle gît par 54 degrés de latitude sud, et 38 degrés 23 minutes de longitude ouest. A l'est nous vîmes une autre île, que je nommai *l'île Bird*, ou *de l'Oiseau*, à cause du grand nombre d'oiseaux dont elle était remplie. Elle est beaucoup plus étendue, et tout près de la pointe nord-est de la grande terre, que j'appelai *le cap Nord*.

Après avoir traversé le passage, nous reconnûmes que la côte courait est-nord-est l'espace d'environ neuf milles, et ensuite à l'ouest et à l'est, un peu sud, jusqu'au cap Buller, qui est à onze milles plus loin. Nous rangeâmes la terre à une lieue de distance.

Le 17 on fit voile du côté de la terre avec une jolie brise du sud-ouest. A quatre heures l'île Willis nous restait à l'ouest-sud-ouest à trente-deux milles.

Nous avions au sud-ouest le cap Buller, en travers duquel gisent quelques îlots de roches. La pointe de terre la plus avancée vers l'est nous demeurait au sud-est. Je gouvernai le long de la côte, à la distance de quatre ou cinq milles : voyant alors l'apparence d'un goulet, nous marchâmes dessus. Dès que nous approchâmes de la côte, on mit en mer une chaloupe, sur laquelle je montai avec MM. Forster et le docteur Sparrman, afin de reconnaître la baie avant d'y conduire le vaisseau. J'observai qu'elle court sud-sud-ouest l'espace de cinq lieues, qu'elle est large d'environ deux milles, et qu'elle est bien à l'abri de tous les vents; et je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des grèves sablonneuses qui sont de chaque côté, et aussi près d'une île basse et plate, vers le fond de la baie. Comme j'étais résolu de ne pas y mener le vaisseau, je ne crus pas devoir employer mon temps à examiner ces places, car il ne me paraissait pas probable qu'aucun navigateur dût profiter de mes découvertes. Je débarquai en trois différens endroits, je déployai notre pavillon, et je pris possession du pays, au nom du roi d'Angleterre, en faisant une décharge de mousqueterie. J'appelai alors cette baie la *baie de Possession.*

L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage, ni moins affreux que le Spitzberg : les rochers perdaient leurs hautes cimes dans les nues, et les val-

lées étaient couvertes d'une neige éternelle. On ne voyait pas un arbre, et il n'y avait pas le plus petit arbrisseau ; les seuls végétaux que nous y remarquâmes furent une sorte de gramen grossier, dont le tuyau était fort, et qui croissait en touffes, le même qui est si abondant aux îles du Nouvel-An ; la pimprenelle des bois, et une plante, pareille à la mousse, qui sortait des rochers.

Les veaux marins, ou les ours de mer, étaient assez nombreux, mais plus petits que ceux de la Terre des États : peut-être que nous ne vîmes guère que des femelles, car les côtes fourmillaient de leurs petits. Nous n'en aperçûmes aucun de cette espèce que nous appelons lions ; mais il y en avait quelques-uns de ceux que le rédacteur du Voyage du lord Anson décrit sous ce nom.

L'un de ceux-ci, que nous tuâmes, était par tout le corps d'un gris foncé, et d'une légère teinte olive, à peu près comme les veaux marins de l'hémisphère septentrional : il ressemblait aussi à ces animaux par la forme de ses pieds de devant, et il n'avait pas non plus d'oreilles qui se montrassent au dehors. Son nez se projetait fort au-delà de sa bouche ; sa peau était ridée et à flot : peut-être qu'elle est très mobile quand le phoque est en colère, et qu'elle forme alors une espèce de crête. Celui que nous examinâmes était long d'environ treize pieds, mais à proportion plus mince que le

lion de mer à crinière de la Terre des États. Diverses troupes de pinguins, les plus gros que j'aie jamais vus, voltigeaient sur cette terre. Nous en rapportâmes à bord quelques-uns qui pesaient de vingt-neuf à trente-huit livres; ils avaient trente-neuf pouces de long; leur ventre était d'une grosseur énorme, et couvert d'une grande quantité de graisse; ils portent de chaque côté de la tête une tache ovale d'un jaune brillant ou de couleur d'orange bordée de noir; tout le dos est d'un gris noirâtre; le ventre, le dessous des nageoires et l'avant du corps sont blancs. Ils étaient si stupides, qu'ils ne nous fuyaient point, et nous les tuâmes à coups de bâton.

On voit, par la description que fait M. de Bougainville des animaux des îles Falkland, que ces pinguins s'y trouvent. Il y avait aussi des albatros, des mouettes communes, et cette espèce que j'appelle poules du port Egmont, des hirondelles, des nigauds, des plongeons, le nouvel oiseau blanc, et le petit oiseau pareil à ceux qu'au cap de Bonne-Espérance on appelle oiseaux jaunes : nous en tuâmes deux qui étaient d'un excellent goût.

Nous n'aperçûmes d'autres oiseaux de terre que de petites alouettes. Nous n'y rencontrâmes aucun quadrupède. M. Forster, à la vérité, observa de la fiente, qu'il jugea être celle d'un renard ou de quelque autre animal semblable. Les terres, ou plutôt les rochers qui bordent la côte de la mer,

n'étaient pas couvertes de neige, comme l'intérieur de la contrée. Après avoir fait ces observations, je me rembarquai pour le vaisseau, où j'arrivai un peu après midi, avec une assez grande quantité de veaux marins et de pinguins, que je distribuai à l'équipage.

Il ne faut pas croire que nous manquassions de provisions : nous en avions assez de chaque espèce; et depuis que nous étions sur cette côte, je fis ajouter à la ration ordinaire du blé bouilli pour le déjeuner de chaque matin. Mais la plus grande partie de notre monde préférait la plus mauvaise viande fraîche à la viande salée. Pour moi, j'étais alors très dégoûté des nourritures salées; et quoique la chair du pinguin soit plus mauvaise que le bœuf, je la mangeais cependant avec plaisir.

Je donnai, comme je l'ai dit plus haut, le nom de *baie de Possession* à la baie où nous allâmes. Elle gît par 54 degrés 5 minutes de latitude sud, et 37 degrés 18 minutes de longitude ouest, et à onze lieues à l'est du cap Nord. A quelques milles à l'ouest de la baie de Possession, entre cette baie et le cap Buller, se trouve la baie des Iles, que j'ai ainsi appelée à cause de plusieurs petites îles qui gisent par son travers et dans son intérieur.

Dès que la chaloupe fut remontée, nous fîmes voile le long de la côte à l'est. Du cap Buller, la côte court sud-est, l'espace de onze ou douze lieues,

jusqu'à une pointe avancée, qui a obtenu le nom de *cap Saunders*. Au-delà de ce cap il y a une baie assez large, que j'ai nommée *baie Cumberland*. En plusieurs endroits du fond de cette baie, ainsi que dans quelques autres baies de moindre étendue qui gisent entre le cap Saunders et la baie de Possession, il y avait de grandes traînées de neige glacée ou de glace solide. A huit heures, étant précisément au-delà de la baie Cumberland, il y eut un petit vent, et nous nous écartâmes de la côte, d'où nous étions déjà éloignés d'environ quatre milles.

Le 18, par la latitude de 54 degrés 30 minutes sud, à environ deux ou trois lieues de la côte qui s'étendait du nord-ouest au sud-ouest, nous trouvâmes une île qui paraissait former l'extrémité de la côte à l'est. La terre la plus proche de nous, une pointe en saillie qui se terminait par un mondrain rond, fut nommée *cap Charlotte*. Au côté ouest du cap Charlotte il y a une baie qui obtint le nom de *baie Royale*, et sa pointe occidentale fut nommée le *cap George :* c'est la pointe est de la baie de Cumberland. L'île dont je viens de parler fut appelée *île Cooper*, d'après mon premier lieutenant; elle est éloignée de huit lieues du cap Charlotte. La côte, dans l'intervalle, forme une grande baie, à laquelle je donnai le nom de *Sandwich*.

Le 19 nous découvrîmes une nouvelle terre : elle se montra d'abord en une seule colline, pareille à

un pain de sucre; quelque temps après, d'autres cantons détachés parurent au-dessus de l'horizon, près de la colline. La latitude observée fut de 54 degrés 42 minutes 30 secondes sud ; nous avions le cap Charlotte au nord-ouest, à quatre lieues, et l'île Cooper au sud-ouest. Dans cette position, un rocher caché, qui gît en travers de la baie Sandwich, à cinq milles de la terre, nous restait à l'ouest. Nous vîmes une chaîne de montagnes derrière la baie Sandwich ; leurs sommets glacés s'élevaient au-dessus des nuages.

Le 20 nous fîmes voile au sud-ouest, autour de l'île de Cooper : c'est un rocher d'une hauteur considérable, d'environ cinq milles de tour, et situé à un mille de la grande terre. A cette île la côte de la grande terre prend une direction sud-ouest, l'espace de quatre ou cinq lieues, jusqu'à une pointe, que j'appelai *cap Désappointement*. En travers de ce cap il y a trois petites îles, dont la plus méridionale est verte, basse et plate, et gît à une lieue de la côte.

Comme nous avancions au sud-ouest, la côte s'ouvrit en travers de cette pointe, à neuf lieues au-delà : c'était une île entièrement détachée de la grande terre, et elle fut appelée *île Pickersgill*, du nom de mon troisième lieutenant. Bientôt une pointe de la grande terre, au-delà de cette île, se montra dans la direction du nord-ouest, qui portait

le bord de la côte exactement au point où nous l'avions vu et où nous en avions pris le relèvement le premier jour que nous l'aperçûmes. Il nous fut démontré par-là que cette terre, que nous avions jugée comme faisant partie du grand continent, n'est qu'une île de soixante-dix lieues de tour.

Qui aurait jamais pensé qu'une île aussi peu étendue que celle-ci, située entre le 54° et le 55° parallèle, fût, au milieu de l'été, couverte presqu'en entier à plusieurs brasses de profondeur, d'une neige glacée, et surtout dans sa partie du sud-ouest ? Les flancs eux-mêmes et les sommets escarpés des hautes montagnes étaient enfermés par la neige et la glace ; mais la quantité qui se trouva dans les vallées est incroyable, et au fond des baies la côte aboutissait à une muraille de glace d'une élévation considérable. Sans doute il se forme ici pendant l'hiver beaucoup de glaces, qui au printemps se détachent et se dispersent sur la mer ; mais cette île ne peut pas produire la dix-millième partie de celle que nous vîmes : de sorte qu'il doit y avoir d'autres terres où la glace se forme en pleine mer. Ces réflexions m'ont conduit à penser que la terre vue la veille appartenait peut-être à une côte étendue, et ainsi j'espérais toujours découvrir un continent. Je dois avouer que je ne fus pas beaucoup affligé en reconnaissant que je me trompais.

Je donnai à cette terre le nom d'*île de Géorgie*, en l'honneur de Sa Majesté Georges III : elle gît entre 53, 57 et 54 degrés 57 minutes de latitude sud, et entre 38 degrés 13 minutes et 35 degrés 34 minutes de longitude ouest : elle s'étend sud-est-quart-est et nord-ouest-quart-ouest; elle a trente-une lieues de long dans cette direction, et sa plus grande largeur est d'environ dix lieues. Elle paraît remplie de baies et de havres, surtout au côté du nord-est, mais la prodigieuse quantité de glaces doit la rendre inaccessible la plus grande partie de l'année, ou du moins il doit être dangereux d'y mouiller, à cause de la dissolution des rochers de glace. Il faut remarquer que, sur toute la côte, nous ne vîmes pas une rivière ou un courant d'eau douce. Il est très probable que les sources y tarissent quelquefois, et que l'intérieur, étant fort élevé, ne jouit jamais d'assez de chaleur pour fondre toute la neige qui serait nécessaire à la formation d'une rivière ou d'un courant d'eau. La côte seule reçoit une chaleur suffisante pour fondre la neige, et cela arrive seulement sur la partie nord-est; car l'autre, se trouvant exposée aux vents froids du sud, est un peu privée des rayons du soleil par la hauteur extraordinaire des montagnes. J'avais supposé que Bouvet ne découvrit que de grandes îles de glace, dans la persuasion que la côte d'une terre située par 54 degrés de latitude

ne pouvait pas, au milieu de l'été, être entièrement couverte de neige; mais après avoir vu celle-ci, je n'eus plus de doute sur l'existence du cap de la Circoncision, et je crus que je rencontrerais plus de terres que je ne pourrais en reconnaître : c'est avec ces idées que je quittai la côte, et je dirigeai ma route à l'est-sud-est, vers celle que nous avions vue la veille.

On a supposé que toutes les parties de ce globe, même celles qui sont les plus affreuses et les plus stériles, sont propres à être habitées par des hommes. Avant d'aborder sur l'île de la Géorgie, nous n'étions pas éloignés d'adopter cette opinion, puisque les roches sauvages de la Terre de Feu sont peuplées ; mais le climat de la Terre de Feu est doux en comparaison de celui de la Géorgie; car le thermomètre était ici d'au moins dix degrés plus bas : l'extrémité sud de l'Amérique a d'ailleurs l'avantage de produire assez d'arbrisseaux et de bois pour fournir aux besoins des naturels qui peuvent se garantir de la rigueur du froid, et rendre, par la cuisson, leurs alimens plus sains. Comme il n'y a aucun bois à la Nouvelle-Géorgie, ni rien de combustible qui puisse en tenir lieu, je crois qu'il serait impossible à une race d'hommes de s'y perpétuer, lors même qu'à la place de la stupidité des Pesserays ils auraient toute l'industrie des Européens. Les étés de cette nouvelle île sont très

froids : le thermomètre [1] n'a jamais monté à plus de dix degrés au-dessus du point de congélation pendant notre séjour sur la côte ; et, quoique nous ayons lieu de croire que les hivers n'y sont pas aussi froids en proportion que dans notre hémisphère, il est probable qu'il y a au moins entre les deux saisons une différence de vingt ou trente degrés : je pense que cela suffirait pour tuer tout homme qui aurait survécu aux rigueurs de l'été, surtout s'il n'avait pas, contre la dureté des élémens, d'autres préservatifs que ceux que fournit le pays; mais outre que la Géorgie australe est inhabitable, elle ne paraît pas contenir de productions qui puissent y attirer de temps en temps les vaisseaux européens. Les veaux et les lions marins, dont la graisse est un objet de commerce, sont beaucoup plus nombreux sur les côtes désertes de l'Amérique méridionale, des îles Falkland et du Nouvel-An, et on les y prend avec bien moins de danger. Si nos pêches annuelles dépeuplent entièrement l'Océan septentrional de baleines, peut-être qu'on recourra à l'autre hémisphère, où il y en a beaucoup; mais il semble qu'il serait peu nécessaire pour cela de s'avancer au sud jusqu'à la Nouvelle-Géorgie, puisque les Portugais et les habitans de l'Amérique du nord en ont dernièrement tué une grande quantité sur la côte d'Amérique, sans dé-

[1] Il s'agit du thermomètre de Fahrenheit.

passer les îles Falkland. Il est donc probable que, si jamais la Géorgie australe devient importante dans l'histoire du monde, cette époque fort éloignée n'arrivera que lorsque la côte des Patagons et la Terre de Feu seront civilisées comme l'Écosse et la Suède.

§ 6.

Navigation après notre départ de la Géorgie. Découverte de la Terre de Sandwich. Raisons qui semblent prouver qu'il y a une terre aux environs du pôle austral.

Le 25 janvier nous gouvernâmes est-sud-est avec un vent de nord-est, accompagné d'un temps brumeux. Voyant, le 26, une terre à l'est, j'ordonnai de gouverner sud : nous étions par 56 degrés 33 minutes de latitude sud, et 31 degrés 10 minutes de longitude ouest. Le 27 nous continuâmes de porter le cap au sud, et nous atteignîmes le 60^{e} degré de latitude.

Je ne me proposais pas d'aller plus loin, à moins que je ne remarquasse des indices sûrs de trouver bientôt terre; car il n'aurait pas été sage de perdre mon temps à pénétrer fort loin vers le sud, puisqu'il était du moins aussi probable que je rencontrerais une grande étendue de terre près du cap de la Circoncision; d'ailleurs j'étais fatigué de ces hautes latitudes méridionales, où l'on n'aperçoit que de la glace et des brumes épaisses.

Nous avions alors une longue houle creuse de l'ouest, indiquant qu'il n'y avait point de terre dans cette direction; de sorte que je crois pouvoir affirmer que la côte étendue marquée dans la carte de l'Océan de M. Dalrymple, entre l'Afrique et l'Amérique et le golfe Saint-Sébastien, n'existe pas.

A sept heures du soir la brume, s'éloignant un peu de nous, nous laissa voir une île de glace, plusieurs pinguins et des pétrels de neige.

Le 28 nous trouvâmes la mer jonchée de grosses et de petites masses de glace : différens pinguins, des pétrels de neige, d'autres oiseaux et quelques baleines frappèrent nos regards. Bientôt après le soleil brilla; mais en général l'air fut froid : le mercure, dans le thermomètre, se tenait à 35; mais à midi il fut à 37 : la latitude observée fut de 60 degrés 4 minutes sud, et la longitude 29 degrés 23 minutes ouest. Dans l'après-midi nous rencontrâmes tout d'un coup un nombre considérable de grandes îles de glace et une mer jonchée de glaces flottantes. Le temps était aussi devenu épais et brumeux, accompagné de petite pluie et de pluie neigeuse, ce qui rendait encore plus dangereuse notre navigation parmi les glaces. Je revirai donc de bord, et je portai en arrière à l'ouest, avec un vent du nord. Les îles de glace qui nous entouraient alors avaient toutes à peu près la même hauteur, et elles présentaient une surface plate et unie, mais elles étaient

de différente étendue; quelques-unes avaient deux ou trois milles de tour : les glaces flottantes étaient des morceaux détachés de ces îles.

Les dangers continuels que nous courions depuis quelque temps occasionaient beaucoup de veilles et de travaux, et tout l'équipage était épuisé. Nous n'avions pénétré qu'à quelques minutes au-delà de 60 degrés sud lorsqu'on revira. La plupart des matelots étaient attaqués de rhumatismes et de rhumes, et quelques-uns avaient de temps en temps des maux de cœur qui les faisaient subitement tomber en défaillance. Le thermomètre se tint à 35 degrés dans ces hautes latitudes, et ce degré de froid, ainsi que les pluies de neige et les brumes humides, retardaient infiniment la convalescence des malades. Dès qu'on eut mis le cap au nord, chacun espéra que rien ne lasserait plus notre patience. Nous nous trompions, comme on le verra tout à l'heure.

Le 29, au matin, le vent tombant et passant au sud-ouest, nous gouvernâmes nord-est, mais de nombreuses îles de glace nous arrêtèrent bientôt; et, comme nous avions très peu de vent, nous fûmes obligés de suivre les routes qui nous débarrassaient le plus tôt du milieu de ces îles; de sorte que ce jour nous n'avançâmes d'aucun côté. Des baleines et des pinguins ne cessèrent pas de nous entourer.

Le 30 je fis voile à travers beaucoup de glaces

flottantes, et je dépassai deux grandes îles. Le ciel fut continuellement brumeux, accompagné de pluie neigeuse ou de neige. Nous étions par 59 degrés 30 minutes de latitude sud, et 29 degrés 24 minutes de longitude ouest.

Continuant à cingler au nord-est, nous dépassâmes une des plus grandes îles de glace que nous eussions vues pendant le voyage, et quelque temps après nous en laissâmes dans l'arrière deux autres beaucoup plus petites.

Le 31 nous reconnûmes trois îlots de roche d'une hauteur considérable, noirs, caverneux et perpendiculaires, habités par des troupes de nigauds, et battus par des houles terribles : des brouillards épais voilaient la partie supérieure des montagnes. Le plus extérieur des îlots se terminait en un pic élevé, pareil à un pain de sucre, et il fut appelé *pic de Freeze-Land*, du nom de celui qui le découvrit le premier. Tout le monde crut que la hauteur perpendiculaire de ce pic n'était guère moins de deux milles. Notre latitude était de 59 degrés sud, et notre longitude de 27 degrés ouest. Derrière, et à l'ouest de ce pic, se montrait une côte élevée, dont les sommets couverts de neige se voyaient au-dessus des nuages : je la nommai *cap Bristol*, en l'honneur de la noble famille d'Hervey. Nous apercevions au sud-est une autre côte élevée par 59 degrés 13 minutes 30 secondes sud, et 27 degrés

45 minutes longitude ouest. J'appelai cette terre *Thulé australe,* parce que c'est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte [1] : elle présente une surface très haute, et elle est partout couverte de neige. Quelques personnes de l'équipage crurent voir terre dans l'espace qui est entre Thulé et le cap Bristol : il est plus que probable que ces deux terres sont liées, et que cet intervalle est une baie profonde, que j'ai appelée *baie Forster.*

A une heure, comme nous ne pouvions pas doubler Thulé, nous revirâmes pour porter au nord, et à quatre heures le pic de Freeze-Land nous restait à l'est à trois ou quatre lieues. Bientôt après il n'y eut que peu de vent, et nous fûmes abandonnés à la merci d'une grosse houle de l'ouest qui portait directement sur la côte.

Le sommet des hautes montagnes étant enveloppé de brouillards, et les flancs d'une neige qui se prolongeait jusqu'au bord de l'eau, il aurait été difficile de prononcer si nous voyions une terre ou une île de glace, si des rochers creux n'avaient montré en quelques endroits leurs cavernes noires.

Nous sondâmes, mais une ligne de deux cents

[1] On sait que Weddell, en 1823, a dépassé le 74e degré de latitude sud, et que le capitaine Biscoe, en 1831 et 1832, a découvert une grande île (celle d'Enderby) par le 66e degré, c'est-à-dire à plus de 6 degrés au-delà de la Thulé australe ou terre de Sandwich, de Cook.

brasses ne rapporta point de fond. A huit heures, le temps, qui avait été très brumeux, s'éclaircissant, nous vîmes le cap Bristol qui nous restait est-sud-est, et qui se terminait en une pointe au nord, au-delà de laquelle nous ne pouvions pas apercevoir de terre. Cette découverte nous délivra de la crainte d'être portés, par la houle, sur la plus affreuse côte du monde, et nous continuâmes à marcher au nord, toute la nuit, avec une brise légère de l'ouest.

Le 1^er^ février 1775, nous découvrîmes une nouvelle côte; c'était un promontoire que je nommai *cap Montagu :* il gît par 58 degrés 27 minutes de latitude sud, et 26 degrés 44 minutes de longitude ouest, et à sept ou huit lieues du cap Bristol. La terre se montrait d'espace en espace entre ces deux caps, ce qui me fit conclure que toutes ces côtes sont liées. Je fus fâché de ne pouvoir pas déterminer ce point avec plus de certitude, mais la prudence ne me permettait pas de me hasarder près d'une côte sujette à des brumes épaisses, où il n'y avait pas de mouillage, où chaque port était bloqué et rempli de glace, et tout le pays, depuis le sommet des montagnes jusqu'au bord des rochers qui terminent la côte, couvert à plusieurs brasses de profondeur d'une neige éternelle. Les roches indiquaient seules qu'il y avait de la terre au-dessous.

Plusieurs grandes îles de glace paraissaient sur la côte; l'une d'elles attira mon attention; sa hauteur et son contour étaient d'une étendue considérable; elle avait une surface plate et des côtes perpendiculaires sur lesquelles les vagues de la mer n'avaient fait aucune impression, par où je jugeai qu'elle n'était pas détachée depuis long-temps de terre, et qu'elle était peut-être sortie tard de quelque baie sur la côte où elle s'était formée.

Le 2 nous aperçûmes une nouvelle terre qui nous restait au nord-est, à environ dix lieues; elle se montrait en deux mondrains, qui ne faisaient que sortir au-dessus de l'horizon; mais nous la perdîmes bientôt de vue; et, ayant gagné une brise fraîche du nord-est, je marchai sur la terre la plus septentrionale qui avait frappé nos regards la veille. Elle présentait une surface d'une hauteur considérable, dont le sommet se perdait dans les nuages. Nous en approchâmes plusieurs fois, et nous observâmes une pente ou grève plate qui se prolongeait au nord, et qui était remplie de rochers empilés dans tout le désordre du chaos. Cette côte semblait privée même des animaux amphibies qui habitent la Géorgie australe. Comme toutes les terres voisines, elle était couverte d'une nappe de neige ou de glace, excepté sur une pointe avancée au côté septentrional, et sur deux collines qu'on apercevait au-delà de cette pointe, et qui étaient pro-

blablement deux îles. Ces cantons paraissaient revêtus d'un vert gazon. Quelques grandes îles de glace gisaient au nord-est et d'autres au sud.

Ayant porté au large jusqu'à midi, je revirai sur la terre, afin de reconnaître si c'était une île. Le ciel, devenu très nébuleux, se chargea enfin d'une brume épaisse qui arrêta cette découverte : il était dangereux de porter sur la côte; de sorte qu'après avoir couru vers le rivage le même espace que nous avions couru au large, je revirai de bord, et je mis le cap au nord-ouest sur la terre que nous avions vue le matin, et qui était encore à une distance considérable. Ainsi nous fûmes obligés d'abandonner l'autre, supposant que c'était une île, que j'ai appelée *île Saunders*, du nom de mon respectable ami sir Charles Saunders. Elle gît par 57 degrés 49 minutes de latitude sud, et 26 degrés 44 minutes de longitude ouest, et, au nord, à treize lieues du cap Montagu.

Le 3 nous aperçûmes alors la terre que nous cherchions, et que nous reconnûmes ensuite pour être deux îles. Je les appelai *îles de la Chandeleur*, à cause du jour où on les a découvertes : elles gisent par 57 degrés 11 minutes de latitude sud, et 27 degrés 6 minutes de longitude ouest. Elles ne sont pas d'une grande étendue, mais d'une élévation considérable, et une neige en couvrait partout la surface. Nous vîmes un petit rocher entre elles.

et peut-être qu'il y en a plusieurs autres, car le temps était si brumeux, que nous perdîmes bientôt les îles de vue, et nous ne les revîmes pas jusqu'à midi : elles nous restaient alors à l'ouest, à la distance de trois ou quatre lieues.

Comme le vent tournait au sud, nous fûmes obligés de cingler au nord-est. Pendant cette route nous rencontrâmes plusieurs grandes îles de glace, des glaces flottantes, et beaucoup de pinguins. A minuit nous atteignîmes tout à coup des vagues d'une eau extraordinairement blanche, qui alarmèrent tellement l'officier de quart qu'il revira de bord sur-le-champ. Quelques personnes crurent que c'était un radeau de glace, d'autres que c'était un bas-fond, mais on reconnut ensuite que c'était un banc de poissons.

Le 6, par 57 degrés 8 minutes latitude sud et 23 degrés 34 minutes longitude ouest, nous vîmes une terre que je nommai *Terre de Sandwich*. C'est un groupe d'îles, ou une pointe de continent; car je crois fermement qu'il y a près du pôle une étendue de terre où se forment la plupart des glaces répandues sur ce vaste Océan méridional [1];

[1] Forster est d'un avis différent de celui de Cook. Il fait à cette occasion une remarque fort raisonnable. On a prouvé que l'eau de la mer se gèle, et que la glace ainsi formée ne contient aucune particule de sel, excepté aux endroits où elle touche l'eau de la mer, qui alors s'introduit dans ses pores et ses insterstices.

il me paraît probable aussi qu'elles se prolongent plus loin, au nord, vis-à-vis l'Océan atlantique austral et vis-à-vis la mer de l'Inde, parce que nous y en avons toujours trouvé plus au nord que partout ailleurs; et je crois que cela ne serait pas s'il n'y avait point de terre au sud : je veux dire, s'il n'y avait pas de terre d'une étendue considérable : car, en supposant qu'il n'existe point de pareilles terres, et que la glace peut se former sans elles, il s'ensuivra que le froid doit être partout à peu près égal autour du pôle, jusqu'au soixante-dix ou soixantième parallèle, ou assez loin pour être au-delà de l'influence d'aucun des continens connus : par conséquent nous devions voir de la glace partout sous le même parallèle, ou aux environs; et cependant nous avons trouvé le contraire. Très peu de vaisseaux ont rencontré de la glace en doublant le cap de Horn; et nous en avons vu très peu au-dessous du soixantième degré de latitude, dans l'Océan pacifique austral; au lieu que, dans cet océan, entre le méridien du 40^{e} degré ouest et le 50^{e} ou 60^{e} degré est, nous en avons rencontré au nord jusqu'au 51^{e} degré. Bouvet en a rencontré par 48 degrés, et d'autres en ont vu dans une latitude beaucoup plus basse; j'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent austral, en supposant qu'il y en ait un, doit être en dedans du cercle polaire, où la mer est si

remplie de glaces, que la terre est inabordable.

Le danger qu'on court à reconnaître une côte, dans ces mers inconnues et glacées, est si grand, que j'ose dire que personne ne se hasarda à aller plus loin que moi, et que les terres qui peuvent être au sud ne seront jamais reconnues : il faut affronter les brumes épaisses, les ondées de neige, le froid aigu, et tout ce qui peut rendre la navigation dangereuse : l'aspect des côtes, plus horrible qu'on ne peut l'imaginer, accroît encore ces difficultés. Ce pays est condamné par la nature à ne jamais sentir la chaleur des rayons du soleil, et à rester enseveli dans des neiges et des glaces éternelles. Les ports qu'il peut y avoir sont sûrement remplis de neiges glacées d'une grande profondeur; mais si l'un d'eux était assez ouvert pour y admettre un vaisseau, le bâtiment courrait risque d'y rester attaché pour jamais, ou d'en sortir au milieu d'une île de glace : les îles et les radeaux qui sont sur la côte, les gros morceaux de glace qui tombent dans le port, ou de lourdes et pesantes ondées de neige, accompagnées d'une gelée vive, seraient également funestes.

Après une explication pareille à celle-ci, le lecteur ne doit pas s'attendre à me trouver désormais dans une latitude plus avancée au sud : j'avais cependant grande envie d'approcher davantage du pôle; mais il aurait été imprudent de risquer de

faire perdre au public toutes les découvertes de cette expédition, en découvrant et reconnaissant une côte, dont les relèvemens ne seraient d'aucune utilité, ni à la navigation, ni à la géographie, ni à aucune autre science. Il nous restait encore à vérifier la découverte qu'on disait avoir été faite par Bouvet : d'ailleurs nous n'étions pas en état d'entreprendre de longues campagnes, et quand le vaisseau aurait été bien équipé et bien pourvu, nous manquions de temps.

Ces raisons me portèrent à changer de route, et à mettre le cap à l'est avec un vent très fort du nord, accompagné de neige qui tombait en gros flocons. La quantité qui remplissait nos voiles était si grande que nous étions souvent obligés de jeter le vaisseau dans le milieu du vent pour les en débarrasser : sans cette précaution, la voilure ni le bâtiment n'auraient pas pu en supporter le poids.

Le 21 nous avions fait treize degrés de longitude dans le parallèle où l'on place la terre de Bouvet [1] : j'étais donc bien assuré que ce qu'il avait vu ne pouvait être qu'une île de glace; car s'il avait vu une terre, quelque petite qu'elle fût, il

[1] Le capitaine Furneaux, après avoir aussi reconnu l'espace où les cartes placent le golfe Saint-Sébastien, et passé entre les deux terres de la Géorgie et de Sandwich que nous avons découvertes, traversa le méridien du cap de la Circoncision sans rencontrer de terre.

serait difficile que nous l'eussions manquée. D'ailleurs, depuis notre départ des terres australes, nous n'avions pas aperçu le moindre signe d'aucune autre : en supposant que quelque chose nous eût annoncé terre, ce ne serait pas une preuve de l'existence du cap de la Circoncision. Sûrement ni les veaux marins, ni les pinguins, ni aucun des oiseaux océaniques ne sont des signes indubitables du voisinage de terre. Je conviendrai qu'on en trouve sur les côtes de toutes ces terres australes, mais n'en trouve-t-on pas aussi dans toutes les parties de la mer du Sud? Il y a cependant quelques oiseaux de mer ou aquatiques qui indiquent la proximité de terre; les nigauds, en particulier, la perdent rarement de vue, et, pour l'ordinaire, les mouettes, les boubies, et les frégates, je crois, ne vont pas fort loin en mer.

Comme nous n'étions pas à plus de deux degrés de longitude de la route que nous fîmes au sud, en quittant le cap de Bonne-Espérance, j'aurais inutilement avancé plus loin à l'est sous ce parallèle, puisque je savais qu'il ne peut pas y avoir de terre. Mais il s'offrait une occasion d'éclaircir quelques doutes sur la terre réelle ou prétendue que nous croyions avoir vue plus loin au sud, et je gouvernai sud-est afin d'atteindre le parage où nous la supposions.

Nous continuâmes cette route jusqu'au 23 : nous

étions alors par 55 degrés 25 minutes de latitude sud, et 23 degrés 22 minutes de longitude est, ayant alors traversé le parage où nous supposions une terre, sans en apercevoir le moindre signe ; on ne pouvait plus douter que les îles de glace ne nous eussent trompés, ainsi que M. Bouvet. Le vent ayant tourné au nord, et s'étant accru jusqu'à devenir une véritable tempête, accompagnée, comme à l'ordinaire, de neige et de pluie neigeuse, nous cinglâmes à l'est-nord-est sous les basses voiles. La nuit, le vent diminua et tourna au nord-ouest, ce qui nous mit en état de marcher plus au nord : je ne pensai plus à faire des découvertes au sud.

§ 7.

Récapitulation de ce qui a été fait pendant ce voyage. Conjectures sur la formation des îles de glace. Suite de notre navigation jusqu'à notre arrivée au cap de Bonne-Espérance.

J'ai fait le tour de l'hémisphère austral dans une haute latitude, et je l'ai traversé de manière à prouver, sans réplique, qu'il n'y a point de continent, à moins qu'il ne soit près du pôle et hors de la portée des navigateurs. En parcourant deux fois la mer du tropique, j'ai déterminé la position de quelques terres anciennement découvertes, et j'en ai découvert un grand nombre de nouvelles:

je crois que j'ai laissé peu de chose à faire en ce genre dans cette partie du globe; je me flatte aussi que l'objet de l'expédition a été, à tous égards, parfaitement rempli, l'hémisphère austral assez reconnu, et qu'après cette relation on ne parlera plus du continent austral qui a occupé l'attention de quelques-unes des puissances maritimes dans un intervalle de près de deux siècles, et exercé les spéculations des géographes de tous les âges.

Sans doute il peut y avoir un continent, ou une grande étendue de terre près du pôle; je pense même qu'il y en a véritablement un, et il est probable que nous en avons vu une partie. Le froid excessif, le grand nombre d'îles, et les vastes radeaux de glace, tout tend à prouver qu'il y a une terre au sud; je suis persuadé aussi que cette terre australe doit être située, ou s'étendre plus loin au nord, vis-à-vis la mer Atlantique australe et vis-à-vis la mer de l'Inde : j'en ai déjà donné quelques raisons; j'ajouterai que le degré de froid que nous avons éprouvé, plus considérable dans ces mers que dans la mer Pacifique du sud sous les mêmes parallèles, en est une nouvelle [1].

Dans cette dernière mer, le mercure du thermo-

[1] Les conjectures du capitaine Cook se sont en quelque sorte réalisées dans la découverte de la Terre d'Enderby, en 1831, par le capitaine Biscoe.

mètre tomba rarement au point de congélation, jusqu'à l'heure où nous fûmes à 60 degrés et plus, vers le pôle, au lieu que, dans les autres, il se tint à ce point par 54 degrés de latitude : cette différence provenait sûrement de ce qu'il y a plus de glaces, et de ce qu'elles s'étendent plus loin au nord dans ces deux mers que dans celle du Sud; et si la glace a été d'abord formée à terre ou près de la terre, ce dont je ne doute point, la terre par conséquent s'étend aussi plus loin au nord.

La formation ou la coagulation des îles de glace n'a pas, suivant moi, été assez développée. Quelques auteurs supposent que l'eau se gèle à l'embouchure des grandes rivières ou des grandes cataractes et que la glace s'y accumule jusqu'à ce que son propre poids l'en détache. Les observations que j'ai faites ne me permettent pas d'adopter cette opinion, parce qu'aucune des glaces que nous avons recueillies n'était incorporée à la terre ou à aucune de ses productions, et il me semble que cela aurait dû être si elle s'était congelée dans des creux de terre. Je ne sais s'il y a quelques rivières dans ces pays; il est sûr que nous n'en avons point vu, non plus que des courans d'eau douce, sur toute la côte de la Géorgie, ni sur aucune des îles australes. Nous n'avons jamais aperçu un courant d'eau sortir d'une des îles de glace. Comment est-il donc possible de supposer qu'il y a de grandes

rivières ? Les vallées sont couvertes, à plusieurs brasses de profondeur, d'une neige éternelle, et, en mer, elles se terminent par des rochers de glace d'une vaste hauteur. C'est là où se forment les îles de glace, non de courans d'eau, mais de neige ou de pluie neigeuse qui se consolide en tombant et en se séparant des montagnes, surtout pendant l'hiver ; car alors le froid doit être vif.

Durant cette saison, les rochers de glace s'accumulent tellement qu'ils remplissent toutes les baies, quelque vastes qu'elles soient. C'est un fait indubitable, puisque nous en avons été témoins, même pendant l'été. Ces rochers s'augmentent par la neige qui tombe continuellement, et par celle qui se détache des montagnes jusqu'à ce qu'elles ne soient plus capables de supporter leur propre poids, et alors il se détache de gros morceaux que nous appelons îles de glace. Celles qui ont une surface unie et plate doivent être composées d'une glace formée dans les baies et devant les vallées plates ; les autres qui ont une surface inégale et allant en pointe, doivent se former sur une côte ou au-dessous d'une côte remplie de roches pointues et de précipices, ou de quelques autres pareilles surfaces inégales ; car il est difficile que la neige, telle qu'elle tombe, produise sur une surface plaine, semblable à la mer, une aussi grande diversité de pics élevés et de collines, que nous en avons

remarqué sur la plupart des îles de glace. Il est certainement plus raisonnable de croire qu'elles se font sur une côte dont la surface est semblable à la leur. J'ai observé que toutes les îles de glace, de quelque étendue qu'elles soient, avant qu'elles commencent à se briser en morceaux, se terminent par des rochers perpendiculaires de glace nette ou de neige glacée, sur un ou plusieurs côtés, mais plus communément tout autour. La plupart, et surtout les plus grosses, qui avaient une surface montueuse et spirale, offraient un rocher perpendiculaire ou côté, depuis le sommet du pic le plus élevé jusqu'à sa base; c'est pour moi une preuve convaincante que celles-ci, ainsi que les îles plates, doivent s'être détachées d'un corps conformé de cette manière, c'est-à-dire de quelque grande étendue de glace.

Quand je considère la quantité prodigieuse des glaces que nous vîmes, la proximité où sont du pôle les parages où elles se forment et où les degrés de longitude sont très petits, je suis porté à croire que ces rochers de glace s'étendent bien avant dans la mer en quelques endroits, surtout en ceux qui sont à l'abri de la violence des vents; on peut même douter que le vent soit jamais violent dans les très hautes latitudes. Ce qui se passe sur l'hémisphère septentrional prouve que la mer se glace ainsi que la neige qui tombe dessus. La Bal-

tique, le golfe Saint-Laurent, le détroit de Belle-Ile et plusieurs autres mers également vastes, gèlent souvent l'hiver. Cela n'est pas du tout extraordinaire, car nous avons trouvé que le froid à la surface de la mer, même en été, est de deux degrés au-dessous du point de congélation; par conséquent rien n'empêche les flots de se geler, si ce n'est les sels qu'ils contiennent et l'agitation de leur surface. Quand cette agitation cesse pendant l'hiver, lorsque la gelée est commencée, la neige qui survient se gèle en tombant à la surface, et dans peu de jours, ou peut-être dans une nuit, elle forme une nappe de glace qui ne se brise pas aisément.

Ainsi la chute des neiges peut accumuler la glace à toutes sortes d'épaisseurs, sans qu'il soit nécessaire que l'eau de la mer se gèle. C'est peut-être de cette manière que se forment ces grands radeaux de basses glaces, que nous trouvions au printemps, et que les courans emportent au nord après qu'elles sont brisées; car, d'après toutes les observations que j'ai eu occasion de faire, les courans dans les hautes latitudes vont partout au nord ou au nord-est ou au nord-ouest, mais nous en avons rarement rencontré de considérables.

Si cette théorie imparfaite de la formation de ces îles extraordinaires de glaces flottantes, qui est écrite uniquement d'après mes propres remarques.

ne donne pas quelques idées utiles à une plume plus habile, elle servira du moins à faire connaître un peu les terres où elles sont formées. La nature condamne ces contrées à un froid perpétuel; elles ne sentent jamais la chaleur des rayons du soleil, et je ne connais point, dans notre langue, de termes qui puissent exprimer combien leur aspect est horrible et sauvage [1]. Si telles sont les terres que nous avons découvertes, que peut-on attendre de celles qui gisent encore plus loin au sud? car il y a apparence que nous avons vu les plus belles, puisqu'elles sont situées plus au nord. Si quelque navigateur avait assez de constance et d'intrépidité pour éclaircir ce point, en s'avançant au sud plus loin que moi, je ne lui envierais pas l'honneur de ces découvertes; mais j'ose dire que le public n'en retirera aucun avantage.

Une foule de considérations me déterminèrent à ne pas rechercher davantage les découvertes des Français, et à gouverner sur le cap de Bonne-Espérance; je voulais cependant retrouver les îles de Denia et de Marseveen, marquées, dans la carte de variation du docteur Halley, par 41 degrés et demi de latitude sud, et environ 4 degrés de longitude à l'est du méridien du cap de Bonne-Espérance. Je gouvernai donc nord-est, et le 26, à midi, nous

[1] La Terre d'Enderby, découverte en 1831, est dans ce cas : elle ne présente ni êtres vivans ni végétation d'aucune sorte.

vîmes la dernière île de glace par 52 degrés 42 minutes de latitude sud, et 26 degrés 31 minutes de longitude est.

Le vent diminuant et tournant au sud le 1^er^ mars, nous mîmes le cap à l'ouest, afin de nous écarter davantage de la route de M. Bouvet, qui ne se trouvait qu'à quelques degrés à l'est de la ligne où nous étions : notre latitude était de 46 degrés 44 minutes, et notre long. 33 deg. 20 min. est. Il est à remarquer que, tout le temps que nous eûmes les vents du nord qui soufflèrent régulièrement et constamment pendant plusieurs jours, le temps fut toujours épais et nébuleux ; mais dès qu'ils passèrent au sud-ouest, le ciel s'éclaircit et devint beau et agréable. Le baromètre commença à monter plusieurs jours avant que ce changement arrivât ; mais je ne puis pas dire si cette élévation fut causée par le temps qui devait survenir, ou par notre route au nord.

Tout l'équipage examinait alors les nuages avec une attention extraordinaire, afin d'y trouver quelque pronostic d'un bon vent ; et lorsqu'il en venait un de défavorable, il est difficile de décrire l'inquiétude et l'affliction générale. Il y avait vingt-sept mois que nous étions partis du cap de Bonne-Espérance : depuis ce temps nous n'avions touché à aucun port européen, et nous avions eu des provisions salées pour principale nourriture. En ras-

semblant tous les jours que nous avions passés à terre, à des intervalles très éloignés les uns des autres, il n'y en avait pas plus de cent quatre-vingts, et même les petites relâches que nous fîmes pendant la dernière campagne ne nous procurèrent point de rafraîchissemens. La traversée de la Nouvelle-Zélande au point où nous nous trouvions avait été très longue et très désagréable, car l'équipage consomma, en quatre ou cinq repas, ce que nous embarquâmes au canal de Noël et aux îles du Nouvel-An.

Le 12 nous étions à peu près dans le parage où l'on place les îles que nous cherchions, mais nous n'aperçûmes rien qui nous donnât la moindre espérance de les trouver.

Nous ne mangions depuis plusieurs semaines que de très vieilles provisions salées, qui inspiraient à tout le monde un extrême dégoût : ces raisons m'engagèrent à céder au vœu général de l'équipage, et à gouverner sur le cap de Bonne-Espérance. Nous étions par 38 degrés 38 minutes de latitude sud, et 23 degrés 37 minutes de longitude est.

Le 16, à la pointe du jour, nous vîmes dans le nord-ouest deux vaisseaux marchant à l'ouest; l'un d'eux portait pavillon hollandais. A dix heures nous revirâmes, et nous mîmes aussi le cap à l'ouest par 36 degrés 9 minutes de latitude sud, et 22 degrés 38 minutes de longitude est.

Alors, suivant mes instructions, je demandai aux officiers et aux bas-officiers les livres de loch et leurs journaux ; ils me les remirent en conséquence, et je les cachetai pour les communiquer à l'amirauté. Je leur enjoignis, comme à tout l'équipage, de ne pas dire où nous avions été avant que les lords de l'amirauté l'eussent permis.

Le 17, par 34 degrés 49 minutes de latitude sud, et 22 degrés de longitude est, nous vîmes terre dans l'est-nord-est, à environ six lieues de distance, et au commencement de la nuit nous y aperçûmes un grand feu ou de la lumière. Le 18, à la pointe du jour, nous vîmes de nouveau la terre, qui nous restait au nord-nord-ouest, à six ou sept lieues. A cinq heures, comme il n'y avait presque point de vent, je fis mettre une chaloupe en mer, et j'envoyai à bord d'un des vaisseaux dont on a parlé, qui était à environ deux lieues ; mais nous désirions trop avidement des nouvelles d'Europe pour faire attention à cette distance. Bientôt après une brise s'éleva de l'ouest, avec laquelle nous cinglâmes au sud. Trois nouvelles voiles se montrèrent au sud du vent, et l'une d'elles arborait pavillon anglais.

A une heure après midi, la chaloupe revint de dessus le bord du *Bownkerke Polder,* capitaine Cornelius Bosch, vaisseau de l'Inde hollandais, qui arrivait du Bengale. M. Bosch eut la bonté de nous offrir du sucre, de l'arack, et tout ce qu'il avait

d'épargne. Des matelots anglais, qui se trouvaient à bord de ce bâtiment, dirent à nos gens que *l'Aventure* était arrivée au cap de Bonne-Espérance une année auparavant, et que l'équipage d'une de ses chaloupes avait été massacré et mangé par les habitans de la Nouvelle-Zélande; de sorte que l'histoire dont on nous avait parlé dans le canal de la Reine Charlotte fut confirmée.

Nous eûmes de légers souffles de vents qui approchaient d'un calme jusqu'à dix heures du lendemain matin; alors une brise s'éleva de l'ouest, et le vaisseau anglais, qui se trouvait au-dessous du vent, amena vers nous : c'était le *True Briton*, capitaine Broadly, venant de Chine. Comme il ne se proposait pas de toucher au Cap, je mis une lettre à son bord pour le secrétaire de l'amirauté.

Ce vaisseau nous répéta ce qu'on nous avait dit des matelots de *l'Aventure;* il nous procura aussi quelques vieilles gazettes anglaises, qui étaient nouvelles pour nous, et qui nous amusèrent; il nous envoya des provisions fraîches, du thé et un cochon. L'après-midi nous nous séparâmes. Enfin, le 22 mars nous aperçûmes la montagne de la Table au-dessus de la ville du Cap. Ce jour, qui était pour nous le mercredi 22, mais pour les habitans du Cap le mardi 21, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table, où mouillaient plusieurs vaisseaux hollandais, français et anglais.

Tandis qu'on arrangeait l'ancre, je dépêchai un officier au gouverneur pour l'informer de notre arrivée, et lui demander les munitions et les rafraîchissemens dont nous avions besoin : il les accorda avec empressement. Dès que l'officier fut de retour, nous saluâmes la garnison de treize coups de canon, et à l'instant on nous rendit ce salut par un égal nombre de coups.

J'appris alors que *l'Aventure* avait relâché au Cap en retournant en Angleterre, et j'y trouvai une lettre du capitaine Furneaux, qui m'avertissait de la perte de sa chaloupe et de dix de ses meilleurs hommes dans le canal de la Reine Charlotte; il m'a communiqué ensuite, à mon arrivée en Angleterre, une narration complète de sa marche et de son voyage depuis le moment de notre séparation. Voici son récit.

§ 8.

Route du capitaine Furneaux sur *l'Aventure*. Incidens qui lui survinrent depuis sa séparation de *la Résolution* jusqu'à son arrivée en Angleterre. Relation du lieutenant Burney concernant l'équipage de la chaloupe qui fut assassiné par les Zélandais du canal de la Reine Charlotte.

Nous découvrîmes la côte de la Nouvelle-Zélande près du cap de la Table, quatorze jours après notre départ de l'île d'Amsterdam; je la prolongeai jusque par le travers du cap Turnagain. Le vent com-

mença alors à souffler avec force de l'ouest, accompagnéde pluie et de rafales pesantes qui déchirèrent plusieurs de nos voiles, et nous écartèrent de la côte pendant trois jours. Cette tempête nous sépara de *la Résolution*, et nous ne l'avons pas revue depuis.

Le 4 novembre nous regagnâmes la côte près du cap Pallifer, et les naturels nous apportèrent dans leurs pirogues un grand nombre d'écrevisses, que nous achetâmes pour des clous et des étoffes de Taïti. Le lendemain le vent souffla avec force de l'ouest-nord-ouest, ce qui nous éloigna encore de la côte, et nous obligea de mettre à la cape pendant deux jours : durant cet intervalle il y eut des grains continuels, et il tomba beaucoup de pluie neigeuse. Les ponts avaient alors plusieurs voies d'eau; nos lits étaient mouillés, et plusieurs des personnes de l'équipage se plaignaient de rhumes : de sorte que nous commençâmes à désespérer de jamais atteindre le canal de la Reine Charlotte, ou de rejoindre *la Résolution*.

Le 6, étant au nord du Cap, et le vent soufflant avec violence du sud-ouest, je cherchai une baie afin d'y faire de l'eau et du bois, dont nous avions grand besoin. Depuis quelque temps je ne donnais aux matelots qu'une quarte par ration, et même je n'en avais plus que pour six ou sept jours. Nous mouillâmes dans la baie de Tolaga le 9, par 38 de-

grés 21 minutes de latitude sud, et 178 degrés 37 minutes de longitude est. Il est aisé d'y faire du bois et de l'eau, excepté lorsque le vent d'est est fort. Les naturels y sont de la même race que ceux du canal de la Reine Charlotte, mais plus nombreux; ils paraissent fixés à certains cantons; ils ont des plantations régulières de patates douces et d'autres racines très bonnes, des écrevisses en abondance et du poisson, qu'ils nous vendirent à bon marché pour des clous, des grains de rassade et d'autres bagatelles. Nous observâmes sur une de leurs pirogues une tête de femme exposée comme en parade, et ornée de plumes et de divers colifichets: elle semblait animée; mais en l'examinant nous la trouvâmes sèche; tous les traits étaient parfaitement conservés, et on la gardait comme une relique de quelque parent mort.

Après avoir fait environ dix pièces d'eau et du bois, je marchai le 12 vers le canal de la Reine Charlotte. Dès que nous fûmes hors de la baie le vent commença à souffler fortement, de sorte que nous ne pûmes pas écarter la terre sur l'un ou l'autre bord; ce qui nous obligea de rallier la baie, où je mouillai le lendemain. Nous essuyâmes ensuite plusieurs coups de vent en travers de l'embouchure du détroit, et nous fûmes ballottés en avant et en arrière jusqu'au 30, que nous eûmes le bonheur d'atteindre un vent favorable, avec lequel nous

entrâmes enfin sains et saufs dans le port que je désirais. Nous ne vîmes aucune trace de *la Résolution :* je craignais qu'elle n'eût fait naufrage; mais en allant à terre nous aperçûmes l'emplacement où elle avait dressé ses tentes, et sur un vieux tronc d'arbre nous vîmes ces mots gravés, *regardez au-dessous.* Dans la terre qu'on fouilla il y avait une bouteille cachetée; elle contenait une lettre du capitaine Cook, qui m'informait de son arrivée ici le 3 du mois, et de son départ le 24; il ajoutait qu'il se proposait de nous chercher quelques jours à l'entrée du détroit.

Je me disposai tout de suite à mettre le vaisseau en état de reprendre la mer le plus tôt possible.

Durant l'opération les Zélandais se rendirent à bord; ils nous vendirent du poisson, des armes et des outils de leur fabrique pour des clous; ils paraissaient très bien disposés en notre faveur; cependant ils se rendirent deux fois à nos tentes, au milieu de la nuit, dans l'intention de nous voler; mais on les découvrit avant qu'ils se fussent emparés de rien.

Le 17 décembre, après avoir achevé l'eau et le bois dont nous avions besoin, et tout disposé pour l'appareillage, le grand canot alla cueillir des plantes comestibles : je chargeai M. Rowe, officier de poupe, de commander ce petit équipage, et je lui ordonnai de revenir le soir, parce que je voulais mettre à la

voile; mais le bateau ne revenant pas le même soir, ni le lendemain au matin, je commençai à avoir beaucoup d'inquiétudes. J'envoyai après M. Rowe et ses camarades la chaloupe, sous le second lieutenant, M. Burney, avec des matelots et dix soldats de marine. Je chargeai M. Burney de bien examiner d'abord la baie orientale, et ensuite de se rendre à l'anse de l'Herbe, lieu où M. Rowe avait dû aller, et, s'il ne trouvait aucun vestige du grand canot, de remonter le canal, et de s'en revenir le long de la côte ouest. M. Burney, de retour à onze heures le même soir, nous raconta la scène horrible qui s'était passée; je ne puis pas la mieux détailler que dans ses propres termes, que voici :

Le 18 nous partîmes du vaisseau, et ayant une brise légère qui soufflait en notre faveur, nous eûmes bientôt doublé l'île longue en dedans de la pointe longue : j'examinai chaque anse à babord sur ma route, et je regardai soigneusement tout autour avec une lunette que j'avais prise pour cela ; à une heure et demie nous nous arrêtâmes à une grève sur le côté gauche, qui se prolongeait vers le haut de la baie orientale, pour y cuire quelques alimens; car nous n'avions emporté que de la viande crue. Durant cette opération je vis sur la côte opposée un Indien qui courait le long du rivage, au fond de la baie : notre viande étant apprêtée, nous nous rembarquâmes sur la chaloupe.

et bientôt nous arrivâmes au fond où nous aperçûmes une bourgade zélandaise.

Comme nous nous approchions, quelques-uns des Indiens descendirent sur les rochers, et ils nous avertirent, par signes, de nous en retourner; mais voyant que nous ne faisions aucune attention à eux, ils changèrent de ton. Nous y trouvâmes six grandes pirogues tirées sur la grève, la plupart doubles, et beaucoup de naturels, quoiqu'il n'y en eût pas autant qu'on aurait pu l'attendre du nombre des maisons et de la grosseur des pirogues; laissant les matelots pour garder la chaloupe, je descendis à terre, avec le caporal et cinq soldats de marine. J'examinai la plupart des habitations; mais je n'y vis rien qui pût me donner du soupçon. Trois ou quatre sentiers bien battus conduisaient par les bois à plusieurs autres maisons; mais, les insulaires continuant à montrer à notre égard des dispositions amicales, je crus inutile de pousser plus loin nos recherches. En retournant à la grève, un des Indiens apporta près de nous un paquet d'*hepatoos* (de longues piques); mais observant que je les examinais avec empressement, il les mit de côté, et il se promena sans paraître prendre beaucoup d'intérêt à ses armes. Quelques-uns de ses compatriotes semblèrent effrayés, et je donnai un miroir à un, et un grand clou à un second. De cet endroit la baie courait, autant que j'ai pu

le conjecturer, au nord-nord-ouest, l'espace d'un bon mille, et elle se terminait en une longue grève sablonneuse. A l'aide de ma lunette j'examinai tous les environs; mais je ne vis ni chaloupe, ni pirogue, ni rien qui annonçât des habitans. Je me contentai de tirer des coups de fusil, comme j'avais fait dans toutes les anses que je dépassai dans ma route.

Je rangeai alors de près la côte orientale, et j'arrivai à un autre établissement où les Indiens nous invitèrent à terre : je leur demandai des nouvelles de la chaloupe; mais ils répondirent qu'ils n'en savaient point. Ils semblaient tous bien intentionnés, et ils nous vendirent du poisson. Une heure après notre départ de cette place je remarquai sur une petite grève, jointe à l'anse de l'Herbe, une grande double pirogue qu'on venait d'y échouer, et deux hommes et un chien. Dès que les naturels nous aperçurent, ils sortirent de leurs pirogues et s'enfuirent dans les bois; j'espérais qu'on me donnerait ici des nouvelles du canot de M. Rowe. Nous allâmes à terre, et nous trouvâmes des débris du canot, et des souliers, dont l'un fut reconnu pour appartenir à un de nos officiers de poupe. L'un des matelots m'apporta en même temps un morceau de viande, croyant que c'était de la viande salée qu'avait emportée l'équipage du canot; mais, en l'examinant et la sentant, je trouvai qu'elle était

fraîche. Le maître d'équipage qui m'accompagnait supposa que c'était de la chair de chien, et j'adoptai son opinion, car j'ignorais encore que cette peuplade fût cannibale; mais la preuve la plus horrible et la plus incontestable nous en convainquit bientôt.

Nous ouvrîmes environ vingt paniers placés sur la grève, et fermés avec des cordages : les uns étaient remplis de chair rôtie, et d'autres de racines de fougère qui servent de pain aux naturels. En continuant nos recherches, nous trouvâmes un plus grand nombre de souliers, et une main que nous reconnûmes sur-le-champ pour celle de Thomas Hill, parce qu'elle représentait les lettres *T H* tatouées à la manière des Taïtiens. Nous remontâmes aussi les bois un peu loin; mais nous n'aperçûmes rien autre chose. En descendant nous découvrîmes un espace rond, couvert nouvellement de terre, d'environ quatre pieds de diamètre, où quelque chose avait été enterré. Comme nous n'avions point de bêche, nous nous mîmes à creuser avec un coutelas, et sur ces entrefaites je lançai en mer la pirogue des Zélandais, dans le dessein de la détruire; mais voyant beaucoup de fumée qui s'élevait par-dessus la colline la plus proche, je fis rentrer tout le monde à bord de la chaloupe, et je me hâtai de profiter du temps qui me restait avant le coucher du soleil.

A l'ouverture de la baie voisine de celle de l'Herbe, nous vîmes quatre pirogues, une simple et trois doubles, et sur le rivage un grand nombre d'Indiens, qui à notre approche se retirèrent sur une petite colline tout près du bord de l'eau, et d'où ils nous parlèrent. Il y avait un grand feu au sommet de la haute terre, derrière les bois, et de là jusqu'au bas de la colline tout le terrain était rempli de Zélandais, comme si c'eût été une foire: dès que nous approchâmes je fis tirer un coup de mousqueton sur une des pirogues; car je les soupçonnais pleines d'hommes cachés au fond : elles étaient toutes à flot, et cependant on ne voyait personne dedans. Les sauvages sur la petite colline poussèrent toujours des cris vers nous, et nous invitèrent par signes à débarquer. Dès que nous fûmes près de terre nous déchargeâmes tous nos fusils. La première volée ne parut pas les affecter beaucoup; mais à la seconde ils grimpèrent au haut le plus vite qu'ils purent : quelques-uns hurlèrent. Nous continuâmes à tirer des coups de fusil, tant que nous aperçûmes des naturels à travers les buissons. Parmi les Indiens il y en eut deux très robustes qui ne pensèrent à s'en aller que lorsqu'ils furent abandonnés par tous leurs compatriotes; ils se retirèrent ensuite avec beaucoup de sang-froid : leur fierté ne leur permettait pas de courir. L'un d'eux cependant tomba, et, après être

resté étendu pendant quelque temps, il se traîna à quatre pates : l'autre échappa sans paraître blessé. Je débarquai ensuite avec les soldats de marine, et M. Fannin sortit par derrière pour garder la chaloupe.

Sur la grève il y avait deux paquets de céleri qu'avait cueilli M. Rowe, pour en charger son canot. Une rame brisée était fichée en terre, et les naturels y avaient attaché leurs pirogues, preuve que l'attaque s'était passée ici. Je fis alors des recherches soigneuses par derrière la grève pour voir si notre canot y était, et bientôt une scène affreuse de carnage s'offrit à nos yeux : les têtes, les cœurs, et les poumons de plusieurs de nos gens étaient répandus sur le sable, et à peu de distance de là les chiens en rongeaient les entrailles.

Tandis que nous contemplions ces déplorables restes sans pouvoir nous en séparer, M. Fannin nous héla pour nous avertir qu'il voyait les sauvages se rassembler dans les bois; nous retournâmes sur-le-champ à la chaloupe, et traînant avec nous les pirogues des Indiens, nous en détruisîmes trois. Sur ces entrefaites le feu du sommet de la colline disparut : nous entendions les Indiens parlant fort haut dans les bois; je crois qu'ils se disputaient pour savoir s'ils nous attaqueraient, et s'ils essaieraient de reprendre leurs pirogues. Comme il se faisait tard, je descendis de nouveau à terre,

et je regardai encore une fois derrière la grève, afin de voir si le canot du malheureux M. Rowe avait été traîné dans les buissons; mais comme je ne l'aperçus point, je me mis en route pour le vaisseau : toutes nos forces auraient à peine suffi pour monter la colline, et c'eût été une témérité folle de nous hasarder dans l'intérieur du pays, avec la moitié du monde que j'avais, car il fallait en laisser une moitié pour garder la chaloupe.

En débouquant la partie supérieure du canal, nous découvrîmes un très grand feu, environ trois ou quatre milles plus haut; il formait un ovale complet : il s'étendait du sommet de la colline presque au bord de l'eau, et il entourait d'une espèce de haie enflammée l'espace du milieu. Je consultai M. Fannin, et nous fûmes tous les deux d'avis que nous ne pouvions espérer que la triste satisfaction de tuer quelques sauvages de plus. En laissant l'anse de l'Herbe, nous avions tous tiré vers l'endroit où parlaient les Indiens, mais comme nos armes étaient humides, les fusils ne partirent pas. Ce qu'il y eut de pis, la pluie commença à tomber, et nos munitions étaient plus qu'à moitié consommées, et nous laissions à un endroit six grandes pirogues derrière nous. Avec tant de désavantages, je ne crus pas devoir m'avancer plus loin, uniquement pour goûter le plaisir de la vengeance.

Passant entre deux îles rondes situées au sud

de la baie orientale, nous crûmes entendre quelqu'un qui nous appelait : on cessa de ramer, et nous écoutâmes, mais aucun bruit ne frappa nos oreilles. Il est probable que M. Rowe et tous ses camarades furent tués sur-le-champ.

Afin d'achever le récit de ce funeste événement, j'ajouterai que les malheureux qui furent ainsi massacrés étaient au nombre de dix, la plupart excellens matelots, très robustes et d'une bonne santé. M. Burney rapporta à bord deux mains, l'une de M. Rowe, qu'on reconnut par une cicatrice, l'autre de Thomas Hill, comme on l'a déjà dit, et la tête de Jacques Sevilley. On les enveloppa dans un hamac, et on les jeta à la mer avec assez de lest et de boulets de canon pour les faire tomber au fond. M. Burney ne retrouva point d'armes, mais seulement des lambeaux d'une paire de culottes, un habit et six souliers.

Je ne crois pas que cette boucherie ait été l'effet d'un dessein prémédité de la part des sauvages, car le matin où M. Rowe partit du vaisseau il rencontra deux pirogues qui descendirent près de nous et y restèrent toute la matinée. Le carnage fut probablement amené par quelque querelle qui se décida sur-le-champ ; peut-être aussi que nos gens, n'ayant pris aucune précaution pour leur sûreté, l'occasion favorable tenta les Indiens. Ce qui encouragea les Zélandais, dès qu'ils

eurent vu la première explosion, c'est qu'ils sentirent qu'un fusil n'était pas une arme infaillible, qu'il manquait quelquefois de partir, et qu'après le premier coup il fallait le charger de nouveau avant de pouvoir s'en servir : il est vraisemblable qu'ils surent profiter de ces momens d'intervalles. Je crois qu'après leur victoire il y eut une assemblée générale sur le côté est du canal. Les Indiens de l'anse des Nigauds y assistèrent, car ils avaient avec eux une simple pirogue et un coq, que quelques personnes de mon équipage virent quatre jours auparavant dans l'anse des Nigauds quand elles y accompagnèrent M. Rowe.

Les vents contraires nous retinrent dans le canal quatre jours après ce malheur, et durant cet intervalle nous ne vîmes aucun des habitans. Ce qui est très remarquable, j'avais remonté plusieurs fois la même anse avec le capitaine Cook sans jamais trouver le moindre vestige d'habitans, si ce n'est des bourgades qui semblaient désertes depuis plusieurs années ; et cependant, lorsque M. Burney fut entré dans l'anse, il jugea qu'il n'y avait pas moins de quinze cents ou deux mille naturels, qui sans doute l'auraient attaqué s'ils avaient été instruits de son arrivée. D'après toutes ces considérations, je crus qu'il serait imprudent d'y envoyer une seconde chaloupe, car il n'y avait pas la moindre apparence que M. Rowe ni aucun de ses camarades fussent en vie.

Le 23 on leva l'ancre : nous fîmes voile hors du canal, et nous portâmes à l'est afin de sortir du détroit. Je le débouquai en effet le même soir, mais le défaut de vent me retint deux ou trois jours sur la côte. Je mis ensuite le cap au sud-sud-est jusque par les 56 degrés de latitude, sans qu'il arrivât rien de remarquable : nous avions une grosse houle du sud, les vents commencèrent alors à souffler avec force du sud-ouest, et le temps fut très froid ; et comme notre vaisseau était bas et très chargé, la mer nous couvrait sans cesse de ses ondes, et nous étions toujours dans l'humidité. Les matelots se mouillaient sur les ponts ou dans leurs postes : quelques oiseaux nous accompagnaient. De temps en temps nous voyions une baleine ou un marsouin, un ou deux veaux marins, et un petit nombre de pinguins. Par 58 degrés de latitude sud et 213 degrés de longitude est, nous rencontrâmes des glaces, et chaque jour nous en aperçûmes plus ou moins en portant à l'est. Un courant très fort avait sa direction à l'est, car quand nous fûmes en travers du cap Horn par 61 degrés de latitude sud, le vaisseau était de 8 degrés en avant de notre estime. Nous ne restâmes guère plus d'un mois à passer de la Nouvelle-Zélande au cap Horn, c'est-à-dire à faire 121 degrés de longitude, et nous eûmes continuellement des vents du sud-ouest au nord-ouest et une grosse mer.

En ouvrant des tonneaux de pois et de fleur de farine, qu'on avait placés sur notre charbon, on les trouva si endommagés qu'ils n'étaient plus bons à rien. Je crus que la prudence m'ordonnait de me rendre promptement au cap de Bonne-Espérance par la latitude et la longitude du cap de la Circoncision. Dès que nous fûmes à l'est du cap Horn, les vents ne soufflèrent pas de l'est aussi fort qu'à l'ordinaire; ils venaient davantage du nord, ce qui nous procura un temps épais et brumeux; de sorte que, durant plusieurs jours, nous ne pûmes pas faire une observation ni jouir de la moindre lueur du soleil. Ce temps dura plus d'un mois; et, pendant cet intervalle, nous marchâmes au milieu d'un grand nombre d'îles de glace, qui nous tinrent constamment sur nos gardes de peur d'échouer. L'équipage commençait à se plaindre de rhumes et de douleurs dans les membres, ce qui m'obligea à porter le cap au nord jusqu'à 51 degrés de latitude sud. Depuis, nous eûmes toujours le même temps, mais plus d'occasions d'observer la latitude.

Après avoir atteint le parallèle où l'on place la terre de Bouvet, je gouvernai à l'est, afin de la retrouver s'il était possible; en avançant à l'est, les îles de glace devinrent plus multipliées et plus dangereuses : elles étaient beaucoup plus petites que de coutume, et les nuits commençaient à être sombres.

Le 3 mars, par 54 degrés 4 minutes de latitude sud et 13 degrés de longitude est, c'est-à-dire par le parallèle et demi-degré à l'est du parage qu'on assigne à la terre de Bouvet, nous n'apercevions pas le moindre indice de terre. Comme nous n'en avions remarqué d'ailleurs aucune trace depuis notre arrivée sur ce parallèle, je cessai de la chercher, et je mis le cap au nord. Je crois que le navigateur français ne vit que de la glace, car, dans notre première campagne, nous crûmes aussi voir cette terre plusieurs fois, et nous reconnûmes ensuite que c'étaient de hautes îles de glace derrière les grandes masses; et puisque le ciel était épais et brumeux lorsque M. Bouvet la rencontra, il lui fut aisé de se méprendre.

Le 7, par 48 degrés 30 minutes de latitude sud, et 14 degrés 26 minutes de longitude est, nous aperçûmes deux grandes îles de glace.

Le 17 nous découvrîmes la terre du cap de Bonne-Espérance, et le 19 je mouillai dans la baie de la Table. Le 16 avril je fis voile pour l'Angleterre, et le 14 juillet je mouillai à Spithead.

§ 9.

Dernière relâche au cap de Bonne-Espérance. Récit de quelques découvertes faites par les Français, et arrivée du vaisseau à Sainte-Hélène.

Je reprends le fil de mon journal, que la relation intéressante du capitaine Furneaux m'a obligé de suspendre.

Nous eûmes un plaisir inexprimable de recevoir des nouvelles de nos amis d'Angleterre : nous nous sentions renaître en conversant avec les Européens. Nous apprîmes ce qui était arrivé pendant notre absence : la révolution du gouvernement de Suède, opérée par un jeune prince, l'émule de Gustave Vasa; une héroïne qui achevait de créer et de policer l'empire de Russie, et qui triomphait du superbe Ottoman; le partage de la Pologne par trois grandes puissances, et beaucoup d'autres événemens moins considérables s'offrirent tout à coup à notre imagination.

Mon premier soin fut de me procurer du biscuit nouvellement cuit, de la viande fraîche, des légumes et du vin pour ceux qui restèrent à bord; et comme on donna à chacun des provisions fraîches, tout le monde eut bientôt recouvré des forces. Nous n'avions que trois malades qu'il fallut envoyer à terre. On répara le vaisseau. Nos voiles et nos agrès étaient usés; dans le tour du globe

que nous venions d'achever, c'est-à-dire depuis notre départ du Cap jusqu'à notre retour, nous n'avions pas fait moins de vingt mille lieues, espace à peu près égal à trois fois la circonférence du globe prise à l'équateur; je crois qu'aucun vaisseau n'a parcouru autant de chemin dans le même temps.

Durant notre séjour au Cap nous fîmes une excursion à False-Bay: la chaleur de l'été avait presque partout desséché la verdure de cette immense quantité de petits arbrisseaux et de plantes qui y croissent. Nous en trouvâmes cependant un grand nombre en fleurs. Les chemins sont très mauvais: vous marchez sur du sable dans la plupart des endroits, et sur des tas de grosses pierres aux environs de False-Bay. Pendant la route nous aperçûmes beaucoup de couvées d'une espèce de perdrix, que les Hollandais appellent improprement *faisans*. Elles ne sont pas très sauvages, et on peut aisément les prendre en vie et les apprivoiser.

Les environs de False-Bay sont plus sauvages que ceux de la baie de la Table; le pays est presque entièrement désert, si on en excepte la maison du commandant, et deux ou trois autres appartenant à des particuliers. L'aspect des montagnes est sombre, et il y a une quantité surprenante de différentes plantes et de différens oiseaux. Il y a aussi des troupes nombreuses d'antilopes ou de gazelles: les unes

habitent les rochers inaccessibles, et d'autres se tiennent dans de petites broussailles, sur les cantons plus unis.

La baie de Simmon est la partie de False-Bay où les vaisseaux sont le mieux à l'abri de la violence des vents du nord-ouest qui règnent pendant les mois d'hiver. Près de la maison du commandant, on a construit une jetée dans la mer, où les chaloupes peuvent embarquer de l'eau et toutes sortes de rafraîchissemens, des plantations de l'isthme ou de la ville du Cap, qui n'en est éloignée que de douze milles. L'arrivée des vaisseaux attire de là à False-Bay plusieurs habitans, qui se contentent de très mauvais logemens pour jouir de la compagnie des étrangers.

Le vent devenant bon, nous appareillâmes le 27 mars. Dès que nous fûmes sous voile, je saluai la garnison de treize coups de canon, et à l'instant on répondit par un égal nombre. Nous traversâmes la partie septentrionale de la baie, entre l'île Robben [1] et la côte d'Afrique. Cette île est un coin de terre sablonneux et stérile, où l'on relègue les assassins et les criminels.

Le 15 mai nous découvrîmes Saint-Hélène, à la distance de quatorze lieues, et à minuit nous mouillâmes dans la rade devant la ville, au côté nord-ouest de l'île.

[1] Elle est appelée *île des Pinguins* dans les cartes anglaises.

La ville est enfermée de chaque côté par une montagne escarpée, qui paraît d'abord plus brûlée et plus sauvage que l'île de Pâques. Cependant, au fond de la vallée, nous aperçûmes d'autres collines revêtues de verdure.

On a construit sur le bord de la mer des escaliers par où on débarque; ils étaient nécessaires, car la houle brise avec beaucoup de violence sur toutes les parties de la côte. Il y a plusieurs portes à pont-levis et une batterie considérable, qui fait face à l'esplanade ornée d'une belle promenade de bananiers.

La maison du gouverneur contient plusieurs appartemens spacieux et commodes, que leur élévation surtout rend agréables dans ce climat chaud. Derrière cette maison il y a un petit jardin avec quelques promenades couvertes et des arbres curieux des Indes orientales; nous y avons remarqué le *barringtonia*. Les casernes de la garnison qu'y entretient la Compagnie sont situées plus loin dans la vallée. Il y a beaucoup d'autres édifices dans la même vallée, où, malgré la brise de mer, nous ressentîmes une chaleur excessive. La plupart des principaux habitans ouvrent leurs maisons aux étrangers qui descendent à terre: le prix est à peu près le même qu'au Cap.

Il n'y a pas à Sainte-Hélène plus de vingt mille habitans, y compris cinq cents soldats et six cents

esclaves. La plus grande étendue de l'île est à peu près de huit milles, et sa circonférence d'environ vingt. Les vaisseaux de l'Inde qui y prennent des rafraîchissemens donnent en retour des ouvrages de toute espèce, et la Compagnie ordonne annuellement à un ou deux vaisseaux d'y porter, en allant dans l'Inde, les marchandises d'Europe et les provisions dont les habitans ont besoin. La plupart des esclaves s'occupent à prendre du poisson qui y est très abondant. La vie des insulaires semble assez heureuse : exempts de cette inquiétude qui tourmente leurs compatriotes en Angleterre, ils passent leurs jours dans le contentement et le repos.

§ 10.

Passage de Sainte-Hélène aux îles de l'Ouest. Description de l'île de l'Ascension et de Fernando-Noronha.

Le 21 mai je quittai Sainte-Hélène, et le 28 je découvris l'île de l'Ascension, où je mouillai jusqu'au 31.

L'Ascension fut découverte en 1501, par Joao da Nova Gallego, navigateur portugais, qui la nomma *île Nossa Senhora da Conceçao*. Le même amiral, à son retour en Portugal, en 1502, découvrit celle de Sainte-Hélène. L'Ascension fut reconnue, pour la seconde fois, par Alphonse d'Albuquerque, en allant aux Indes, en 1503; elle reçut alors le nom

qu'elle porte, mais elle était déjà dans cet état de désolation où on la voit maintenant [1].

Elle surpasse, par son aspect affreux, l'île de Pâques et la Terre de Feu. Ce n'est qu'un amas de roches brisées, entassées les unes sur les autres; et la plupart, autant que nous pûmes en juger du vaisseau, semblaient avoir été entièrement changées par le feu d'un volcan. A peu près au centre de l'île s'élève une large montagne blanche fort haute, sur laquelle nous aperçûmes de la verdure, à l'aide de nos lunettes.

L'île de l'Ascension a environ dix milles de longueur, dans la direction du nord-ouest et du sud-est, et environ cinq ou six de largeur. Elle présente une surface composée de collines et de vallées stériles, sur la plupart desquelles on ne voit pas un arbrisseau ou une plante dans l'espace de plusieurs milles, et où nous ne trouvâmes rien que des pierres et du sable ou plutôt des scories et des cendres; signe indubitable que l'île a été jadis bouleversée par un volcan qui a vomi des amas prodigieux de pierres, et même des collines entières. Entre ces tas de pierres, j'ai remarqué une surface unie et plate, composée de cendres et de sable, sur laquelle le marcher est très bon; mais il n'est pas plus dangereux de marcher sur des morceaux de bouteilles cassées que sur les pierres: si le pied man-

[1] On a depuis quelque temps fait des essais pour la peupler.

que, vous êtes sûr de vous rendre boiteux, ce qui est arrivé à quelques personnes de notre équipage. Une montagne élevée au sud-est, à l'extrémité de l'île, semble encore dans son état primitif: je crois qu'elle a échappé au bouleversement général. C'est du moins ce que nous jugeâmes d'après les observations que nous y fîmes. Son sol est une espèce de marne blanche, qui conserve encore sa propriété végétative, et qui produit une sorte de pompier, une épurge et un ou deux gramens. Les chèvres se nourrissent de ces herbages, et c'est à cette partie de l'île qu'elles se tiennent ainsi que les crabes de terre, qu'on dit être fort bons.

On m'a assuré que dans ce canton il y a de bonnes terres dont on peut tirer des productions utiles, et quelques habitans y ont déjà semé des turneps et d'autres végétaux essentiels. J'ai appris aussi qu'il y a une belle source dans une vallée qui sépare les deux collines au sommet de la montagne mentionnée ci-dessus, outre une grande quantité d'eau douce qui remplit les trous des rochers : la personne qui m'a dit ceci croyait que les pluies y rassemblaient l'eau, mais il y en a trop peu pour en fournir les navigateurs; elle peut seulement être utile à ceux qui voyagent dans l'intérieur du pays, ou qui ont le malheur de faire naufrage sur l'île, ce qui était arrivé depuis peu, car nous avons vu des débris d'un vaisseau sur le côté.

On m'a appris que les tortues se trouvent sur cette île depuis le mois de janvier jusqu'à celui de juin. Voici comment on les prend. On place différentes personnes sur les grèves sablonneuses pour les guetter lorsqu'elles viennent sur la côte déposer leurs œufs, ce qui leur arrive toujours pendant la nuit; alors on les tourne sur leur dos, et on va les chercher le lendemain.

En quittant *l'Ascension* je gouvernai au nord. J'avais grande envie de relâcher à l'île Saint-Matthieu pour déterminer sa position, mais les vents s'y opposaient: je mis le cap vers l'île de Fernando de Noronha, sur la côte du Brésil. Nous découvrîmes cette île le 9 juin.

Ulloa dit que cette même île a deux havres capables de recevoir les vaisseaux du plus grand port; l'un au côté du nord, et l'autre sur le nord-ouest: le premier est à tous égards le meilleur par l'abri qu'il présente, par l'étendue et la bonté du fond; mais tous les deux sont exposés au nord et à l'ouest, quoique ces vents, et en particulier ceux du nord, soient périodiques et de peu de durée.

La rade semble être bien à l'abri des vents du sud et de l'est. L'un de nos matelots avait été à bord d'un vaisseau hollandais de l'Inde qui relâcha à cette île en 1770, à son retour en Europe: les gens de l'équipage furent très malades, faute de rafraîchissemens et d'eau: ils achetèrent des buffles et

quelques volailles, et ils firent de l'eau derrière l'une des grèves, dans un petit étang qui avait à peine assez de profondeur pour qu'on pût y plonger un seau. En rapportant à la colline à pic la latitude observée à midi, elle est par 3 degrés 53 minutes sud, et sa longitude mesurée suivant des observations de soleil et de lune, faites avant et après notre arrivée par le travers de cette île, rapportées à l'île, et par la montre, de 32 degrés 44 minutes 30 secondes ouest.

Americ Vespuce rencontra cette île dans son quatrième voyage en Amérique dès l'année 1502. On ne sait pas cependant d'où elle a reçu le nom qu'elle porte. En 1733 la Compagnie française y forma un petit établissement ; mais les Portugais réclamèrent cette île et en prirent possession en 1739 : suivant les cartes des Français, tout l'intérieur de l'île consiste en plaines étendues, entourées de plusieurs collines le long des côtes de la mer. L'île nous a paru bien boisée dans toutes ses parties : quelques-unes de ses montagnes semblent volcaniques, quoiqu'elles soient couvertes d'une riche verdure qui ne laisse pas apercevoir la moindre trace de végétation.

Le 11, à trois heures de l'après-midi, nous passâmes l'équateur par 32 degrés 14 minutes de longitude ouest. Nous avions des vents frais de l'est-sud est ; ils soufflaient par rafales accompagnées

d'ondées de pluie qui tomba à certains intervalles jusqu'à midi du lendemain : nous eûmes ensuite vingt-quatre heures de beau temps.

Le 28 juin, par 29 degrés 30 minutes de latitude et 41 degrés 30 minutes de longitude, le vent mollit et tourna plus au sud-est. Nous commençâmes à voir quelques-unes de ces plantes de mer qu'on appelle communément *goëmon du golfe*, parce qu'on suppose qu'il vient du golfe de la Floride; cela peut être, mais il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour expliquer sa formation, car il croît certainement en pleine mer. Nous continuâmes à en voir, mais toujours en petits morceaux, jusqu'à 36 degrés de latitude et 39 degrés de longitude ouest, et passé ce point nous n'en aperçûmes plus.

Le 5 de juillet, par 32 degrés 31 minutes 30 secondes de latitude nord, et 40 degrés 29 minutes de longitude ouest, le vent tourna à l'est et s'affaiblit. Le lendemain il y eut calme : les deux jours suivans nous eûmes de petits souffles des vents variables et des calmes tour à tour. Les latitudes où règnent ces calmes sont appelées *latitudes des chevaux* par les marins qui traversent souvent l'Océan d'Europe en Amérique, parce qu'ils sont funestes aux chevaux et aux autres animaux qu'on transporte au Nouveau-Monde.

§ 11.

Arrivée de *la Résolution* à l'île de Fayal. Description des Açores. Retour de *la Résolution* en Angleterre.

Le 13 juillet 1775 nous découvrîmes l'île de Fayal, une des Açores, et bientôt après celle du Pic, au-dessous de laquelle nous passâmes la nuit à faire de petits bords. Le lendemain, à la pointe du jour, je gouvernai sur la baie Fayal ou de Horta, où à huit heures nous mouillâmes par vingt brasses à un peu plus d'un demi-mille de la côte.

Les Açores furent découvertes pour la première fois en 1439 par des vaisseaux flamands : plusieurs familles des Pays-Bas s'établirent à l'île de Fayal, et une des paroisses porte encore le nom de Flamingos : c'est pour cela que quelques-uns des anciens géographes les ont appelées *îles Flamandes*. En 1447 les Portugais découvrirent l'île de Sainte-Marie, qui est la plus orientale de ce groupe, ensuite Saint-Michel et Tercere. Cabral, commandant de *l'Almuros*, s'établit à Tercere en 1449, et fonda la ville d'Angra. On reconnut successivement les îles de Saint-George, de Graciosa, du Pic et de Fayal, et on y fit des établissemens; et enfin on découvrit les deux plus occidentales du groupe, et on les appela *Flores* et *Corvo*, à cause de la grande quantité de fleurs qu'il y a sur l'une, et de corneilles qu'on trouve sur l'autre.

L'île de Corvo est la plus petite des Açores, et elle contient à peine six cents habitans, qui cultivent surtout du blé, et qui nourrissent des cochons : ils exportent annuellement une petite quantité de lard. L'île de Flores est un peu plus grande, plus fertile et plus peuplée : ses exportations montent à six cents muids de blé, outre le lard ; mais comme on ne fait point de vin dans ces deux îles, les habitans sont obligés d'en tirer de Fayal pour leur consommation. Fayal est une des plus grandes îles du groupe : elle a neuf lieues de long de l'est à l'ouest, et environ quatre lieues de large.

On s'embarrasse peu des sciences à Fayal, ainsi qu'aux Açores et en Portugal. M. de Fleurieu et M. Pingré, qui faisaient une campagne pour essayer des garde-temps, ne purent obtenir la permission de débarquer leurs instrumens à Tercere : on avait peur qu'ils n'attirassent quelque malheur sur l'île.

L'île de Pico ou du Pic tire son nom du Pic ou d'une haute montagne souvent couverte de nuages qui par leur direction et leur quantité tiennent presque lieu de baromètre aux insulaires. Cette île, la plus grande et la plus peuplée des Açores, contient trente mille habitans. Il n'y a point de champs de blé ; mais elle est couverte de vignes, qui forment un coup d'œil enchanteur sur la pointe des montagnes. Le blé et les autres denrées de

consommation se tirent de Fayal. La plupart des principales familles de cette dernière île ont des possessions considérables sur la partie occidentale du Pico. La saison des vendanges est la saison de la gaîté et de la joie : alors le quart ou le tiers des habitans de Fayal se rendent avec leurs ménages à Pico. Le meilleur vin se fait sur la côte occidentale de l'île, dans les vignes qui appartiennent à Fayal. Celui de la côte opposée se change en eau-de-vie : on tire une pipe d'eau-de-vie de trois ou quatre pipes de vin. Le meilleur vin est vert, mais agréable ; il a du corps, et il s'améliore quand on le conserve. Chaque pipe se vend 4 ou 5 livres sterling sur les lieux. On fait une petite quantité de vin doux, que les Portugais appellent *passada ;* chaque pipe de celui-ci se vend 7 ou 8 livres sterling.

Saint-George est une petite île étroite très escarpée, et d'une hauteur considérable ; elle est habitée par cinq mille personnes, qui cultivent beaucoup de blé et très peu de vin.

Graciosa a une pente plus douce que Saint-George; elle est très petite ; elle produit principalement du blé, et elle a trois mille habitans. On y fait aussi de mauvais vin : il en faut cinq ou six pipes pour une pipe d'eau-de-vie. Graciosa et Saint-George ont des pâturages, et elles exportent du fromage et du beurre.

Tercere est, après Pico, la plus grande de toutes les Açores : il y a beaucoup de blé, et elle produit un peu de vin. Comme c'est ici que résident le gouverneur général et la Cour suprême de justice, elle jouit de quelque importance par-dessus les autres. On compte qu'il y a vingt mille habitans, et ses exportations consistent en blé, qu'on envoie à Lisbonne.

Saint-Michel est d'une étendue considérable, très fertile et très peuplée : elle contient environ vingt-cinq mille habitans; ils ne cultivent point de vin, mais beaucoup de blé et de lin. Avec le lin on fabrique des toiles, dont on charge annuellement trois vaisseaux pour le Brésil. La toile a environ deux pieds de large, et la vare de ces toiles communes se vend environ un schelling six pences. Le principal lieu de cette île s'appelle *Ponto de Gada.*

Santa-Maria, l'île la plus au sud-est de toutes les Açores, produit une grande quantité de blé. Il y a cinq mille habitans. On y travaille une sorte de poterie de terre dont on fournit les autres îles.

Si je me suis arrêté quelque temps sur les Açores, j'espère que le lecteur ne m'en saura pas mauvais gré, car, les Européens y abordant rarement, elles sont peu connues, quoiqu'elles se trouvent à peu de distance de nous.

Les tremblemens de terre sont aussi très com-

muns sur toutes les Açores, et on en avait éprouvé plusieurs secousses à Fayal trois semaines avant notre arrivée. Il paraît donc que presque toutes les îles de l'océan Atlantique, comme celles de la mer du Sud, conservent des traces d'anciens volcans, ou contiennent encore à présent des montagnes brûlantes.

En général le climat des Açores est salubre et tempéré; on n'y éprouve jamais les rigueurs de l'hiver. A la vérité les vents sont quelquefois impétueux et les pluies fréquentes; mais il ne gèle et il ne tombe de la neige que sur les parties les plus hautes du pic. Le printemps, l'automne et la plus grande partie de l'été sont délicieux.

La baie ou la rade de Fayal gît à l'extrémité est de l'île, devant la ville de Horta et en face de l'extrémité occidentale du Pico : elle a deux milles de large, trois quarts de mille de profondeur, et une forme demi-circulaire.

Le 19 juillet je quittai la baie de Fayal, et mis le cap sur l'extrémité occidentale de l'île Saint-George. Dès que nous l'eûmes dépassée je gouvernai sur l'île de Tercere; et, après avoir fait treize lieues, nous nous trouvâmes à une lieue de l'extrémité ouest. J'attaquai alors la partie du nord, afin de ranger la côte jusqu'à la pointe orientale, et de déterminer la longueur de l'île; mais le temps devenant sombre et brumeux, et la nuit s'approchant.

j'abandonnai ce projet, et je marchai en hâte du côté de l'Angleterre.

Le 29 nous découvrîmes terre près de Plymouth. Le lendemain au matin nous mouillâmes à Spithead; le même jour je débarquai à Portsmouth, et je partis pour Londres.

Il s'était écoulé trois ans et dix-huit jours depuis notre départ d'Angleterre, et dans une navigation si longue par tous les climats, je ne perdis que quatre hommes : un seul mourut de maladie.

Ce n'est point à moi à dire jusqu'où j'ai rempli l'objet de cette expédition. Si ma relation n'offre pas beaucoup d'événemens remarquables, elle sera peut-être intéressante d'ailleurs. J'ai décrit fort en détail la route du vaisseau et nos opérations en mer, et c'est une preuve que j'ai reconnu avec soin l'hémisphère austral. Si nous avions découvert un continent, il m'eût été plus facile de satisfaire la curiosité du lecteur; mais puisque nous n'en avons pas trouvé après des recherches infinies, les spéculateurs s'occuperont moins à l'avenir des mondes inconnus.

Quel que soit le jugement du public sur nos travaux et sur leur succès, je finis cette relation en observant, avec une véritable satisfaction, que lorsque les philosophes ne disputeront plus sur un continent austral, ce voyage du moins sera remarquable aux yeux de tous les hommes sensibles,

parce que je suis venu à bout de conserver la santé d'un nombreux équipage, dans un aussi long espace de temps, dans des climats si divers, et malgré une suite continuelle de peines et de fatigues.

FIN DU DEUXIEME VOYAGE DE COOK.

CHAPITRE III.

TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

(1776-1780.)

PRÉLIMINAIRE.

Les deux premiers voyages de Cook avaient ouvert de nouvelles routes à la navigation dans la mer du Sud et vers les régions australes. Le troisième devait en chercher aux régions boréales, où son objet était de reconnaître et de déterminer les bornes de l'Asie et de l'Amérique, et de pénétrer dans la mer du Nord par le cap nord-est de l'Asie. On comprenait que, s'il était possible de découvrir un passage praticable, on abrégerait beaucoup les voyages au Japon et à la Chine, comme aux Indes en général, en renonçant au long et ennuyeux détour du cap de Bonne-Espérance. Nous aurons plus tard occasion de revenir sur ce passage nord-ouest, qui rentre également dans la sphère des voyages autour du monde; c'est alors que nous rappellerons les tentatives antérieures et postérieures à celles de Cook : ici nous n'avons à nous occuper que de ces dernières, et elles sont toutes dans son troisième voyage.

PREMIÈRE SECTION.

PREMIÈRES OPÉRATIONS DU VOYAGE JUSQU'A NOTRE DEPART DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

§ 1.

Préparatifs du voyage. Traversée de *la Résolution* de Deptfort à Plymouth. Départ de Plymouth.

Je reçus, le 9 février 1776, une commission qui me nommait commandant de la corvette de Sa Majesté *la Résolution*. Je me rendis à bord le lendemain. L'amirauté acheta en même temps *la Découverte*, vaisseau de trois cents tonneaux, et elle en donna le commandement au capitaine Clerke, qui avait été mon second lieutenant durant mon second voyage autour du monde.

Les deux vaisseaux étaient alors dans le chantier de Deptfort; on les équipait l'un et l'autre pour les envoyer dans la mer du Sud, où l'on me chargeait de faire de nouvelles découvertes.

Le 9 mars *la Résolution* passa du chantier dans la Tamise; nous achevâmes son grément, et nous embarquâmes les munitions et les provisions nécessaires pour un voyage d'une très longue durée. On remplit les deux vaisseaux de tout ce qui pouvait être utile, et on eut soin de nous fournir ce

qui était de la meilleure qualité. On nous donna d'ailleurs, dans la plus grande abondance, les choses qui, d'après l'expérience de mes deux premiers voyages, parurent propres à conserver la santé des matelots.

Sa Majesté, dont les vues bienfaisantes s'occupaient de Taïti et des autres îles de la mer du Sud où nous aborderions, nous ordonna de porter quelques animaux utiles à ces peuplades. Nous prîmes d'abord un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques moutons, et du foin et des graines pour leur subsistance : je me proposais d'embarquer au Cap d'autres bœufs, d'autres vaches et d'autres moutons.

Afin de mieux remplir les nobles desseins du roi, on me donna une quantité suffisante des graines de nos légumes qui pouvaient convenir aux habitans des îles découvertes par les vaisseaux anglais, et ajouter à leurs moyens de subsistance.

On me remit de plus, par ordre du bureau de l'amirauté, une foule de choses propres à augmenter l'industrie, et améliorer le sort des pays où nous relâcherions. Les deux vaisseaux avaient d'ailleurs une cargaison assez considérable d'outils et d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, etc., que nous devions échanger contre des provisions ou donner en présent.

On s'occupa avec le même zèle de nos propres

besoins. On sentit que les équipages ne seraient pas assez vêtus dans les climats froids; on leur accorda plusieurs habits; en un mot, on ne nous refusa rien de ce qui pouvait, à quelques égards, contribuer à notre santé ou nous procurer des agrémens.

Les soins extraordinaires des lords de l'amirauté allèrent plus loin encore. Ils s'empressèrent de nous donner tous les moyens qui pouvaient rendre notre voyage utile à toutes les nations. Ils nous envoyèrent plusieurs instrumens d'astronomie et de marine, que le bureau des longitudes voulut bien confier à moi et à M. King, mon second lieutenant : nous promîmes l'un et l'autre de faire les observations nécessaires aux progrès de l'astronomie et de la navigation.

M. Anderson, mon chirurgien, qui aux connaissances de son art joignait une grande instruction sur l'histoire naturelle, se chargea de décrire tout ce qu'on trouverait digne d'attention dans la botanique, la minéralogie et le règne animal. Il était en état de bien faire ce travail, il m'avait accompagné dans mon second voyage.

Il y avait parmi nos officiers plusieurs jeunes gens qui pouvaient, sous ma direction, être employés à faire des cartes, à prendre des vues des côtes et des caps près desquels nous passerions, et à lever des plans des baies et des havres où

mouilleraient nos vaisseaux. Je savais avec quelle attention infatigable je devais m'occuper de ce soin, si je voulais rendre nos découvertes utiles aux navigateurs.

J'avais tous les moyens possibles de donner au public une relation aussi amusante pour les gens du monde qu'instructive pour les marins et les savans. M. Webber, avec qui l'amirauté prit des engagemens, s'embarqua sur *la Résolution*, afin de dessiner les scènes les plus remarquables, et de suppléer à l'imperfection de nos journaux en peignant aux yeux ce qu'il est malaisé de décrire dans un discours.

Nos préparatifs étant achevés, on m'ordonna de me rendre à Plymouth, et de prendre *la Découverte* sous mon commandement. Je donnai deux ordres au capitaine Clerke, l'un de me reconnaître pour le commandant en chef, et l'autre de conduire son vaisseau à Plymouth.

Le 15 juin, *la Résolution* appareilla de Long-Reach, suivie de *la Découverte*. Nous devions relâcher à Taïti et aux îles de la Société avant de parcourir les parties septentrionales de la mer du Sud et de nous rendre à la côte d'Amérique, et le roi voulut profiter de cette occasion, qui ne semblait pas devoir jamais se retrouver, pour renvoyer Omaï dans sa patrie. J'emmenai donc Omaï. Il quitta Londres avec un mélange de

regret et de satisfaction. Lorsque nous parlions de la Grande-Bretagne et de ceux qui durant son séjour en Europe l'avaient honoré de leur protection et de leur amitié, il était vivement ému, et il avait peine à retenir ses larmes. Mais ses yeux étincelaient de plaisir dès que les îles de la Société devenaient la matière de notre conversation. Il était pénétré de l'accueil qu'il avait reçu en Angleterre, et il avait la plus haute idée de ce pays et de ses habitans; mais le tableau des richesses et des trésors qu'il étalerait à son arrivée, et le flatteur espoir d'obtenir, avec cette opulence, une sorte de supériorité sur ses compatriotes, calmèrent peu à peu ses regrets, et il me parut parfaitement heureux lorsque nous montâmes à bord.

Le 30 juin nous mouillâmes dans le canal de Plymouth, où *la Découverte* n'était arrivée que trois jours auparavant.

Au moment où nous allions commencer un voyage qui avait pour objet de faire de nouvelles découvertes sur la côte ouest de l'Amérique septentrionale, l'Angleterre se trouvait dans la malheureuse nécessité d'envoyer des escadres et de nombreuses troupes de terre contre la partie orientale de ce continent, qui avait été reconnue et peuplée par nos compatriotes dans le dernier siècle. Cette circonstance assez singulière m'inspira des réflexions douloureuses.

Le 8 juin un courrier m'apporta mes instructions, et un ordre d'appareiller tout de suite avec *la Résolution*, pour le cap de Bonne-Espérance : l'amirauté m'enjoignait de laisser au capitaine Clerke un ordre de me suivre dès qu'il aurait joint son vaisseau. Ses affaires le retenaient encore à Londres.

La Résolution avait le même nombre d'officiers, de matelots et de soldats de marine que dans son premier voyage [1]. Le complément de *la Découverte* était aussi le même que celui de *l'Aventure*, excepté seulement que six soldats de marine qu'elle avait à bord s'y trouvaient sans officiers. Nous devions prendre à Plymouth les hommes qui nous manquaient, et le 9 nous reçûmes le détachement de soldats de marine que nous donnait l'amirauté. Le colonel Bell, qui commandait la division de ce port me choisit des hommes sains, courageux et robustes dont je fus très satisfait.

Le 12 juillet nous mîmes à la voile, et nous dépassâmes tous les vaisseaux qui étaient dans le canal; nous en sortîmes avec une jolie brise du nord-ouest.

[1] Le premier voyage de *la Résolution* fut le second du capitaine Cook.

§ 2.

Traversée d'Angleterre à Ténériffe. Relâche. Description de la rade de Sainte-Croix. Quelques détails sur l'île de Ténériffe. Villes de Sainte-Croix et de Laguna. Remarques sur l'agriculture, le climat, le commerce et les habitans.

Nous étions depuis peu de temps hors du canal de Plymouth, lorsque le vent passa plus à l'ouest et souffla avec force; obligés de marcher avec précaution, nous ne fûmes que le 14 à huit heures du soir par le travers de la pointe Lisard.

Le 16, à midi, le fanal Sainte-Agnès qu'on trouve sur les Sorlingues nous restait au nord-ouest, à sept ou huit milles; nous étions par 49 degrés 53 minutes 30 secondes de latitude nord, et à 6 degrés 11 minutes de longitude ouest. J'en conclus que le fanal Sainte-Agnès est placé à 49 degrés 57 minutes 30 secondes de latitude nord, et à 6 degrés 20 minutes de longitude occidentale.

Le 17 et le 18 nous étions par le travers d'Ouessant : ma montre indiquait 5 degrés 18 minutes 37 secondes ouest pour la longitude de cette île. Le 22 nous portâmes le cap à l'ouest avec un vent impétueux du sud, et nous découvrîmes le cap Ortégal; nous étions alors par 44 degrés 6 minutes de latitude nord, et la montre marine établissait notre longitude à 8 degrés 23 minutes ouest. Après deux jours de calme nous dépassâmes le cap Finistère,

et le 1er août nous doublâmes la pointe orientale de Ténériffe, et nous mouillâmes au côté sud-est dans la rade de Sainte-Croix. Punta de Nago, la pointe est de la rade, nous restait au nord-est.

La rade de Sainte-Croix est placée devant la ville du même nom, au côté sud-est de l'île. On m'a dit que c'est la meilleure de Ténériffe; elle est bien abritée, elle est vaste, et son fonds est de bonne tenue. Elle se trouve entièrement ouverte aux vents du sud-est et du sud; mais ces vents ne sont jamais de longue durée.

Il y a dans la partie sud-ouest de la rade un môle qui se prolonge de la ville dans la mer, et qui est très commode pour le chargement et le déchargement des vaisseaux; on y porte l'eau qui s'embarque. L'eau de la ville vient d'un ruisseau qui descend des collines; la plus grande partie arrive dans des tuyaux ou des augets de bois, soutenus par de minces étais; le reste n'atteint pas le rivage. La largeur du canal montre néanmoins qu'il sert quelquefois de lit à de gros torrens. On réparait les tuyaux durant notre relâche, et l'eau douce, qui est très bonne, se trouvait rare.

Si l'on jugeait de l'île entière par l'aspect des campagnes aux environs de Sainte-Croix, on en conclurait que Ténériffe est stérile, et qu'elle ne peut pas même fournir à la subsistance de ses habitans. Mais on nous vendit une quantité considé-

rable de provisions, et il est clair qu'ils ne consomment point, à beaucoup près, toutes les productions de leur sol. Outre le vin, on y achète des bœufs à un prix modéré. Les cochons, les moutons, les chèvres et la volaille n'y sont pas plus chers, et on trouve des fruits en grande abondance. Nous y mangeâmes des raisins, des figues, des poires, des mûres, et des melons muscats. L'île produit beaucoup d'autres fruits, qui n'étaient pas de saison. Les citrouilles, les ognons et les patates y sont d'une qualité excellente, et je n'en ai jamais rencontré qui se gardent mieux à la mer. Les habitans prennent peu de poissons sur leur côte ; mais leurs bâtimens font une pêche considérable sur la côte de Barbarie, et ils en vendent le produit à bon compte. Il m'a paru que les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages doivent relâcher à Ténériffe plutôt qu'à Madère, quoique, selon moi, le vin de cette dernière île soit aussi supérieur à celui de la première que la bière forte l'est à la petite bière. Mais le prix compense cette différence, car j'achetai douze livres sterling le meilleur vin de Ténériffe, et la pipe de Madère de la meilleure qualité m'aurait coûté plus du double [1].

[1] On faisait autrefois à Ténériffe une grande quantité de vin sec de Canarie, que nous appelons *vin de Malvoisie*, et les Anglais *Malmsey*. Ce nom vient de *Malvesia*, ville de la Morée, célèbre par

Tandis que nous approchions de la côte, le ciel était parfaitement clair, et nous eûmes le loisir d'examiner le célèbre Pic de Ténériffe. Quoique sa hauteur perpendiculaire soit peut-être plus grande, il est loin pourtant d'égaler la noble apparence du Pico, l'une des îles occidentales. Cette différence vient peut-être de ce qu'il est environné d'autres montagnes très hautes, et de ce que le Pico n'en a point autour de lui.

Derrière la ville de Sainte-Croix le pays s'élève peu à peu, et il est d'une hauteur modérée. Par-delà le sol s'élève davantage au sud-ouest, et il continue à monter jusqu'au pic, qui, de la rade, ne paraît guère plus haut que les collines dont il est entouré. Il semble s'abaisser depuis le pic, mais non d'une manière brusque, aussi loin que l'œil peut s'étendre.

L'île semble être d'une stérilité complète à l'est de Sainte-Croix. Des chaînes de collines se prolongent vers la mer; on y trouve des vallées profondes qui aboutissent à d'autres montagnes ou d'autres collines qui coupent les premières et qui sont plus élevées. Celles qui courent vers la mer semblent avoir été battues par les vagues qui y ont laissé des empreintes; elles se montrent comme

ses vins doucereux. Dans le dernier siècle, et même plus tard, on en importait beaucoup en Angleterre; mais on n'y fait guère aujourd'hui d'autre vin que celui dont parle le capitaine Cook.

des rangées de cônes dont les sommets offrent beaucoup d'inégalités. Les collines ou montagnes transversales, à l'égard de ces premières, sont plus uniformes.

La ville de Sainte-Croix, qui a peu d'étendue, est assez bien bâtie ; les églises n'ont rien de magnifique au dehors, mais l'intérieur en est décent et un peu orné. Elles ne sont pas aussi belles que quelques-unes de celles de Madère : cette différence provient du caractère des habitans, plutôt que de leur pauvreté. Les Espagnols de Sainte-Croix sont mieux logés et mieux vêtus que les Portugais de Madère, qui semblent disposés à se dépouiller eux-mêmes afin d'orner leurs églises.

On voit sur le port, presque en face du môle, une belle colonne de marbre élevée depuis peu et ornée de quelques figures qui ne font point honte à l'artiste. On y lit une inscription en espagnol qui indique l'époque et l'objet de ce monument.

La ville de Laguna [1], qui a pris son nom d'un lac voisin, et qui est éloignée de Sainte-Croix d'environ quatre milles, est assez vaste, mais mérite à peine le nom de ville. La disposition de ses rues est très irrégulière ; cependant quelques-unes sont d'une

[1] Son nom espagnol est *Saint-Christobal de la Laguna ;* elle passe pour la capitale de l'île. Les gens de loi et ceux des habitans qui vivent noblement y résident. Cependant le gouverneur général des îles Canaries réside à Sainte-Croix, qui est le centre du commerce avec l'Europe et l'Amérique.

largeur passable, et on y voit des maisons assez propres. En général, cependant, Sainte-Croix, quoique beaucoup plus petite, offre un aspect bien supérieur.

Les chevaux sont rares, les bœufs communs; on voit dans l'intérieur quantité de faucons, de perroquets, d'hirondelles de mer, de goëlands, de perdrix, de bergeronnettes, d'hirondelles de terre, de martinets, de merles et d'oiseaux des Canaries. On trouve aussi à l'île de Ténériffe deux espèces de lézard; quelques insectes, tels que les sauterelles et trois ou quatre espèces de mouches de dragon. Il y a dans la même île un arbrisseau qui répond exactement à la description donnée par Tournefort et Linnée de l'arbrisseau à thé de la Chine et du Japon.

Le sol produit un fruit singulier que les insulaires appellent *limon imprégné :* c'est un limon parfait, bien distinct, enfermé dans un autre; il diffère seulement de celui qui lui sert d'enveloppe en ce qu'il est plus rond. Les feuilles de l'arbre qui donne cette espèce de limon sont beaucoup plus longues que celles du limonnier ordinaire; mais d'après ce qu'on m'a dit, elles sont tortues et elles n'ont pas la même beauté.

Quoique les environs du sommet du pic jettent toujours de la fumée, il n'y a point eu de tremblement de terre ou d'éruption de volcan depuis 1304;

le port de Garrachica, où l'on faisait autrefois une grande partie du commerce, fut détruit à cette époque [1].

Ténériffe produit un peu de soie; mais à moins de compter les pierres à filtrer qu'elle tire de la grande Canarie, et qu'elle exporte au dehors, le vin forme le seul article de son commerce étranger.

La race trouvée dans l'île par les Espagnols lors de la découverte des Canaries ne forme plus une peuplade séparée [2]; les mariages ont confondu les naturels et les colons, mais on reconnaît les descendans des premiers; ils sont d'une grande taille, leur stature est forte, et ils ont des os d'une grosseur remarquable; le teint des hommes en général est basané; le visage des femmes offre de la pâleur, et on n'y voit point cette teinte vermeille qui distingue nos beautés des pays du nord. Elles portent des habits noirs comme en Espagne; les hommes paraissent moins asservis à cet usage, et ils ont des vêtemens de toutes sortes de couleur, à l'exemple des Français dont ils imitent d'ailleurs les modes.

[1] Ce port fut comblé par des torrens de laves brûlantes qui sortirent du volcan. On trouve aujourd'hui des maisons dans les endroits où mouillaient autrefois les vaisseaux.

[2] Lorsque Glas parcourut l'île de Ténériffe il y avait encore quelques familles de Guanches dont le sang ne s'était pas mêlé avec celui des Espagnols.

§ 3.

Départ de Ténériffe. Danger que court le vaisseau près de Bonavista. Ile de Mayo. Port Praya. Précautions contre les pluies et la chaleur étouffante des environs de l'équateur. Position de la côte du Brésil. Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Relâche au Cap. Jonction de *la Découverte*. Courses de M. Anderson dans l'intérieur du pays.

Après avoir rempli nos futailles et embarqué toutes les autres choses dont nous avions besoin, nous appareillâmes de Ténériffe le 4 août, et nous continuâmes notre route avec un bon vent du nord-est.

Le 10, à neuf heures du soir, nous vîmes l'île de Bonavista dans le sud, à un peu plus d'une lieue : nous croyions en être beaucoup plus éloignés, mais nous reconnûmes bientôt notre méprise. Ayant marché à l'est jusqu'à midi, afin d'éviter les rochers couverts qui gisent à environ une lieue de la pointe sud-est de l'île, nous nous trouvâmes très près de cet écueil, et nous venions de doubler les brisans. Notre situation fut alarmante durant quelques minutes. Je ne crus pas devoir sonder; cette opération aurait augmenté le péril, sans offrir les moyens de nous y soustraire : je reconnus que l'extrémité septentrionale de Bonavista est par 16 degrés 13 minutes de latitude nord, et à 22 degrés 59 minutes de longitude ouest.

Dès que nous fûmes hors des rochers nous mîmes le cap au sud-sud-est jusqu'à la pointe du jour du lendemain. Le 11 nous marchâmes à l'ouest, afin de passer entre Bonavista et l'île de Mayo : j'avais dit au capitaine Clerke que je toucherais au port Praya, et je voulais savoir si *la Découverte* était arrivée. A une heure après midi nous vîmes dans le sud-est, à trois où quatre lieues de distance, les rochers qu'on trouve au côté sud-ouest de Bonavista.

Le 13, à neuf heures du matin, nous étions à l'entrée du port Praya, île Saint-Iago; comme *la Découverte* n'y était pas et que nous avions consommé peu d'eau depuis notre départ de Ténériffe, je ne crus pas devoir relâcher, et je cinglai au sud.

Le lendemain du jour où nous quittâmes les îles du Cap-Vert, nous perdîmes le vent alisé nord-est, et nous n'atteignîmes que le 30 celui qui souffle de la partie du sud-est; le 30 nous étions par 2 degrés de latitude nord, et au 25^{e} degré de longitude ouest.

Durant cet intervalle, le vent se tint le plus souvent dans la partie du sud-ouest; il souffla quelquefois avec force et par rafale, mais il ne forma ordinairement qu'une jolie brise. Les calmes furent en petit nombre et de courte durée. Entre le douzième et le septième parallèle nord, le ciel fut en général sombre et nébuleux; nous eûmes des

pluies fréquentes, qui remplirent la plupart de nos futailles vides.

Les pluies et la chaleur étouffante qui les accompagne produisent très souvent des maladies dans cette traversée. On a lieu de craindre de voir la moitié de son équipage sur les cadres, et les capitaines des vaisseaux ne peuvent trop prendre de précautions; ils doivent purifier l'air dans les entreponts avec le feu et la fumée; ils doivent obliger les matelots à sécher leurs hardes toutes les fois qu'on en trouve les moyens. On s'occupa de ces objets avec une assiduité constante à bord de *la Résolution* et de *la Découverte*. Ces soins produisirent sûrement de bons effets, car il y avait alors beaucoup moins de fièvres que dans mes deux premiers voyages.

Le 1^er^ septembre nous coupâmes l'équateur par 27 degrés 38 minutes de longitude ouest. Nous avions un bon vent sud-est-quart-sud. Le 8 nous étions par 8 degrés 57 minutes de latitude sud, c'est-à-dire un peu au sud du cap Saint-Augustin, partie de la côte du Brésil: notre longitude se trouvait de 34 degrés 16 minutes ouest.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 6 octobre, où par 35 degrés 15 minutes de latitude sud, et 7 degrés 45 minutes de longitude ouest, nous eûmes, durant trois jours consécutifs, de légers souffles de vent et des calmes qui se succédèrent les uns aux autres. Nous avions vu des

albatros, des damiers et d'autres pétrels; nous aperçûmes alors trois pinguins : un pétrel que les matelots appellent *noddie* se posa sur nos agrès et fut pris; il était un peu plus gros que le merle d'Angleterre, et presque aussi noir, excepté le haut de la tête qui était blanc et qui ressemblait à une chevelure poudrée. On dit que ces oiseaux ne s'éloignent pas beaucoup de terre; je ne connaissais point de terre plus voisine du parage où nous nous trouvions que l'île de Gough ou de Richmond, dont nous étions au moins à cent lieues; mais il faut observer qu'on n'a guère parcouru la mer Atlantique au sud de ce parallèle, et qu'il y a peut-être beaucoup plus d'îles qu'on n'en voit de marquées sur les cartes.

Nous aperçûmes souvent, durant la nuit, ces animaux marins qui jettent de la lumière, et dont on a parlé dans mon premier Voyage : il me sembla que je n'en avais jamais vu d'aussi gros à beaucoup près, et ils étaient quelquefois si nombreux que nous en comptions une centaine au même moment.

Ce temps de calme fut suivi d'un vent frais du nord-ouest qui dura deux jours; nous eûmes ensuite de légers souffles de vent l'espace d'environ vingt-quatre heures, après quoi le vent de nord-ouest reprit et souffla avec tant de force, que le 17 nous découvrîmes le cap de Bonne-Espérance; le lende-

main nous mouillâmes dans la baie de la Table. *La Découverte* n'y arriva que le 10 novembre. Le capitaine Clerke me dit qu'il avait fait voile de Plymouth le 10 août, et qu'il m'aurait joint une semaine plus tôt si un ouragan ne l'eût pas éloigné de la côte. Sa traversée dura sept jours de plus que la mienne.

§ 4.

Les deux vaisseaux appareillent du cap de Bonne-Espérance. Vue de deux îles que j'ai nommées *îles du Prince Édouard*. Leur aspect. Reconnaissance de la terre de Kuerguelen. Arrivée au havre de Noël. Relâche. Description du havre.

Ayant donné au capitaine Clerke une copie de mes instructions et un ordre particulier sur ce qu'il devait faire si les vaisseaux se séparaient, nous nous rendîmes à bord le 30 novembre, et le 3 décembre nous nous éloignâmes de la terre en gouvernant au sud-est.

Le 6, par 39 degrés 14 minutes de latitude sud, et 23 degrés 56 minutes de longitude est, les vaisseaux passèrent en divers endroits où les flots étaient d'une couleur rougeâtre. On puisa quelques baquets de cette eau, et nous la trouvâmes remplie de petits animaux qui avaient, au microscope, la forme des écrevisses, et qui étaient rouges.

Nous continuâmes notre route au sud-est, avec un vent très fort de l'ouest. Les vagues ressemblaient à des montagnes, et produisaient un roulis

et un tangage extraordinaire. Nous eûmes beaucoup de peine à conserver notre bétail : malgré tous nos soins, plusieurs chèvres, et surtout les mâles, moururent; nous perdîmes aussi quelques moutons. Nous attribuâmes en grande partie cet accident au froid qui commençait à être bien rigoureux.

Le 12 à midi nous vîmes une terre qui se prolongeait du sud-est-quart-sud au sud-est-quart-est : lorsque nous en fûmes plus près nous reconnûmes qu'elle formait deux îles. Celle qui est plus au sud, et qui est la plus grande, me parut avoir quinze lieues de circonférence; je jugeai que sa latitude est de 46 degrés 53 minutes sud, et sa longitude de 37 degrés 46 minutes est. La plus septentrionale a environ neuf lieues de tour; elle gît par 46 degrés 40 minutes de latitude est. La distance de l'une à l'autre est d'environ cinq lieues.

Nous traversâmes le canal qui les sépare; et nous pouvions découvrir, à l'aide de nos meilleures lunettes, les arbres et même les arbrisseaux de ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte escarpée et remplie de rochers, excepté dans les parties du sud-est, où le terrain s'abaisse et s'aplatit : nous ne vîmes que des montagnes stériles qui s'élèvent à une hauteur considérable, et dont les sommets et les flancs étaient couverts de neige. Je jugeai que la neige avait beaucoup de profon

deur en plusieurs endroits : les parties du sud-est en offraient une quantité beaucoup plus grande que les autres. Cela vient, selon toute apparence, de ce que le soleil s'y montre moins long-temps que sur les parties du nord et du nord-ouest. Le sol, dans les espaces où il n'était pas caché par la neige, présentait des teintes diverses, et il me sembla semé de mousse ou de cette herbe grossière qu'on trouve en quelques cantons des Malouines. Il y a un rocher détaché à la bande nord de chacune des îles; celui qui est près de l'île méridionale a la forme d'une tour, et il paraît être un peu éloigné du rivage. Nous aperçûmes beaucoup d'algues sur notre route, et la couleur de l'eau indiquait des sondes : rien n'annonçait un golfe : peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher dont je viens de parler; mais il doit être petit, et il ne promet pas un bon mouillage.

Ces deux îles, ainsi que quatre autres situées de 9 à 12 degrés de longitude plus à l'est, et à peu près à la même latitude, furent découvertes au mois de janvier 1772, comme je l'ai dit dans mon second Voyage, par les capitaines François Marion, Dufresne et Crozat, qui allaient du cap de Bonne-Espérance aux Philippines. Elles n'ont point de nom dans la carte de l'hémisphère austral que me donna M. Crozat en 1775; et j'appellerai les deux que nous vîmes *îles du Prince Édouard*, nom du qua-

trième fils de Sa Majesté. J'ai laissé aux quatre autres ceux *d'îles de Marion* et *d'îles de Crozat*, afin de rappeler le souvenir des navigateurs qui les ont découvertes.

Nous avions presque toujours alors des vents qui soufflaient entre le nord et l'ouest; mais le temps était assez mauvais. Quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphère, le froid approchait de celui qu'on éprouve ordinairement en Angleterre au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point, et, après avoir dépassé le travers des îles du Prince Édouard, je changeai de route, afin d'aller au sud des autres îles, et d'atteindre la latitude de la terre découverte par M. de Kerguelen.

On me recommandait dans mes instructions de la reconnaître et d'y chercher un bon havre : je m'efforçai de remplir les vues de l'amirauté. Le 16, par 48 degrés 45 minutes de latitude, et 52 degrés de longitude orientale, nous aperçûmes des manchots, des plongeons et des algues de rocher [1] qui flottaient sur les vagues. A mesure que nous avançâmes à l'est nous en trouvâmes plus ou moins tous les jours; et le 21, par 48 degrés 27 minutes de

[1] M. Cook parle de deux espèces d'algues dans son journal : il donne à l'une le nom ordinaire de *sea weed*, que nous rendons par le terme d'*algues*, et à l'autre celui de *rock weed*, que nous traduisons par *algues de rochers*.

latitude sud, et 65 degrés de longitude orientale, nous vîmes un gros veau marin. Le ciel était très brumeux, et comme je comptais à chaque moment rencontrer la terre, notre navigation devint pénible et dangereuse.

Le 24, à six heures du matin, nous marchions à l'est; la brume s'éclaircit un peu, et nous découvrîmes une terre [1] dans le sud-sud-est. Lorsque nous en fûmes plus près nous reconnûmes que c'était une île d'une hauteur considérable et d'environ trois lieues de tour [2]. Bientôt après nous en découvrîmes une seconde, de la même grandeur, à une lieue à l'est de la première [3], et d'autres plus petites qui gisent entre les deux dans la direction du sud-est. Nous aperçûmes une troisième île haute [4] au sud-quart-sud-est. Au milieu des éclaircies de la brume il semblait que nous pourrions débarquer sur les petites îles : je fis quelques manœuvres pour cela, et je voulus pénétrer dans leur intervalle; mais lorsque nous nous trouvâmes plus près des côtes je sentis que cette entreprise serait dangereuse par un ciel très obscur : car, s'il n'y

[1] On avait découvert, avant le capitaine Cook, ces petites îles au milieu desquelles il se trouvait alors. Il est sûr que Kerguelen les vit.

[2] Kerguelen a appelé celle-ci *Croy* ou *Crouy*.

[3] Kerguelen l'a appelée *île Roland*, du nom de son vaisseau.

[4] D'après la position de l'île de Clugny dans la carte de Kerguelen, on voit que c'est la troisième île élevée vue par le capitaine Cook.

avait point eu de passage, ou si nous étions tombés sur des écueils, il eût été impossible de regagner le large; le vent soufflait directement de l'arrière, la mer était d'une grosseur prodigieuse, et produisait sur les côtes un ressac effrayant. Une autre île frappa nos regards dans le nord-est, et prévoyant que j'en découvrirais peut-être de nouvelles encore, l'épaisseur de la brume continuant, je craignis d'échouer; enfin je crus qu'il était plus prudent de m'éloigner et d'attendre un ciel plus serein.

Nous venions de passer au vent de la dernière île dont je parlais tout à l'heure : c'est un rocher élevé et de forme ronde, que j'ai nommé *cap Bligh :* c'est peut-être la terre que M. de Kerguelen a appelée *île du Rendez-vous.* Mais il me semble qu'elle ne peut servir de rendez-vous qu'aux oiseaux, et il ne doit pas y avoir d'autre animal.

A onze heures l'atmosphère commença à se nettoyer; je revirai tout de suite, et je portai sur la terre. A midi nous prîmes d'assez bonnes hauteurs. D'après nos observations j'ai marqué à 48 degrés 29 minutes sud la latitude du cap Bligh, la plus septentrionale des îles, et sa longitude à 68 degrés 40 minutes est. Nous le dépassâmes à trois heures: nous marchions alors au sud-sud-est.

Bientôt après nous revîmes la terre que nous avions aperçue faiblement le matin, et à quatre heures elle se prolongeait du sud-est au sud-ouest,

à la distance d'environ quatre milles. L'extrémité gauche, que je jugeai la pointe septentrionale de la terre appelée *cap Saint-Louis* dans la carte française de l'hémisphère austral, était terminée par un rocher perpendiculaire d'une hauteur considérable; et l'extrémité à droite, près de laquelle est un rocher seul, formait une pointe dentelée [1]. De cette pointe la côte me parut tourner brusquement au sud, car, excepté les îles que nous avions aperçues le matin, nous ne découvrions point de terre à l'ouest de la direction où elle nous restait alors. La plus méridionale [2] des îles dont je viens de parler gît à peu près à l'ouest de la pointe, à deux ou trois lieues de distance.

Il semblait y avoir un golfe vers le milieu de la terre, et nous essayâmes de l'atteindre; mais en nous approchant nous trouvâmes seulement que la côte faisait un pli. J'arrivai vent arrière pour doubler le cap Saint-Louis [3]; bientôt après la terre s'ouvrit dans la direction du sud 53 degrés est, et elle semblait former une pointe très éloignée. Depuis le cap le prolongement de la côte était plus méridional. Nous aperçûmes aussi plusieurs îles ou rochers à l'est de ces directions : le plus éloigné était

[1] Cette extrémité à droite paraît être le cap Aubert de la Carte de Kerguelen.

[2] C'est l'île de Clugny de Kerguelen.

[3] C'est le cap Français de Kerguelen.

à environ sept lieues du cap, et il nous restait au sud-est.

Dès que nous eûmes doublé le cap nous observâmes que la côte était hachée au sud par un grand nombre de pointes et de baies, et je me crus sûr de trouver un havre. En effet, nous eûmes à peine fait un mille, que nous en découvrîmes un derrière le cap : nous allâmes à la bouline afin d'y arriver; mais quand nous eûmes couru une bordée il survint un calme, et nous mouillâmes à l'entrée du havre. *La Découverte* nous joignit bientôt après.

Dès que nous fûmes mouillés je fis mettre tous les canots à la mer, et j'ordonnai d'amarrer avec une petite ancre de toue. Sur ces entrefaites on préparait les futailles que je voulais envoyer à terre; je descendis dans l'île, afin d'examiner en quel endroit on pourrait les remplir plus commodément, et voir d'ailleurs ce qu'offrait l'intérieur du pays.

Je trouvai le rivage presque entièrement couvert de manchots ou d'autres oiseaux, et de veaux marins : ces derniers étaient peu nombreux, mais si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes : leur graisse nous donna de l'huile, qu'on brûla dans les lampes et qu'on employa à divers usages. Nous ne fûmes pas embarrassés pour remplir nos futailles, car on rencontrait partout des ruisseaux d'eau douce. Il n'y a pas un seul arbre et pas un seul arbrisseau, et on y

voit très peu de gramens. Lorsque les vaisseaux arrivèrent dans le havre, les flancs de plusieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, et nous espérâmes y trouver des plantes. Je reconnus qu'une seule plante, dont on donnera la description plus bas, avait produit cet effet. Avant de retourner à bord je gravis la première chaîne des rochers qui s'élèvent en amphithéâtre : je comptais prendre une vue générale du pays; mais je n'étais pas encore au sommet qu'il survint une brume très épaisse : j'eus bien de la peine à reconnaître mon chemin pour descendre. Le soir on jeta la seine au fond du havre, et on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poissons. Le lendemain nous essayâmes l'hameçon et la ligne, mais nous ne fûmes pas plus heureux. Ainsi les oiseaux furent les seuls comestibles que nous offrit la terre de Kerguelen; mais, comme je l'ai déjà dit, cette ressource était inépuisable.

Le 27 je permis aux matelots de se reposer, et de célébrer la fête de Noël. La plupart d'entre eux descendirent à terre, et firent des courses dans l'intérieur du pays : ils ne rencontrèrent que des montagnes extrêmement stériles et d'un aspect affreux. L'un d'eux me rapporta le soir une bouteille qu'il avait trouvée attachée avec un fil d'archal sur un rocher qui s'avance en saillie au côté septentrional du havre. Cette bouteille renfermait un

morceau de parchemin sur lequel on lisait une inscription qui prouvait clairement que d'autres navigateurs avaient abordé dans ce havre avant nous. Je supposai qu'elle avait été laissée par M. de Boisguehenneu, qui descendit à terre avec un canot, le 13 février 1772, le jour même où M. de Kerguelen découvrit cette terre. Cette descente est en effet marquée dans la carte française de l'hémisphère austral publiée l'année suivante[1].

Afin de laisser un monument de notre séjour dans ce havre, j'écrivis, de l'autre côté du parchemin, une seconde inscription, et je donnai le nom de *havre de Noël* au lieu où mouillaient nos vaisseaux.

C'est la première ou la plus septentrionale des entrées que nous rencontrâmes à la bande sud-est

[1] En lisant cette phrase il est naturel de demander comment M. de Boisguehenneu put laisser au commencement de 1772 une inscription qui rappelle un voyage de 1773. Le capitaine Cook fit sûrement cette remarque ; mais il ne pouvait admettre une autre supposition : il ne savait pas que les Français étaient allés reconnaître cette terre une seconde fois ; et obligé de concilier ce qu'il voyait avec ce qu'on lui avait dit d'une manière vague et imparfaite, il a confondu un débarquement du premier voyage avec un débarquement du second.

La baie où débarqua Boisguehennen est sur la côte occidentale de cette terre, bien loin au sud du cap Saint-Louis, et à peu de distance d'un autre promontoire appelé *cap Bourbon*. Les Français arrivèrent sur la côte occidentale de cette terre le 14 décembre 1773. Ils découvrirent la baie de l'Oiseau et en prirent possession, ainsi que de tout le pays, au nom du roi de France, avec les formalités nécessaires. Cette baie est le havre même où le capitaine trouva cette inscription.

du cap Saint-Louis, qui forme la côte nord du havre et la pointe nord de cette terre. Sa pointe méridionale offre un rocher élevé qui est percé de part en part, et qui ressemble à l'arche d'un pont. La terre est haute sur les deux bandes de l'entrée, et elle se prolonge à l'ouest et à l'ouest-nord-ouest l'espace d'environ deux milles. La largeur du havre est d'un mille et un quart dans plus de la moitié de sa longueur, ensuite elle n'est que d'un demi-mille. La profondeur de l'eau, qui est de quarante-cinq brasses lorsqu'on y arrive, varie à mesure qu'on avance de trente à cinq et quatre brasses. Les côtes sont escarpées, et le fond est partout d'un joli sable noir, excepté en quelques endroits près du rivage, où il y a des lits de l'espèce de goëmon qui croît toujours sur des roches. Le fond du havre n'est exposé qu'à deux points du compas, et même ces deux points sont couverts par des îles, de manière que la mer ne peut jamais y endommager un vaisseau.

Après avoir déposé la bouteille qui renfermait l'inscription, je fis, avec un canot, le tour du havre, et je descendis en plusieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, et surtout afin de chercher du bois flottant. Quoique le sol n'offrît aucun arbre aux environs du port, il pouvait y en avoir en d'autres cantons de l'île; et, si effectivement il s'y en trouvait, je présumai que les

torrens auraient entraîné les arbres, ou du moins des branches dans la mer qui les rejette sur le rivage. Cela arrive sur toutes les îles où il y a du bois, et même sur quelques-unes qui en sont absolument dépourvues; mais, dans toute l'étendue du havre, je n'en découvris pas un seul morceau.

L'après-midi je montai sur le cap Saint-Louis [1], accompagné de M. King, mon second lieutenant. Je comptais avoir, de cette hauteur, une vue de la côte de la mer et des petites îles qui gisent au large, mais lorsque je fus au sommet, une brume épaisse me cacha tous les objets éloignés placés au-dessous de moi; ceux qui se trouvaient sur le même niveau ou plus élevés étaient assez visibles, et ils me parurent d'une stérilité affreuse; j'en excepte néanmoins des collines au sud, qui se montrèrent couvertes de neige.

Lorsque j'arrivai à bord, on avait remonté les canots et les chaloupes, les vaisseaux venaient de démarrer, et ils étaient prêts à remettre en mer; mais nous n'appareillâmes que le jour suivant à cinq heures du matin.

[1] Le capitaine Cook le confond toujours avec le cap Français.

§ 5.

Départ du havre de Noël. Navigation le long de la côte, afin de découvrir sa position et son étendue. Description de plusieurs promontoires et baies, et d'une péninsule, auxquels j'ai donné des noms. Dangers des bas-fonds. Un autre havre et un canal. Observations de M. Anderson sur les productions naturelles, le sol, etc., de la terre de Kerguelen.

Dès que les vaisseaux furent hors du havre de Noël, nous mîmes le cap au sud-est le long de la côte, avec une jolie brise du nord-nord-ouest et un ciel serein. Cette dernière circonstance était d'autant plus heureuse que, depuis quelque temps, nous avions eu chaque jour des brumes plus ou moins épaisses : si l'atmosphère eût toujours été nébuleuse, je n'aurais pu achever la reconnaissance de la terre de Kerguelen.

A sept ou huit heures, nous étions en travers d'un cap que j'ai appelé *cap Cumberland;* il est situé à une lieue et demie au sud-est de la pointe méridionale du havre de Noël. Il y a dans l'intervalle une baie, dont les deux bras semblaient offrir un abri aux vaisseaux. On voit, par le travers du cap Cumberland, une île peu étendue, mais assez élevée, au sommet de laquelle gît un rocher qui ressemble à une *guérite de sentinelle :* je lui ai donné ce nom. On aperçoit, deux milles plus loin, à l'est, un groupe de petites îles et de rochers

dont le terrain est haché; nous passâmes entre ce groupe et l'île de la Guérite de sentinelle : le canal a un mille de large et plus de quarante brasses de profondeur.

Tandis que nous le traversions, nous découvrîmes, au côté sud du cap Cumberland, une baie qui se prolongeait à trois lieues dans l'ouest. Elle est formée au nord par ce cap, et au sud par un promontoire, que j'appelai *pointe Pringle,* du nom de mon digne ami le chevalier Pringle, président de la Société royale. Le fond de cette baie fut appelée *baie de Cumberland;* un isthme étroit doit la séparer de la mer qui bat la côte nord-ouest de ce pays; du moins les apparences favorisaient cette conjecture.

Au-dessus de la pointe Pringle, la côte forme une cinquième baie, dont cette pointe est l'extrémité septentrionale; de là, jusqu'à l'extrémité sud, il y a environ quatre milles dans la direction du sud-est. Cette baie, que j'ai nommée *baie Blanche,* à cause de quelques pointes de terre ou de rochers blancs qu'on aperçoit au fond, renferme plusieurs baies ou anses moins étendues qui paraissaient à l'abri de tous les vents; on voit, en travers de la pointe méridionale, plusieurs rochers qui élèvent leurs têtes au-dessus des flots, et vraisemblablement il y en a beaucoup d'autres qui ne se découvrent pas.

Jusqu'ici notre route fut parallèle à la côte, dont nous n'étions pas éloignés de plus de deux milles. Nous fîmes un usage continuel de nos lunettes, et nous vîmes aisément que, excepté les fonds des baies et des anses qui aboutissent communément à des grèves de sable, les côtes étaient remplies de rochers et fourmillaient d'oiseaux dans un grand nombre d'endroits; mais le pays se montrait aussi nu et aussi stérile qu'aux environs du havre de Noël.

Nous avions tenu à babord la terre que nous avions vue, du cap Saint-Louis [1], se prolonger au sud-est ; j'avais cru que c'était une île, et que nous trouverions un passage entre cette île et la grande terre. Je reconnus alors mon erreur : c'est une péninsule jointe au reste de la côte par un isthme peu élevé. J'ai appelé *baie Repulse* la baie que forme cette péninsule : l'une de ses branches me parut courir assez avant au sud-ouest; je gouvernai ensuite vers la pointe septentrionale de la péninsule, que j'ai nommée *pointe Howe*, en l'honneur de l'amiral Howe.

En approchant, nous découvrîmes des rochers et des brisans près de la partie nord-ouest ; nous aperçûmes aussi, à une lieue et demie à l'est des brisans, deux îles qui nous semblèrent d'abord n'en former qu'une. Je m'avançai entre les brisans

[1] Le cap Français.

et la pointe Howe, et je me trouvai à midi au milieu du canal. Notre latitude observée était alors de 48 degrés 51 minutes sud : nous avions fait vingt-six milles de longitude à l'est du cap Saint-Louis [1].

Dans cette position, la terre la plus avancée au sud nous restait au sud-est; mais depuis la pointe Howe, le prolongement de la côte était plus méridional. Nous avions au nord des îles qui gisent en travers du havre de Noël, et au nord 60 degrés ouest, à la distance de trois milles, la partie septentrionale de la pointe Howe. La terre de cette pointe ou péninsule est d'une élévation modérée et remplie de collines et de rochers. La côte est basse, et elle a des pointes de rochers qui se projettent en saillie : on aperçoit entre ces pointes de rochers de petites anses, terminées par des grèves sablonneuses qui, à cette saison de l'année, étaient presque toujours couvertes d'oiseaux de mer : nous y vîmes aussi quelques veaux marins.

Dès que nous fûmes hors des rochers et des îles dont je viens de parler, je donnai ordre de gouverner au sud-est-quart-sud le long de la côte; mais avant qu'on pût suivre cette route, nous aperçûmes de vastes lits d'algues de rochers sur l'espace entier de mer que nous avions devant nous. Je savais que ces plantes marines tenaient au fond.

[1] Il faut toujours lire le cap Français.

et qu'elles croissaient sur des bancs de rochers; j'avais trouvé souvent une profondeur d'eau considérable sur de pareils bancs, et j'avais rencontré presque aussi souvent des rochers à la surface des flots. Il est toujours dangereux de passer dessus sans les avoir bien examinés, et principalement lorsqu'il n'y a point de lames qui puissent faire découvrir l'écueil. Nous nous trouvions dans ce cas; la mer était aussi unie que l'étang d'un moulin. Je pris des précautions sans nombre afin de les éviter : je marchai au milieu des canaux tortueux qui les séparent; et nous eûmes constamment la sonde à la main, mais jamais on ne toucha le fond avec une ligne de soixante brasses. Cette circonstance accrut le danger; car il nous était impossible de mouiller, quoi qu'il arrivât. Après avoir navigué plus d'une heure de cette manière, nous découvrîmes un rocher caché immédiatement au-dessous de la surface de la mer. Il nous restait au nord-est-quart-est, à la distance de trois ou quatre milles, et il gisait au milieu d'une de ces vastes couches de plantes marines : ce fut pour nous un nouvel avertissement de ne pas y conduire les vaisseaux.

Nous étions alors par le travers d'une large baie située environ huit milles au sud de la pointe Howe. Il y a plusieurs îles basses, des rochers, et des bancs de plantes marines, au-devant de l'en-

trée de cette baie et dans son intérieur; mais il nous parut que l'intervalle de ces écueils offrait des canaux tortueux. Après avoir continué notre route une demi-heure de plus, les bancs dont je faisais la description tout à l'heure nous embarrassèrent tellement, que je résolus de gagner le large du côté de l'est; je jugeai que c'était le meilleur moyen d'échapper au danger qui nous menaçait: mais cette manœuvre, loin de répondre à mes espérances, augmenta le péril. Il devint d'autant plus nécessaire de mener, s'il était possible, le vaisseau dans un lieu sûr avant la nuit, que l'atmosphère s'obscurcissait et que nous craignions une brume. J'aperçus des entrées au sud-ouest de nous, et *la Découverte* tirant moins d'eau que *la Résolution*, je chargeai le capitaine Clerke de marcher le premier et d'attaquer la côte. Il exécuta mon ordre.

Pour regagner la côte, nous fûmes obligés de raser les bords de quelques-uns des bancs de rochers, sur lesquels nous trouvâmes de dix à vingt brasses d'eau; l'instant qui suivait, une ligne de cinquante brasses ne donnait point de fond. Après avoir fait un petit nombre de bordées pour doubler la longue pointe d'une île que nous avions sous le vent, les signaux du capitaine Clerke m'avertirent qu'il avait découvert un havre: nous y mouillâmes à environ trois quarts de mille de la côte.

Je débarquai sur la pointe septentrionale, afin de voir s'il était possible de découvrir quelque chose. Du sommet de la plus haute colline, je découvris, en effet, assez bien la côte de la mer jusqu'à la pointe Howe : elle est très dentelée ; plusieurs pointes de rochers paraissaient s'avancer en saillie, et offrir des anses et des entrées d'une étendue inégale. L'une des entrées, dont je ne pouvais apercevoir le fond, était séparée de celle où mouillaient les vaisseaux par la pointe sur laquelle je me trouvais. Je vis épars le long de la côte, au sud aussi bien qu'au nord, un grand nombre de petites îles, de rochers et de brisans, et je n'aperçus point de meilleur canal pour sortir du havre que celui par lequel nous y étions arrivés.

Rien ne m'encourageait à continuer mes recherches; le vent et l'aspect du ciel étant favorables, au point du jour du lendemain nous levâmes l'ancre et nous remîmes en mer. J'ai donné à ce havre le nom de *port Palliser,* en l'honneur de mon digne ami, l'amiral sir Hugh Palliser. Il gît par 49 degrés 3 minutes de latitude sud et 69 degrés 37 minutes de longitude est, à cinq lieues de la pointe de Howe, dans la direction du sud-est : on trouve en dedans et en dehors de l'entrée plusieurs îles, rochers et brisans.

Tandis que nous sortions du port Palliser, nous découvrîmes au sud-est, à environ neuf lieues, une

colline ronde de la forme d'un pain de sucre. Elle paraissait une île située à quelque distance de la côte; mais nous reconnûmes ensuite qu'elle faisait partie de la grande terre. J'ai nommé cette colline le *mont Campbell.*

Au moment où nous venions d'achever de prendre les relèvemens, nous vîmes le terrain bas se prolonger au sud-est, l'espace d'environ huit milles. Je reconnus que cette nouvelle pointe forme l'extrémité orientale de la terre de Kerguelen, et je la nommai le cap *Digby;* il gît par 49 degrés 23 minutes de latitude sud, et 70 degrés 34 minutes de longitude est.

Entre la pointe Howe et le cap Digby, la côte offrit, outre plusieurs baies et havres d'une moindre étendue, une grande baie qui se prolongeait plusieurs lieues au sud-ouest, où elle semblait se perdre en plusieurs bras qui couraient entre les montagnes. Elle était remplie d'une quantité prodigieuse d'algues marines. Quelques-unes de ces algues se trouvent d'une longueur énorme, quoique leur tige ne soit pas plus grosse que le pouce.

Du cap Digby la côte court sud-ouest-quart-sud l'espace d'environ quatre ou cinq lieues, jusqu'à une pointe basse, à laquelle j'ai donné le nom de *pointe Charlotte,* en l'honneur de la reine d'Angleterre. Cette pointe est la plus méridionale de celles qu'on trouve sur les terres basses.

A six lieues au sud-ouest la côte offre une pointe assez élevée, que j'ai appelée *pointe du Prince de Galles*. La pointe la plus méridionale de la terre de Kerguelen, que j'ai distinguée sous le nom de *cap George*, en honneur du roi, gît six lieues au-delà dans la même direction, par 49 degrés 54 minutes de latitude sud, et 70 degrés 13 minutes de longitude est.

Entre la pointe Charlotte et celle du prince de Galles, à l'endroit où le terrain au sud-ouest commence à redevenir montueux, il y a une entrée profonde que j'ai appelée le *canal Royal*. Il court à l'ouest jusqu'au pied des montagnes qui le terminent au sud-ouest. La terre basse dont je parlais tout à l'heure le borne au septentrion. Il y a des îles à l'ouverture et aussi loin que notre vue pouvait s'étendre; on en trouve d'autres en remontant. A mesure que nous nous avançâmes au sud nous observâmes au côté sud-ouest de la pointe du Prince de Galles une autre entrée qui donne dans le canal Royal, et nous vîmes alors que cette pointe est la pointe orientale d'une grande île située à l'embouchure du canal que je viens de décrire. Cette entrée offre plusieurs petites îles, et une en particulier qui est à environ une lieue au sud de la pointe du Prince de Galles.

Tout le terrain au côté sud-ouest du canal Royal jusqu'au cap George est formé de très hautes col-

lines qui s'élèvent directement de la mer l'une derrière l'autre. La plupart de leurs sommets étaient couverts de neige, et elles paraissaient aussi nues et aussi stériles qu'aucune de celles que nous avions déjà vues. Nous n'aperçûmes pas dans l'intérieur du pays ou sur la côte le moindre vestige d'un arbre ou d'un arbrisseau, et je crois pouvoir assurer que cette terre n'en produit aucun.

Les navigateurs français imaginèrent d'abord que le cap Saint-Louis était la pointe avancée d'un continent austral. Je crois avoir prouvé depuis qu'il n'existe point de continent austral, et que la terre dont il est ici question est une île de peu d'étendue. J'aurais dû, d'après sa stérilité, lui donner fort convenablement le nom d'*île de la Désolation*, mais pour ne pas ôter à M. de Kerguelen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée la *terre de Kerguelen*.

Aucune des terres découvertes jusqu'ici dans l'un et l'autre hémisphère à la même hauteur n'offre peut-être un champ moins vaste aux recherches des naturalistes que l'île stérile de Kerguelen. La verdure qu'on y aperçoit, lorsqu'on est à peu de distance de la côte, donne l'espoir d'y trouver un assez grand nombre de plantes; mais on se trompe beaucoup. En débarquant nous reconnûmes qu'une petite plante peu différente de quelques espèces de saxifrage produit cette verdure; elle croît en

larges touffes dans un espace qui s'étend assez loin sur les flancs des collines : elle forme une surface assez grande, et on la rencontre sur de la tourbe pourie, dans laquelle on enfonce à chaque pas d'un pied ou deux. On pourrait au besoin sécher cette tourbe et la brûler; c'est la seule chose que nous ayons trouvée propre à cet usage.

Il y a une autre plante assez abondante sur les fondrières de la croupe des collines; sa hauteur est de près de deux pieds, et elle ressemble beaucoup à un petit chou qui est monté en graines; les feuilles des environs de la racine sont nombreuses, larges et arrondies; elles se montrent plus étroites à la base, et elles forment une petite pointe à l'extrémité; celles de la tige sont beaucoup plus petites, oblongues et épointées. Les tiges, dont on compte souvent trois ou quatre, offrent de longues têtes cylindriques composées de petites fleurs. Elle a l'apparence et même le goût âcre des plantes antiscorbutiques, mais elle diffère essentiellement de toute cette famille, et nous la regardâmes comme une production particulière à la terre de Kerguelen. Nous la mangeâmes souvent crue, et sa saveur approchait alors de celle du cochléaria de la Nouvelle-Zélande; mais elle semblait acquérir une odeur trop forte quand on la faisait bouillir. On n'aperçoit pas un seul arbrisseau dans toute l'île.

On y trouve un peu plus d'animaux. A parler ri-

goureusement on ne peut pas les dire habitans de l'île, car ils sont tous marins, et en général ils ne vont sur la côte que pour y faire leurs petits et s'y reposer. Les plus gros sont les veaux de mer, ou, comme nous avions coutume de les appeler, les ours de mer; car c'est l'espèce de phoques qu'on y rencontre. Ils viennent faire leurs petits ou se reposer à terre; mais ils ne sont pas en grand nombre, et on ne doit pas s'en étonner, car on sait qu'ils préfèrent aux baies ou aux golfes les rochers qui s'avancent dans la mer et les petites îles qui gisent près des côtes. Leurs poils tombaient à cette époque, et ils étaient si peu sauvages que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes. Nous trouvâmes une multitude considérable d'oiseaux, tels que des canards, des pétrels, des albatros, des nigauds, des goëlands et des hirondelles de mer.

Les canards sont à peu près de la grosseur d'une sarcelle ou d'un millouin, dont ils diffèrent par la couleur. Ils se montraient en assez grande abondance sur les flancs des collines, et même plus bas: on en tua un nombre considérable; nous les trouvâmes bons, et ils n'avaient pas le plus léger goût de poisson. Nous en avions rencontré quelques-uns de la même espèce à l'île de Géorgie, durant mon second voyage.

Le pétrel du Cap ou le pétrel damier, le petit pétrel bleu, qu'on voit toujours à la mer, et le pe-

tit pétrel noir, ou le poulet de la mère Carey, n'y sont pas nombreux; mais nous trouvâmes un nid de pétrel de la première espèce, dans lequel il y avait un œuf de la grosseur de celui du poulet. Nous aperçûmes la seconde espèce, plus rare encore, dans des trous qui ressemblaient à des terriers de lapins.

Une autre espèce, qui est la plus grande de tous les pétrels, et que les matelots nommaient l'*oie de la mère Carey* [1], était plus abondante, et si peu sauvage, que nous la tuâmes d'abord sur la grève à coups de bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'un albatros, et carnivore, car il mangeait des phoques ou des oiseaux morts que nous jetions dans la mer. Sa couleur est brune; il a le bec et les pieds verdâtres.

Nous n'aperçûmes sur la côte d'autres albatros que les gris qu'on rencontre ordinairement à la mer dans les hautes latitudes australes. Il y a beaucoup plus de pinguins que d'autres oiseaux; j'en ai remarqué trois espèces.

Nous trouvâmes aussi le goëland commun, des hirondelles de mer de deux espèces, et la poule du port Egmont; ces derniers oiseaux étaient peu sauvages et en grand nombre.

Il y a un oiseau blanc très singulier dont nous aperçûmes des volées entières autour de la baie.

[1] Mother Carey's goose.

Il a la base du bec couverte d'un bourrelet de la nature de la corne; il est plus gros que le pigeon. Il a le bec noir, et ses pieds, qui sont blancs, ressemblent à ceux du courlis. Quelques personnes de l'équipage le jugèrent aussi bon que le canard.

On jeta la seine une fois, mais nous ne prîmes que quelques poissons de la grosseur d'une petite merlus. L'espèce ne ressemblait en rien à celles que nous connaissions. Ce poisson a le museau allongé, la tête armée de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière longs et très forts, le ventre gros. Son corps n'est pas couvert d'écailles. Nous ne trouvâmes en coquillages qu'un petit nombre de moules et de lépas. Nous ramassâmes sur les rochers quelques étoiles et anémones de mer.

Les collines sont médiocrement élevées; cependant la plupart de leurs sommets étaient couverts de neige, à cette saison de l'année qui répond à notre mois de juin. Le pied ou les flancs de quelques-unes offrent une quantité considérable de pierres entassées d'une manière irrégulière. Les flancs des autres, qui forment sur le côté des rochers escarpés, sont séparés en haut par des fissures, et ils semblent d'autant plus prêts à tomber qu'il y a dans les crevasses des pierres d'une grosseur énorme. Plusieurs de nos officiers pensèrent que ces crevasses pouvaient être l'effet de la gelée, mais il me paraît qu'il faut recourir aux tremblemens de

terre, ou à d'autres commotions violentes, si l'on veut expliquer l'état de bouleversement où se trouvent les collines.

Il doit presque toujours pleuvoir sur cette île; car les lits des torrens qu'on aperçoit de tous côtés sont très vastes, et le pays, même sur les collines, n'est presque qu'une fondrière et un sol marécageux où l'on enfonce à chaque pas.

Les rochers qui servent de base aux collines sont composés principalement d'une pierre très dure, d'un bleu foncé, entremêlée de petites particules de mica ou de quartz. Il semble que cette pierre est une des productions les plus universelles de la nature, car elle remplit toutes les montagnes de la Suède, de l'Écosse, des îles Canaries et du Cap de Bonne-Espérance. Nous n'avons rien découvert qui eût l'apparence d'un minerai ou d'un métal.

§ 6.

Passage de la terre de Kerguelen à la terre Van-Diémen. Arrivée dans la baie de l'Aventure. Relâche. Entrevue avec les naturels du pays. Description de leur figure et de leurs vêtemens. Remarques sur leur conduite avec nous. Productions naturelles, habitans et langue.

Après avoir quitté la terre de Kerguelen, je mis le cap à l'est sur nord. Je voulais relâcher à la Nouvelle-Zélande, y faire de l'eau et du bois, et y embarquer du foin pour notre bétail. Le nombre des

quadrupèdes que je me proposais de laisser sur les différentes îles de la mer du Sud se trouvait considérablement diminué : nous en avions perdu un grand nombre tandis que nous faisions la reconnaissance des côtes dont j'ai parlé dans les deux derniers chapitres.

Du 31 décembre 1776 au 4 janvier suivant nous eûmes un temps assez clair, mais alors le vent tourna au nord, et y resta pendant huit jours, accompagné d'un épais brouillard. Les vaisseaux firent plus de trois cents lieues dans les ténèbres, et furent assez heureux pour ne point se séparer. Enfin, le 24 janvier, nous aperçûmes la terre de Van-Diémen. Tout le long de la côte on trouve plusieurs îles et rochers d'une grande hauteur; le Mewtone est le plus méridional. Notre latitude était de 43 degrés 47 minutes sud, et notre longitude de 147 degrés est.

A environ une lieue à l'ouest du rocher de Swilly, on voit un autre rocher élevé que j'appelai *Eddystone*, parce qu'il ressemble beaucoup à ce fanal. La nature semble avoir destiné ces deux rochers à remplir les vues qu'on s'est proposé en Angleterre dans la construction du fanal d'Eddystone, c'est-à-dire à instruire les navigateurs des dangers qui les environnent, car ils sont les sommets très visibles d'une chaîne de rochers couverts sur lesquels la mer brise à une grande hauteur en plu-

sieurs endroits. Le crottin des oiseaux de mer en a blanchi la surface, de sorte qu'on peut les voir d'assez loin, même durant la nuit.

Les vents d'ouest nous quittèrent peu de temps après que nous eûmes découvert la terre de Van-Diémen; ils furent suivis, jusqu'au 26 à midi, de légers souffles de vents variables et de calmes. A cette époque il s'éleva, dans la partie du sud-est, une brise qui fraîchit bientôt; et je pus alors exécuter le projet que j'avais formé, après une mûre délibération, de conduire les vaisseaux dans la baie de l'Aventure, où je comptais trouver du bois et de l'herbe pour notre bétail. Nous aurions manqué de ces deux articles si j'avais différé jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande d'en embarquer un supplément. Nous portâmes donc sur la baie, et nous y mouillâmes le 26 janvier.

Dès que nous fûmes à l'ancre, je fis mettre les canots à la mer; j'en pris un, et j'allai voir quel serait l'endroit le plus commode pour embarquer les choses qui nous étaient nécessaires. Le capitaine Clerke descendit à terre de son côté dans le même dessein. L'eau et le bois s'offrirent en abondance à nos regards, il était facile surtout de conduire le bois aux vaisseaux; mais l'herbe, dont nous avions le plus besoin, était rare et même très grossière : il fallut la prendre telle que nous la trouvâmes.

Le 27, dès le grand matin, j'envoyai le lieutenant King au côté oriental de la baie, avec deux détachemens, l'un pour couper du bois, et l'autre pour cueillir de l'herbe; je crus devoir lui donner aussi des soldats de marine. Quoique nous n'eussions encore aperçu aucun des naturels, il s'en trouvait certainement quelques-uns dans les environs, car nous avions vu des colonnes de fumée depuis que nous nous étions approchés de la côte, et nous en apercevions alors au milieu des bois, à peu de distance. J'expédiai ensuite la chaloupe après les détachemens, et j'allai bientôt visiter les travailleurs. Ceux de nos gens qui étaient à terre jetèrent la seine le soir au fond de la baie, et ils prirent d'un seul coup une quantité considérable de poissons.

L'après-midi nous fûmes agréablement surpris de voir arriver huit naturels du pays et un jeune garçon, à l'endroit où nous coupions du bois : ils s'approchèrent de nous sans montrer aucune crainte, ou plutôt ils se présentèrent avec une extrême confiance; ils n'avaient point d'armes, excepté l'un d'eux qui tenait un bâton de deux pieds de large et épointé à l'une de ses extrémités. Ils se montraient dans toute la nudité et la simplicité de la nature, à moins qu'on ne veuille regarder comme une espèce d'ornement de larges piquetures qui offraient sur différentes parties de

leur corps des lignes renflées, droites ou courbes.

Ils sont d'une stature ordinaire, mais un peu mince : leur peau est noire, la chevelure de même couleur et aussi laineuse que celle des nègres de Guinée ; mais ils n'ont pas les grosses lèvres et le nez plat des noirs de l'Afrique. Leurs traits ne présentent rien de désagréable : leurs yeux nous parurent assez beaux et leurs dents bien rangées, mais très sales; les cheveux et la barbe de la plupart étaient barbouillés d'une espèce d'onguent rouge, et le visage de quelques-uns se trouva peint avec la même drogue.

Ils reçurent tous les présens que nous leur fîmes, mais ils ne témoignèrent aucune satisfaction. Lorsque nous leur donnions du pain et que nous les avertissions par signes qu'ils devaient le manger, ils le rendaient ou ils le jetaient sans même le goûter : ils refusèrent aussi des poissons éléphans[1] crus et apprêtés que nous leur offrîmes. Quand nous leur présentâmes des oiseaux, ils ne les rendirent pas, et nous comprîmes par leurs signes qu'ils aimaient beaucoup ce genre de comestible. J'avais amené deux cochons à terre dans l'intention de les abandonner au milieu des bois. Dès qu'ils furent à la portée de ces animaux, ils les saisirent par les oreilles, comme l'aurait fait un chien, et ils se disposaient à les enlever tout de

[1] L'original dit *some elephant fish*.

suite : autant que nous pûmes l'apercevoir, ils n'avaient d'autre intention que de les tuer.

Je désirais connaître l'usage du bâton que l'un des naturels tenait à sa main; je témoignai ce désir par mes gestes, et ils me comprirent : l'un deux établit un morceau de bois qui devait lui servir de but, et il lança le bâton à la distance d'environ vingt verges; mais sa dextérité ne mérita point d'éloges, car dans chacun des essais multipliés qu'il fit, le bâton alla tomber très loin du but. Omaï, afin de leur montrer combien nos armes étaient supérieures aux leurs, tira un coup de fusil en visant la marque; l'explosion les effraya tellement que, malgré nos caresses et nos soins, ils s'enfuirent au milieu des forêts : l'un d'eux fut si épouvanté qu'il laissa échapper de ses mains une hache et deux couteaux que nous lui avions donnés. Après nous avoir quittés, ils abordèrent cependant quelques hommes de *la Découverte,* qui embarquaient de l'eau : l'officier de ce détachement ne sachant ni quelles étaient leurs dispositions ni ce qu'ils voulaient, tira en l'air un coup de fusil, et ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

Ainsi se termina notre première entrevue avec les naturels du pays. Je jugeai que leur frayeur les empêcherait de se tenir assez près de nous pour observer ce qui se passait, et j'ordonnai de conduire les deux cochons au fond de la baie, à envi-

ron un mille dans les bois. Il y avait un mâle et une femelle : on les abandonna sous mes yeux au bord d'un ruisseau d'eau douce. J'avais d'abord résolu de laisser aussi à la terre de Van-Diémen, un taureau, une génisse, des chèvres et des moutons; convaincu ensuite que les naturels n'avaient pas assez d'intelligence pour sentir nos vues, et qu'ils détruiraient ces animaux, je renonçai bientôt à mon projet.

La matinée du 19 se passa dans un calme plat, qui dura toute la journée, et qui différa notre appareillage; j'envoyai un détachement sur la pointe orientale de la baie, où je voulais prendre de l'herbe; car on m'avait informé qu'on y en trouvait d'une qualité supérieure : un second détachement alla couper du bois; je descendis moi-même à terre. Nous avions vu plusieurs des naturels courant le long de la côte; ainsi, quoique leur frayeur les eût déterminés la veille à nous quitter si brusquement, ils paraissaient convaincus que nous ne leur ferions pas de mal et que nous désirions les revoir. Je voulais assister à la seconde entrevue, si nous venions à bout d'en obtenir une.

Nous eûmes à peine débarqué qu'environ vingt des naturels, parmi lesquels il y avait de jeunes garçons, arrivèrent près de nous sans aucune espèce de crainte ou de défiance : l'un d'eux était remarquable par sa difformité; il portait une bosse

énorme sur le dos; ses gestes plaisans et la gaîté que semblaient annoncer ses discours attirèrent d'ailleurs notre attention. Nous supposâmes qu'il s'efforçait de nous divertir : par malheur nous ne l'entendions pas; la langue qu'il parlait était même absolument inintelligible pour nous : elle me parut différente de celle des habitans des parties les plus septentrionales de ce pays que je rencontrai dans mon premier voyage.

Les naturels de la terre de Van-Diémen ne paraissent pas d'ailleurs aussi misérables que les peuplades rencontrées par Dampier sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande.

Trois ou quatre rangs de petites cordes, tirées de la fourrure d'un animal, flottaient autour du cou de plusieurs d'entre eux; une bande étroite d'une peau de kangurou environnait la cheville du pied de quelques autres. Je leur donnai à chacun un collier de grains de verre et une médaille. Ce présent parut leur faire plaisir : ils semblaient ne mettre aucun prix au fer ni aux outils de ce métal; ils ignoraient même l'usage des hameçons, si l'on peut établir cette opinion d'après l'indifférence avec laquelle ils regardèrent les nôtres.

Il est difficile de croire qu'une peuplade établie sur la côte de la mer, et qui ne semble tirer des productions du sol aucune partie de sa subsistance, ne connaît aucun moyen de prendre du poisson.

J'observerai seulement que nous ne les avons jamais vus occupés de la pêche, et que nous n'avons aperçu ni pirogues ni canots. Ils rejetèrent, il est vrai, l'espèce de poisson que nous leur offrîmes, mais les amas de coquilles de moules que nous trouvâmes en différens endroits près du rivage, et autour des habitations désertes situées au fond de la baie, démontrent du moins qu'ils mangent quelquefois des coquillages. Les habitations désertes dont je viens de parler étaient de petites huttes construites avec des perches et couvertes d'écorce: nous aperçûmes plusieurs gros troncs d'arbres qui avaient été creusés par le feu, et nous pensâmes avec raison que ces troncs d'arbres leur servent de temps en temps d'habitation. Nous aperçûmes des vestiges de feu dans l'intérieur ou aux environs, et partout où il y avait des amas de coquillages; c'est une preuve sûre qu'ils cuisent leurs alimens.

Je passai environ une heure avec ceux des naturels qui entouraient nos bûcherons; comme je n'avais à craindre aucune hostilité de leur part, je me rendis auprès du détachement qui coupait de l'herbe sur la pointe orientale de la baie : ce détachement avait rencontré une belle prairie. On chargea les canots devant moi, et je retournai dîner à bord où le lieutenant King arriva bientôt.

Il m'apprit que, au moment où je venais de quitter a côte, plusieurs femmes et quelques enfans abor-

dèrent nos travailleurs, et que ces femmes et ces enfans lui furent présentés. Il leur donna les bagatelles qu'il avait avec lui. Une peau de kangurou, qui n'était point apprêtée, flottait sur les épaules et autour de la ceinture des femmes : nous la jugeâmes destinée à soutenir les enfans qu'elles portent quelquefois sur leur dos, car elle ne couvrait pas les parties naturelles. Les femmes étaient d'ailleurs aussi nues et aussi noires que les hommes, et elles avaient le corps piqueté ou cicatrisé de la même manière; mais quoique leurs cheveux fussent de la même couleur et de la même nature, quelques-unes avaient la tête complétement rasée: les cheveux de plusieurs se trouvaient coupés seulement d'un côté; la partie supérieure de la tête des autres offrait une espèce de tonsure qui ressemblait à celle de prêtres catholiques. La plupart des enfans nous parurent jolis; mais nous n'eûmes pas la même opinion de la figure des femmes, et surtout de celles qui étaient avancées en âge : on m'apprit cependant que quelques officiers de *la Découverte* leur avaient adressé des hommages, qu'ils leur avaient offert des présens d'une grande valeur, et qu'ils furent repoussés avec beaucoup de dédain : je ne dirai pas si elles résistèrent par un sentiment de dédain, ou dans la crainte de déplaire aux hommes du pays; il est sûr que cette galanterie de nos messieurs n'était point agréable

aux insulaires, car un vieillard, qui s'en aperçut, ordonna tout de suite aux femmes et aux enfans de se retirer ; les femmes obéirent, mais elles montrèrent un peu de répugnance.

Cette conduite des Européens envers les femmes des peuples sauvages est très blâmable; elle inspire aux hommes du pays une jalousie qui peut nuire beaucoup au succès d'une entreprise; elle fait tort à un équipage entier, sans remplir les vues particulières des individus. J'ai vu que de pareilles avances sont assez inutiles. En général on observera, je crois, que parmi les peuplades peu civilisées où les femmes se montrent d'un accès facile, les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers; et que s'ils ne les offrent pas, on essaiera en vain de les séduire avec des présens, on cherchera inutilement des lieux écartés. Je puis assurer que cette remarque est juste pour toutes les îles de la mer du Sud où j'ai relâché. C'est donc jouer un rôle absurde, c'est compromettre sa sûreté et celle de ses camarades que de solliciter vivement, dans les voyages de long cours, des femmes qui ne veulent pas se rendre.

Avant nous on avait abordé deux fois à la terre de Van-Diémen. Elle reçut ce nom de Tasman, qui la découvrit au mois de novembre 1642. Elle n'a vu aucun navigateur européen jusqu'au mois de mars 1773, époque où le capitaine Furneaux y

toucha. Je n'ai pas besoin de dire que c'est la pointe la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande ; qu'elle forme, non un continent, mais la plus grande île du monde connu [1].

La plus grande partie du sol est d'une bonne hauteur ; on y trouve des collines et des vallées, et on y aperçoit partout cette teinte de vert qui annonce la fertilité. Le pays est bien boisé, et, si l'on peut établir son opinion d'après les apparences et d'après les observations que nous fîmes dans la baie de l'Aventure, il n'est pas mal arrosé : nous rencontrâmes de l'eau en abondance en trois ou quatre endroits de cette baie.

Le vent de nord-est est le seul auquel cette baie soit exposée ; mais comme il souffle des îles Maria, il ne peut amener une très grosse mer, et en tout la rade doit être regardée comme sûre. Le fond est net et d'une bonne tenue ; la mer y a de douze à cinq et quatre brasses de profondeur.

La table suivante indique sur la même ligne la latitude et la longitude de la baie de l'Aventure, dans la terre de Van-Diémen.

	Latit. sud.			Longit. orient.		
Baie de l'Aventure. . .	43°	21′	20″	147°	29′	0″
Pointe de Tasman. . .	43	33	0	147	28	0
Cap Méridional.	43	42	0	146	56	0
Cap Sud-ouest.	43	37	0	146	7	0
Ile Swilly.	43	55	0	147	6	0

[1] La Nouvelle-Hollande, oui ; mais la terre de Van-Diémen, non : car Bornéo est la plus grande île du globe. Aujourd'hui la Nou-

M. Anderson employa avec son activité ordinaire le peu de jours que nous passâmes dans la baie de l'Aventure à examiner le pays. Le rivage de la grève a, dit-il, environ deux milles de longueur; on y pêche à la ligne d'une manière commode : les deux vaisseaux profitèrent à diverses reprises et avec succès de cet avantage. On rencontre par derrière une plaine qui a un lac d'eau salée, ou plutôt d'eau saumâtre, dans lequel nous prîmes à la ligne de petites truites et un nombre assez considérable de brêmes blanches. Les rives longitudinales de ce lac sont parallèles à la grève; les autres cantons qui avoisinent la baie sont montueux: ils offrent, ainsi que la plaine, une seule forêt de très grands arbres, que les arbrisseaux, les fougeraies et les débris d'arbres rendent presque impénétrables : il faut en excepter néanmoins les flancs de quelques-unes des collines, où les arbres sont clair-semés, et où l'on n'a à lutter que contre une herbe grossière.

Au nord de la baie on voit un terrain bas qui se prolonge au-delà de la portée de la vue; on y aperçoit quelques touffes de bois répandues çà et là. Nous n'avons pas eu occasion d'examiner d'ailleurs en quoi il diffère du terrain des collines. Le

velle-Hollande forme une cinquième partie du monde, sous le nom d'*Océanie*, avec les îles de la mer Pacifique et l'archipel asiatique.

sol de la plaine est sablonneux, ou il offre un terrain jaunâtre et quelquefois une argile de couleur rouge. Le sol de la partie inférieure des collines est de la même espèce; mais, plus haut, et surtout dans les endroits où il y a peu d'arbres, il paraît d'un gris foncé, et nous le jugeâmes très stérile.

Les flancs des collines distillent de l'eau dans les vallées; on y trouve de petits ruisseaux en quelques endroits : ces ruisseaux suffirent pour remplir nos futailles, mais ils n'étaient pas aussi considérables que semblait le promettre l'étendue de la terre de Van-Diémen : nous en fûmes d'autant plus étonnés, qu'en tout elle est montueuse et bien boisée. Une foule d'indices annoncent que ce pays est très sec, et, sans ses bois, on pourrait peut-être le comparer aux environs du cap de Bonne-Espérance, quoique cette partie de l'Afrique gise 10 degrés plus au nord. La terre de Van-Diémen ne ressemble pas à la Nouvelle-Zélande, située à la même latitude, où la plus petite vallée offre un ruisseau considérable [1]. La chaleur paraît aussi très grande, car le thermomètre se tenait à 64 et 70 degrés, et il monta un jour à 74 [2]. Nous observâmes que les

[1] La terre de Van-Diémen a plusieurs belles rivières, mais Anderson n'avait pu les connaître, comme aussi beaucoup de productions de cette île, qui est aujourd'hui une des plus belles colonies australiennes de la Grande-Bretagne.

[2] Bien entendu qu'il s'agit du thermomètre de Fahrenheit, dont 32° répondent à zéro de Réaumur.

oiseaux, une heure ou deux après qu'on les avait tués, se couvraient de petits vers : j'attribue cet effet uniquement à la chaleur, car nous n'avons aucune raison de supposer que ce climat a une disposition particulière à putréfier les corps.

Les arbres des forêts sont d'une seule espèce, et ils s'élèvent très haut; ils sont parfaitement droits, et ils ne poussent guère de branches que vers le sommet; l'écorce en est blanche, et on dirait de loin qu'on les a pelés; elle est d'ailleurs épaisse, et on y trouve quelquefois des morceaux d'une gomme ou résine transparente, rougeâtre, et d'une saveur astringente; les feuilles sont longues, étroites et épointées; elles portent des grappes de petites fleurs blanches, dont les calices étaient répandus sur la terre en grande quantité, et mêlés avec des calices d'une autre sorte, à peu près de la même forme, mais beaucoup plus larges : d'où il paraît résulter qu'il y a deux espèces de cet arbre. L'écorce des plus petites, le fruit et les feuilles ont un goût piquant et agréable, et une odeur aromatique qui approche de celle de la menthe [1]. L'arbre a quelque affinité avec les *myrthus* des botanistes.

L'arbre le plus commun après celui-ci est petit; il n'a qu'environ dix pieds de haut; il produit beaucoup de branches; il offre des feuilles étroites, et

[1] L'original dit *pepper mint*, ce qui pourrait bien signifier *du poivre*.

une large fleur jaune et cylindrique composée d'une multitude de filamens. Lorsque cette fleur est tombée, elle laisse un fruit qui ressemble à une pomme de pin [1]. Les deux autres dont je viens de parler sont inconnus en Europe.

Les plantes ne sont pas nombreuses : je citerai entre autres une espèce de *gladiolus*, le jonc, la campanelle, le fenouil marin, l'oseille sauvage, l'herbe au lait, l'herbe à ruminer [2], la larme de Job, et quelques autres particulières à cette terre. Il y a plusieurs espèces de fougères et des mousses; mais ces mousses sont communes, ou du moins on les trouve ailleurs, et surtout à la Nouvelle-Zélande.

Le seul quadrupède que nous ayons pris est un opossum, à peu près deux fois aussi gros qu'un gros rat. Il est noirâtre dans la partie supérieure du corps, avec des teintes brunes ou couleur de rouille, et il est blanc dans la partie inférieure; le tiers de la queue, du côté de la pointe, est blanc et dégarni de poil au-dessous; il grimpe ou s'accroche sur les branches d'arbres, parce qu'il vit de baies, et il est probable que cette nudité d'une partie de la queue est une suite de ses habitudes.

Le kangurou, autre animal qu'on trouve sur les côtes plus septentrionales de la Nouvelle-Hollande,

[1] Il y a dans l'original *pine top.*
[2] Il y a dans l'original *cud weed.*

habite sûrement aussi la terre de Van-Diémen, car les naturels qui vinrent nous voir portaient des pièces de sa peau ; d'ailleurs, en courant les bois, nous vîmes à diverses reprises, mais d'une manière confuse, des animaux qui fuyaient devant nous, et nous jugeâmes, sur leur grosseur, qu'ils étaient de cette espèce [1].

Il y a plusieurs espèces d'oiseaux, mais ils sont si rares et si sauvages qu'on leur fait probablement la guerre. Les insulaires en tirent peut-être une grande partie de leur subsistance. On rencontre surtout dans les bois de grands faucons ou aigles bruns, des corneilles à peu près les mêmes qu'on trouve en Angleterre, des perroquets jaunes et de gros pigeons. Il y a aussi trois à quatre espèces de petits oiseaux, dont l'un est de l'espèce de la grive : un autre plus petit, dont la queue est assez longue, a une partie de la tête et du cou d'une belle couleur d'azur, et nous lui donnâmes le nom de *motacilla cyanea :* nous vîmes sur la côte plusieurs espèces de goëlands, un petit nombre de pies de mer noires et un joli pluvier couleur de pierre, qui avait une huppe noire : nous aperçûmes des canards sauvages autour d'un lac qui est derrière la grève, et des nigauds avaient coutume de se percher sur les arbres élevés et sans feuilles qui sont près du rivage.

[1] Il n'y a plus de doute aujourd'hui à cet égard.

Nous trouvâmes dans les bois des serpens noirâtres assez gros : nous tuâmes un gros lézard inconnu jusqu'alors ; il avait à peu près quinze pouces de long et six de tour ; le noir et le jaune étaient nuancés sur sa peau d'une manière agréable. Nous en tuâmes un autre plus petit, de couleur brune et dorée au-dessus, et de couleur de rouille au-dessous.

La mer est plus peuplée d'animaux, et les espèces y sont aussi variées que sur la terre. Le poisson éléphant ou pejegallo, dont parle le voyage de Frézier, est le plus nombreux, et quoiqu'il soit d'une qualité inférieure à la plupart des autres poissons, nous le trouvâmes bon à manger. Nous prîmes plusieurs raies, des nourrices [1], des soles, et une foule d'autres poissons.

Personne de nos équipages ne se souvenait d'avoir vu l'espèce qui est la plus nombreuse et la meilleure après le poisson éléphant : elle tient tout à la fois de la nature des poissons de forme arrondie et des poissons plats ; elle a les yeux placés très près l'un de l'autre ; l'avant-corps plat et le reste arrondi ; elle est de couleur de sable brunâtre, elle a des taches couleur de rouille dans la partie supérieure et elle est blanchâtre au-dessous ; elle est toujours couverte d'une matière visqueuse, et nous jugeâmes qu'elle vit au fond de la mer, ainsi que les poissons plats.

[1] Il y a dans l'original *nurses*.

Les rochers offrent une quantité considérable de moules et d'autres coquillages : il y a aussi un grand nombre d'étoiles de mer, de petits lépas [1] et beaucoup d'éponges. La mer jette sur la côte une espèce d'éponge qui est d'une texture très délicate; celle-ci n'est pas commune : nous en distinguâmes une seconde, qui est le *spongiya dichotoma*.

Nous recueillîmes sur la grève une foule de jolies têtes de méduse et la *laplysia* puante ou le lièvre marin, dont le suc a, selon l'observation de quelques auteurs, la propriété d'enlever les poils; les *laplysia* que nous rencontrâmes ne produisaient pas cet effet.

Les insectes, quoique peu nombreux, sont très variés; des sauterelles, des papillons et plusieurs espèces de petites teignes, dont les couleurs nous parurent nuancées d'une manière agréable, s'offrirent à nos yeux : il y a deux espèces de mouches de dragon [2], des taons, des mouches de chameau [3], plusieurs espèces d'araignées et quelques mouches scorpion; mais celles-ci sont rares. La famille la plus incommode, quoiqu'elle ne soit pas très multipliée, est celle des mousquites; je ne dois point oublier une grosse fourmi noire, dont les morsures

[1] Dans l'original *limpets*.
[2] L'original dit *dragon's flies*.
[3] On lit dans l'original *camel's flies*.

causent des douleurs presque insupportables : heureusement ces douleurs se calment bientôt. Le *proboscis* venimeux des mousquites produit aussi une douleur très vive.

Les naturels que nous abordâmes n'avaient point ce regard farouche, ordinaire aux peuplades qui se trouvent à ce point de civilisation; ils paraissaient au contraire doux et joyeux, et ils ne nous montrèrent ni réserve ni jalousie. Cette familiarité et cette gaîté de caractère peuvent venir de ce qu'ils ont peu de chose à perdre et à garder.

Nous ne pouvons guère parler de leur vivacité ou de leur intelligence; rien n'annonce qu'ils possèdent la première qualité à un degré remarquable, et ils semblent doués de moins de pénétration encore que les habitans de la Terre de Feu, qui ne manquent point de matériaux, mais qui n'ont pas assez d'esprit pour se faire des vêtemens [1] et se défendre contre la rigueur du climat. Le petit bâton grossièrement épointé que portait l'un d'eux, est la seule chose qui indiquât de leur part un travail mécanique. Quelques-uns avaient des bandes de peau de kangurou attachées sur le pied avec des lanières; mais nous n'avons pu savoir si ces bandes

[1] L'expérience a depuis démontré que ces naturels ne veulent pas de vêtement. Les Anglais ont maintes fois tenté de leur en faire adopter, et ils n'ont pu y réussir. On a vu quelques-uns de ces sauvages, auxquels on venait d'offrir des culottes, les porter sur leur tête au lieu de s'en servir comme nous.

de peau leur tiennent lieu de souliers, ou s'ils voulaient seulement couvrir une plaie. Les piquetures et les découpures de leurs bras et de leur corps, ces lignes renflées ou cicatrices qui ont différentes longueurs et différentes directions, et qui se trouvent assez élevées au-dessus de la surface de la peau, annoncent une sorte d'adresse; il est difficile d'imaginer la méthode qu'ils emploient pour exécuter cette singulière broderie. En voyant des hommes qui leur ressemblaient si peu et des choses qui leur étaient absolument étrangères, ils ne témoignèrent aucune surprise; ils montrèrent de l'indifférence pour les dons que nous leurs fîmes; ils ne parurent attentifs à rien, et il n'est pas besoin de citer d'autres preuves de l'engourdissement de leur esprit.

Leur teint est d'un noir sale et moins foncé que celui des nègres d'Afrique; il paraît qu'ils en augmentent la noirceur en se barbouillant le corps, car dès qu'ils touchaient quelque chose de propre, tel que du papier blanc, ils le salissaient. Leur chevelure est complétement laineuse; comme ils y mettent beaucoup de graisse mêlée avec un enduit rouge ou avec de l'ocre, elle est grumelée ou divisée en petites parties, ainsi que celle des Hottentots. Leurs cheveux ne bouclent point par un effet de cet usage; car j'examinai la tête d'un petit garçon qui n'avait jamais été enduite, et je re-

connus que ces cheveux étaient naturellement tels que je les ai décrits ailleurs. Leur nez est large et plein, quoiqu'il ne soit pas aplati. La partie inférieure de leur visage s'avance en saillie, comme celle de la plupart des insulaires de la mer du Sud que j'ai vus; en sorte qu'une ligne perpendiculaire, tombant du haut de la tête, couperait une partie beaucoup plus considérable du menton, que sur le visage d'un Européen. Leurs yeux sont d'une grandeur médiocre; il y a moins de blanc que dans les nôtres, et, sans être ni vifs ni perçans, ils donnent à leur physionomie un air de franchise et de bonne humeur. Leurs dents sont larges; elles ne sont ni égales ni bien rangées: elles ne me semblèrent pas d'un blanc aussi parfait que celles des nègres; mais j'ignore si la saleté n'en altérait pas la blancheur naturelle. Leur bouche est un peu trop grande; elle l'est peut-être moins qu'elle ne le paraît, parce qu'ils portent leur barbe longue et qu'ils l'enduisent de peinture ainsi que leurs cheveux : leur corps est d'ailleurs bien proportionné, quoique leur ventre soit un peu gros; cela peut venir de ce qu'ils ne se serrent jamais; car il faut observer que dans la plupart des autres pays on porte des ceintures plus ou moins fortes. La posture qu'ils aiment le mieux est de se tenir debout, la partie supérieure du corps un peu recourbée en avant, et l'une des mains tra-

versant le dos et saisissant l'autre bras qui tombe nonchalamment.

On observe ici ce que les anciens poëtes nous disent des faunes et des satyres qui habitaient des troncs d'arbres. Nous trouvâmes au fond de la baie de misérables charpentes recouvertes d'écorce qui méritaient à peine le nom de huttes; mais ces pauvres demeures ne semblaient pas avoir été construites seulement pour un séjour passager, et nous rencontrâmes une multitude de gros arbres creusés qui offraient un meilleur asile. A l'aide du feu ils avaient pratiqué dans les troncs un espace de six ou sept pieds de hauteur : les foyers d'argile que nous y vîmes, et autour desquels quatre ou cinq personnes pouvaient s'asseoir [1], démontrent qu'ils les habitent quelquefois. Ces habitations sont très durables, car ils ont soin de laisser entier un des côtés de l'arbre, ce qui suffit pour y entretenir une sève aussi abondante que dans les autres.

Les naturels de la terre de Van-Diémen sont sans doute de la même race que ceux des parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, quoiqu'ils n'aient pas la vue mauvaise et deux dents de moins à la mandibule supérieure, comme ceux que vit

[1] Tasman trouva dans la baie de Frédéric-Henri, voisine de celle de l'Aventure, deux arbres, dont l'un avait deux brasses, et l'autre deux brasses et demie de tour; les branches ne commençaient qu'à 60 ou 65 pieds de terre.

Dampier sur la côte ouest de ce pays, et quoique la description de ceux que j'aperçus sur la côte orientale, durant mon premier voyage, ne leur convienne pas à bien des égards. Si leur langue n'est pas la même, cette circonstance ne forme point une difficulté insoluble; car la conformité du langage de deux peuplades qui vivent éloignées l'une de l'autre prouve bien qu'ils viennent d'une souche commune, mais la différence des idiomes n'est pas une preuve du contraire.

§ 7.

Traversée de la terre Van-Diémen à la Nouvelle-Zélande. Relâche dans le canal de la Reine Charlotte. Diverses entrevues avec les naturels du pays. Détails qu'ils nous donnèrent sur le massacre de l'équipage du canot de *l'Aventure*. Détails sur le chef qui fut à la tête des assassins. Détails sur les deux jeunes gens qui s'embarquèrent à la suite d'Omaï. Remarques sur les habitans.

Le 30 janvier 1777, à huit heures du matin, nous appareillâmes et sortîmes de la baie de l'Aventure. Bientôt après il s'éleva une forte tempête, qui fut annoncée par l'abaissement du mercure dans le baromètre; elle fut suivie d'une chaleur presque insupportable. Le thermomètre monta, dans un instant, d'environ 70 à près de 90 degrés : la chaleur se trouva de si courte durée, que nous l'attribuâmes à des vapeurs brûlantes que la brise

chassait devant elle; quelques personnes de nos équipages ne s'en aperçurent pas.

Nous continuâmes notre route à l'est jusqu'à la nuit du 6 au 7 février, et il ne nous arriva rien qui mérite d'être cité. A cette époque, un des soldats de *la Découverte* tomba dans les flots, et on ne le revit plus : c'était le second accident de cette espèce arrivé au capitaine Clerke depuis son départ d'Angleterre.

Le 10 nous découvrîmes la terre de la Nouvelle-Zélande. Je manœuvrai sur le cap Farewell. Après l'avoir doublé, on porta sur l'île Stephens, que nous atteignîmes à neuf heures du soir. Le 12, à dix heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans le canal de la Reine Charlotte, à l'endroit où nous avions mouillé durant mon premier voyage. Je ne voulais pas perdre de temps, et nos opérations commencèrent l'après-midi du même jour. On débarqua les futailles vides, et on nettoya un terrain suffisant pour y établir les deux observatoires, pour y dresser les tentes de nos gardes et de ceux de mes gens qui seraient obligés de passer la nuit à terre.

Nous fûmes à peine mouillés que plusieurs pirogues arrivèrent aux vaisseaux : les naturels qui osèrent monter à bord furent en petit nombre; j'en fus d'autant plus surpris qu'ils nous connaissaient tous. Parmi les insulaires qui s'opiniâtraient

à demeurer dans leurs pirogues, je distinguai un homme que j'avais traité avec une amitié particulière lors de ma dernière relâche : ni mes démonstrations d'amitié, ni mes présens ne purent le déterminer à venir près de moi. Je cherchai les motifs de cette réserve; ils imaginaient sans doute que j'abordais sur leurs côtes afin de venger la mort des matelots et des soldats du capitaine Furneaux qu'ils avaient massacrés. Omaï qu'ils voyaient à mes côtés était sur *l'Aventure* lorsque cette malheureuse affaire eut lieu; il leur en parla tout de suite, ils durent le reconnaître, et ils sentirent bien que je ne l'ignorais pas. Je fis tous les efforts possibles pour les convaincre que je ne leur voulais point de mal, et que la vengeance ne m'engagerait pas à rien entreprendre contre eux. Je ne sais si cette promesse les frappa, mais il est sûr que bientôt ils ne montrèrent plus la même défiance.

Le 13, chacun des vaisseaux dressa une tente sur le même terrain où j'avais établi autrefois mon petit camp : on disposa aussi les observatoires, et MM. King et Baily commencèrent leurs observations, dont le but principal était de déterminer le mouvement journalier des garde-temps. J'envoyai à terre le reste des futailles; les tonneliers et un nombre suffisant de matelots allèrent les réparer et les remplir. Je chargeai deux hommes de brasser de la bière de pin, et j'ordonnai aux charpentiers

et à ses aides de couper du bois : un autre détachement recueillit de l'herbe pour notre bétail, et ceux qui demeurèrent à bord s'occupèrent du radoub des vaisseaux et de l'arrangement des vivres et des munitions. Chacun fut employé d'une manière utile pendant notre séjour ici. Je donnai une garde de dix soldats de marine à ceux qui se trouvaient sur la côte, et je fis distribuer des armes à tous les travailleurs. M. King et deux ou trois sous-officiers se tinrent d'ailleurs constamment auprès d'eux : lorsque j'envoyais un canot à une distance considérable des vaisseaux, j'avais soin de l'armer, et de le mettre sous la conduite de ceux de mes officiers qui m'inspiraient le plus de confiance, et qui connaissaient le mieux les naturels. Durant mes autres relâches, je n'avais jamais pris ces précautions, et je suis intimement convaincu qu'elles n'étaient pas nécessaires; mais après le massacre des dix hommes de *l'Aventure*, après celui du capitaine Marion et de quelques-uns de ses gens dans la baie des îles [1], il était impossible de n'avoir pas un peu d'inquiétude.

Si les Zélandais crurent d'abord que nous venions les punir de leur barbarie, ils ne tardèrent pas à changer d'opinion ; car, dès ce jour même, un grand nombre de familles arrivèrent des différentes parties de la côte, et s'établirent près de

[1] En 1772. Voyez t. IV, p. 401.

nous. Excepté l'espace que renfermait notre petit camp, tous les terrains de cette anse où l'on pouvait dresser une hutte se trouvèrent occupés. Ils ne nous disputèrent point celui que nous avions pris, mais ils vinrent y enlever les débris de quelques vieilles cabanes, et ils se servirent des matériaux pour en construire de nouvelles.

On est étonné de la promptitude avec laquelle ils contruisent ces huttes : j'en ai vu élever plus de vingt sur un espace qui, une heure auparavant, était couvert d'arbrisseaux et de plantes. Ils apportent ordinairement avec eux une partie des matériaux, et ils trouvent le reste sur les terrains qu'ils choisissent. J'ai assisté au débarquement d'une petite peuplade, et à la construction d'un de ces villages : au moment où les pirogues atteignirent le rivage, les hommes sautèrent à terre, ils se mirent en possession d'une plaine, ils arrachèrent les plantes et les arbrisseaux, et ils dressèrent une partie de la charpente des huttes sans perdre une minute; ils retournèrent ensuite à leurs pirogues, ils débarquèrent leurs armes, ils les établirent contre un arbre où ils les placèrent de manière à pouvoir les saisir dans un instant. J'observai qu'aucun d'eux ne négligea cette précaution : tandis que les hommes contruisaient les cabanes, les femmes ne demeuraient pas oisives; quelques-unes veillaient sur les pirogues, d'autres sur les

provisions et le petit nombre de leurs meubles, d'autres rassemblaient du bois sec pour faire du feu et préparer le dîner. Les enfans et les vieillards furent assez occupés sur ces entrefaites : je leur jetai les grains de verre et toutes les bagatelles que j'avais dans mes poches; le plus adroit les ramassait, et ce petit jeu les divertissait beaucoup.

Ces huttes de passage les garantissent très bien du vent et de la pluie, et les naturels ne veulent pas autre chose. Je remarquai qu'en général et peut-être toujours, la même tribu ou famille s'associe, et élève des cabanes communes : aussi avons-nous vu fréquemment leurs villages, ainsi que celles de leurs bourgades qui se trouvent les plus étendues, partagés en différens quartiers par des palissades de peu de hauteur et par des barrières.

Les Zélandais qui s'établirent près de nous, nous procurèrent de grands avantages : plusieurs allaient tous les jours à la pêche, lorsque le temps le permettait, et ils échangeaient ordinairement la meilleure partie de leurs poissons. Ce supplément, joint à ce que nous prenions au filet ou à la ligne, fut si considérable, que le poisson ne nous manqua guère durant notre relâche; nous ne manquâmes pas non plus d'autres rafraîchissemens : on servit constamment aux équipages des deux vaisseaux du céleri, du cochléaria et des pois cuits avec des tablettes de bouillon, et on leur donna

de la bière de pin. Si quelques-uns de nos gens avaient des germes de scorbut, cette nourriture ne tarda pas à les guérir ; mais à notre arrivée dans le canal de la Reine Charlotte, il n'y avait que deux hommes sur les cadres des deux vaisseaux ; ils étaient à bord de *la Résolution.*

Indépendamment de ceux des naturels qui s'établirent près de nous, nous reçûmes la visite d'une multitude d'autres, dont la résidence n'était pas éloignée, et de quelques-uns qui habitaient l'intérieur du pays : ils apportèrent à notre marché des outils et des instrumens, du poisson et des femmes. Les matelots montraient une sorte de dégoût pour les Zélandaises, et ils ne se souciaient pas ou ils craignaient de former des liaisons avec elles. Ce fut un bonheur ; car je n'ai pas ouï dire qu'aucun de mes gens ait quitté son poste pour aller dans les habitations de l'île.

Je tolère les liaisons avec les femmes, parce que je ne puis les empêcher ; mais je ne les encourage jamais, parce que j'en redoute les suites. On dit, je le sais, que les commerces amoureux font la sûreté des navigateurs parmi les peuples sauvages : ils offrent peut-être ces avantages aux hommes qui par nécessité ou par choix veulent s'établir sur des terres nouvellement découvertes; mais, en général, il n'en est pas ainsi des voyageurs tels que nous, et ces sortes de liaisons perdent plus de

monde qu'elles n'en sauvent. Serait-il raisonnable d'attendre autre chose, puisque les femmes ne se livrent aux navigateurs que par intérêt, et sans ressentir ni estime ni attachement pour eux? mon expérience sur ce point est assez étendue, et je n'ai jamais vu un exemple du contraire.

Parmi les naturels qui n'étaient pas établis près de nous, et qui cependant vinrent nous voir, je distinguai un chef, appelé Kahoora; on m'apprit qu'il avait dirigé la troupe des guerriers qui assommèrent le détachement du capitaine Furneaux, et qu'il avait lui-même tué M. Rowe : d'après ce que me dirent de lui la plupart de ses compatriotes, il était plus redouté que chéri : on ne se contenta pas de me répéter qu'il était un méchant homme, quelques-uns m'engagèrent à diverses reprises à lui donner la mort, et ils parurent bien surpris de ce que je ne me rendais pas à leurs instances; car selon leurs principes de morale il était juste de le tuer. Mais j'aurais pu exterminer la race entière, si j'avais suivi les conseils de cette espèce que je reçus : les habitans de tous les villages ou hameaux me prièrent chacun à leur tour de détruire leurs voisins. Il n'est pas aisé de concevoir les motifs d'une animosité si terrible, et elle prouve d'une manière frappante jusqu'à quel point ces malheureuses peuplades sont divisées entre elles : je suis sûr que je ne me mépris pas sur l'intention des na-

turels qui m'adressèrent des prières si étranges; car Omaï, dont la langue naturelle est un dialecte de celle de la Nouvelle-Zélande, et qui entendait parfaitement bien tout ce qu'on me disait, me servait d'interprète.

Le 15 février j'allai dans mon canot examiner les districts qui offraient la meilleure herbe; je voulais voir ensuite l'Hippa ou le village fortifié, situé à la pointe sud-ouest de Motuara, et les lieux que nous avions convertis autrefois en jardins. Je trouvai l'Hippa désert; mais les maisons et les palissades avaient été réparées : elles me parurent en bon état, et d'autres indices m'annonçaient qu'il avait été habité peu de temps auparavant. Il est inutile de décrire ici cette espèce de forteresse; j'en ai assez parlé dans la relation de mon premier voyage, à laquelle je renvoie mes lecteurs.

Lorsque *l'Aventure* relâcha pour la première fois en 1773 dans le canal de la Reine Charlotte, M. Baily établit son observatoire à cet endroit, et lui et les hommes qui l'accompagnèrent plantèrent à leurs heures de loisir plusieurs des graines de nos jardins. Je n'en trouvai pas le moindre vestige : il est vraisemblable que les naturels détruisirent ces plantations, afin d'y construire des huttes quand le village fut rebâti; car les autres jardins plantés par le capitaine Furneaux produisaient des choux, des ognons, des poireaux, du pour-

pier, des radis, de la moutarde, des patates, etc., quoiqu'ils fussent entièrement couverts des herbes sauvages du pays. Les patates venaient du cap de Bonne-Espérance, le changement de sol les avait beaucoup améliorées; et si les Zélandais les soignaient un peu, elles seraient supérieures à celles qu'on recueille dans la plupart des autres contrées. Les naturels les aiment beaucoup, et cependant il me fut démontré qu'ils n'ont pas pris la peine d'en planter une seule, et que, sans la difficulté de nettoyer le terrain où nous les avions semés jadis, il n'en resterait aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes que nous avions laissées parmi eux.

Le 16, à la pointe du jour, je m'embarquai avec un détachement qui allait cueillir de l'herbe pour notre bétail : j'emmenai cinq canots; le capitaine Clerke, plusieurs des officiers, Omaï et deux des naturels m'accompagnèrent. Nous remontâmes le canal l'espace d'environ trois lieues, et nous débarquâmes ensuite sur la bande orientale, à un endroit où j'avais été durant mon second voyage; nous y trouvâmes de l'herbe en abondance, et on en chargea deux bateaux.

En redescendant le canal nous voulûmes voir l'anse de l'Herbe, où les gens du capitaine Furneaux avaient été massacrés. J'y rencontrai mon vieil ami Pedro qui ne m'avait presque pas quitté

lors de ma dernière relâche dans ce canal. Mon second Voyage en fait mention : lui et un autre de ses compatriotes se présentèrent sur la grève, armés de leurs patoos et de leurs piques, et ils nous reçurent avec un air de cérémonie. J'ignore si cette réception leur fut dictée par la politesse ou par la crainte : je crus qu'elle annonçait de la frayeur; s'ils en éprouvaient réellement, les présens qu'ils reçurent de moi la dissipèrent bientôt : mes largesses engagèrent deux ou trois personnes de cette tribu à s'approcher de nous; la plupart des autres se tinrent si éloignés que nous ne pûmes distinguer leur figure.

Tandis que nous étions à cet endroit nous eûmes la curiosité d'apprendre des détails sur la mort tragique de nos dix compatriotes, et Omaï nous servit d'interprète. Pedro et les autres naturels auxquels nous nous adressâmes répondirent à toutes nos questions sans montrer aucune réserve, et comme des hommes qui ne craignent pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens. Nous savions déjà qu'aucun d'eux n'avait eu part au massacre : ils nous dirent que nos gens dînaient environnés de plusieurs des naturels, que quelques-uns de ceux-ci volèrent en cachette, ou enlevèrent publiquement du pain et du poisson; que notre détachement irrité frappa les voleurs, que la querelle s'échauffa, et que les deux Zélandais furent

tués par l'explosion de deux fusils; qu'avant que nos gens pussent en tirer un troisième, ou rechargeassent ceux qui venaient de lâcher leur coup, les Zélandais se précipitèrent sur notre petite troupe, qu'ils l'accablèrent par leur nombre, et assommèrent tous ceux qui la composaient. Pedro et ses compagnons, après avoir raconté l'histoire du massacre, nous montrèrent le lieu de la scène: c'est au coin de l'anse à main droite. Pour nous indiquer l'heure où elle se passa, ils nous firent voir l'endroit où se trouvait le soleil, et ce dut être assez tard dans l'après-dînée. Ils nous montrèrent aussi la place où mouillait le canot; il paraît qu'il était à environ deux cents verges de celle où dînait l'équipage : un nègre du capitaine Furneaux le gardait.

D'autres nous dirent que ce nègre fut la cause de la querelle, et qu'elle arriva de la manière suivante. L'un des naturels ayant volé quelque chose dans le canot, le nègre lui donna un vigoureux coup de bâton : le Zélandais poussa des cris qui furent entendus de ses compatriotes; ceux-ci, imaginant qu'il était tué, fondirent à l'instant sur les étrangers qui, n'ayant pu gagner la mer ni s'armer assez tôt pour échapper au danger qui les menaçait, périrent de la main de leurs sauvages ennemis.

Nous demeurâmes dans l'anse de l'herbe jusqu'au soir, et après avoir chargé de foin, de céleri et de

cochléaria, etc., le reste de nos canots, nous nous rembarquâmes, afin de retourner à bord. Nous avions déterminé Pedro à lancer sa pirogue à la mer, et à nous accompagner; mais à peine eûmes-nous quitté le rivage que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité du nord-ouest, ce qui l'obligea de regagner la terre : nous continuâmes notre route, et ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes les vaisseaux. Quelques-uns des canots n'arrivèrent qu'à une heure du matin; heureusement qu'ils furent rentrés à cette époque, car nous essuyâmes bientôt une véritable tempête entremêlée d'une forte pluie; de sorte que nos travaux se trouvèrent suspendus durant la journée du 17 ; l'ouragan cessa le soir, et le vent qui passa à l'est amena le beau temps.

Nous reprîmes nos travaux le lendemain; les naturels conduisirent leurs pirogues au large et se mirent à pêcher. Pedro vint s'établir près de nous avec toute sa famille. Matahouah est le véritable nom de ce chef; celui de Pedro lui avait été donné par quelques-uns de nos gens durant mon second voyage, et je l'avais ignoré jusqu'alors. Il était connu de ses compatriotes sous l'une et l'autre de ces dénominations.

Nous essuyâmes le 20, dans la matinée, un second ouragan du nord-ouest; il ne fut pas aussi long que le premier, mais les coups de vent qui venaient des

collines étant beaucoup plus forts, nous fûmes obligés d'abattre les vergues et les mâts de hune; et, malgré cette précaution, nous eûmes bien de la peine à affronter l'orage. Ces ouragans sont ici très communs, et quelquefois très violens et très incommodes. Les montagnes voisines, toujours surchargées de vapeurs alors, augmentent l'impétuosité du vent et changent sa direction, de telle manière que deux rafales ne viennent jamais de suite du même point du compas, et que, plus on est près de la côte, plus on en ressent les effets.

Le 21 nous reçûmes la visite d'une tribu ou famille composée d'environ trente personnes qui venaient du haut du canal. Je ne les avais jamais vues. Le chef était âgé d'environ quarante-cinq ans, et sa physionomie annonçait la franchise et la joie. En général, les hommes, les femmes et les enfans avaient de beaux traits, et je n'ai pas rencontré une aussi belle race à la Nouvelle-Zélande.

A cette époque plus des deux tiers des habitans du canal s'étaient établis autour de nous. Une foule d'entre eux se rendaient chaque jour aux vaisseaux ou dans notre camp. Ils venaient surtout aux tentes lorsque les matelots fondaient la graisse de nos veaux marins. Ils semblaient aimer l'huile plus passionnément encore que les Groënlandais; ils mettaient du prix, même à l'écume qu'on ôtait de la chaudière, même à la lie déposée au fond des tonneaux. Quel-

ques gouttes d'huile puante étaient pour eux une friandise agréable, ils la demandaient avec une ardeur extrême, et je jugeai qu'ils n'en boivent pas souvent.

Le 23 nous avions embarqué la quantité d'herbages et de foin que nous crûmes nécessaire à notre bétail, jusqu'à notre arrivée à Taïti, et les deux vaisseaux avaient assez d'eau et de bois : on abattit les tentes, et on reconduisit à bord tout ce que nous avions porté sur la côte. Le lendemain nous appareillâmes et nous sortîmes de l'anse. Le vent n'était pas bon; je m'aperçus que le jusant finirait avant que nous eussions débouqué le canal, et nous mouillâmes de nouveau un peu en dehors de l'île Motuara, afin d'attendre une occasion plus favorable de passer le détroit.

Tandis que nous démarrions pour remettre à la voile, beaucoup de Zélandais vinrent nous dire adieu, ou plutôt chercher à obtenir de nous de nouveaux présens. Deux chefs me demandèrent des chèvres et des cochons. Je donnai à l'un deux chèvres, un mâle et une femelle, avec leur chevreau; et à l'autre deux cochons, un verrat et une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup sur leur parole. J'appris à cette occasion que les animaux envoyés à terre par le capitaine Furneaux étaient tombés bientôt après entre les mains des naturels.

et qu'il n'en restait aucun; mais je ne pus rien savoir sur ceux que j'avais laissés à mon second voyage dans la baie de l'ouest et dans l'anse des Cannibales. Tous les insulaires avec qui je causai convinrent cependant que les bois situés derrière l'anse du vaisseau renfermaient des volailles qui y vivaient dans l'état sauvage ; et les deux Zélandais qui s'embarquèrent sur mon bord m'informèrent ensuite que Tiratou, chef du pays, très aimé de ses compatriotes, avait beaucoup de coqs et de poules et une des truies.

Quand j'arrivai à la Nouvelle-Zélande j'avais résolu d'y laisser non-seulement des chèvres et des cochons, mais des moutons et un jeune taureau, avec deux génisses, si je trouvais un chef assez puissant pour les garder et les défendre, ou un endroit solitaire qui me donnât lieu de croire que les naturels ne les découvriraient pas. Mais je ne rencontrai ni l'un ni l'autre, et Tringoboohee que je vis dans mon second voyage, et qui à cette époque me parut un personnage de si grande importance, ne vivait plus. Il avait été tué cinq mois auparavant avec soixante-dix personnes de sa tribu, et rien n'indiquait autour de nous une tribu assez nombreuse pour avoir une supériorité de forces sur les autres tribus du pays. J'aurais manqué mon but en donnant ces animaux à une famille dénuée de la force nécessaire; car dans une contrée comme

celle-ci, où la propriété est si incertaine, ils seraient bientôt devenus la proie d'une peuplade victorieuse; on aurait séparé les mâles des femelles, ou bien on les aurait tués ; et vraisemblablement ces deux choses auraient eu lieu. J'ai laissé à la Nouvelle-Zélande dix ou douze cochons à différentes époques, outre ceux qu'y déposa le capitaine Furneaux, et à moins qu'il n'arrive un concours d'événemens bien fâcheux, les navigateurs y trouveront un jour ces quadrupèdes dans l'état sauvage ou dans l'état de domesticité.

Nous fûmes à peine mouillés près de Motuara, que trois ou quatre pirogues remplies de naturels arrivèrent de la bande sud-est du canal. Nous achetâmes une quantité considérable des productions et des ouvrages du pays. Kahoora, le chef des guerriers qui massacrèrent les dix hommes du capitaine Furneaux, montait une des pirogues. C'était la troisième fois qu'il venait nous voir, sans montrer la plus légère frayeur. J'étais sur la côte lorsqu'il se rendit auprès de *la Résolution*, et je fus de retour à bord au moment où il partait. Omaï, qui m'avait accompagné à terre, l'aperçut; il le dénonça tout de suite, et il me conjura de le faire tuer à coups de fusil. Ce n'est pas tout : il adressa la parole à Kahoora, et il le menaça de le poignarder de sa propre main s'il avait la hardiesse de revenir.

Le Zélandais fut si peu effrayé de ces menaces,

qu'il revint le lendemain avec toute sa famille, composée de vingt personnes, y compris les femmes et les enfans. Omaï m'en avertit de nouveau, et il me demanda s'il devait l'engager à monter à bord. Je lui répondis qu'il le pouvait. Bientôt après il amena ce chef dans ma chambre, et il me dit : « Voilà « Kahoora, tuez-le. » Mais oubliant ses menaces de la veille, ou craignant que je ne le chargeasse de l'exécution, il se retira tout de suite. Cependant il reparut bientôt, et voyant Kahoora sur ses pieds, il s'écria d'un ton de reproche : « Pourquoi ne le « tuez-vous pas? Vous m'assurez qu'on pend en « Angleterre l'homme qui en tue un autre ; ce « barbare en a tué dix, et vous ne voulez pas lui « donner la mort, quoique la plupart de ses compa- « triotes le désirent. » Quoique cela fût juste, l'éloquence assez solide d'Omaï me fit rire. Je lui enjoignis de demander au Zélandais pourquoi il avait tué le détachement du capitaine Furneaux. Kahoora, effrayé par cette question, étendit ses bras en suppliant et baissa la tête; il avait l'air d'un homme surpris dans une embuscade, et je suis persuadé qu'il s'attendait à mourir sur l'heure. Mais il reprit sa gaîté dès le moment où je promis de ne pas attenter à sa personne. Il ne semblait pas disposé néanmoins à répondre à notre question, et il fallut lui répéter, à diverses reprises, que je ne me vengerais pas. Lorsqu'il eut obtenu le pardon dont il croyait avoir

besoin, il eut le courage d'avouer qu'un de ses compatriotes ayant voulu échanger une hache de pierre, l'Anglais à qui il l'offrit s'en empara, et refusa ensuite de la rendre ou d'en payer la valeur; que le propriétaire de la hache se saisit de quelques morceaux de pain comme d'un équivalent, et que la querelle s'engagea.

La plupart des naturels que nous avions rencontrés depuis notre arrivée à la Nouvelle-Zélande savaient bien, comme je l'ai déjà dit, que je n'ignorais pas la manière barbare dont ils avaient traité les dix hommes du capitaine Furneaux, et ils comptaient sûrement que je tuerais Kahoora; non-seulement ils semblaient le désirer, mais ils témoignèrent beaucoup de surprise en voyant ma modération à cet égard. Il en était instruit, ainsi que moi, et je fus très étonné à mon tour qu'il osât se mettre si souvent en mon pouvoir. Lorsqu'il vint nous voir tandis que les vaisseaux mouillaient dans l'anse, il put se fier au nombre de ses amis qui l'accompagnaient, et se croire en sûreté; mais il nous fit ses deux dernières visites dans des circonstances plus défavorables. Nous étions mouillés à l'entrée du canal, assez loin de la côte; il n'avait aucun secours à espérer de l'île; il ne devait pas compter qu'il réussirait à prendre la fuite si je voulais l'arrêter. Cependant, après le premier mouvement de crainte que lui causa une de nos questions, dont

j'ai parlé plus haut, loin d'éprouver du trouble et du malaise, il aperçut dans la grande chambre le portrait de l'un de ses compatriotes, et il nous pria de faire le sien. Il se tint assis, sans témoigner aucune impatience, jusqu'à ce que M. Webber l'eût achevé. Je dois dire que j'admirai son courage, et que je fus flatté de la confiance que je lui inspirais. Ce que j'avais répondu à ceux de ses compatriotes qui me pressaient de le tuer le tranquillisait; je les assurais en effet que j'avais toujours été l'ami d'eux tous, et que je le serais toujours, à moins qu'ils ne se conduisissent de manière à changer mes dispositions à leur égard; que je ne pensais plus aux dix hommes assommés par eux, que ce crime était trop ancien, et que je n'en avais pas été témoin; mais que s'ils formaient jamais une seconde tentative de cette espèce, ils verraient tomber sur eux tout le poids de mon ressentiment.

Avant d'arriver à la Nouvelle-Zélande, Omaï avait formé le projet d'emmener aux îles de la Société un des naturels de ce pays. Il trouva bientôt une occasion de l'exécuter. Un Zélandais, d'environ dix-sept ou dix-huit ans, appelé Taweiharooa, lui proposa de l'accompagner, et il vint s'établir sur mon bord. Je fis d'abord peu d'attention à cet arrangement; j'imaginai que le Zélandais nous quitterait lorsque nous serions sur le point d'appareiller, et lorsqu'il aurait profité des largesses d'Omaï : m'a-

percevant enfin qu'il était bien décidé à s'embarquer avec nous, et ayant appris qu'il était fils unique d'un chef mort, que sa mère vivait encore, et qu'on la respectait, je craignis qu'Omaï n'eût trompé ce jeune homme et ceux qui s'intéressaient à lui, en leur laissant l'espoir ou les assurant qu'on le reverrait. Je leur déclarai, d'une manière positive, que si Taweiharooa suivait son dessein, il ne reverrait jamais sa patrie. Mon discours ne parut faire aucune impression. La veille de notre départ, Tiratoutou, mère du jeune homme, arriva à bord dans l'après-dîner, sans doute afin de recevoir de nouveaux présens d'Omaï. Elle demeura avec son fils jusqu'à la nuit. Ils se séparèrent avec toutes les démonstrations de tendresse qu'on peut attendre d'une mère et d'un fils qui se quittent pour jamais. Elle dit qu'elle ne verserait plus de larmes, et elle ne tint que trop sa parole, car lorsqu'elle revint le jour suivant faire à son fils ses derniers adieux, elle parut fort gaie tout le temps qu'elle demeura à bord, et elle s'en alla sans montrer aucune émotion.

Taweiharooa, afin de voyager d'une manière convenable à sa naissance, se proposait d'emmener un autre jeune homme en qualité de domestique; celui-ci demeura sur notre bord jusqu'au moment où il vit les préparatifs de notre départ; ses parens vinrent le redemander à cette époque, mais

il fut remplacé le lendemain par un petit garçon âgé de neuf ou dix ans, et appelé Kokoa. Le père de Kokoa me le présenta : je crois qu'il aurait quitté son chien avec moins d'indifférence. Il s'empara du peu de vêtemens que portait l'enfant, et il le laissa complétement nu. J'avais pris des peines inutiles pour leur faire comprendre que Taweiharooa et Kokoa ne reviendraient plus à la Nouvelle-Zélande, ni leurs parens ni aucun des naturels ne s'inquiétaient de leur sort. D'après cette insouciance, d'après la persuasion où j'étais que les jeunes voyageurs ne perdraient rien en s'établissant aux îles de la Société, je consentis aux arrangemens d'Omaï.

Mes observations, et les détails que m'ont donné Taweiharooa et d'autres, prouvent que les habitans de la Nouvelle-Zélande vivent dans des transes continuelles : la plupart des tribus croient avoir essuyé des injustices et des outrages de leurs voisins, et elles épient sans cesse l'occasion de se venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles, et le désir de cet abominable repas est peut-être une des principales causes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années un moment favorable, et qu'un fils ne perd jamais de vue l'injure faite à son père. Pour exécuter leur horrible dessein, ils se glissent pendant

les ténèbres au milieu de leurs ennemis; s'ils les surprennent, ce qui, je crois, arrive peu, ils leur donnent la mort à tous, et ils n'épargnent pas même les femmes et les enfans. Lorsque le massacre est achevé, ils mangent les vaincus sur le lieu même où s'est passé la boucherie; ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent, et ils s'en régalent ensuite chez eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils sont découverts avant d'avoir exécuté leur sanguinaire projet, ils s'enfuient ordinairement à la sourdine, on les poursuit, et on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connaissent point cette modération qui donne quartier ou qui fait des captifs, en sorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre, et cette manière de la conduire si destructive de la population, les rendent très attentifs, et il est rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandais qui ne soit pas sur ses gardes. Il est impossible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance; la conservation de leur vie et leur bonheur dans l'autre monde en dépendent; car, selon leur système religieux, l'âme de l'homme dont le corps est mangé par l'ennemi est condamnée à un feu éternel; tandis que les âmes de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainsi que les âmes de ceux qui

meurent de mort naturelle, vont habiter avec les dieux. Je leur demandai s'ils mangeaient ceux de leurs amis qui étaient tués à la guerre, mais dont les corps ne tombaient pas au pouvoir de l'ennemi. Ils parurent étonnés de ma question; ils me répondirent que non : ils témoignèrent même une sorte d'horreur sur l'idée qu'elle présentait. Ils enterrent communément leurs morts; mais s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger, ils les jettent à la mer.

On ne trouve point parmi eux de moraïs, ni rien qui ressemble à un lieu destiné au culte public, et les pratiques de la religion ne les rassemblent jamais; mais ils ont des prêtres qui adressent des prières aux dieux, et qui les conjurent de protéger des affaires temporelles : par exemple, une entreprise contre une tribu ennemie, une pêche.

Je n'ai pu m'instruire de leurs principes religieux; mais, quels qu'ils soient, ils prennent dès l'enfance la ferme habitude de ne point s'en écarter. Le jeune homme qui devait accompagner Taweiharooa m'offrit sur cela une preuve frappante : il s'abstint de manger la plus grande partie du jour parce qu'on lui avait coupé les cheveux. Nous employâmes vainement toute sorte de moyens pour le faire manquer à sa résolution. Afin de le tenter nous lui offrîmes les choses qu'il aimait le plus. Il nous répondit que l'eatooa le tuerait s'il mangeait

quelque chose ce jour-là. Cependant, vers le soir, les besoins de son estomac l'emportèrent sur les préceptes de sa religion, et il se permit un peu de nourriture, mais en petite quantité. Avant que ceci se passât j'avais conjecturé souvent que les Zélandais ont des idées superstitieuses sur les cheveux : j'en avais vu à diverses reprises une quantité assez considérable, attachés à des branches d'arbres, près de quelques-unes des habitations ; mais je n'ai jamais rien appris de détaillé là-dessus.

Malgré l'état de division et de guerre dans lequel vivent les Zélandais, les voyageurs qui traversent un canton sans avoir de mauvais desseins sont bien reçus et régalés durant leur séjour ; mais on exige qu'ils ne demeurent pas plus de temps qu'il n'en faut pour terminer leurs affaires : ces voyageurs sont surtout des marchands qui vendent du poenammoo ou du talc vert. On dit que cette pierre se trouve seulement à un endroit qui porte son nom, et qui est situé vers le fond du canal de la Reine Charlotte, à un ou deux jours de chemin au plus du port où mouillaient nos vaisseaux. Je regrettai beaucoup de manquer de loisir ; je serais allé voir le district d'où l'on tire cette pierre, car on nous en raconta cent histoires fabuleuses, dont aucune ne paraissait vraisemblable. Ceux des naturels qui montraient le plus d'intelligence essayèrent de nous convaincre, mais ils n'en vinrent pas à bout : ils

nous dirent, par exemple, que le poenammoo vient d'un poisson qu'ils harponnent, qu'ils traînent ensuite au rivage, où ils l'attachent et où il se change en pierre. Ils avouaient tous qu'on le ramasse dans un grand lac ou dans une mare; et, si l'on peut former ici quelque conjecture, il est probable que les torrens l'amènent du haut des montagnes et le déposent sous l'eau. Les naturels appellent ce lac *Tavai poenammoo,* c'est-à-dire l'eau du Talc vert. Ils donnent ce nom au district voisin, et non pas à l'île la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande, comme je l'ai supposé dans la carte et le discours de mon premier voyage.

La polygamie est autorisée parmi eux : on rencontre souvent un homme qui a deux ou trois femmes. Les femmes sont nubiles de bonne heure. Celles qui ne se marient pas paraissent vivre dans l'abandon; elles ont beaucoup de peine à pourvoir à leur subsistance; dénuées de protecteurs, elles se trouvent sans cesse à la merci de quiconque a de la force.

Les Zélandais semblent satisfaits du peu de connaissances qu'ils possèdent; ils n'essaient en aucune manière de les étendre, et leurs observations ou leurs recherches annoncent un esprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inspirent pas ce degré de surprise qu'il serait naturel d'imaginer, et leur attention n'est jamais fixée un moment. Ils for-

maient quelquefois, il est vrai, un cercle autour d'Omaï, qu'ils aimaient beaucoup; mais ils écoutaient ses discours comme des gens qui ne comprennent point et qui ne se soucient point de comprendre ce qu'on leur dit.

Un naturel nous assura qu'on trouve à la Nouvelle-Zélande des serpens et des lézards d'une grandeur énorme. D'après ce qu'il nous dit des lézards, ils doivent être de huit pieds de longueur, et aussi gros que le corps d'un homme. Il ajouta qu'ils saisissent et dévorent quelquefois les naturels; qu'ils se tapissent dans des trous creusés sous terre, et qu'on les y tue en faisant du feu à l'ouverture des terriers. Nous ne pûmes nous méprendre sur l'espèce de l'animal, car il le dessina assez exactement sur le papier : il traça aussi la figure des serpens, afin de nous expliquer sa pensée.

Quoique la relation de mes deux premiers voyages offre un grand nombre de détails sur ce pays et sur ses habitans, on sera sûrement bien aise de lire les remarques de M. Anderson, qui confirment ou qui corrigent ce que j'ai dit ailleurs. Il m'avait accompagné trois fois dans le canal de la Reine Charlotte durant ma seconde expédition. Ainsi le chapitre suivant est le résultat des observations des quatre relâches.

§ 8.

Remarques de M. Anderson sur les districts de la Nouvelle-Zélande, voisins du canal de la Reine Charlotte; sur le sol, le climat, le temps, les vents, les arbres, les plantes, les oiseaux, les poissons et les autres animaux. Description des habitans, de leur figure, de leurs vêtemens, de leur parure, de leurs maisons, de leurs pirogues, des alimens dont ils se nourrissent et de la manière de les apprêter, des arts qu'ils connaissent, de leurs armes, de leurs cruautés envers les captifs. Observations sur plusieurs de leurs usages.

Tous les environs du canal de la Reine Charlotte sont extrêmement montueux; de grosses collines à sommets émoussés y commencent au bord de la mer. L'œil aperçoit sur les flancs des collines, jusqu'à une distance considérable, des vallées ou plutôt des empreintes des vagues qui n'ont point de profondeur, et qui du côté du rivage aboutissent à une petite anse dont la grève est de sable ou de caillou. On trouve derrière cette grève un terrain plat de peu d'étendue : c'est là que les naturels bâtissent ordinairement leurs cabanes; la position en est d'autant plus commode, que chacune des anses offre un joli ruisseau poissonneux [1] qui a son embouchure dans l'Océan.

Les bases des montagnes, du moins dans la partie qui regarde la côte, sont d'un grès cassant et jaunâtre, qui prend une teinte de bleu aux endroits

[1] On y trouve de petites truites.

où il est battu par les flots; il se prolonge en couches horizontales ou obliques; on y remarque de légères veines de quartz grossier qui sont peu éloignées les unes des autres, et qui suivent communément la direction du grès. Le terrain ou le sol qui couvre le grès et le quartz est aussi d'une couleur jaunâtre; il ressemble à de la marne, et en général il a d'un à deux pieds de profondeur.

L'abondance des productions indique assez la fertilité du sol. Excepté un petit nombre de collines qui sont voisines de la mer et revêtues d'arbrisseaux, toutes les autres présentent une seule forêt de grands arbres qui s'élèvent avec une vigueur qu'on ne peut imaginer sans les avoir vus, et qui offrent une majestueuse perspective à ceux dont l'esprit fait admirer les grands ouvrages de la nature.

La température agréable du climat contribue sûrement beaucoup à cette force peu commune de la végétation. Quoique l'époque de notre relâche répondît au mois d'août des contrées d'Europe, l'air ne fut jamais trop chaud, et le thermomètre ne monta qu'à 66 degrés [1]. Le froid de l'hiver est aussi modéré, car au mois de juin 1773, qui correspon-

[1] Il faut se souvenir que les Anglais emploient dans leur thermomètre la division de Fahrenheit, et non pas celle de Réaumur. 66 degrés Fahrenheit répondent à environ 15 degrés Réaumur, et 48 degrés à environ 7 degrés au-dessus de glace.

dait à notre mois de décembre, le mercure ne tomba pas au-dessous de 48 degrés; les arbres conservaient alors leur verdure comme en été, et je crois qu'ils gardent leur feuillage jusqu'à ce que la sève du printemps en pousse un nouveau.

En général, on y jouit d'un beau temps; on y souffre quelquefois du vent et de la pluie, mais les orages et les pluies ne durent pas plus d'un jour, et il ne paraît pas qu'ils soient jamais excessifs. On n'y trouve point comme dans les autres pays de vestiges des torrens qui se précipitent des collines, et les ruisseaux s'enflent peu, si l'on en juge par leurs lits. J'ai relâché quatre fois dans le canal de la Reine Charlotte, et j'ai observé que les vents du sud, vers la partie de l'est, sont ordinairement modérés et accompagnés d'un ciel nébuleux ou de pluie : ceux du sud-ouest soufflent avec force, et ils sont aussi accompagnés de pluie, mais il est rare qu'ils aient de la durée. Les vents du nord-ouest sont les plus communs, et quoique souvent assez forts, un ciel pur les accompagne presque toujours: en un mot, si cette partie de la Nouvelle-Zélande n'était pas trop montueuse, ce serait une des plus belles contrées du globe : on couperait en vain les bois; les districts défrichés seraient moins propres aux pâturages qu'un terrain plat, et la culture y serait toujours difficile, car on ne pourrait y employer la charrue.

Les grands arbres qui couvrent les collines sont de deux espèces: les uns, du diamètre de nos sapins les plus gros, croissent à peu près de la même manière; mais les feuilles et les petites baies qu'ils portent sur leurs pointes ressemblent davantage à celles de l'if: c'est de ceux-là que nous tirions de la bière. Nous donnions d'abord une forte décoction aux feuilles, et nous les laissions ensuite fermenter avec de la thériaque ou du sucre: les hommes de l'équipage qui avaient bu de la bière du pin d'Amérique ne la trouvaient guère meilleure. L'autre espèce diffère peu de l'érable; elle est souvent d'une grosseur considérable, mais elle ne nous procura que du bois de chauffage; car elle est, ainsi que la première, trop pesante pour des mâts, des vergues, etc.

Les arbres offrent des espèces plus variées sur les petites plaines qui sont derrière les grèves. Nous en distinguâmes deux qui portent un fruit de la grosseur des pommes; l'un de ces fruits est jaune et appelé *karraca* par les naturels, et l'autre est noir, et les insulaires le nomment *maitao;* quoique les Zélandais les mangent, quoique nos matelots les aient imités, leur saveur n'est pas agréable. Le premier fruit croît sur de petits arbres qui sont toujours en face de la mer; le second se cueille sur des arbres plus gros, qu'on trouve dans l'intérieur de

la forêt, et dont nous coupâmes un grand nombre, afin d'avoir du bois de chauffage.

Il y a une espèce de philadelphus sur les hauteurs qui s'avancent dans la mer : on y aperçoit aussi un arbre qui porte des fleurs ressemblantes à celles du myrte; ses feuilles, tachetées et de forme ronde, ont une odeur désagréable. La décoction des feuilles du philadelphus nous tint lieu de thé; nous le trouvâmes d'un goût et d'une odeur agréables, et on pourrait le substituer au thé qui nous vient de la Chine et du Japon.

Parmi les plantes qui nous furent utiles, je dois compter le céleri sauvage, très abondant dans presque toutes les anses, surtout lorsque les naturels ont habité le canton; et une autre que nous avions coutume d'appeler *cochléaria*, quoiqu'elle diffère entièrement de celle qui porte ce nom en Europe. Cette espèce de cochléaria est bien préférable à la nôtre pour l'usage ordinaire, et on peut la reconnaître à ses feuilles dentelées et aux petites grappes de fleurs blanches qu'elle offre à son sommet. Tous les jours on en faisait cuire, ainsi que du céleri sauvage, avec du froment broyé dans un moulin; et, jointe au bouillon des tablettes, elle servait de déjeuner aux équipages : on leur en donnait encore avec de la soupe aux pois pour leur dîner. Nous mangions quelquefois ces plantes en salade, ou apprêtées comme des légumes : elles étaient

bonnes de toutes les manières; le poisson ne nous ayant jamais manqué, je puis dire que les rafraîchissemens furent peu inférieurs à ceux qu'on trouve dans les relâches célèbres par les nourritures animales et végétales qu'elles offrent aux navigateurs.

Les plantes connues que nous rencontrâmes sont le liseron ordinaire et grossier, la morelle, l'ortie (elles ont l'une et l'autre la grosseur d'un petit arbre), une véronique buissonneuse qu'on aperçoit près de toutes les grèves, des chardons, le berceau de la Vierge [1], le vanelloë [2], le saule français, l'euphorbia, le bec de grue, le cudweed [3], le jonc de taureau, le lin, la panacée, la morelle ou belle-de-nuit d'Amérique, la sanguinaire, des ronces, l'eufraise et le senecon; mais elles diffèrent toutes de celles que nous voyons en Europe: il y a aussi des polypodes, des scolopendres, et environ vingt autres espèces de fougères particulières à la Nouvelle-Zélande, plusieurs sortes de mousses rares et propres à ce pays, outre un grand nombre de plantes dont les usages ne sont pas encore connus, et dont on ne peut donner la description que dans un livre de botanique.

[1] Il y a dans l'original *Virgin's bower*; c'est la *Clematis recta* de Linnée.

[2] C'est le nom qu'elle a dans l'original: c'est peut-être le vanilier.

[3] Herbe du ruminant.

L'une de ces dernières mérite cependant que j'en fasse ici mention; car les naturels en tirent leurs vêtemens, et elle produit un lin soyeux, plus beau que celui d'Angleterre, et vraisemblablement au moins aussi fort. Elle croît partout aux environs de la mer, et en quelques endroits assez avant sur les collines: elle forme des faisceaux ou des touffes; elle a des feuilles qui ressemblent à des joncs; elle porte sur une longue tige des fleurs jaunâtres, qui sont remplacées par une longue cosse ronde, remplie de graines noires, petites et lustrées [1]. Il y a de plus une espèce très abondante de poivre long, qui possède faiblement cette saveur aromatique pour laquelle on estime le poivre. On rencontre fréquemment dans les bois un arbre qui de loin ressemble au palmier, mais dont on aperçoit la différence à mesure qu'on approche. La plupart des arbres et des plantes avaient perdu leurs fleurs à l'époque de notre relâche, et nous reconnûmes qu'en général ils portent des baies; j'en ai recueilli des échantillons d'au moins trente sortes: l'un des arbrisseaux en particulier produit des baies rouges: il approche beaucoup du liseron [2], il croît autour des arbres et s'étend de l'un à l'autre, de manière à rendre les bois presque absolument impénétrables.

[1] Il s'agit vraisemblablement du formium.

[2] L'original dit *supple jack*, espèce de jonc pliant.

Il y a beaucoup d'oiseaux, et, ainsi que les productions végétales, leurs espèces sont presque toujours particulières à la Nouvelle-Zélande. Quoiqu'il soit difficile de les suivre, parce que la terre est couverte de sous-bois et de plantes grimpantes qui rendent les promenades très pénibles, cependant un homme qui se tient à la même place peut en tuer dans un jour la quantité nécessaire à la nourriture de sept ou huit personnes. Voici les noms des principaux : les gros perroquets bruns à tête blanche ou grisâtre; les perroquets verts au front rouge; les gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs au ventre et verts dans le reste du corps, avec le bec et les pieds rouges. On y trouve deux espèces de coucous : la première, aussi grosse que notre coucou ordinaire, est de couleur brune tachetée de noir; la seconde, aussi petite qu'un moineau, est d'un vert éclatant au-dessus, et agréablement ondoyé d'or, de vert, de brun et de blanc au-dessous : l'une et l'autre sont rares. Les oiseaux dont je vais parler sont plus abondans; l'un d'eux, qui est noir avec des teintes verdâtres, se fait remarquer par une touffe de plumes blanches et bouclées qu'il porte sous la gorge, et nous l'appelions le *poy*[1].

On en trouve un second plus petit, noir, qui a

[1] On lui a donné ce nom à cause de sa touffe de plumes qui ressemble aux fleurs blanches que les Taïtiens portent à leurs oreilles, et qu'ils appellent *poowa*.

le dos et les ailes brunes, et deux ouïes au-dessous de la racine du bec. Nous lui donnâmes le nom de *petit wattle-bird*[1], pour le distinguer d'une autre espèce de la grosseur du pigeon ordinaire, que nous appelâmes le *grand oiseau à cordon :* celui-ci a deux larges membranes jaunes et pourpres à la racine du bec ; il est noir ou plutôt bleu, et il ne ressemble point au petit oiseau à cordon; il a la racine du bec épaisse, courte, crochue et d'une forme peu commune. On voit beaucoup de gros becs de la grandeur d'une grive, de couleur brune avec une queue rougeâtre : il ne faut pas oublier un petit oiseau verdâtre qui est presque le seul chantant, mais qui suffit pour produire des sons si mélodieux et si variés, que nous nous croyions environnés de cent espèces différentes d'oiseaux lorsqu'il faisait entendre son ramage près de nous : d'après cette propriété singulière nous l'avons nommé *le moqueur.* Il y a d'ailleurs trois ou quatre oiseaux plus petits; l'un de ceux-ci ressemble exactement à notre rouge-gorge par sa figure et ses mœurs peu sauvages; mais il est noir dans les parties où le nôtre est brun, et blanc aux endroits où le rouge-gorge d'Angleterre est rouge. Il y en a un second peu différent, mais plus petit; on en remarque un troisième qui déploie en éventail sa longue queue à

[1] Le petit oiseau à cordon bleu ou du bengali.

mesure qu'il s'approche, et qui gazouille quand il est perché. On aperçoit des martins-pêcheurs à peu près de la grosseur de nos martins-pêcheurs, mais leur plumage est moins joli et ils sont rares.

On rencontre autour des rochers des pies de mer noires à bec rouge et des nigauds huppés couleur de plomb, dont les ailes et les épaules sont tachetées de noir, et le reste de la partie supérieure du corps d'un noir velouté nuancé de vert. Il nous arriva fréquemment de tuer des oiseaux de ces deux espèces, ainsi que d'autres nigauds plus communs, noirs au-dessus et blancs au-dessous, qui font leurs nids sur des arbres, où ils se perchent de temps en temps plus d'une douzaine à la fois. Les environs de la côte offrent d'ailleurs un petit nombre de goëlands de mer, des hérons, blancs quelquefois, mais rarement, des canards sauvages, un petit pluvier de sable, et des alouettes de terre. On voit aussi se promener sur le canal un assez grand nombre de pinguins noirs dans la partie supérieure du corps, blancs sur le ventre : une foule de plongeons noirs nagent autour du même canal. Nous tuâmes deux ou trois râles bruns ou jaunâtres, nuancés de noir, qui vivent aux environs des ruisseaux, et qui sont presque aussi gros qu'une volaille ordinaire. J'ajouterai à cette liste une seule bécassine que nous tirâmes, et qui diffère peu de celle d'Europe; nous ne vîmes pas d'autre gibier.

En jetant la seine nous prîmes des mulets et des poissons éléphans, avec quelques soles et des carrelets; mais les naturels nous vendirent surtout une espèce de brème de mer qui est couleur d'argent, et qui a une tache noire sur le cou; de gros congres et un poisson qui ressemble beaucoup à la brème, mais qui pèse cinq, six ou sept livres. Il est noirâtre, il a le bec épais, et les habitans du pays le nomment *mogge*. Nous prîmes le plus communément à l'hameçon et à la ligne un poisson noirâtre de la grosseur d'une merlus, appelé *charbonnier* [1] par les naturels, mais différent de celui qu'on connaît en Europe sous le même nom, et un autre de la même grandeur, rougeâtre, et qui avait un peu de barbe : nous appelâmes celui-ci *night-walker*, ou *promeneur de nuit*, parce que nous le prenions pendant la nuit; une espèce de petit saumon, de gurnard, de la raie et des nourrices, tombèrent de temps en temps dans nos filets, et les Zélandais nous apportèrent quelquefois des paraeutas, une petite espèce de maquereau, des poissons perroquets, des leather jackets [2], et un autre très rare presque de la forme d'un dauphin; il est de couleur noire, ses mandibules sont fortes et osseuses, et ses nageoires de derrière s'allongent

[1] Il y a dans l'original *cod-fish;* c'est la morue ou la stockfish.

[2] *Leather jackets* veut dire *jaquettes de cuir;* mais j'ignore le nom français de ce poisson.

beaucoup aux extrémités. Tous ces poissons, excepté le dernier, sur lequel nous ne pouvons rien dire, parce que nous ne le goûtâmes pas, sont bons à manger; mais le mogge, le petit saumon et le charbonnier sont supérieurs aux autres.

Les rochers offrent une quantité considérable d'excellentes moules; on en trouve une qui n'est pas commune, et qui a plus d'un pied de longueur. Il y a aussi des pétoncles enterrés dans le sable des petites grèves, et en quelques endroits des huîtres très petites et d'une bonne saveur. J'ai remarqué dix ou douze autres espèces de coquillages, des limaces de mer, des lépas et de très belles oreilles de mer. J'ai vu aussi un coquillage qui s'attache aux plantes, d'autres productions marines, tels que le frai de poisson, les étoiles de mer, etc., dont plusieurs sont particulières à la Nouvelle-Zélande. Les naturels nous vendirent des écrevisses de mer, dont la grandeur égalait celles de nos homards les plus gros, et des sèches dont ils se nourrissent.

Les insectes sont très rares : nous ne vîmes que deux espèces de mouches de dragon, quelques papillons, de petites sauterelles, diverses araignées, de petites fourmis noires et une multitude de mouches de scorpion, dont le bourdonnement se faisait entendre partout au milieu des bois : la mouche de sable, très nombreuse et presque aussi

incommode que la moustique, est le seul insecte malfaisant.

Nous n'avons point aperçu de reptiles, si ce n'est deux ou trois espèces de petits lézards qui ne font point de mal [1].

Il est singulier que sur une île aussi étendue on ne rencontre d'autres quadrupèdes qu'un petit nombre de rats et une espèce de chien-renard qui vit dans l'état de domesticité.

Le règne minéral n'offre rien qui soit digne d'être cité, si on excepte un jaspe vert ou une pierre serpentine dont les Zélandais font leurs outils et leurs ornemens. Ils estiment beaucoup cette substance, et ils ont sur sa formation des idées superstitieuses qu'il nous fut impossible de comprendre. Ils disent qu'on la trouve dans une grande rivière, ou dans un grand lac situé bien loin au sud. Il nous parut, d'après leur témoignage, qu'on l'y rencontre en couches peu épaisses ou peut-être en morceaux détachés, comme nos pierres à fusil. Nous en achetâmes un morceau d'environ dix-huit pouces de long, d'un pied de large et de près de deux pouces d'épaisseur, encore semblait-il être le fragment d'un morceau plus considérable.

[1] Anderson parle, dans un recueil séparé de notes, du reptile monstrueux de l'espèce des lézards, sur lequel les deux Zélandais qui s'embarquèrent à la suite d'Omaï donnèrent des détails insérés plus haut.

Les naturels n'excèdent pas la stature ordinaire des Européens, et en général ils ne sont pas aussi bien faits, surtout dans la partie des bras, des jambes et des cuisses. Cela vient peut-être de ce qu'ils demeurent accroupis trop long-temps, et de ce que les collines et les montagnes du pays les empêchent de se livrer au genre d'exercice qui contribue à rendre le corps droit et bien proportionné. Cette dernière remarque souffre néanmoins plusieurs exceptions; quelques-uns d'entre eux présentent une très belle carrure et des muscles forts; mais j'en ai vu peu qui eussent de l'embonpoint.

La couleur de leur peau varie depuis le noir assez foncé jusqu'à une teinte jaunâtre ou olive; leurs traits ne sont pas non plus uniformes; quelques-uns ressemblent à des Européens. Ils ont en général le visage rond, les lèvres pleines et le nez épaté vers la pointe; mais leurs lèvres ne sont pas grosses, et leur nez n'est point aplati comme celui des nègres; je ne me souviens pas d'avoir vu un nez véritablement aquilin. Leurs dents sont d'une largeur ordinaire, blanches et bien rangées; ils ont les yeux grands, d'une extrême mobilité, ce qui paraît un effet de l'habitude. Leur chevelure est noire, droite et forte, communément coupée sur le derrière de la tête, et relevée en touffe sur le crâne. Celle de quelques-uns boucle naturellement, et on rencontre des cheveux châtains. En général

la physionomie des jeunes gens est ouverte et assurée; mais celle de la plupart des hommes d'un âge mûr est sérieuse : elle annonce assez souvent de la mauvaise humeur et de la réserve, surtout s'ils sont étrangers. Les femmes sont plus petites que les hommes, mais leurs formes ou leurs traits ne sont guère plus gracieux.

Le vêtement des deux sexes est le même ; les hommes et les femmes se couvrent d'une pièce d'étoffe qui a environ cinq pieds de long et quatre de large. Ils la fabriquent avec le lin soyeux dont j'ai parlé. C'est la plus importante et la plus compliquée de leurs manufactures, quoiqu'elle ne consiste que dans une multitude de nœuds : afin d'embellir cet habit, ils y mettent des morceaux de peau de chien, ou ils en façonnent le tissu en compartimens. Deux coins de la pièce d'étoffe passent sur les épaules, et s'attachent sur la poitrine, avec le reste qui couvre le corps : une ceinture de natte tient le vêtement assujetti autour du ventre. L'étoffe est quelquefois chargée de grandes plumes d'oiseaux, qui paraissent tissues avec le lin, ou de peau de chien : ils ne se couvrent pas d'une autre manière. Un grand nombre d'entre eux portent sur ce premier vêtement des nattes qui descendent des épaules aux talons; mais le manteau le plus ordinaire est un chapelet de cette plante, de la nature des joncs dont j'ai fait men-

tion. La corde du chapelet se place autour du cou, et les franges des joncs tombent de tous côtés jusqu'au milieu des cuisses : lorsqu'ils ont ce manteau et qu'ils se tiennent assis dans leurs pirogues ou sur la côte, on les prendrait pour de grosses pierres grises, si leurs têtes noires ne fixaient pas l'attention du spectateur.

Ils nouent leurs cheveux de plumes ou de peignes d'os et de bois garnis de perles, ou de fibres de plantes entrelacées. Les hommes et les femmes suspendent à leurs oreilles, qui sont percées ou plutôt fendues, de petits morceaux de jaspe, d'étoffe ou de grains de verre, quand ils peuvent s'en procurer. Quelques-uns, mais en petit nombre, ont un trou dans la partie inférieure du cartilage du nez. Nous n'y avons jamais vu de parure ; l'un des Zélandais y passa une baguette, afin de nous montrer que le trou servait à cet usage. Ils laissent croître leur barbe, mais ils aimaient beaucoup à la faire raser.

Le visage de quelques-uns est piqueté; on y voit des lignes spirales et d'autres dessins de couleur noire ou bleu foncé; mais nous ne savons pas si c'est un caprice de leur vanité ou une marque particulière de distinction : les femmes ne sont piquetées que sur les lèvres ou sur quelques parties du menton. Les deux sexes enduisent souvent leurs visages et leurs têtes d'une peinture rouge qui pa-

raît être de l'ocre martial mêlé avec de la graisse: les femmes portent quelquefois autour du cou des dents de requin ou de longs grains, qui nous parurent être des os de la cuisse d'un petit oiseau, taillés sous cette forme, ou un coquillage étranger du pays : un petit nombre d'entre elles avaient des tabliers triangulaires, ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre de perle, et garnis d'une double et d'une triple rangée de cordes pour les attacher. J'ai aperçu des chapeaux ou des bonnets de plumes d'oiseaux, qu'on peut regarder comme une invention de leur goût pour la parure, car ils ne sont pas dans l'usage de se couvrir la tête.

Ils habitent les bords des petites anses dont j'ai fait la description plus haut. Ils y vivent en communauté, au nombre de quarante ou cinquante : les familles sont quelquefois séparées les unes des autres; mais, dans ce dernier cas, leurs cabanes, en général très mauvaises, se trouvent contiguës. La meilleure hutte que j'aie vue avait à peu près trente pieds de long, quinze de large et six de haut, et elle était bâtie exactement sur la forme des granges de nos campagnes; la charpente de l'intérieur avait de la force et de la régularité : des rameaux d'osier tenaient solidement attachées les parties qui étaient alternativement grosses et petites, et peintes en rouge et en noir : la poutre du

faîte me parut assez forte, et les gros joncs qui composaient le dedans de la toiture se trouvaient rangés parallèlement et d'une manière très soignée: l'une des extrémités offrait un petit trou carré qui servait de porte, mais par où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant sur ses genoux, et près de celui-là, un second beaucoup plus petit qui semblait destiné à l'évaporation de la fumée; car je n'aperçus point d'autre soupirail : je jugeai qu'il n'y avait pas dans le pays de meilleure habitation, et qu'elle était occupée par un des principaux personnages. La plupart des autres étaient plus petites de moitié : elles excédaient rarement quatre pieds de hauteur; elles garantissaient du vent et de la pluie, mais leur construction était mauvaise.

Un petit nombre de paniers ou de sacs, dans lequel les naturels mettent leurs hameçons de pêche, et d'autres bagatelles, en formaient tout l'ameublement. Les Zélandais s'y tiennent assis autour du feu; il est probable qu'ils y dorment aussi sans autre couverture que celle qu'ils portent durant le jour, peut-être même la quittent-ils la nuit, car il faut peu de monde pour échauffer des huttes aussi étroites.

Ils tirent de la pêche la plus grande partie de leur subsistance; ils emploient des filets de différentes espèces et des hameçons de bois, dont la pointe est garnie d'un os aiguisé, mais d'une forme

si bizarre qu'un étranger les juge d'abord peu propres à l'usage auquel ils sont destinés. Il paraît qu'ils changent de domicile lorsque le poisson devient rare, ou lorsqu'une raison quelconque les dégoûte de l'endroit où ils sont établis; nous vîmes en effet des habitations dans des cantons où il n'y en avait point durant notre second voyage, et même celles que nous rencontrâmes alors étaient désertes.

Leurs pirogues sont bien faites; les bordages sont élevés les uns sur les autres, et attachés avec de fortes baguettes d'osier; afin de prévenir les voies d'eau, ils revêtissent les coutures de longues lattes : quelques-unes ont cinquante pieds de longueur, et elles sont si larges qu'on peut les manœuvrer sans balancier; mais les plus petites en ont ordinairement un. Souvent ils en réunissent deux à l'aide d'un radeau; c'est ce que nous appelions les doubles pirogues : elles portent de cinq à trente hommes, et quelquefois davantage : on y voit fréquemment une grosse tête assez bien sculptée et chargée de peinture; cette figure semble représenter un homme à qui une violente colère donne des contorsions : les pagaies sont longues de quatre ou cinq pieds, étroites, et elles se terminent en pointe : lorsqu'ils rament en mesure, la pirogue marche très vite : la voile, qu'ils déploient rarement, est une natte de forme triangulaire, dont

la partie la plus large est placée au haut du mât.

Ils n'ont d'autre manière d'apprêter leurs poissons que de les rôtir, ou plutôt de les cuire au four; car ils ne savent pas les faire bouillir. Ils cuisent de même des racines et une partie de la tige d'une grande fougère, dans un gros trou qu'ils creusent en terre : ils fendent ensuite ces racines et ces tiges, et ils trouvent dans l'intérieur une belle substance gélatineuse qui ressemble à de la poudre de sagou bouillie, et qui est plus ferme. Ils mangent aussi une seconde racine de fougère plus petite qui paraît leur tenir lieu de pain, car ils la sèchent, et ils l'emportent avec des quantités considérables de poissons secs, quand ils emmènent leurs familles, ou qu'ils s'éloignent beaucoup de leurs habitations : ils la battent jusqu'à ce qu'elle soit un peu amollie, ils la mâchent alors, ils rejettent les grosses fibres, et le reste a une saveur douce et farineuse qui n'est point du tout désagréable.

Lorsqu'ils n'osent point aller en mer, ou peut-être dans les temps où ils ne se soucient point de poisson, ils mangent des moules et des oreilles de mer; ils déposent les coquilles près de leurs cabanes, et elles y forment de grands tas. Ils viennent à bout quelquefois de tuer des râles, des pinguins et des nigauds, qui servent à varier leur nourriture. Ils élèvent d'ailleurs un nombre considérable

de chiens pour les tuer un jour, mais on ne peut regarder le chien comme un article principal de leur régime diététique. Comme il n'y a pas à la Nouvelle-Zélande la moindre trace de culture, il résulte de ces observations que les naturels n'ont guère d'autres ressources pour subsister que la mer, laquelle est à la vérité très prodigue en leur faveur.

Leur corps étant couvert de graisse et leurs habits n'étant jamais lavés, ils exhalent une odeur désagréable, et leurs repas sont aussi malpropres que leurs personnes. Nous les avons vus manger la vermine qui est assez abondante sur leur tête.

Ils buvaient de l'huile avec une extrême avidité. Lorsqu'on fondit aux tentes la graisse rance des veaux marins que nous gardions depuis près de deux mois, ils se pressèrent autour des chaudières, comme des enfans qui voient des friandises, et, à bord du vaisseau, ils ne se contentèrent pas de vider les lampes, ils avalèrent encore les mèches et la partie de ces mèches qui était enflammée. Quoique la terre de Van-Diémen semble offrir peu de subsistance, ses habitans ne voulurent pas même goûter notre pain, au lieu que les Zélandais le mangèrent d'une manière très vorace ; si nous leur en offrions des morceaux qui tombaient en pourriture, ils s'en montraient avides. On ne doit pas expliquer ces faits par la grossièreté

de leur sens du goût, car je leur ai vu flairer des choses que nous mangions, et les jeter ensuite avec un dégoût marqué.

Ils paraissent avoir autant d'esprit d'invention et d'adresse de main-d'œuvre qu'aucune des peuplades qui se trouvent au même point de civilisation, car ils font, sans instrumens métalliques, leurs meubles, leurs vêtemens et leurs armes : leurs ouvrages ont de l'élégance et de la force, et ils sont de plus très commodes. Leur principal outil a la forme de nos doloires, et il est, ainsi que le ciseau et la gouge, de cette pierre serpentine verte ou de ce jaspe dont j'ai déjà parlé : ils ont quelques outils d'une pierre noire, polie et très solide. Ils excellent surtout dans la sculpture, et ils en mettent sur chacun de leurs meubles. L'avant de leurs pirogues en particulier en offre de temps en temps qui annoncent un bon goût de dessin, une application et une patience extraordinaires ; leurs cordages de pêche sont aussi forts et aussi bien faits que les nôtres, et leurs filets égalaient en beauté ceux de nos vaisseaux. La fabrique de leurs outils est ce qui doit leur coûter le plus de peine, car la pierre en est extrêmement dure, et nous conjecturâmes que, pour la façonner, ils la frottent toujours sur une autre, et que cette opération est bien longue. Une coquille, un morceau de pierre à fusil ou de jaspe leur tient lieu de cou-

teau : ils ne connaissent d'autre vrille qu'une dent de requin fixée à une petite pièce de bois : ils ont de petites scies ; ce sont des dents de poissons découpées en pointes saillantes, qu'ils attachent à la partie convexe d'un morceau de bois proprement sculpté ; ils nous dirent qu'ils s'en servent seulement pour diviser les corps de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles.

Il n'y a pas sur le globe de peuplade plus sensible aux injures et plus disposée à la vengeance : ils sont d'ailleurs insolens lorsqu'ils ne craignent pas d'être punis ; et ce défaut est si contraire à l'esprit de la véritable bravoure, qu'on doit peut-être regarder leur ardeur à venger une injure comme l'effet plutôt d'un caractère féroce que d'une grande valeur : ils paraissent aussi soupçonneux et défians ; dans leur première visite ils ne venaient jamais à la hanche des vaisseaux, ils se tenaient sur leurs pirogues à quelque distance pour observer nos mouvemens, ou délibérer s'il était convenable d'exposer leurs personnes : ils volent tout ce qui leur tombe sous la main, s'ils ont la plus légère espérance de n'être pas découverts, et je suis persuadé qu'ils se permettraient beaucoup de friponneries s'ils croyaient pouvoir les faire en sûreté ; car ils ne voulaient pas nous laisser examiner les choses qu'ils nous apportaient, et ils se réjouissaient lorsqu'ils croyaient nous avoir trompés.

On doit s'attendre à quelques-uns de ces vices parmi des peuplades où il y a peu de subordination, et où par conséquent on trouve peu de lois, si même on y en trouve, pour punir les délits. L'autorité d'aucun Zélandais ne paraît s'étendre au-delà de sa famille, et lorsqu'ils se réunissent afin de travailler à leur défense commune, ou d'après un autre dessein, ils choisissent pour chefs ceux qui montrent le plus de courage ou de prudence. J'ignore comment ils terminent leurs querelles particulières; mais dans celles que j'ai vues, quoiqu'elles fussent de peu d'importance, ils se montrèrent très bruyans, et ils se livrèrent à beaucoup de désordres.

Les diverses tribus sont souvent en querelles, ou plutôt elles y sont toujours, car la multitude de leurs armes et leur dextérité à s'en servir annoncent que la guerre les occupe principalement: ces armes sont des piques, des patous, des hallebardes et quelquefois des pierres. Les piques sont d'un bois très dur; leur longueur varie de cinq à vingt et même trente pieds; ils lancent les plus courtes comme des dards. Le patou ou l'emeeté a la forme d'une ellipse; sa longueur est d'environ dix-huit pouces; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaspe vert, et c'est l'arme sur laquelle ils comptent le plus dans les batailles. La hallebarde ou la longue massue a cinq ou six pieds de lon-

gueur ; l'une de ses extrémités se termine en pointe et offre une tête sculptée; l'autre est large ou aplatie, et elle présente des bords tranchans.

Avant de commencer l'action ils entonnent une chanson guerrière, et ils observent tous la mesure la plus exacte; leur colère arrive bientôt au dernier degré de la fureur et de la frénésie; ils font des contorsions horribles de l'œil, de la bouche et de la langue, afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis : on les prendrait pour des démons plutôt que pour des hommes, et cet affreux spectacle glacerait presque d'effroi d'intrépides guerriers qui n'y seraient pas accoutumés. Ils ont une autre habitude plus horrible et plus déshonorante pour la nature humaine : ils coupent en morceaux un ennemi vaincu, lors même qu'il n'est pas encore mort, et après l'avoir rôti ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une satisfaction extrême.

On est tenté de croire que les hommes capables de pareils excès n'ont aucune commisération ou aucun attachement pour ceux de leur tribu; cependant on les voit déplorer la perte de leurs amis d'une manière qui suppose de la sensibilité. Les hommes et les femmes poussent des cris attendrissans lorsque leurs parens ou leurs amis ont été tués dans les batailles, ou sont morts d'une autre manière : ils se découpent le front et les joues avec des coquilles et des morceaux de pierre; ils

se font de larges blessures, d'où le sang sort à gros bouillons et se mêle à leurs larmes : ils taillent ensuite des pierres vertes auxquelles ils donnent une figure humaine ; ils mettent à cette figure des yeux de nacre de perles, et ils la portent à leur col pour se souvenir de ceux qui leur étaient chers. Leurs affections paraissent si fortes, qu'au retour de leurs amis, dont l'absence n'a pas été quelquefois bien longue, ils se découpent également le visage et poussent, dans leur transport de joie, des cris frénétiques.

Les enfans sont accoutumés de bonne heure à toutes les pratiques bonnes ou mauvaises de leurs pères : un petit garçon ou une petite fille de neuf à dix ans fait les mouvemens, les contorsions et les gestes par lesquels les Zélandais plus âgés inspirent de la terreur à leurs ennemis : ils chantent la chanson de guerre, et ils observent très exactement la mesure.

Les Zélandais chantent, sur des airs qui ont une sorte de mélodie, les traditions de leurs aïeux, leurs victoires, et même des sujets assez indifférens. Ils sont passionnés pour cet amusement, et la plus grande partie de leur temps y est employée : ils passent aussi plusieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

Quoique leur prononciation soit souvent gutturale, leur langue est bien loin d'être dure ou dés-

agréable; et si nous pouvons établir ici une opinion d'après la mélodie de quelques-uns de leurs chants, l'idiome de la Nouvelle-Zélande a certainement une grande partie des qualités qui rendent les langues harmonieuses : il est assez étendu; on imagine bien toutefois qu'on le trouvera pauvre, si on le compare à nos langues d'Europe qui doivent leur perfection à une longue suite de travaux. Cet idiome a une grande ressemblance avec celui de Taïti, comme le prouveront les exemples suivans, écrits, bien entendu, d'après la prononciation anglaise.

FRANÇAIS.	NOUVELLE-ZÉLANDE.	TAÏTI.
Eau.	Ewy.	Evy.
Une queue de chien.	Wyeroo.	Eroo.
La mort, un mort.	Kaoo, matte.	Matte, roa.
S'enfuir.	Ererre.	Eraire.
Une maison.	Ewharre.	Ewharre.
Dormir.	Moea.	Moe.
Un hameçon de pêche.	Makoee.	Matou.
Fermé.	Opanee.	Opanee.
Un lit.	Moenga.	Moëra.
Un papillon.	Epaipe.	Pepe.
Mâcher ou manger.	Hekaee.	Ey.
Froid.	Makkareede.	Mareede.
Aujourd'hui.	Agooanai.	Aooanai.
La main.	Reenga.	Ereema.
Large, grand.	Keeerahoi.	Erahoi.
Rouge.	Whairo.	Oora, oora.
Nous.	Taooa.	Taooa.
Où est-il?	Kahaia.	Teheia.
Une pierre.	Powhy.	Owhy.
Un homme.	Tangata.	Taata.
Noir.	Purra, purra.	Ere, ere.

FRANÇAIS.	NOUVELLE-ZÉLANDE.	TAÏTI.
Blanc.	Ema.	Ooama.
Résider ou habiter.	Nohoanna.	Nohonoa.
Dehors, pas dedans.	Woho.	Woho.
Espèce mâle de quelque animal.	Toa.	Etoa.
Femelle.	Eoowha.	Eooha.
Un requin.	Mango.	Mao.
Entendre, comprendre.	Geetaia.	Eetea.
Oublié.	Warre.	Ooaro.
Hier.	Taeninnahoi.	Ninnahoi.
Un.	Tahaee.	Atahay.
Deux.	Rooa.	Erooa.
Trois.	Toroo.	Toroo.
Quatre.	Faa.	Ahaa.
Cinq.	Reema.	Éreema.
Six.	Ono.	Aono.
Sept.	Heetoo.	Aheitoo.
Huit.	Waroo.	Ewaroo.
Neuf.	Eeva.	Aeeva.
Dix.	Angahoora.	Ahooro.

Pour désigner un nombre de dix, les Zélandais mettent *ma* devant le mot qui exprime un, deux, trois, etc. Par exemple :

Onze.	Matahee.
Douze.	Marooa.
Vingt.	Mangaora.

DEUXIÈME SECTION.

OPÉRATIONS DU VOYAGE DEPUIS NOTRE DÉPART DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE JUSQU'A NOTRE ARRIVÉE A TAÏTI OU AUX ÎLES DE LA SOCIETÉ.

§ 1.

Départ de la Nouvelle-Zélande. Conduite des deux Zélandais que nous avions à bord. Vents contraires. Découverte d'une île appelée *Mangia*. Examen de la côte. Entrevues avec les naturels. Description de leur figure, de leurs vêtemens et de leurs pirogues. Description de l'île. Quelques mots de la langue qu'on y parle. Dispositions des habitans.

Le 25, à dix heures du matin, nous sortîmes du canal de la Reine Charlotte : nous naviguâmes dans le détroit, et le 27 nous perdîmes de vue la Nouvelle-Zélande.

Alors le mal de mer inspira des réflexions tristes à nos deux Zélandais qui se repentirent beaucoup de leur démarche : je leur donnai toutes les consolations et tous les encouragemens que je pus imaginer, et ce fut inutilement; ils pleurèrent en public et en particulier; ils déplorèrent leur sottise dans une espèce de chanson, dont plusieurs mots que nous comprîmes faisaient l'éloge de leur pays et des peuplades dont ils se trouvaient à jamais séparés. Leur douleur fut assez longue; mais le mal de mer les quitta enfin, et leur émotion di-

minua. Leurs lamentations devinrent moins fréquentes, et ils finirent par n'en plus avoir. Ils oublièrent peu à peu la Nouvelle-Zélande et leurs amis, et ils parurent aussi fermement attachés à nous que s'ils avaient été nos compatriotes.

Le 29 mars nous découvrîmes une petite île vers laquelle nous fîmes voile jusqu'à la chute du jour. La nuit se passa à louvoyer; le lendemain, à la pointe du jour, j'attaquai la partie sous le vent de la côte occidentale. Le ressac qui battait partout avec violence la côte sud, et le récif qui l'environnait, me firent juger qu'il était impossible de mouiller ou de débarquer sur la bande méridionale.

Nous vîmes sur une pointe que nous avions déjà dépassée plusieurs naturels qui se mirent dans la mer pour se rendre sur le récif, où ils demeurèrent tranquillement lorsqu'ils virent que le vaisseau ne ralentissait point sa marche. D'autres qui se montrèrent bien en différentes parties du récif nous suivirent; ils se rassemblèrent quelquefois en petites troupes, et ils poussèrent des cris en chœur à peu près comme les habitans de la Nouvelle-Zélande.

A huit heures nous étions par le travers de la partie ouest-nord-ouest de l'île, assez près de la côte pour distinguer avec nos lunettes plusieurs des insulaires postés sur une grève sablonneuse et

armés de longues piques et de massues qu'ils brandissaient d'une manière menaçante, ou, selon l'interprétation de diverses personnes de l'équipage, d'une manière amicale. La plupart étaient nus, si l'on excepte une ceinture qui passait entre leurs cuisses et qui couvrait les parties naturelles. Quelques-uns avaient sur les épaules un manteau d'étoffes de différentes couleurs, et qui offrait des rayures longitudinales ou carrées. La tête de presque tous était enveloppée d'un corps blanc qui ressemblait à un turban et quelquefois à un chapeau, et de forme conique : nous remarquâmes aussi que leur teint était basané, et leur stature moyenne, mais robuste et disposée à l'embonpoint.

Ils lancèrent une pirogue avec précipitation sur l'extrémité de la grève la plus éloignée de nous ; un homme y monta, et il prit le large. Je jugeai qu'il voulait venir au vaisseau, et je mis en panne, afin de l'attendre; mais le courage lui manqua, et il regagna bientôt le rivage. Il prit un second insulaire, et tous les deux ramèrent de notre côté. Ils craignirent cependant d'approcher, et ils s'arrêtèrent. Omaï leur ayant parlé la langue de Taïti, leur frayeur parut se dissiper, et ils vinrent se ranger assez près de nous pour recevoir des grains de verre et des clous que nous attachâmes à un morceau de bois, et que nous leur jetâmes. Ils semblèrent avoir peur de toucher notre présent, et ils

ne délièrent ni les grains de verre, ni les clous. Cette réserve fut peut-être un effet de leurs idées superstitieuses; car Omaï me dit que, lorsqu'ils nous virent disposés à leur faire des largesses, ils sollicitèrent quelque chose pour leur eatoa, ou leur Dieu. Il leur demanda aussi mal à propos s'ils mangeaient de la chair humaine. Ils répondirent que non, avec un mélange d'indignation et d'horreur.

Ils empoignèrent un des cordages de *la Résolution;* mais ils hésitaient toujours à monter à bord. Omaï, qui les entendait assez bien, apprit que leurs compatriotes leur avaient recommandé de se tenir sur leurs gardes, et qu'on les avait chargés de savoir d'où arrivait notre bâtiment, et quel était le nom du capitaine. Nous les interrogeâmes de notre côté sur le nom de l'île; ils l'appelaient *Mangia* ou *Mangea.*

L'un des naturels venus près du vaisseau avait de l'embonpoint et une taille bien proportionnée; mais il n'était pas grand. Sa physionomie nous parut agréable, ainsi que son caractère; car il fit plusieurs gestes plaisans qui annonçaient de la bonhomie et de la gaîté; il en fit aussi du genre sérieux : avant de saisir la corde qui pendait à l'arrière du vaisseau, il répéta quelques mots d'un air dévot; il se recommandait vraisemblablement à la protection de ses dieux. Son teint approchait de

celui des habitans des parties les plus méridionales de l'Europe : son camarade n'était pas si blanc. La chevelure de tous les deux était noire, longue, droite, et nouée au sommet de la tête avec un morceau d'étoffe. Ils avaient des ceintures comme les naturels que nous avions aperçus sur la côte. Nous reconnûmes qu'ils tirent leur étoffe du *morus papyrifera*, de la même manière que les habitans des autres îles de la mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture était lustrée, ainsi qu'aux îles des Amis; mais celle qui flottait sur leur tête avait la blancheur de celle de Taïti. Ils portaient des sandales d'une espèce de gramen entrelacé; ceux qui se tenaient sur la grève en portaient également, et nous jugeâmes que c'était afin de garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe était longue; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, et diverses parties de leur corps étaient piquetés ou tatoués, selon l'usage des naturels de presque toutes les îles de l'océan Pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouvait percé, ou plutôt fendu; et l'ouverture était si grande que l'un d'eux y plaça un couteau et des grains de verre que nous lui donnâmes : deux nacres de perles polies et une tresse de cheveux dont le tissu était peu serré pendaient au cou de celui-ci : c'est la seule parure que nous ayons remarquée.

La pirogue sur laquelle ils arrivèrent n'avait pas

plus de 10 pieds de long : elle était très étroite et proprement faite. L'avant était, ainsi que les petits evaas de Taïti, couvert d'un bordage plat qui s'avançait en saillie pour l'empêcher de se remplir d'eau lorsqu'elle pointait dans les flots. L'arrière s'élevait d'environ cinq pieds sur une direction verticale, comme quelques-unes de la Nouvelle-Zélande, et l'extrémité haute de cet étambord était fourchue : la partie inférieure de l'embarcation était d'un bois blanc; la partie supérieure était noire, et les pagaies, d'un bois de la même couleur, n'avaient pas plus de trois pieds de long; elles étaient larges et émoussées à l'un des bouts : ils manœuvraient sans revirer ; lorsqu'ils voulaient prendre une route diamétralement opposée à celle qu'ils tenaient, ils ne faisaient que se tourner de l'autre bord.

Nous louvoyâmes sur ces entrefaites; et dès que les vaisseaux eurent pris une position convenable, *la Résolution* mit un canot à la mer, et *la Découverte* en lança un second, afin de sonder la côte et de chercher un lieu propre au débarquement. Je voulus descendre moi-même, et j'emportai diverses choses que j'avais dessein de donner aux naturels pour gagner leur amitié. Dès que je fus hors du vaisseau les deux insulaires qui nous avaient quittés peu de temps auparavant s'approchèrent de moi, et lorsqu'ils furent près de mon canot,

Mourooa y entra sans que je l'en priasse et sans hésiter un seul moment.

Je chargeai Omaï qui m'accompagnait de lui demander où nous pourrions faire notre débarquement : Mourooa nous indiqua deux endroits; mais je vis à regret que dans tous les deux nous courions risque de remplir d'eau nos canots, et même de les perdre. Nous ne fûmes pas plus heureux dans la recherche d'un mouillage, car nous ne trouvâmes de fond qu'à une encâblure des brisans.

Tandis que nous étions ainsi occupés à reconnaître la côte, les naturels arrivèrent en foule sur le récif, armés comme ceux que nous avions aperçus d'abord. Mourooa qui était sur mon canot, croyant vraisemblablement que ces guerriers nous empêchaient de débarquer, leur ordonna de se retirer; un assez grand nombre obéirent, et je jugeai qu'il avait une sorte de considération dans son pays; en effet, si nous le comprîmes bien, il était frère du roi. Les naturels parurent si curieux, que plusieurs se jetèrent à la mer, et arrivèrent près de nous à la nage. Ils montèrent à bord sans aucune réserve ; il fut même difficile de les en chasser, et plus difficile encore de les empêcher de prendre tout ce qui leur tomba sous la main. Lorsqu'ils s'aperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils s'en allèrent tous, excepté Mourooa : il demeura dans mon canot, non sans témoigner de la

crainte, et il m'accompagna à bord de *la Résolution*.

Les quadrupèdes, et les autres objets nouveaux pour lui qu'il y aperçut, lui causèrent moins de surprise que je ne l'avais imaginé. Ses inquiétudes absorbaient peut-être toute son attention. Il est sûr qu'il sembla très agité, et le vaisseau s'éloignant de la côte au moment où nous arrivâmes, cette circonstance augmenta son effroi. Il n'était pas en état de me donner beaucoup d'instruction, et peu de temps après je fis mettre un canot à la mer pour le reconduire dans son île. Quand il sortit de ma chambre, il tomba sur une de nos chèvres; sa curiosité surmonta sa peur : il s'arrêta pour regarder l'animal, et il demanda à Omaï quel oiseau c'était; et comme on ne lui répondait pas tout de suite, il adressa la même question à quelques-uns des matelots. Lorsque le canot sur lequel je le renvoyai fut près du ressac, il se jeta à la mer, et il gagna la côte à la nage. Dès qu'il fut à terre, une foule de ses compatriotes se rassemblèrent autour de lui; nous jugeâmes qu'ils étaient fort empressés de l'entendre. Ils l'environnaient encore quand nous les perdîmes de vue. Le canot fut à peine de retour que nous fîmes de la voile, le cap au nord.

Ainsi nous fûmes obligés de partir sans être descendus sur cette belle île, qui semblait propre à satisfaire tous nos besoins : elle gît par 21 degrés 57 minutes de latitude sud, et 201 degrés 53

minutes de longitude orientale; les portions de la côte que nous examinâmes sont environnées d'un récif de corail : elle a cinq lieues de tour, et elle est d'une élévation modérée et assez égale. Lorsque le ciel est serein, on doit la découvrir à dix lieues de distance : elle offre vers le milieu de son diamètre de petites collines, du haut desquelles le sol descend peu à peu jusqu'à la côte, qui, dans la partie du sud-ouest, est escarpée et de grès brunâtre, et qui n'a pas plus de dix à douze pieds de hauteur; le battement des flots y a produit plusieurs excavations. L'inclinaison du terrain est cachée par des arbres d'un vert foncé, très épais, mais de peu de hauteur, et qui paraissent tous de la même espèce, excepté près du rivage, où il y en a un grand nombre de l'espèce de *dracæna* qu'on trouve dans les bois de la Nouvelle-Zélande. On en voit aussi de dispersés en d'autres endroits.

La côte de la bande nord-ouest se termine, ainsi que nous l'avons déjà dit, par une grève sablonneuse, derrière laquelle le sol, coupé en petites ouvertures et en ravins, offre une large bordure d'arbres qui ressemblent à de grands saules, et qu'on prendrait, d'après sa régularité, pour un ouvrage de l'art, si son étendue n'en donnait pas une opinion contraire. L'œil, en se portant plus loin vers le centre de la terre, aperçoit ces arbres d'un vert foncé, dont je parlais tout à l'heure. Plu-

sieurs de nos messieurs supposèrent que c'étaient des *rima* entremêlés de cocotiers très bas, et d'un petit nombre d'autres espèces. Ils nous semblèrent plus hauts, et moins voisins les uns des autres que sur la partie du sud-ouest. Cette différence peut venir de ce que nous étions plus près de la côte. On voit sur les petites collines quelques arbres clair-semés, d'une plus haute taille. La surface de ces collines était stérile, de couleur rougeâtre, et couverte d'une substance qui ressemblait à de la fougère. En tout, l'île est d'un aspect agréable, et la culture pourrait la rendre un des lieux les plus charmans du globe.

Comme les habitans nous parurent nombreux et bien nourris, les moyens de subsistance que fournit cette terre doivent être abondans. Je serais curieux de connaître leur régime diététique ; car notre ami Mourooa nous dit qu'ils n'ont point de cochons, ni de chiens, dont ils ont cependant ouï parler; mais il nous apprit qu'ils ont des bananes, du fruit à pain et du taro. Les seuls oiseaux que nous y vîmes furent quelques oiseaux d'œufs [1] blancs, des hirondelles de mer et des noddies: nous aperçûmes aussi un héron blanc sur la côte.

La langue des habitans de Mangia est un dialecte de l'idiome de Taïti; mais leur prononciation, comme celle des Zélandais, est plus gutturale.

[1] Egg-birds.

Les insulaires de Mangia sont d'une belle figure, et ils ressemblent à ceux de Taïti et à ceux des Marquises plus qu'à aucune des peuplades que j'ai rencontrées dans la mer du Sud. Leur peau est douce, et on ne voit pas leurs muscles : autant que nous avons pu en juger, ils ont cette disposition au plaisir qui distingue les Taïtiens : non-seulement leur esprit est gai, mais ils connaissent très bien les gestes lascifs que les Taïtiens emploient dans leurs danses, car Mouroa les fit devant nous. Il y a aussi lieu de supposer que leur manière de vivre est la même. Quoique la nature du pays nous ait empêchés de découvrir un grand nombre de leurs habitations, nous aperçûmes près de la grève une maison dont la construction différait peu de celles de Taïti : elle était agréablement située au milieu d'un bocage; elle paraissait avoir trente pieds de long et sept ou huit de hauteur; l'une de ses extrémités était ouverte et représentait une ellipse coupée transversalement. Il y avait quelque chose sur des buissons qui se trouvaient en devant de la façade; nous conjecturâmes que c'était un filet de pêche d'une texture très délicate.

Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à peu près comme à la Nouvelle-Zélande; mais ils prennent en outre la main de l'homme à qui ils veulent faire cette politesse, et

ils la frottent assez durement sur leur nez et leur bouche [1].

§ 2.

Découverte d'une île appelée *Wateeoo*. Examen de ses côtes. Les naturels viennent à bord de nos vaisseaux. MM. Gore, Burney et Anderson descendent à terre. Accueil qu'ils reçurent. Expédient d'Omaï pour les empêcher d'y être retenus. Omaï rencontre quelques-uns de ses compatriotes. Détails sur le malheureux voyage des compatriotes d'Omaï. Remarques sur Wateeoo et sur les habitans.

Après avoir quitté Mangia, dans l'après-dîner du 30, nous continuâmes notre route la nuit et jusqu'à midi du jour suivant. Le 31 nous découvrîmes une seconde terre dans le nord-est-quart-nord à huit ou dix lieues.

Le lendemain, à huit heures, nous étions par le travers de son extrémité septentrionale, à quatre lieues de distance, mais sous le vent, et nous pouvions assurer alors que c'était une île à peu près

[1] Les habitans des îles Palaos, des Nouvelles-Philippines et des îles Carolines, éloignées de Mangia d'environ quinze cents lieues, saluent de la même manière. Leur civilité et la marque de leur respect consistent à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, et à s'en frotter doucement tout le visage.

Depuis le passage de Cook à Mangia cette île était restée comme dans l'oubli jusqu'en 1823, époque où elle fut visitée par le missionnaire Williams, qui la trouva couverte de bois à la partie nord, et plus défrichée au sud. Les naturels avaient conservé le souvenir de Cook. Williams estime leur nombre à 2,000 : ils sont peu foncés en couleur, leur caractère est devenu sauvage, et ils n'accordent que peu d'autorité à leur chef.

de la même apparence et de la même étendue que Mangia : nous en voyions droit à l'avant une autre beaucoup plus petite : nous serions arrivés plus tôt à celle-ci, mais la première eut la préférence, parce qu'elle sembla plus propre à nous fournir des provisions pour notre bétail, dont nous commencions à avoir besoin.

Je résolus donc d'y aborder : comme il y avait peu de vent, et que ce vent était contraire, nous en étions encore éloignés de deux lieues, et sous le vent, à huit heures du lendemain. A cette époque, deux canots armés de *la Résolution*, et un troisième de *la Découverte*, commandé par le lieutenant Gore, allèrent chercher un mouillage et un lieu convenable pour le débarquement. Sur ces entrefaites les vaisseaux serraient le vent pour atteindre la côte.

Au moment où les canots se mirent en mer, nous aperçûmes plusieurs pirogues qui arrivaient près de nous ; elles abordèrent d'abord *la Découverte*, qui était plus voisine de la côte : trois d'entre elles, dont chacune ne portait qu'un seul homme, se rendirent bientôt à *la Résolution*. Ces embarcations étaient longues et étroites, et munies d'un balancier. L'arrière avait trois ou quatre pieds d'élévation, et il ressemblait un peu à l'étambord [1]

[1] Pièce de bois droite qui termine la partie de l'arrière du vaisseau.

d'un vaisseau : l'avant était plat au-dessus, mais il avait la forme d'une proue au-dessous, et il se recourbait à l'extrémité, comme le manche d'un violon. Nous jetâmes aux insulaires des couteaux, des grains de verre et d'autres bagatelles, et ils nous donnèrent un petit nombre de noix de coco que nous leur demandâmes; mais ils ne les cédèrent point comme un échange de ce qu'ils avaient reçu de nous, car ils ne paraissaient avoir aucune idée de trafic, et ils ne semblaient pas estimer beaucoup nos présens.

L'un des naturels, que nous n'eûmes pas besoin de presser long-temps, attacha sa pirogue à un des cordages d'un vaisseau et monta à bord : les deux autres, encouragés par son exemple, le suivirent bientôt. Leur démarche et leur maintien annonçaient une tranquillité parfaite, et ils ne craignaient en aucune manière de se voir arrêtés ou maltraités.

Une nouvelle pirogue, conduite par un homme qui m'apportait des bananes en présent, arriva après leur départ : le messager me demanda par mon nom ; il l'avait appris d'Omaï, qui était sur le canot de M. Gore. Sensible à cette politesse, je lui donnai une hache et un morceau d'étoffe rouge, et il regagna la côte bien satisfait. Omaï me dit ensuite que ce présent m'avait été envoyé par le roi, ou le chef principal de l'île.

Une double pirogue, sur laquelle nous comptâmes douze hommes, manœuvra aussitôt de notre côté ; à mesure qu'elle s'approchait du vaisseau, les naturels récitaient quelques mots en chœur [1] : l'un d'eux se levait et indiquait le terme que les autres devaient répéter ensemble. Lorsqu'ils eurent achevé cette cérémonie musicale, ils abordèrent *la Résolution*, et ils demandèrent le chef du bâtiment : je me montrai, et ils m'offrirent un petit cochon et des noix de coco. Celui des insulaires qui me parut le principal personnage me donna en outre une pièce de natte dès qu'il fut à bord avec ses compagnons.

On les mena dans la grande chambre et dans les autres parties du vaisseau : quelques objets leur causèrent de la surprise, mais rien ne fixa leur attention. Ils craignirent d'approcher des chevaux et des vaches, et ils ne purent concevoir la nature de ces quadrupèdes. Les moutons et les chèvres passaient les bornes de leurs idées ; car ils nous firent entendre qu'ils les jugeaient des oiseaux.

[1] Les habitans des Marquises employèrent un cérémonial à peu près semblable lorsque Cook y aborda en 1774. On retrouve ce cérémonial dans des îles très éloignées de celles-ci. Padillo, qui appareilla de Manille en 1710, fut reçu aux îles Palaos de la même manière. L'auteur de la relation de son voyage dit qu'aussitôt qu'ils s'approchèrent ils se mirent à chanter. Ils réglaient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses.

Les hommes qui montaient ces pirogues étaient d'une stature moyenne, et ils ressemblaient beaucoup aux habitans de Mangia ; mais leur teint était plus noir : ils nouent leurs cheveux au sommet de la tête, ou ils les laissent flotter en désordre sur les épaules ; et quoique la chevelure de quelques-uns bouclât naturellement, elle était en général longue, ainsi que celle des autres qui l'avaient lisse. Nous aperçûmes de la diversité dans leur physionomie, et quelques-unes des femmes avaient la peau assez blanche. Ils portaient, comme les insulaires de Mangia, des ceintures d'étoffe lustrée ou d'une belle natte, qui passaient entre les cuisses et couvraient les parties voisines. Ils portaient aussi des colliers d'un large gramen enduit d'une peinture rouge, et enfilé avec des baies de morelle : ils avaient les oreilles percées et non pas fendues, et ils étaient piquetés sur les jambes depuis le genou jusqu'au talon, en sorte qu'ils paraissaient avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe non plus que les habitans de Mangia, et leurs pieds sont également couverts d'une espèce de sandales ; leur maintien annonçait de la franchise, de la gaîté et de la bonne humeur.

M. Gore fut de retour à trois heures après midi ; il me dit qu'il avait examiné toute la partie occidentale de l'île, sans trouver un endroit propre au débarquement d'un canot ou au mouillage des

vaisseaux : que la côte est environnée dans son entier d'un rocher escarpé de corail, sur lequel la mer produit un ressac terrible : que les naturels montraient néanmoins des dispositions très amicales.

Le 3, à la pointe du jour, nous aperçûmes des pirogues qui venaient aux vaisseaux : l'une d'elles arriva à bord de *la Résolution*. Les insulaires qui la montaient m'apportèrent un cochon, des bananes et des noix de coco ; ils me demandèrent un chien en échange, et il refusèrent tout ce que je leur offris d'ailleurs. Omaï céda un chien favori qu'il avait amené de Londres. Les naturels reprirent le chemin de l'île, très satisfaits de leur acquisition.

Sur les dix heures M. Gore partit avec deux canots de *la Résolution*, et un troisième de *la Découverte*, afin d'essayer l'expédition qu'il avait proposée. Je pouvais compter sur sa diligence et son adresse, et je lui permis de faire ce qu'il croirait le plus convenable. Deux des naturels qui étaient venus à bord l'accompagnèrent, et Omaï devait lui servir d'interprète. Les vaisseaux se trouvaient à une lieue de l'île lorsque les canots partirent ; et comme il y avait peu de vent, nous ne pûmes arriver qu'à midi près du récif. Nous vîmes nos trois canots sur leurs grappins, à quelques pieds du ressac, et, vis-à-vis, la côte remplie d'un nombre

prodigieux d'insulaires ; nous en conclûmes que M. Gore était descendu : on imagine bien que je désirai avec impatience de savoir les suites de cette démarche. Afin d'observer les mouvemens de nos amis qui avaient débarqué, et d'être prêt à leur donner les secours analogues à notre position respective dont ils auraient besoin, je m'approchai de la côte autant que le permirent les écueils ; je sentis néanmoins que le récif mettait entre nous une barrière insurmontable, et qu'il ne dépendait pas plus de nous de les protéger que s'ils eussent été éloignés de la moitié de la circonférence du globe : mais il était probable que les naturels ne connaissaient point cette impossibilité. Sur ces entrefaites quelques-uns d'eux arrivèrent aux vaisseaux, et ils échangèrent un petit nombre de noix de coco ; ils acceptèrent tout ce que nous leur offrîmes, et ils ne parurent donner la préférence à aucun article en particulier.

Ces visites des insulaires diminuèrent mes inquiétudes sur M. Gore et sa petite troupe ; je ne pus en savoir des nouvelles ; mais, dès que quelques-uns des naturels avaient la hardiesse de venir à bord, je supposai que leurs compatriotes n'avaient point abusé de la confiance de mon détachement. Enfin, un peu avant le coucher du soleil, j'eus la satisfaction de voir mes canots reprendre le large. Lorsqu'ils arrivèrent à bord, j'appris que

M. Gore, Omaï, M. Anderson et M. Burney débarquèrent seuls. M. Gore me rendit un compte très exact des événemens de cette journée, et le récit de M. Anderson me fournit sur l'île et ses habitans les détails ci-après.

Ils furent reçus par plusieurs autres naturels qui tenaient à la main des rameaux verts d'une espèce de *mimosa*, et qui saluèrent en appliquant leur nez contre ceux des Anglais. Le chef de l'île était assis par terre, les jambes croisées, et se donnait de l'air avec un éventail en forme de triangle tiré d'une feuille de cocotier et garni d'un manche de bois noir poli. Il avait à ses oreilles de grosses touffes de plumes rouges qui pointaient en avant; mais c'était là toute sa parure, et il n'avait pas d'autre marque de distinction : cependant on lui obéissait avec beaucoup d'ardeur. Soit que la gravité fût de son caractère, soit qu'il eût composé son visage pour la cérémonie, sa physionomie paraissait sérieuse sans être sévère.

Vingt jeunes femmes ornées de plumes rouges, ainsi que les chefs, dansaient sur un air d'un mouvement grave et sérieux qu'elles chantaient en chœur : elles paraissaient dirigées par un homme qui servait de souffleur et qui leur indiquait les diverses attitudes qu'elles prirent; elles ne changeaient point de place, elles remuaient seulement les pieds, et surtout les doigts qu'elles agitaient

avec une extrême légèreté : elles tenaient leurs mains près du visage, et elles les frappaient de temps en temps l'une contre l'autre [1]. Il régnait un grand accord entre leurs mouvemens et la musique. Leur stature était plus forte que mince ; leurs cheveux flottaient en boucles sur le cou, et elles avaient un teint olivâtre : leurs traits, qui se ressemblaient, nous parurent un peu trop gros, mais leurs yeux étaient très noirs. Leur physionomie exprimait la douceur et la modestie qui sont particulières au sexe en chaque partie du monde, mais qui nous frappèrent peut-être davantage sur cette île, où la nature étale ses ouvrages dans toute leur simplicité et leur perfection, où les coutumes n'altèrent point la droiture des sentimens, et où l'art ne farde point les manières. Leur taille et chacune des parties de leur corps avaient de l'élégance ; comme elles n'étaient couvertes que d'une pièce d'étoffe lustrée, attachée autour de la ceinture et allant à peine jusqu'aux genoux, il devint facile d'en examiner plusieurs de la façon la plus complète. Elles dansaient encore lorsque arrivèrent des guerriers armés de massues qui se poursuivaient les uns les autres, et qui voulaient donner le spectacle d'un combat simulé.

Les naturels séparèrent les voyageurs, afin de

[1] Les danses des îles Carolines ressemblent beaucoup à celles dont Anderson parle ici.

mieux les observer. Ils les firent même déshabiller souvent pour examiner de plus près leur peau, et lorsqu'ils la voyaient à leur aise, ils élevaient un murmure général d'approbation. Ils eurent soin en même temps de vider les poches; l'un d'eux prit une petite baïonnette que M. Gore portait à son côté. On parla de ce vol au chef, qui fit semblant d'envoyer un émissaire après le voleur; mais, selon toute apparence, il autorisa le larcin, car bientôt après on vola à Omaï la dague qu'il avait à sa ceinture.

La plupart de ceux que nous avions vus à bord des vaisseaux étaient d'une classe inférieure; car un grand nombre de ceux que nous aperçûmes à terre avaient l'air plus noble et un teint plus blanc. Leur chevelure longue, noire et touffue, était ordinairement nouée sur le sommet de la tête. La plupart des jeunes gens pouvaient servir de modèles aux artistes, du côté de la taille; ils étaient d'une complexion aussi délicate que celle des femmes, et ils paraissaient d'un caractère aussi doux. D'autres, plus avancés en âge, avaient de l'embonpoint; la peau de tous indistinctement nous sembla très fine. Une pièce d'étoffe ou une natte qui était placée autour des reins et qui couvrait les parties que cache la pudeur, composaient en général leur vêtement; mais quelques-uns portaient de jolies nattes entremêlées de noir et de blanc, qui

formaient une sorte de jaquette sans manches; et d'autres avaient des chapeaux de forme conique, de bourre de coco adroitement tissue avec de petits grains de coquillage. Leurs oreilles étaient percées et ornées de morceaux de la partie membraneuse d'une plante et d'une fleur odoriférante qui me parut être une espèce de *gardenia*. Nous distinguâmes des hommes de la classe supérieure, qui avaient, ainsi que les chefs, deux petites balles tirées d'un os d'animal, suspendues à leur cou par une multitude de cordelettes. Les chefs déposèrent leurs plumes rouges, après que la cérémonie de la présentation fut achevée : ces plumes sont sûrement à leurs yeux une marque particulière de distinction; car nous n'en vîmes qu'aux chefs et aux jeunes femmes qui dansèrent.

Quelques-uns des hommes étaient tatoués ou piquetés sur les côtés et sur le dos, d'une manière peu commune, et les jambes de plusieurs femmes nous offrirent la même parure; mais cette espèce d'ornement nous parut réservé aux insulaires d'un rang supérieur, et les hommes ainsi piquetés avaient d'ailleurs de la grosseur et de l'embonpoint, à moins qu'ils ne fussent très jeunes. Les femmes d'un âge avancé portaient leurs cheveux courts; plusieurs d'entre elles étaient couvertes de cicatrices qui formaient des lignes obliques sur tout le devant du corps; quelques-unes de ces blessures

présentaient des figures rhomboïdales, et elles étaient si récentes qu'on y voyait encore le sang coagulé.

La femme de l'un des chefs vint se montrer avec son enfant enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge, dont nous avions fait présent à son mari : elle semblait, dit M. Anderson, avoir beaucoup de tendresse pour son nourrisson; et, pour lui donner à téter, elle prenait la même attitude que les Anglaises. Un autre chef amena sa fille, qui était jeune et belle, et qui avait toute la timidité naturelle à son sexe. Elle nous regarda avec intérêt; nous jugeâmes que le désir de nous examiner était plus fort que sa modestie, et qu'elle était bien surprise de rencontrer des hommes qui ressemblaient si peu à ceux de son pays. D'autres femmes se présentèrent d'une manière plus assurée; il nous parut qu'elles manquaient de réserve, mais elles ne passèrent pas les bornes de la bienséance. Si l'on en excepte quelques individus, dont le visage et d'autres parties du corps présentaient de larges ulcères, suite des blessures qu'ils s'étaient faites ou qu'ils avaient reçues, les deux sexes ne nous offrirent aucune difformité personnelle. Le nombre des vieux hommes et des vieilles femmes n'était pas proportionné à la foule qui nous environnait. Il est aisé d'expliquer cette disproportion, en supposant que les naturels d'un âge avancé n'eurent

ni le désir, ni la force de traverser une grande partie de l'île pour venir auprès de nous. Il y avait beaucoup d'enfans; et lorsque nous étions cachés par la multitude qui nous entourait, ils montèrent sur des arbres ainsi que les hommes, afin de nous mieux voir.

Le tiers à peu près des hommes avait des massues et des piques; ceux-là venaient vraisemblablement des parties éloignées de l'île, car la plupart portaient de petits paniers, des nattes et d'autres choses suspendues à l'extrémité de leurs armes. En général les massues étaient de six pieds de longueur, d'un bois dur et noir, bien poli dans toutes les parties, en forme de lance à l'une des extrémités, mais beaucoup plus larges; et la tête se trouvait découpée proprement en languettes. Nous en vîmes de plus étroites, de plus courtes et de plus unies; et nous en aperçûmes de si petites qu'on pouvait les manier d'une seule main. Les piques étaient du même bois ainsi que la pointe; elles avaient ordinairement plus de douze pieds de long, mais le peu de longueur de quelques-unes nous fit juger que les naturels lancent celles-ci comme des dards.

Le lieu où nous passâmes la journée, continue M. Anderson, était couvert de différens arbres, à l'ombre desquels ils retirent leurs pirogues pour les garantir du soleil. Nous y en trouvâmes huit

ou dix de doubles : deux embarcations réunies par une sorte de radeau forment ici, comme dans toutes les îles de la mer du Sud, ce que nous appelons des doubles pirogues. Elles avaient environ vingt pieds de long, quatre de profondeur; leurs côtés étaient arrondis par un bordage posé sur les premières planches et fortement attaché avec des baguettes d'osier. Nous en vîmes deux qui étaient enduites de noir partout et qui offraient des carrés, des triangles, etc., sans nombre. Je n'avais pas encore rencontré des dessins aussi agréables sur les terres de l'océan Pacifique : ils annonçaient plus d'adresse que les piquetures de leur peau. Les pagaies avaient quatre pieds de long; elles étaient à peu près elliptiques, mais plus larges à l'une des extrémités que dans le milieu. Il y avait près de là une hutte ou hangar, de trente pieds de long, et de neuf ou dix de hauteur, où peut-être ils construisent leurs embarcations; nous n'en trouvâmes cependant aucune sur le chantier.

La plupart des arbres qui nous environnaient étaient des cocotiers, des *hibiscus* ou des *euphorbia*. Nous rencontrâmes près de la mer un grand nombre de ces arbres que nous avions vus à Mangia, et ils semblaient border de la même manière les côtes de cette île. Ils sont grands et minces, et ils approchent beaucoup du cyprès; mais ils ont des touffes de feuilles longues, arrondies et articulées.

Les naturels les appellent *etoa*. Le sol produit quelques gramens, une espèce de convolvulus, et beaucoup de moutarde. L'île produit sans doute d'autres arbres fruitiers et d'autres plantes utiles que nous n'avons pas eu occasion de voir : car, indépendamment de plusieurs espèces de bananes, les naturels nous apportèrent, à diverses reprises, des racines qu'ils nomment *taro*, du fruit à pain et un panier de noix grillées, de la forme d'un rognon, qui avaient une saveur approchante de celle de la châtaigne, mais qui étaient plus grossières.

Je ne puis dire quelle est la nature du sol dans l'intérieur du pays; mais, près de la mer, ce n'est qu'un rocher de corail, de dix ou douze pieds de hauteur, escarpé ou raboteux, si j'en excepte de petites grèves sablonneuses qui remplissent les crevasses. Ce corail, qui est exposé à l'air depuis un grand nombre de siècles, est devenu noir à la surface ; et, comme il est irrégulier, il ressemble beaucoup à de grosses masses d'une substance brûlée; il n'a pas subi d'autre altération. Nous en brisâmes quelques morceaux, et nous reconnûmes qu'à deux ou trois pouces de profondeur il est aussi frais que les pièces jetées depuis peu par les flots sur le rivage. La largeur du récif qui borde toute la côte varie, mais partout il se termine brusquement et il oppose à la mer une muraille haute et escarpée. Son sommet est brun ou de couleur de brique; et

il est à peu près au niveau des flots : quoique la matière dont il est composé soit un peu poreuse, il suffit pour rompre la force du ressac dont l'action est continuelle.

Le débarquement de nos messieurs a enrichi mon journal des observations qu'on vient de lire, mais le principal objet que j'avais en vue ne se trouva point rempli ; car ce qu'ils rapportèrent de cette île ne mérite pas d'être cité. Toutefois les naturels jouirent d'un spectacle nouveau pour eux.

Cette journée donna beaucoup d'occupation à Omaï. Quoique l'île n'eût pas vu d'autres Européens que nous, on y trouvait partout des étrangers, et nous aurions ignoré ce fait curieux si Omaï n'eût point accompagné M. Gore.

Il eut à peine débarqué sur la grève qu'il aperçut dans la foule trois de ses compatriotes. Les îles de la Société étant éloignées d'environ deux cents lieues, il faut parcourir une vaste mer inconnue pour arriver ici ; et ces peuplades n'ayant que de misérables pirogues propres à des traversées où l'on ne perd pas la terre de vue, une telle rencontre sur une île que nous abordâmes par hasard peut être regardée comme un de ces événemens imprévus qu'imaginent les auteurs des romans, afin de surprendre leur lecteur. Sa singularité mérite que j'en parle en détail.

Il est aisé de concevoir avec quel étonnement et quel plaisir Omaï et ses compatriotes causèrent ensemble. L'histoire de ces derniers est très intéressante. Ils s'étaient embarqués sur une pirogue à Taïti, au nombre de vingt, hommes et femmes, afin de se rendre à Uliétéa, une des îles voisines. Un vent contraire, qui soufflait avec impétuosité, les empêcha d'arriver à leur destination ou de regagner le port d'où ils étaient partis. Leur passage devant être court, ils n'avaient guère embarqué de provisions, et ils manquèrent bientôt de vivres. On ne peut imaginer tout ce qu'ils souffrirent, tandis qu'ils furent chassés sur l'Océan au gré de la tempête : ils passèrent un grand nombre de jours sans avoir rien à manger ou à boire. La famine et la fatigue détruisirent peu à peu ce petit équipage; il ne restait que quatre hommes lorsque la pirogue chavira. La perte de ces quatre malheureux semblait inévitable : ils eurent cependant l'adresse et la force de saisir les bordages de l'embarcation, et de s'y tenir suspendus pendant quelques jours. Ils furent enfin jetés aux environs de cette île. Les naturels du pays détachèrent tout de suite des canots, qui les sauvèrent et les conduisirent à terre. L'un des quatre était mort, mais les autres vivaient encore; et ils racontèrent à Omaï les détails miraculeux qu'on vient de lire. Ils vantèrent beaucoup le traitement amical qu'ils avaient reçu des insu-

laires ; et ils étaient si contens de leur sort, qu'ils refusèrent l'offre de nos messieurs, qui, à la sollicitation d'Omaï, leur proposèrent de les ramener dans leur patrie. La conformité des mœurs et du langage les avait plus que naturalisés sur cette terre; et les liaisons qu'ils avaient formées, et qu'ils auraient eu bien de la peine à rompre après une si longue habitude, expliquent assez pourquoi ils ne voulurent pas revenir au lieu de leur naissance.

Les naturels du pays donnent à cette île le nom de *Wateeoo*. Elle gît par 20 degrés 1 minute de latitude sud, et 201 degrés 45 minutes de longitude orientale ; elle a environ six lieues de circonférence ; elle est d'un très bel aspect; on y voit des collines ou des plaines, et elle est couverte d'une verdure de plusieurs nuances. Nos messieurs trouvèrent le sol léger et sablonneux aux endroits où ils passèrent la journée ; mais il est peut-être d'une autre qualité dans l'intérieur du pays, car, à l'aide de nos lunettes, nous aperçûmes du vaisseau une teinte rougeâtre sur les terrains qui s'élèvent. Les habitations des insulaires occupent les collines, et nous en remarquâmes deux ou trois qui étaient longues et spacieuses. On y rencontre des cochons; mais ses productions sont d'ailleurs les mêmes que celles de l'île que nous venions de quitter. Les habitans, auxquels nous montrâmes la position de Mangia, l'appelaient *Owhavarouah*, nom qui diffère

tellement de Mangia Nooe Naimaiwa, que, selon toute apparence, Owhavarouah est une troisième île.

Omaï interrogea ses trois compatriotes sur les mœurs et les usages des insulaires, et il pensait que leur manière de traiter les étrangers et leurs habitudes générales ressemblent beaucoup à celles de Taïti et des îles voisines. Leurs opinions et leurs cérémonies religieuses sont aussi à peu près les mêmes, car nos messieurs ayant vu un homme qui était barbouillé de noir sur tout le corps, ils en demandèrent la raison, et on leur dit qu'il venait de rendre ses derniers devoirs à un ami mort. Ils découvrirent de plus que les femmes se font en pareille occasion les blessures dont j'ai déjà parlé. Enfin, d'après l'examen de toutes les circonstances, il est sûr que cette race sort originairement de la peuplade qui s'est répandue d'une manière si merveilleuse sur l'immense étendue de la mer du Sud. Il y a lieu de croire néanmoins que les naturels se glorifient d'une extraction plus illustre, car Omaï nous assura qu'ils donnent à leur île la dénomination honorable de *Wenooanote Eatooa,* ou de *Terre des Dieux;* qu'ils se croient des espèces de dieux, et qu'ils sont persuadés qu'ils possèdent l'esprit de l'Eatooa. Il semblait faire beaucoup de cas de cette prétention enthousiaste et folle; il nous apprit que plusieurs Taïtiens la formaient également, et qu'elle

était générale parmi les habitans de Mataia ou de l'île Osnabruck. Omaï et nos deux Zélandais entendaient très bien la langue de Wateeoo.

§ 3.

Les deux vaisseaux abordent à Wenooaette ou à Otakootaia. Description de cette île et de ses productions. L'île d'Hervey ou Terougge-mou-Attooa se trouve habitée. Entrevue avec les naturels. Remarques sur leur figure, leurs vêtemens, leur langue et leurs pirogues. Nous essayons vainement de débarquer. Raisons qui me déterminent à prendre la route des îles des Amis. *La Résolution* et *la Découverte* touchent à l'île de Palmerston. Description des deux endroits où débarquèrent nos canots. Rafraîchissemens que nous y prîmes. Conjectures sur la formation de ces îles basses. Arrivée aux îles des Amis.

Durant la nuit du 3 nous eûmes tour à tour de légers souffles de vent et des calmes, et à la pointe du jour la houle de l'est avait porté les vaisseaux à quelque distance de Wateeoo. Ne pouvant me procurer des rafraîchissemens, je ne vis aucune raison de demeurer plus long-temps sur ses côtes, et je les quittai sans regret. Je fis mettre le cap sur une terre voisine que nous avions découverte trois jours auparavant, ainsi que je l'ai déjà dit.

A l'aide d'une jolie brise de l'est, nous y arrivâmes le 4 à dix heures du matin; je chargeai tout de suite M. Gore de prendre deux canots, de débarquer s'il était possible, et de rapporter du fourrage pour notre bétail. Comme il ne semblait pas

y avoir d'habitans, je crus que si le débarquement se trouvait praticable nos espérances ne seraient plus trompées, et que nous serions les maîtres d'y cueillir ce que nous voudrions. Un récif environnait l'île, ainsi qu'à Wateeoo, et un ressac très fort battait les rochers : cependant, dès que nos canots eurent atteint le côté sous le vent ou la bande ouest, M. Gore et son détachement eurent la hardiesse de pénétrer en dedans du récif, et ils descendirent à terre sains et saufs. Je vis du vaisseau que cette première opération avait réussi, et je leur envoyai un troisième canot pour savoir de quelle manière nous pouvions les aider : le troisième canot, ayant voulu revenir avec des productions de l'île, n'arriva qu'à trois heures de l'après-midi. Dès qu'il fut déchargé, je le renvoyai de nouveau ; j'expédiai aussi une quatrième embarcation, et j'ordonnai à M. Gore d'être à bord avec tous les canots avant la nuit : mon ordre fut exécuté.

La descente de M. Gore nous procura environ cent noix de coco pour chacun des vaisseaux ; et elle fournit d'ailleurs à notre bétail de l'herbe et une quantité assez considérable de feuilles et de branches de jeunes palmiers, ou de l'arbre appelé *wharra* à Taïti, et *pandanus des Indes orientales*, par les naturalistes. Les branches du wharra étant molles, spongieuses et remplies de suc, furent coupées en petits morceaux et données à notre bé-

tail, qui les mangea sans répugnance; ainsi il est vrai à la lettre que nous le nourrîmes avec des morceaux de bois.

Cette île gît par 19 degrés 15 minutes de latitude sud, et 201 degrés 37 minutes de longitude orientale, à environ trois ou quatre lieues de Wateeoo, où elle est appelée *Otaheetaia :* les insulaires nous en parlèrent quelquefois sous le nom de Wenooaette, ce qui signifie *petite île.* Elle n'a pas plus de trois milles de circonférence. La grève en dedans du récif est composée d'un sable de corail blanc : derrière la grève le terrain ne s'élève pas de plus de six ou sept pieds, et il est couvert d'un sol léger et rougeâtre; mais il est entièrement dénué d'eau.

On y trouve plusieurs groupes de cocotiers, et un grand nombre de wharra. On y rencontre aussi le *Callophyllum, la Suriana, la Guettarda,* une espèce de *Tournefortia,* les *Tabernæ montanæ,* et quelques autres arbrisseaux, ainsi que l'arbre *Etoa,* qu'on voit à Wateeoo. L'intervalle qui sépare ces arbres et les arbrisseaux est rempli par une espèce de liseron, excepté en quelques endroits où l'on voit une quantité considérable de moutardes, une espurge, diverses petites plantes peu nombreuses, ainsi que les *Morinda Citrifolia,* dont les Taïtiens mangent le fruit dans les temps de disette.

Le seul oiseau qu'on aperçut parmi les arbres était un joli coucou, châtain, tacheté de blanc; mais il y avait sur la côte des oiseaux *d'œuf*[1], une petite espèce de courlis, des hérons bleus et blancs, et beaucoup de noddies. Ces derniers faisaient alors leur couvée, un peu plus loin dans l'intérieur de l'île ; et ils se perchaient souvent sur le wharra.

Un de nos gens prit un lézard qui grimpait sur un arbre, et qui, malgré sa petitesse, paraissait dangereux : on en vit une multitude d'une seconde espèce. Les buissons près de la mer étaient remplis de jolis teignes tachetées de rouge, de noir et de blanc : il y avait aussi plusieurs espèces de teignes différentes de celles-ci, ainsi que de jolis papillons, et d'autres insectes.

Quoique l'île ne fût pas habitée, des indices sûrs nous prouvèrent que du moins elle est fréquentée quelquefois. On y trouve des cabanes. Il y avait plusieurs grosses pierres érigées en forme de monumens sous des arbres, et plusieurs terrains enclos par d'autres pierres plus petites; on avait probablement enterré des morts ici : on rencontra ailleurs une quantité considérable de coquilles de pétoncles, d'une espèce particulière, sillonnées d'une manière agréable, et plus grosses que le poing : nous pensâmes avec raison que cette terre

[1] Egg-birds.

avait été visitée par des hommes qui tiraient des coquillages une partie de leur subsistance. M. Gore laissa dans une de ces huttes une hache et des clous, dont la valeur excédait ce qu'il prit sur la côte.

Dès que les canots furent rentrés, je marchai de nouveau au nord, avec un léger souffle de vent de l'est. Je voulais essayer de descendre à l'île d'Hervey, que j'avais découverte en 1773 durant mon second voyage [1] : quoiqu'elle ne fût pas éloignée de plus de quinze lieues, je ne l'aperçus que le 6 à la pointe du jour, dans l'ouest-sud-ouest, à environ trois lieues. A 8 heures nous en étions assez près : nous vîmes plusieurs pirogues qui partaient de la côte, et qui venaient aux vaisseaux. Ce spectacle me surprit, car rien ne m'avait indiqué des habitans lorsque j'en fis la découverte. Quand j'y arrivai, en 1773, le vent était assez impétueux, et les canots du pays n'osèrent vraisemblablement pas se mettre à la mer, car les vaisseaux passèrent sous le vent : cette fois nous étions au vent.

Sur ces entrefaites nous avancions nous-mêmes vers l'île, et six ou sept doubles pirogues nous joignirent bientôt. Chacune portait de trois à six hommes. Elles s'arrêtèrent à environ une portée de pierre du vaisseau. Omaï eut bien de la peine à les déterminer à venir à la hanche de *la Résolution ;*

[1] Cette île a six lieues de tour.

mais ses démonstrations amicales et ses prières ne purent engager un seul des naturels à monter à bord. Leur maintien farouche et leurs propos bruyans n'annonçaient pas des hommes disposés à se fier à nous ou à nous bien traiter. Ils commirent plusieurs vols, en même temps qu'ils se livraient à des échanges. Ils nous vendirent du poisson, et entre autres des carrelets assez singuliers, tachetés comme du porphyre, et des anguilles de la blancheur du lait, piquetées de noir : nous les payâmes avec de petits clous. Au reste, ils saisissaient avec la plus grande avidité des morceaux de papier, et tout ce que nous leur donnâmes ; si ce que nous jetions tombait dans la mer, ils sautaient à l'instant au milieu des flots afin de le ramasser.

Ils ne ressemblent aux insulaires de Watecoo, ni par la figure, ni par le caractère, quoique les deux îles soient peu éloignées l'une de l'autre : leur teint est plus foncé ; plusieurs avaient une physionomie grossière et farouche, et la peau bise comme les naturels de la Nouvelle-Zélande, mais celle de quelques-uns était assez blanche. Leurs cheveux noirs et forts flottaient sur les épaules ou étaient noués en touffes au sommet de la tête. Quelques-uns néanmoins les portaient courts, et deux ou trois d'entre eux les avaient bruns ou rougeâtres. Une natte étroite qui faisait plusieurs tours

sur la partie inférieure du corps, et qui passait entre les cuisses, composait tout leur vêtement. Nous vîmes un joli chapeau de plumes rouges dans l'une des pirogues. Ils n'avaient d'autre parure qu'une nacre de perles polie suspendue à leur cou. Leurs corps n'étaient pas piquetés.

Malgré cette différence, il nous fut démontré qu'ils descendent de la même race que les autres insulaires de cet océan. Leur idiome approchait encore davantage de la langue de Taïti que celui de Wateeoo ou de Mangia. Ainsi que les habitans de ces deux îles, ils demandèrent d'où venaient nos vaisseaux et où ils allaient, comment s'appelait le commandant, et combien nous avions d'hommes à bord : ils imaginèrent même que mon bâtiment avait un nom particulier, et ils voulurent le savoir. De leur côté ils répondirent sur-le-champ aux questions que nous leur fîmes. Nous apprîmes que leur île se nomme *Terouggemou Atooa*, et qu'ils sont sujets de Teerevaooeah, roi de Wateeoo. D'après les instructions qu'ils nous donnèrent, leur île ne produit ni bananes ni fruit à pain : on n'y trouve ni cochons ni chiens, et les habitans se nourrissent de noix de coco, de poisson et de tortues. Il y eut un moment où trente de leurs pirogues s'offrirent à nos regards : elles étaient assez grandes et bien bâties : l'arrière ressemble un peu à celles de Wateeoo, et l'avant se projette en

saillie, à peu près de la même manière ; mais l'extrémité se replie vers le haut, au lieu de se replier vers le bas.

Le vent était très faible, et nous n'atteignîmes qu'à une heure la bande nord-ouest de l'île, la seule portion de la côte où il parut vraisemblable que nous trouverions un mouillage et un lieu propre au débarquement. J'ordonnai au lieutenant King de prendre deux canots armés, et d'aller sonder et reconnaître la côte, tandis que les vaisseaux courraient des bordées. Dès que les canots furent à la mer, les pirogues qui s'étaient tenues jusqu'alors près de nous, et qui avaient fait des échanges, suspendirent leur trafic : elles regagnèrent l'île à force de rames et elles ne revinrent plus.

Les canots furent de retour à trois heures, et M. King m'informa qu'il n'y avait point de mouillage pour les vaisseaux, et que les canots pouvaient seulement débarquer au bord extérieur du récif, situé à environ un quart de mille du rivage. Il me dit que les insulaires étaient arrivés sur le récif, armés de longues piques et de massues, comme s'ils avaient voulu s'opposer à sa descente : qu'il s'approcha néanmoins, et qu'alors les naturels lui jetèrent des noix de coco, et l'engagèrent à descendre ; que, sur ces entrefaites, il vit les femmes qui apportaient en hâte des piques et des

dards, mais que n'ayant point dessein de débarquer, il ne leur fournit pas l'occasion de s'en servir.

D'après ces détails, je considérai que, les vaisseaux ne pouvant mouiller, je perdrais du temps si j'essayais de me procurer du fourrage, et que cette opération serait un peu dangereuse. D'ailleurs nous avions aussi besoin d'eau; et, quoique les habitans eussent dit qu'on en trouvait sur l'île, j'ignorais en quelle quantité et à quelle distance. Enfin, quand nous n'aurions pas rencontré d'autres obstacles, j'étais sûr que la traversée du récif serait difficile et périlleuse à bien des égards.

Ainsi nos espérances furent trompées sur toutes les îles que nous avions rencontrées depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande; les vents contraires, et d'autres événemens imprévus auxquels nous ne pûmes nous soustraire, nous avaient beaucoup retardés, et il fallait ménager nos vivres et nos munitions, afin d'avoir plus de moyens de reconnaître la côte occidentale de l'Amérique, et d'essayer le passage au nord, que j'avais cru entreprendre une année plus tôt.

Je résolus donc de gagner les îles des Amis, où j'étais sûr de trouver en abondance toutes les choses dont j'avais besoin. Je cherchai à gagner la latitude de l'île Palmerston et de l'île Sauvage, que j'avais découvertes en 1774, durant mon second voyage.

Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes l'île Palmerston à environ cinq lieues ; nous ne l'atteignîmes que le lendemain. Je fis mettre à la mer quatre canots, commandés chacun par un officier, trois de *la Résolution*, et un de *la Découverte*, et je leur ordonnai de chercher le lieu le plus propre au débarquement. Notre bétail était sur le point de mourir de faim, et je me voyais forcé de tirer de cette île quelques herbages.

L'île Palmerston renferme neuf ou dix îlots placés en cercle et réunis par un récif de rochers de corail. Elle était déserte. L'un des canots revint à une heure chargé de cochléaria et de jeunes cocotiers, que notre bétail mangea avec avidité. Nous trouvâmes des palmiers et des noix de coco. Des rochers qui se projetaient en saillie mettaient l'île à l'abri de l'impétuosité des vagues. Sa circonférence est à peine d'un mille, et elle n'est pas élevée de plus de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle me parut composée en entier de sable de corail et d'un peu de terreau noirâtre, détriment des végétaux tombés en pourriture. Le sol, malgré sa maigreur, est couvert d'arbres et d'arbrisseaux de la nature de ceux de Wennoaette, mais moins variés. On y voit quelques cocotiers.

Nous aperçûmes sur les arbres qui étaient le plus près de la mer, ou un peu dans l'intérieur du pays, un grand nombre de frégates et d'oiseaux

du tropique. Nous y rencontrâmes aussi des boobies de deux espèces, qui faisaient alors leurs couvées, et qui se montrèrent si peu sauvages, qu'ils se laissaient prendre à la main : de petits rameaux d'arbres mal assemblés formaient leur nid. Les oiseaux du tropique déposaient leurs œufs à terre, sous les arbres. Ils diffèrent beaucoup de l'espèce commune. Ils sont partout d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge, et les deux longues plumes de leurs queues sont cramoisi foncé, ou d'un rouge de sang. Nos gens tuèrent une quantité considérable de ces divers oiseaux. Leur chair avait peu de délicatesse; toutefois, comme nous ne prenions depuis long-temps que des nourritures salées, nous la trouvâmes assez bonne. Nous rencontrâmes une multitude de crabes rouges qui rampaient au milieu des arbres, et nous prîmes plusieurs poissons que la mer en se retirant avait laissés dans des trous sur le récif.

Il y a un lac situé en dedans du récif, et nous trouvâmes sur la portion du récif en face du lac un grand lit de corail qui offrait peut-être une des plus charmantes vues produites par la nature en aucun lieu du monde. Sa base était fixée à la côte, mais elle pénétrait si avant qu'on ne pouvait la découvrir. Il paraissait suspendu dans l'eau, dont la profondeur augmentait si brusquement, qu'à peu de verges de distance la sonde aurait donné

sept ou huit brasses. La mer était absolument calme, et le soleil, qui brillait de tout son éclat, montrait à nos regards étonnés les différentes espèces de corail. Nous voyions en quelques endroits une foule de jolies stalactites, ailleurs des boules et beaucoup d'autres formes. Des coquillages, qui étaient répandus partout et qui formaient des paillettes des plus riches couleurs, ajoutaient encore à la beauté de ce spectacle. Une multitude de poissons, qui se promenaient paisiblement et sans la moindre apparence de crainte, acheva de nous charmer : on ne peut rien imaginer au-dessus des couleurs jaunes, bleues, rouges et noires qu'ils étalaient, et l'art ne les imitera jamais. La variété des formes des poissons contribuait aussi à la richesse de cette grotte marine. Nous la regardâmes avec un plaisir inexprimable, et nous éprouvâmes du regret de ce qu'un ouvrage si extraordinaire est caché dans un lieu où les hommes n'auront guère occasion de lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite.

Rien n'annonçait que des hommes fussent jamais venus sur cette terre, si j'en excepte un petit bordage de pirogue qu'on rencontra sur la grève, et que la mer pouvait y avoir apporté d'une autre île. Mais, ce qui est assez singulier, nous y vîmes plusieurs petits rats bruns. Il n'est pas aisé d'expliquer l'origine de ces animaux, et je suis tenté

de croire qu'ils y sont venus avec la pirogue dont nous aperçûmes les débris.

L'îlot de l'extrémité occidentale de l'île est presque entièrement couvert de cocotiers ; la plupart de ces arbres offraient d'excellentes noix, et souvent de vieilles et de jeunes noix sur la même tige : leur trop grande proximité en plusieurs endroits nuisait à leur croissance. En général les autres productions étaient les mêmes que sur le premier îlot. Nous vîmes sur la grève deux morceaux de bordage, dont l'un était grossièrement sculpté, et une pagaie de forme elliptique : ces débris venaient probablement de la même pirogue que ceux dont j'ai déjà parlé, car les deux îlots ne sont éloignés que d'un demi-mille. Nous rencontrâmes une jeune tortue, jetée depuis peu sur la côte, car elle était encore remplie de vers. Il y a moins de crabes que sur le premier îlot ; mais nous y aperçûmes des mouches-scorpions et un petit nombre d'autres insectes. Il y avait beaucoup plus de poissons sur les récifs. Nous y distinguâmes de grosses anguilles tachetées d'une manière agréable. Lorsque nous les suivions, elles élevaient leurs têtes au-dessus de l'eau, elles ouvraient leur bouche, et elles s'efforçaient de nous mordre. Nous y remarquâmes surtout des poissons-perroquets, des snappers[1], un poisson de rocher brun et tacheté, de la grandeur

[1] Petite espèce de requin.

de l'aigrefin, mais si peu sauvage, que, au lieu de s'enfuir à notre aspect, il s'arrêtait pour nous regarder. Si nous avions manqué tout-à-fait de provisions, nous aurions pu en embarquer ici une assez grande quantité, car le récif était rempli d'une multitude innombrable de ces coquillages dont j'ai déjà fait mention, et qui pesaient deux ou trois livres : ces coquillages étaient de plusieurs espèces. Nous y ramassâmes la grosse limace de mer. Durant le flux de la marée, plusieurs requins vinrent sur le récif : nos gens en tuèrent quelques-uns ; mais il y avait alors du danger pour nous de marcher dans l'eau.

Le détachement qui passa la nuit à terre avec M. Williamson fut très incommodé des moustiques, ainsi que celui de M. Gore l'avait été sur l'îlot précédent. Il tua deux courlis exactement pareils à ceux d'Angleterre, et il vit sur la côte des pluviers ; mais il n'aperçut dans les bois qu'un ou deux coucous pareils à ceux que nous avions vus à Wennooaette.

Notre temps fut employé d'une manière utile sur cet îlot, car nous y prîmes environ douze cents cocos, qui furent distribués par égales portions à l'équipage ; le suc et la noix furent également bons pour notre santé. Les vaisseaux qui seront dans ce parage peuvent, si le vent est modéré, suivre notre exemple et espérer le même succès.

Mais les deux îlots sur lesquels nous débarquâmes manquent d'eau douce. S'il y en avait, et s'il était possible de pénétrer dans l'espace de mer qu'environne le récif, et que nous appelâmes le lac, ce mouillage serait, pour les bâtimens qui relâcheraient faute de rafraîchissemens, préférable à ceux des îles habitées, car ils y trouveraient une quantité suffisante de poissons, et les équipages s'y promèneraient sans être inquiétés par personne.

Les neuf ou dix îlots peu élevés, compris sous le nom d'île *Palmerston*, peuvent être regardés comme les pointes ou les sommets du récif de corail qui les réunit. Quoiqu'ils soient couverts seulement d'une légère enveloppe de sable, ils se trouvent, ainsi que je l'ai déjà fait observer, remplis d'arbres et de plantes, la plupart de la même espèce que celles des terrains bas des hautes îles de cet océan.

Les savans qui cherchent à expliquer la formation des diverses contrées de la terre ne sont pas d'accord sur l'origine des îles basses. Les uns disent que ces pointes de rochers ou îlots étaient réunies autrefois ; qu'elles composaient une seule terre plus élevée, dont la mer, dans la révolution des siècles, a englouti une portion, et que les parties les plus hautes qui se montrent encore disparaîtront un jour. D'autres conjecturent qu'elles ont

été produites par des tremblemens de terre, et qu'elles sont l'effet des convulsions intérieures du globe. Une troisième opinion, qui me paraît la plus vraisemblable, n'y voit que des bas-fonds ou des bancs de corail qui s'accroissent peu à peu. Je n'exposerai pas ici les raisons qu'on emploie pour défendre chacun de ces systèmes; je me contenterai de décrire les districts de l'île Palmerston que j'ai examinés.

Un rocher de corail forme partout la base de l'île. Le sol est un sable de corail auquel les détrimens des végétaux se sont mêlés en peu d'endroits, de manière à présenter quelque chose qui ressemble à du terreau. On peut en conclure, avec beaucoup de vraisemblance, que ces îlots ne sont pas anciens, et qu'ils ne sont point non plus les restes d'une île plus grande, engloutie par l'Océan; car dans l'une ou l'autre des deux hypothèses, il devrait y avoir plus de terreau, ou il devrait y rester une portion du sol primitif. Il est facile de prouver d'ailleurs l'accroissement de ces îlots : nous y rencontrâmes, bien au-delà du point où arrivent aujourd'hui les flots, lors même que la mer est le plus orageuse, des rochers de corail élevés qui nous parurent avoir été troués de la même manière que les rochers de corail qui composent maintenant le bord extérieur du récif, d'où il résulte que les vagues se portaient autrefois jusqu'ici.

J'ajouterai que quelques-uns de ces rochers troués sont presque au centre de l'îlot.

La meilleure preuve de l'accroissement des îlots et de la théorie que j'adopte, c'est la gradation insensible qu'offrent les plantes des rivages de ces terres, gradation qui commence à quelques pouces de la marque de la marée haute, et qui va jusqu'au bord des arbres. On voit de la façon la plus distincte, dans un très grand nombre d'endroits, et surtout sous le vent ou au côté occidental, que ces plantes ont germé à différentes époques. Je pense qu'elles doivent leur origine à des marées extraordinairement hautes, produites par des coups de vent impétueux de l'ouest; que ces marées ont répandu du sable au-delà de la ligne où s'arrêtent les marées ordinaires, et qu'ensuite le vomissement régulier et imperceptible de ces dernières marées a jeté assez d'autre sable pour former une barrière contre les marées très hautes, et empêcher les flots et la tempête de venir détruire les plantes qui commencent à végéter sur les noix de coco, les racines et les graines apportées par les oiseaux ou poussées par les vagues. Cette transplantation doit arriver très souvent; car nous vîmes beaucoup de noix de coco et d'autres semences qui bourgeonnaient tout près du point où la mer vient aujourd'hui, et dans des lieux où il était clair que ces bourgeons ne provenaient pas des plantes

qui se trouvaient plus voisines du centre de l'île, et toutes formées. La multiplication des végétaux augmente rapidement la hauteur d'une terre nouvelle ainsi créée; car les feuilles qui tombent et les branches d'arbres qui se détachent de leur tige se convertissent bientôt en bon terreau noir, sous un climat tel que celui-ci.

Il y a peut-être une autre cause qui ne contribue pas moins à l'accroissement de ces îles, et qui explique comment la mer s'est éloignée des rochers troués dont j'ai parlé plus haut. Il me paraît que le banc de corail et le récif s'étendent de jour en jour sous les flots d'une manière imperceptible. Les vagues, se retirant à mesure que la largeur et la hauteur du récif augmentent, laissent derrière elles un rocher sec, prêt à recevoir des morceaux de corail brisés, du sable et les diverses choses nécessaires à la formation d'une terre qui produit des végétaux.

Ainsi on ne peut guère douter que le récif entier ne devienne une île avec le temps. Je pense que l'accroissement des îlots déjà formés, ou la formation de quelques îlots nouveaux sur les lits de corail qu'on rencontre dans le lac, et qui doivent s'élever assez pour se montrer au-dessus du niveau des flots, l'agrandiront peu à peu du côté de la terre [1].

[1] L'opinion de Cook sur la formation des îles de la mer du Sud

Après avoir quitté l'île Palmerston, je mis le cap à l'ouest, afin d'arriver promptement à Anamooka. Les vents continuèrent à être variables, et ils se tinrent souvent entre le nord et l'ouest. Nous eûmes des rafales, du tonnerre et beaucoup de pluie. Ces pluies, en général très abondantes, nous procurèrent une quantité considérable d'eau douce.

La chaleur, qui était grande depuis environ un mois, devint beaucoup plus désagréable sous ce ciel constamment pluvieux. Nous ne pouvions ni tenir les vaisseaux à sec, ni ouvrir les écoutilles, et l'humidité m'effrayait pour la santé des équipages. Il faut observer que, depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance, nous n'avions pris des rafraîchissemens qu'à la Nouvelle-Zélande, et que, malgré les nourritures salées et la vicissitude du climat, je n'avais pas un seul malade.

La nuit du 24 au 25 nous dépassâmes l'île Sauvage que j'avais découverte en 1774; et le 28, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le nord-ouest, à quatre ou cinq lieues, les îles qui gisent à

a généralement prévalu. Ce sont de petits vers gélatineux qui créent ces milliers d'îles et d'arpens de terre dans l'océan Pacifique. Quand on sait que ces jolis tubes de matière calcaire, élémens de la roche de corail, peuvent toujours être tirés de la mer, souples et flexibles comme la cire, et n'acquièrent la dureté de la pierre qu'après que la vie s'est éteinte en ces petits animaux, on ne peut douter de la nature de leurs occupations pendant leur vie. L'accroissement des îlots eux-mêmes, en nombre et en étendue, ne saurait non plus être l'objet d'aucun doute.

l'est d'Anamooka[1]. Je marchai d'abord au sud de ces îles, et je gouvernai ensuite sur Anamocka, puis sur Komango ; je mouillai le soir par quinze brasses, Komango nous restant au nord-ouest, à la distance d'à peu près deux lieues.

§ 4.

Entrevue avec les naturels de Komango et de quelques autres îles. Arrivée à Anamooka. Relâche. Feenou, l'un des principaux chefs de Tongatabou, vient nous voir. Détails sur la réception qu'on lui fit à Anamooka et à bord de mon vaisseau. Dispositions des insulaires au vol. Observations sur Anamooka. Traversée de cette île à Happaee.

Dès que nous fûmes mouillés deux pirogues, l'une montée par quatre et l'autre par trois hommes, manœuvrèrent vers nous, et vinrent sans hésiter à la hanche des vaisseaux. Elles apportaient des noix de coco, des fruits à pain, des bananes et des cannes de sucre qu'elles échangèrent contre des clous. L'un des insulaires monta à bord. Après le départ de ces pirogues, il en arriva une troisième; mais la nuit approchait, et elle ne demeura pas long-temps près de nous. Komango, l'île la plus voisine, était éloignée d'au moins cinq milles, et l'on peut juger de là le prix que mettent ces peuplades aux bagatelles qu'elles cherchent à se pro-

[1] Ou Anamocka.

curer. Nous prîmes le soir, à l'hameçon et à la ligne, une quantité considérable de poisson.

Le jour suivant le lieutenant King, avec deux canots, se rendit à Komango pour y acheter des rafraîchissemens.

Six ou sept pirogues partirent des différentes îles à la pointe du jour : outre des fruits et des racines, elles apportèrent deux petits cochons, plusieurs volailles, des pigeons ramiers, de petits râles et de grosses poules d'eau violettes qu'elles échangèrent contre des grains de verre, des clous, des haches, etc. Elles avaient d'autres articles de commerce, tels que des étoffes du pays, des hameçons de pêche, de petits paniers, des flûtes de roseaux, des massues, des piques et des arcs. Mais je défendis d'acheter aucune de ces curiosités avant que les vaisseaux fussent approvisionnés; l'expérience m'avait appris que si les équipages font, selon leur caprice, des marchés avec les naturels, il en résulte des querelles continuelles. Je nommai quelques personnes que je chargeai de cette commission, à bord des vaisseaux et à terre, et je ne permis à qui que ce fût d'ailleurs de se mêler des échanges. Les canots revinrent au milieu du jour avec trois cochons, des volailles, des fruits et des racines, et de l'herbe pour notre bétail. Les habitans de Komango les avaient reçus à merveille : ils ne parurent pas en grand nombre, et leurs ca-

banes, placées l'une près de l'autre en dedans d'une allée de bananiers, n'avaient rien de commode ou d'agréable. M. King trouva, non loin de cette bourgade, un étang d'eau douce assez bonne, mais il n'aperçut aucun ruisseau.

Dès que les canots furent rentrés, je gouvernai sur Anamooka; le vent était très faible, et je me proposai de passer entre Anamooka-ette [1] et les brisans qui gisent au sud-est; mais je fus contraint d'abandonner mon projet et de marcher au sud de toutes les îles; ce qui nous porta sous le vent et nous obligea de passer la nuit sous voile.

Le lendemain nous mouillâmes à quatre milles d'Anamooka.

Le 1^er^ mai 1777 je fis mettre un canot à la mer, et sonder la bande ouest d'Anamooka, où il semblait y avoir un havre formé au nord-est par l'île, au sud-ouest et au sud-est par des îlots et des bas-fonds. Les vaisseaux appareillèrent sur ces entrefaites et s'efforcèrent d'aborder la côte. Je mouillai sur la bande septentrionale où j'avais rencontré, lors de mon second voyage, une aiguade commode et un lieu propre au débarquement.

Ce dernier havre n'était pas éloigné de plus d'une lieue; nous n'y arrivâmes cependant qu'à cinq heures de l'après-midi. Nous fûmes retardés par une multitude de pirogues qui environnèrent sans cesse

[1] C'est-à-dire la *petite Anamooka*.

nos vaisseaux, et nous apportèrent les diverses productions de leur île. Quelques-unes étaient doubles et munies d'une grande voile, et celles-ci avaient à bord quarante à cinquante hommes chacune. Elles manœuvraient autour de nous, aussi lestement que si nous avions été à l'ancre. Nous y vîmes plusieurs femmes que la curiosité amena peut-être : j'ajouterai toutefois qu'elles ne mirent pas moins d'ardeur que les hommes à faire des échanges, et qu'elles maniaient la pagaie avec la même dextérité. Je me retrouvai au mouillage que j'avais occupé trois années auparavant, et vraisemblablement à peu de distance de l'endroit où Tasman, qui découvrit cette terre et quelques-unes des îles voisines, mouilla en 1643 [1].

Le lendemain dans la matinée, tandis qu'on se préparait à remplir les futailles, je descendis à terre. Toobou, le chef de l'île, nous mena Omaï et moi à sa maison : nous la trouvâmes située dans un lieu charmant, au centre de sa plantation : un joli gazon l'environnait, et Toobou nous dit qu'il l'avait fait planter pour nettoyer les pieds de ceux qui entraient chez lui. Jusqu'alors je n'avais remarqué cette attention de propreté sur aucune des îles de la mer du Sud ; mais je vis ensuite qu'elle était très commune aux îles des Amis. Le plancher

[1] La description que Tasman fait de cette île s'accorde avec celle du capitaine Cook qui est plus étendue.

de la maison de Toobou était couvert de nattes, et je jugeai que les tapis des salons anglais les plus élégans ne sont pas plus propres. Tandis que j'étais à terre, j'achetai un petit nombre de cochons et des fruits, et, en arrivant à bord, je vis les vaisseaux remplis de naturels. Ils n'étaient pas venus les mains vides, et nous avions des rafraîchissemens dans la plus grande abondance.

Nos diverses opérations à terre commencèrent le 3 mai : quelques-uns de nos gens cueillirent de l'herbe pour le bétail, d'autres remplirent les futailles à l'étang voisin, et un troisième détachement coupa du bois. Il y avait en face des vaisseaux, et dans un lieu très commode pour l'embarquement, une grande quantité de bois propre au chauffage : les bûcherons y portèrent d'abord la cognée ; mais les arbres, qu'ils prirent mal à propos pour des mancenilliers, et qui étaient une espèce de poivrier appelée *faïtanoo* par les naturels, donnaient un suc blanc si corrosif, qu'il produisait des ampoules sur la peau et blessait les yeux. Les travailleurs furent obligés d'abandonner cette place et d'aller dans l'anse où était postée notre garde, et où l'on embarquait de l'eau. Les naturels nous y cédèrent d'autres bois plus convenables à l'usage que nous en voulions faire.

Le 6 nous reçûmes la visite d'un chef de Tongatabou, qui se nommait Feenou, et que Teipa me

présenta comme le roi de toutes les îles des Amis. J'appris alors que, immédiatement après mon arrivée, on avait envoyé une pirogue à Tongatabou, et que ce chef s'était rendu tout de suite à Anamooka. L'officier qui commandait sur la côte me dit que, au moment où le chef étranger descendit, tous les insulaires eurent ordre d'aller à sa rencontre; que, pour lui témoigner leur soumission, ils se prosternèrent jusqu'à terre, et qu'ils lui touchèrent la plante des pieds avec la palme et avec le revers de leurs mains : il paraissait clair qu'un homme accueilli d'une manière si respectueuse était véritablement le roi.

Je reçus bientôt de ce grand personnage un présent de deux poissons que m'apporta un de ses domestiques, et j'allai lui faire une visite l'après-dîner. Il s'approcha de moi dès qu'il me vit à terre. Il paraissait âgé d'environ trente ans; il était grand, mais d'une taille mince; et je n'ai pas rencontré sur ces îles une physionomie qui ressemblât davantage à la physionomie des Européens. Il ne comptait pas moins de cent cinquante-trois îles, dont il était souverain. Feenou, avec qui je passai quelque temps, m'accompagna à bord, ainsi que cinq ou six personnes de sa suite. Je leur fis des présens convenables, et je les traitai de la manière que je crus la plus conforme à leurs goûts.

Je les reconduisis à terre le soir. Le chef, pour

me remercier des présens qu'il avait reçus, fit mettre trois cochons dans mon canot. J'appris, sur la côte, un accident qui venait d'arriver, et dont je vais parler avec quelques détails. On jugera de l'étendue du pouvoir que les chefs exercent ici sur le bas peuple. Tandis que Feenou était à bord de mon vaisseau, un chef inférieur, par des raisons que notre détachement ne put découvrir, ordonna aux naturels de s'éloigner du poste que nous occupions. Quelques-uns d'entre eux ayant osé revenir, il prit un gros bâton et les frappa sans pitié. Il asséna un coup si vigoureux sur le visage de l'un des insulaires, que le sang jaillit par la bouche et les narines. Le malheureux qui reçut le coup tomba sans connaissance; il eut ensuite des convulsions et on l'emporta. Le chef brutal à qui on vint raconter qu'il l'avait tué ne fit qu'en rire, et il ne témoigna pas le moindre regret de ce meurtre.

Le 7 Feenou vint dîner avec moi; il y revint aussi le lendemain, accompagné de Teipa, de Toobou et de quelques autres chefs. Teipa eut seul la permission de s'asseoir à la même table, ou de manger en sa présence. Cette étiquette me fit plaisir, car avant l'arrivée de Feenou, j'avais plus de convives que je ne pouvais en loger, et des hommes et des femmes venaient en foule s'emparer de ma table. Les habitans des îles des Amis n'ont pas,

comme les Taïtiens, dépouillé les femmes du droit de manger avec les hommes.

On nous avait volé une grande hache, dès le premier jour de notre arrivée. Je m'adressai à Feenou, et je lui dis qu'il devait interposer son pouvoir afin qu'on me la rendît; il donna en effet ses ordres, et on les exécuta si promptement, qu'on me rendit la hache le lendemain, tandis que nous étions à dîner. Nous eûmes des occasions fréquentes de remarquer combien cette peuplade est portée au vol. Les coups de fouet ne semblaient pas produire plus d'effet sur elle que sur un morceau de bois. Lorsqu'on surprenait un individu en flagrant délit, son maître, loin d'intercéder en sa faveur, me conseillait souvent de tuer le coupable. J'étais bien éloigné de suivre ce conseil, et les châtimens que j'ordonnais ne remedièrent à rien : en général je puis dire que les voleurs ne croyaient pas être punis, car ils paraissaient aussi insensibles à la honte qu'à la douleur. Le capitaine Clerke imagina enfin un châtiment qui me sembla les contenir un peu : il mit les voleurs entre les mains du barbier, qui rasa toute leur chevelure. Nous les renvoyions ainsi couverts de ridicule aux yeux de leurs compatriotes, et nos gens pouvaient les reconnaître et les surveiller.

Feenou recherchait tellement notre compagnie qu'il dînait tous les jours à bord : on apportait

quelquefois de la côte les choses qu'il devait manger. Le 10, par exemple, ses domestiques lui apportèrent du poisson, une soupe et des ignames; il n'y avait point d'eau dans sa soupe, c'était du jus de coco cuit avec du poisson : on l'avait faite vraisemblablement dans un vase de bois posé sur des pierres chaudes; mais on la servit sur des feuilles de bananier. Je goûtai ce plat, et je le trouvai si bon, que j'ordonnai ensuite d'apprêter du poisson de la même manière. Mon cuisinier réussit assez bien, sans approcher jamais de la perfection de ses modèles.

Comme nous avions épuisé cette île, et qu'il y restait peu de cochons ou de fruits, je songeais à appareiller. Feenou, comprenant que je voulais passer tout de suite à Tongatabou, me pressa vivement de changer de projet. D'après l'aversion que lui inspirait ce voyage, je pensai qu'il était intéressé à ce que je ne le fisse pas. Il m'exhorta avec beaucoup d'instance de préférer une île ou plutôt un groupe d'îles appelé *Hapaee*, qui gît au nord-est. Il m'assura que nous y trouverions des rafraîchissemens de toute espèce et en grande abondance, et pour donner plus de poids à son avis il promit de nous accompagner. Je me rendis à ses prières, et je décidai que nous nous rendrions d'abord à Hapaee : aucun vaisseau européen n'y avait abordé, et je désirais connaître les mœurs des habi-

tans. Nous partîmes donc d'Anamooka le 14 mai.

Cette terre est un peu plus élevée que les autres petites îles qui l'environnent; mais on ne peut la compter, comme celles de Mangia et de Wateeoo, parmi les terres d'une hauteur modérée. La côte, à l'endroit où mouillèrent nos vaisseaux, est un rocher de corail escarpé et haché, de neuf ou dix pieds d'élévation, excepté toutefois deux grèves de sable, où l'on trouve un récif de la même espèce de rocher, qui les borde et qui les met à l'abri de la fureur des vagues. Le lac d'eau salée qu'on rencontre à l'entrée de l'île a environ un mille et demi de largeur, et le sol qui l'environne s'exhausse peu à peu. Nous ne pûmes suivre la communication qu'il doit avoir avec la mer. Le terrain qu'on traverse pour y arriver, depuis la grève sablonneuse la plus grande, est aplati, bas et sablonneux. Le sol, dans les cantons de l'île qui s'élèvent un peu, et particulièrement vers la mer, est une espèce d'argile rougeâtre, ou un terreau noir et friable. On n'y voit pas un seul courant d'eau douce.

Excepté un petit nombre d'endroits, l'île est très bien cultivée. Nous aperçûmes quelques districts en friche; mais nous eûmes lieu de croire qu'on les laissait reposer, car les naturels y travaillaient souvent et se disposaient à les cultiver de nouveau. Les plantations offrent surtout des ignames et des bananiers. La plupart sont très étendues

et enfermées par de jolies haies de roseaux placés les uns sur les autres en ligne oblique, et d'environ six pieds de hauteur. En dedans de ces haies nous en trouvâmes fréquemment de secondes qui environnaient les maisons des principaux du pays. Les arbres à pain et les cocotiers sont épars sans beaucoup d'ordre, mais principalement près des habitations des insulaires. Les autres parties de l'île, et en particulier vers la mer et aux environs du lac, sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux dont la végétation est très forte. Les environs du lac produisent une multitude de palétuviers, et les rivages de la mer une quantité considérable de faitanoos, arbres dont j'ai déjà parlé.

Nous nous promenâmes beaucoup dans l'intérieur du pays, et jamais les naturels ne s'y opposèrent. Nous nous amusâmes quelquefois à tirer des canards sauvages, peu différens du millouin, qui sont très nombreux sur le lac d'eau salée et sur l'étang d'eau douce où nous remplîmes nos futailles. Durant ces excursions nous observâmes souvent que les insulaires avaient abandonné leurs maisons pour se rendre à notre marché; ils ne semblaient pas craindre qu'en rôdant au milieu de l'île nous prissions quelque chose. Les habitations désertes nous firent croire que la plupart des naturels se trouvaient quelquefois rassemblés sur la grève; mais il ne fut pas possible de former une évaluation

exacte de leur nombre, car l'arrivée continuelle d'une foule d'étrangers qui venaient des autres îles nous aurait trompés dans nos calculs. Cependant, comme il ne parut jamais y avoir plus de mille personnes à la fois, la population entière de cette terre n'excède peut-être pas deux mille.

Au nord et au nord-est d'Anamooka, et sur la route qui mène directement à Hapaee, la mer est parsemée d'un grand nombre de petites îles. Quoique les pirogues des naturels naviguassent au milieu des bas-fonds et des rochers, je ne pouvais avoir la certitude d'y trouver un passage libre et sûr pour des bâtimens aussi considérables que les nôtres. Lorsque j'appareillai je crus devoir aller à l'ouest des îles dont je viens de parler, et je mis le cap au nord-nord-ouest, sur Kao [1] et Toofoa, les deux îles les plus occidentales qui fussent en vue, et les plus remarquables par leur grande élévation. Feenou et les gens de sa suite demeurèrent à bord de *la Résolution* jusqu'à midi : il s'embarqua à cette époque sur la pirogue à voile qui l'avait amené de Tongatabou, et il manœuvra au milieu du groupe d'îles en travers desquelles nous nous trouvions à

[1] Anderson appelle *Kao* la terre nommée *Aghoo* par le capitaine Cook; et la carte de Tasman, telle qu'on la trouve dans la collection de Dalrymple, donne le nom de *Kaybai* à la même île. Anderson nomme *Tofoa* l'île appelée *Amattafoa* par Tasman et le capitaine Cook. L'île *Komango* du second est la même que l'île *Amango* du premier.

ce moment. La marée ou un courant de l'ouest nous avaient fort approchés de ces îles depuis le matin.

Elles sont répandues çà et là à des distances inégales, et en général elles sont presque aussi hautes qu'Anamooka; mais elles n'ont que deux ou trois milles de longueur, et quelquefois même un demi-mille seulement, ou moins encore. Leurs côtes présentent, ainsi qu'Anamooka, des rochers escarpés ou des dunes rougeâtres; quelques-unes ont des grèves de sable qui se prolongent sur toute la longueur de la bande. La plupart se trouvent entièrement couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue un grand nombre de cocotiers, et chacune offre à l'œil un joli jardin placé au milieu de la mer. Le beau temps que nous avions alors augmenta le plaisir de ce charmant paysage : nous croyions voir ces terres habitées par des fées que décrivent les romans. La théorie que j'ai donnée plus haut sur la formation de l'île Palmerston paraît applicable à quelques-unes de celles-ci, car nous en aperçûmes une qui n'était composée que de sable, et une seconde sur laquelle il n'y avait encore qu'un arbrisseau ou un arbre.

A quatre heures de l'après-midi nous étions par le travers de Kotoo, la plus occidentale des petites îles de ce groupe; nous gouvernâmes au nord, laissant à babord Toofoa et Kao, et longeant la

bande ouest d'un récif de rochers qui gisent à l'ouest de Kotoo jusqu'au moment où nous atteignîmes leur extrémité septentrionale ; nous les doublâmes alors pour attaquer l'île.

Durant l'après-dîner nous nous étions trouvés à deux lieues de Toofoa, dont nous aperçûmes la fumée plusieurs fois pendant le jour. Les habitans des îles des Amis ont des opinions superstitieuses sur les volcans de cette île qu'ils appellent *Kollofeca;* ils disent que c'est un otooa, ou une divinité. Suivant ce qu'ils nous apprirent, il vomit de très grosses pierres de temps en temps; ils supposent que le cratère est de la grandeur d'un îlot; ils ne se souviennent pas de l'avoir vu tranquille, et ils n'ont pas même de tradition qu'il l'ait jamais été. Pendant notre relâche à Anamooka, nous vîmes à diverses reprises la fumée s'élever du centre de l'île, malgré une distance d'au moins dix lieues. J'ai appris que la population n'est pas nombreuse à Toofoa, mais qu'on y trouve de l'eau excellente.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous n'étions pas éloignés de Kao, vaste rocher de la forme d'un cône : nous mîmes le cap à l'est, afin de passer entre les îles Footooha et Hafaiva, à l'aide d'une jolie brise qui soufflait du sud-est. Feenou vint à bord à dix heures, et il passa la journée avec nous. Il m'apporta deux cochons et une quantité assez considérable de fruits. Plusieurs pirogues arrivèrent aussi

des différentes îles ; elles nous vendirent également des fruits : nous en achetâmes avec d'autant plus de plaisir qu'il nous en restait peu. A midi notre latitude fut de 19 degrés 49 minutes 45 secondes sud, et nous avions sept milles de longitude depuis Anamooka.

Après avoir dépassé Footooha nous rencontrâmes un récif de rocher, et comme le vent était très faible, nous eûmes beaucoup de peine à nous dégager. Ce récif gît entre Footooha et Neeneeva, petite île basse, située à l'est-nord-est de Footooha, et à sept ou huit milles. Footooha est aussi une petite île, mais d'une hauteur moyenne ; la côte, dans toutes ses parties, est un rocher escarpé. Elle gît au sud-est et à six lieues de Kao, au nord-est et à trois lieues de Kotoo. Lorsque nous eûmes doublé le récif dont je viens de faire mention, nous gouvernâmes sur Neeneeva dans l'espoir d'y trouver un mouillage : nos espérances furent trompées une seconde fois, et il fallut passer la nuit à courir de petites bordées.

Durant la nuit nous vîmes d'une manière distincte les flammes sortir du volcan de Toofoa, qui est néanmoins peu élevé.

Le 16, à la pointe du jour, nous marchâmes au nord-est, avec une jolie brise du sud-est, afin d'atteindre Hapaee qui était alors en vue. Les arbres se montraient à peine au-dessus de la surface des

flots, et nous jugeâmes que c'est une terre basse. A neuf heures nous reconnûmes qu'elle forme trois îles à peu près d'une égale grandeur : nous en découvrîmes bientôt une quatrième au sud de celle-ci, et aussi étendue que les autres. Elles paraissaient avoir chacune six ou sept milles de long; leur hauteur et leur aspect semblaient être les mêmes. La plus septentrionale s'appelle *Haanno*, celle qui suit *Foa*, la troisième *Lefooga*, et la plus méridionale *Hoolaiva;* mais les naturels les comprennent toutes sous le nom général de *Hapaee*.

Le vent nous ayant manqué, nous ne pûmes gagner la terre, et nous fûmes obligés de manœuvrer au vent de l'île.

Nous étions près de Foa à la pointe du jour : nous reconnûmes que cette île est jointe à Haanno par un récif à fleur d'eau, qui se prolonge d'une terre à l'autre. L'un de mes canots alla chercher un mouillage; il ne tarda pas à en trouver un, et nous jetâmes l'ancre par le travers d'un autre récif qui joint Lefooga à Foa, ainsi que Foa est joint à Haanno. Le récif présentait devant nous une crique, où nous pouvions débarquer dans tous les temps, et nous n'étions pas à plus de trois quarts de mille de la côte.

§ 5.

Arrivée des vaisseaux à Hapaee. On nous y reçoit d'une manière amicale. Cérémonial et présens. Les naturels nous donnent le spectacle de plusieurs combats : combats de massues, luttes, pugilat. Les femmes prennent aussi part à ces combats. On exerce les soldats de marine devant les insulaires. Danses exécutées par des hommes. Feux d'artifice. Description particulière des amusemens nocturnes des habitans, de leurs chants et de leurs danses.

Dès que nous fûmes mouillés les vaisseaux se trouvèrent remplis de naturels et environnés d'une multitude de pirogues. Les insulaires nous apportèrent des cochons, des volailles, des fruits et des racines, qu'ils échangèrent contre des haches, des clous, des grains de verre et des étoffes. Feenou et Omaï arrivèrent à bord au lever du soleil, afin de me présenter aux habitans de l'île, et je descendis bientôt sur la côte avec eux. Nous débarquâmes dans la partie nord de Lefooga, un peu à droite de notre mouillage.

Le chef me conduisit à une maison ou plutôt à une cabane qui était située près de la grève, et que j'avais vu apporter quelques minutes auparavant. Nous nous y assîmes, Feenou, Omaï et moi. Les autres chefs et la multitude formaient un cercle en dehors vis-à-vis de nous, et ils s'assirent également. On me demanda combien de temps je voulais demeurer dans l'île. Je répondis que je me

proposais d'y rester cinq jours. Alors on ordonna à Taipa de venir s'asseoir près de moi et d'annoncer cette nouvelle. Il harangua en effet le peuple, et Feenou lui souffla la plus grande partie de son discours. Selon le rapport d'Omaï l'orateur essaya de prouver qu'ils devaient tous, jeunes et vieux, me regarder comme un ami qui voulait passer quelque temps avec eux, et que durant mon séjour ils devaient s'abstenir de me voler et de m'inquiéter; il exhorta ensuite ses auditeurs à apporter aux vaisseaux des cochons, des volailles, des fruits, etc., et il leur fit la description des diverses choses qu'ils recevront en échange.

Taipa eut à peine achevé sa harangue que Feenou nous quitta. Taipa profita de son absence pour m'avertir que j'étais obligé de faire un présent au chef de l'île, appelé Earoupa. Comme je m'attendais à cet avis, je lui fis un présent plus riche qu'il ne l'espérait. Voyant que j'étais si généreux, deux chefs d'une autre île qui se trouvaient à l'assemblée, et Taipa lui-même, me demandèrent quelque chose pour eux. J'eus soin de les contenter. Feenou revint au moment où j'achevais mes largesses; il parut fâché contre Taipa qui m'avait laissé donner tant de choses, mais j'étais persuadé qu'il agissait de concert avec eux, et je ne fus pas la dupe de sa finesse. Il reprit sa place auprès de moi; il ordonna à Earoupa de s'asseoir à ses côtés, et de

haranguer le peuple à l'exemple de Taipa. Il indiqua à l'orateur, comme la première fois, les principaux points du discours, qui roula encore sur notre arrivée et sur la manière amicale dont il fallait nous accueillir.

Lorsque ces cérémonies furent achevées le chef me mena à trois mares qui, d'après ce qu'on m'avait dit, contenaient de l'eau douce; l'une des trois offrait en effet une eau assez bonne, et il n'était pas difficile d'y remplir nos futailles. Après avoir examiné l'aiguade nous retournâmes à notre première station, où j'aperçus un cochon cuit au four et des ignames fumantes que les naturels se disposaient à porter à bord pour mon dîner. J'invitai Feenou et ses amis à venir manger le cochon et les ignames, et nous prîmes la route du vaisseau; mais Feenou seul s'assit à ma table. Après dîner je les conduisis au rivage, et, au moment où je me rembarquai, le chef me donna une grosse tortue très belle, et une quantité considérable d'ignames. Nous avions des rafraîchissemens en abondance, car dans le cours de cette journée *la Résolution* acheta vingt petits cochons, outre des fruits et des racines. On m'apprit qu'au moment où j'étais descendu à terre, un des naturels vint à bord et ordonna à tous ses compatriotes de retourner sur la côte. Il voulait vraisemblablement que tous les insulaires assistassent à la cérémonie de ma récep-

tion, car, dès qu'elle fut terminée, une foule d'entre eux revinrent au vaisseau.

Le lendemain Feenou et Omaï, qui ne se quittaient guère, et qui avaient passé la nuit sur la côte, arrivèrent à bord de très bonne heure. Ils me dirent l'un et l'autre qu'on m'attendait dans l'île. Je m'y rendis bientôt avec eux, et on me conduisit à l'endroit où je m'étais assis la veille : j'y trouvai un concours nombreux d'habitans déjà rassemblés, et je jugeai qu'on préparait quelque chose d'extraordinaire ; mais je ne devinais pas ce que c'était, et Omaï ne pouvait me l'apprendre.

Je fus à peine assis que je vis paraître environ cent insulaires, qui s'avancèrent sur notre gauche, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de noix de coco et de cannes de sucre. Ils déposèrent leurs charges, et ils en formèrent deux tas ou pyramides. Bientôt après d'autres naturels arrivèrent sur notre droite, et apportèrent les mêmes choses, dont ils firent également deux pyramides de ce côté. Ils attachèrent sur la pyramide de notre droite deux cochons et six volailles, et sur celle de notre gauche six cochons et deux tortues. Earoupa s'assit devant la pyramide de la gauche, et un autre chef devant la pyramide de la droite. Je pensai qu'ils avaient rassemblé cette contribution par ordre de Feenou, auquel on paraissait obéir ici avec autant de soumission qu'à Ana-

mooka, et qui avait beaucoup d'autorité sur les chefs de Hapaee.

Les hommes qui avaient apporté ces provisions eurent soin de les étaler de la manière la plus pittoresque, et ils allèrent ensuite se joindre à la multitude rangée en cercle, autour des deux pyramides. Des guerriers, armés de massues de cocotiers, pénétrèrent ensuite dans l'enceinte, et défilèrent devant nous. Après avoir fait des évolutions durant quelques minutes, ils se retirèrent, la moitié d'un côté et le reste de l'autre, et ils s'assirent. Ils entrèrent bientôt en lice, et ils nous donnèrent le spectacle de plusieurs combats singuliers. Un champion se levait, il s'avançait fièrement, et, par des gestes expressifs, plutôt qu'avec des paroles, il proposait un défi à la troupe opposée. Si l'on acceptait le cartel, ce qui arrivait ordinairement, les deux champions se mettaient en attitude de combattre, et ils se chargeaient mutuellement, jusqu'à ce que l'un ou l'autre avouât sa défaite, ou jusqu'à ce que leurs armes fussent brisées. A la fin de ces combats le vainqueur venait s'accroupir devant le chef; il se relevait ensuite et s'éloignait. Sur ces entrefaites, quelques vieillards, qui paraissaient les juges du camp, lui donnaient des éloges en peu de mots, et les spectateurs, surtout ceux qui étaient du côté du vainqueur, célébraient sa victoire par deux ou trois cris de joie.

Il y eut de temps en temps quelques minutes d'intervalle d'un duel à l'autre. Ces entr'actes furent remplis par des combats de lutte et de pugilat. Les premiers ressemblaient exactement à ceux de Taïti, et les seconds différaient peu de ceux de la populace d'Angleterre. Ce qui nous étonna le plus, fut de voir deux grosses femmes arriver au milieu de la lice, et se charger à coups de poing, sans aucune cérémonie, et avec autant d'adresse que les hommes. Leur combat ne dura pas plus d'une demi-minute, et l'une d'elles s'avoua vaincue. L'héroïne victorieuse reçut de l'assemblée les applaudissemens qu'on donnait aux hommes dont la force ou la souplesse avaient triomphé de leur rival. Nous témoignâmes du dégoût pour cette partie de la fête; mais notre improbation n'empêcha pas deux jeunes filles de se présenter encore sur l'arène : elles paraissaient avoir du courage, et elles se seraient sûrement porté des coups vigoureux, si deux vieilles femmes n'étaient venues les séparer. Ces divers combats eurent lieu en présence d'au moins trois mille personnes; et les champions montrèrent beaucoup de bonne humeur: cependant les hommes et les femmes reçurent des coups dont ils durent se ressentir assez long-temps après.

A la fin de ces jeux, le chef me dit que le tas de provisions qui se trouvait à notre droite était des-

tiné à Omaï, et que la pyramide de notre gauche, qui comprenait à peu près les deux tiers du tout, était pour moi. Il ajouta que je pouvais les conduire à bord, quand je le voudrais; qu'il serait inutile de les environner d'une garde, et que les naturels n'en ôteraient pas une seul noix de coco. Il ne se trompait pas, car je l'emmenai dîner au vaisseau, et lorsqu'on embarqua les provisions dans l'après-midi, nous reconnûmes qu'on n'y avait pas touché. Il y en eut assez pour charger quatre canots, et je fus très surpris de la libéralité de Feenou : aucun des chefs des îles de la mer du Sud ne m'avait fait un présent si magnifique. Je m'empressai de prouver à mon ami que je n'étais pas insensible à sa générosité, et je lui donnai toutes les choses auxquelles je crus qu'il mettait du prix. Il fut si satisfait de mes dons, que, immédiatement après son arrivée sur la côte, il m'envoya encore deux cochons, une quantité considérable d'étoffes, et des ignames.

Feenou avait désiré voir nos soldats de marine faire l'exercice. Afin de lui procurer cette satisfaction, j'ordonnai aux soldats des deux vaisseaux de se rendre à terre dans la matinée du 20. Après différentes évolutions ils tirèrent chacun plusieurs coups; l'assemblée, qui était très nombreuse, parut enchantée. Le chef nous offrit à son tour un spectacle où les naturels déployèrent une adresse et

une précision extrêmes, et nous le trouvâmes bien supérieur à nos manœuvres militaires. C'était une espèce de danse, si différente de celles que j'avais vues jusqu'alors, que je crains de ne pouvoir la décrire à mes lecteurs. Elle fut exécutée par des hommes, et nous y comptâmes cent cinq acteurs. Chacun d'eux tenait à la main un joli instrument, à peu près de la forme d'une pagaie, de deux pieds et demi de longueur, qui avait un petit manche, et une palme de peu d'épaisseur, et qui était très léger. Ils l'agitèrent d'un nombre infini de manières; toutes ces positions furent accompagnées de diverses attitudes, ou de divers mouvemens du corps. Les acteurs se rangèrent d'abord sur trois lignes; et, au moyen de différentes évolutions, ils changèrent de place, de manière que ceux qui s'étaient trouvés sur le derrière se trouvèrent au front. Ils ne gardaient pas long-temps la même position, et chaque fois qu'ils en changeaient, c'était toujours par des mouvemens très vifs. Ils s'étendirent sur une seule ligne, ils se formèrent en demi-cercle, et en deux colonnes. Tandis qu'ils achevaient cette dernière évolution, l'un d'eux s'avança, et exécuta devant moi une danse grotesque qui termina le spectacle.

Il n'y avait d'autres instrumens que deux tambours, ou plutôt deux troncs d'arbres creusés qu'ils frappaient avec un morceau de bois, et d'où

ils tiraient quelques notes. Il me parut néanmoins que les danseurs n'étaient pas dirigés par ces sons, mais par un chœur de musique vocale, auquel se joignait leur voix. Leur chant avait une sorte de mélodie, et les évolutions, ou les pas qui en étaient la suite, s'exécutaient avec tant de justesse et de vivacité, que la troupe nombreuse des acteurs semblait ne former qu'une grande machine. Nous pensâmes tous qu'un pareil spectacle serait universellement applaudi sur un théâtre d'Europe : il surpassa, comme je l'ai déjà dit, tout ce que nous avions imaginé pour les divertir, et ils eurent l'air de sentir leur supériorité sur nous. Excepté le tambour, ils ne faisaient aucun cas de nos instrumens de musique; encore le jugeaient-ils inférieur au leur. Nos cors de chasse en particulier excitèrent beaucoup de mépris; car les naturels de cette île et de toutes celles de la mer du Sud ne daignèrent pas les examiner.

Afin de leur donner une opinion plus favorable de nos amusemens, et de leur inspirer un sentiment profond de notre force et de notre adresse, je fis préparer des feux d'artifice qui furent tirés le soir, en présence de Feenou, des autres chefs, et d'une multitude d'habitans. Des pièces qui se trouvèrent gâtées manquèrent; mais celles qui étaient en bon état réussirent parfaitement, et remplirent très bien les vues que je me proposais. Les fusées

volantes et plongeantes leur causèrent surtout un plaisir et un étonnement qu'on ne peut concevoir, et ils jugèrent alors qu'en fait de spectacle nous en savions plus qu'eux.

Cette supériorité de notre part les excita à nous donner de nouvelles preuves de leur dextérité ; et, dès que notre feu d'artifice fut terminé, nous vîmes commencer une suite de danses, que Feenou avait ordonnées pour nous divertir. Une bande de dix-huit musiciens vint d'abord s'asseoir devant nous, au milieu d'un cercle qui était composé d'une multitude de spectateurs, et qui devait servir de théâtre. Quatre ou cinq d'entre eux avaient des morceaux d'un gros bambou, de trois à cinq ou six pieds de longueur, qu'ils tenaient à peu près dans une position verticale, l'extrémité supérieure ouverte, et l'extrémité inférieure fermée par un des nœuds. Ils frappaient la terre avec cette extrémité inférieure, constamment, mais lentement. Ils produisaient ainsi divers tons, suivant la longueur des bambous, mais chacun de ces tons était grave ; afin d'établir des contrastes, un autre homme frappait très vite, avec deux bâtons, un morceau de la même substance, fendu et couché sur le sol, et il en tirait des tons aussi aigus que les premiers étaient graves. Le reste des musiciens, ainsi que ceux qui jouaient du bambou, chantaient un air doux et lent, qui tempérait si

bien l'âpreté des sons des instrumens dont je viens de parler, qu'un auditoire habitué aux modulations les plus parfaites et les plus variées des sons mélodieux aurait admiré la forte impression et l'effet agréable qui résultaient de cette harmonie simple.

Après ce concert, qui dura environ un quart d'heure, vingt femmes entrèrent sur la scène. La tête de la plupart d'entre elles était ornée de guirlandes de roses de la Chine, ou d'autres fleurs cramoisies. Plusieurs avaient sur le corps d'autres guirlandes de feuilles d'arbres découpées sur les bords avec beaucoup de délicatesse. Elles formèrent un cercle autour des musiciens qu'elles regardaient en face, et elles commencèrent par chanter des airs tendres, auxquels le chœur répondit par le même chant. Elles accompagnèrent leur voix de mouvemens de leurs mains qui se portaient avec grâce vers leur visage et sur la poitrine. Dans le même temps elles jetaient un de leurs pieds en avant, qu'elles retiraient mollement, tandis que le second demeurait immobile. Elles se tournèrent ensuite du côté des spectateurs, et lorsqu'elles eurent un peu chanté, elles marchèrent à pas comptés dans la partie du cercle qui se trouvait vis-à-vis de la cabane où nous étions assis au milieu des chefs. Deux de ces femmes firent à cette époque le tour du cercle, chacune d'un côté différent, de façon qu'elles se rencontrèrent à l'extrémité du diamètre

d'où elles étaient parties, et qu'elles revinrent à leur place. Deux nouveaux couples s'avancèrent de la même manière ; l'un de ces couples revint aussi à sa place, mais le second demeura en scène, et les femmes qui n'avaient pas encore parcouru l'enceinte s'approchèrent de celles-ci deux à deux, jusqu'à ce qu'elles eussent toutes décrit un cercle autour des musiciens.

Leurs danses devinrent plus animées : elles firent deux tours sur elles-mêmes en sautant, en frappant leurs mains l'une contre l'autre, ou en faisant claquer leurs doigts et répétant quelques mots avec le chœur. Vers la fin le mouvement de la musique augmenta, et elles déployèrent dans leurs gestes et leurs attitudes une force et une dextérité merveilleuses ; quelques-unes de ces attitudes, si nous les jugeons d'après les idées reçues en Europe, furent indécentes. Il est vraisemblable toutefois que cette partie du spectacle n'avait point de but malhonnête, et qu'on voulait seulement nous montrer la souplesse extraordinaire des femmes du pays.

Ce grand ballet de femmes fut suivi d'un second exécuté par quinze hommes. Il y en avait quelques-uns de vieux, mais l'âge ne paraissait point diminuer leur agilité et leur ardeur pour la danse : ils formèrent une espèce de cercle ouvert au front; ils ne regardaient ni l'assemblée ni les musiciens,

mais une moitié regardait en avant à mesure qu'elle marchait, et l'autre moitié dans une direction contraire. Ils chantèrent quelquefois en chœur avec les musiciens sur un mouvement grave, en agitant les mains d'une manière agréable, mais différente de celle des femmes; ils penchaient en même temps le corps, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; ils élevaient une jambe qu'ils jetaient en dehors, et ils étendaient les bras du même côté; d'autres fois ils chantaient des phrases auxquelles répondait le chœur, et ils pressaient par intervalles la mesure de la danse, en frappant leurs mains et en remuant avec plus de vivacité leurs pieds sans varier leur pas; enfin la rapidité de la musique et de la danse augmenta si fort qu'il fut à peine possible de distinguer leurs divers mouvemens: nous avons pourtant lieu de croire que les acteurs étaient un peu fatigués, car ils jouaient depuis environ une demi-heure.

Il y eut ici un entr'acte assez long, et on recommença les jeux; douze insulaires s'avancèrent, se placèrent sur deux lignes et sur les côtés opposés du cercle, en face les uns des autres. Nous vîmes arriver un homme qui sembla remplir les fonctions de nos souffleurs, et qui répéta plusieurs phrases auxquelles les douze nouveaux acteurs et le chœur répondirent: ils chantèrent sur un mouvement grave, et ensuite ils chantèrent et dansè-

rent environ un quart d'heure d'une manière plus animée, comme les danseurs qu'ils remplaçaient.

Dès qu'ils eurent fini, neuf femmes vinrent s'asseoir en face de la cabane où était le chef : un homme se leva et alla frapper de ses deux poings réunis la première de ces femmes ; il passa à la seconde et à la troisième, qu'il frappa de la même manière : mais lorsqu'il fut à la quatrième, il la frappa sur la poitrine, et j'ignore si ce fut par hasard ou à dessein. L'un des spectateurs le punit à l'instant et le renversa d'un coup sur la tête : on emporta le blessé sans bruit et sans aucun désordre. Cette correction ne put soustraire les cinq autres femmes à une discipline si étrange, ou peut-être à une cérémonie nécessaire ; car il se présenta un nouvel insulaire qui les frappa également sur le dos : leur humiliation fut portée plus loin ; elles eurent le chagrin de voir leur danse désapprouvée deux fois, et elles furent obligées de recommencer. Leur ballet différa peu de celui des femmes dont j'ai parlé plus haut ; seulement elles élevèrent quelquefois leur corps sur une jambe par un double mouvement, et ensuite sur l'autre, et elles firent claquer leurs doigts tandis qu'elles se trouvèrent dans cette attitude : elles répétèrent ensuite avec beaucoup d'agilité ces mouvemens vifs que la première troupe de danseuses avait exécutés si heureusement.

Peu de temps après un homme entra brusquement au milieu du cercle, et dit d'une manière bouffonne quelque chose sur nos feux d'artifice, ce qui produisit des éclats de rire dans toute l'assemblée. Les insulaires qui étaient de la suite de Feenou dansèrent alors ; ils formèrent autour des musiciens deux cercles concentriques de vingt-quatre acteurs chacun, et ils chantèrent un air avec des gestes de mains et de tête analogues aux paroles. Ces chants langoureux furent longs; les acteurs pressèrent ensuite la mesure, et ils répétèrent des phrases, de concert avec le chœur, ou en réponse aux couplets de quelques-uns des musiciens. Quand ils eurent fini, ils se retirèrent sur le derrière de la scène, ainsi que les femmes l'avaient fait; ils revinrent bientôt de chaque côté, et ils dessinèrent un triple demi-cercle dont la formation prit assez de temps; car ils s'approchèrent en inclinant le corps sur une jambe et en avançant un peu l'autre. Leur marche fut accompagnée d'un air pareil à celui qu'ils avaient chanté à leur première entrée sur le théâtre; mais ils changèrent bientôt de ton pour déclamer des phrases avec des sons plus rudes. Sur ces entrefaites leur danse s'anima, et ils finirent par des acclamations et des battemens de mains universels. Cette partie du spectacle fut répétée plusieurs fois; ils formèrent ensuite deux cercles concentriques; ils

dansèrent et ils chantèrent des couplets sur un mouvement très vif, et ils finirent par des transpositions très adroites des deux cercles.

Les derniers amusemens de cette nuit mémorable furent une danse exécutée par les principaux personnages de l'île. Elle ressembla, à quelques égards, à celle qui venait de finir; il y avait le même nombre d'acteurs, et elle commença à peu près de la même manière; mais elle se termina à chaque pause d'une façon différente, car les danseurs mirent une vivacité prodigieuse dans leurs mouvemens : ils balançaient leurs têtes d'une épaule à l'autre avec tant de force, que nous craignions de les voir se rompre le cou. Durant cette farce grotesque, ils se frappèrent les mains par un coup très sec, et ils poussèrent des cris perçans à peu près semblables à ceux qu'on entend quelquefois dans les danses bouffonnes de nos théâtres d'Angleterre. Ils dessinèrent le triple demi-cercle, ainsi que les acteurs qui avaient paru avant eux : un homme qui s'avança à la tête des acteurs qui formaient l'un des côtés du demi-cercle, débita quelques paroles sur un vrai récitatif, et avec des gestes si expressifs et si justes, qu'il parut supérieur à nos acteurs les plus applaudis. Le premier des acteurs de l'autre côté du demi-cercle lui répondait de la même manière. Il y eut plusieurs de ces scènes de récitatif; ensuite le demi-cercle s'avança

sur le théâtre; les hommes qui se trouvaient à l'un des côtés répondaient en chœur à ceux de l'autre côté, et ils finirent par chanter et danser comme à leur entrée sur la scène.

Ces deux dernières danses furent si animées et si justes qu'elles obtinrent des éloges universels. Les naturels qui assistèrent au spectacle, et qui étaient sûrement de bons juges, ne pouvaient contenir leurs applaudissemens, et nous éprouvâmes nous-mêmes une aussi grande satisfaction. Nous fûmes d'abord frappés de l'ensemble qui régnait parmi tous les acteurs, et de l'exactitude de leurs pas et de leur chant, qui ne manquaient jamais de suivre la mesure de la musique; quelques-uns de leurs gestes étaient si expressifs, que nous croyions entendre les paroles qui les accompagnaient. Quoique l'orchestre et la voix des danseurs fussent parfaitement d'accord, la longue habitude de ces ballets entremêlés d'airs semble contribuer beaucoup à la mesure exacte qu'ils observent; nous remarquâmes, en effet, que ceux qui se trouvaient distraits ou dérangés de quelque manière, reprenaient la note et le pas sans aucune peine. Ils passaient brusquement et avec une extrême adresse des contorsions rudes et des cris aigus à des mouvemens doux et des chants mélodieux [1], et il nous

[1] Les chants et les danses des habitans des îles Carolines situées dans la mer Pacifique du nord, ressemblent beaucoup à ceux

fut démontré clairement que ces exercices leur sont très familiers.

Ces danses furent exécutées sous des arbres, au bord de la mer. Le lieu de la scène était éclairé par des flambeaux placés de distance en distance. Il s'y trouvait un grand nombre de spectateurs, quoique l'assemblée fût moins nombreuse qu'elle ne l'avait été le matin, lorsque nos soldats de marine firent l'exercice. Quelques-uns de nos messieurs conjecturèrent qu'environ cinq mille personnes assistèrent à ce spectacle de nuit; d'autres jugèrent cette estimation trop faible, il me sembla qu'il y en avait un peu moins, et je crois approcher davantage de la vérité.

des insulaires de Watecoo; ils ressemblent aussi à ceux des naturels des îles des Amis, et, afin que le lecteur puisse en juger, voici un passage tiré de la description du P. Cantova.

Pendant la nuit, au clair de la lune, ils s'assemblent de temps en temps pour chanter et danser devant la maison de leur tamole. Leurs danses se font au son de la voix, car ils n'ont pas d'instrumens de musique. La beauté de la danse consiste dans l'exacte uniformité des mouvemens du corps. Les hommes, séparés des femmes, se portent vis-à-vis les uns des autres; après quoi ils remuent la tête, les bras, les mains et les pieds en cadence : leur tête est couverte de plumes et de fleurs, et l'on voit attachées à leurs oreilles des feuilles de palmier tissues avec assez d'art. Les femmes de leur côté se regardent les unes les autres, commencent un chant pathétique et langoureux, accompagnant le son de leur voix du mouvement cadencé de la tête et des bras.

§ 6.

Description de Lefooga : sa culture, son étendue. Ce que nous fîmes à terre. Femme qui exerce la profession d'oculiste. Moyen singulier qu'emploient les naturels pour raser les cheveux. Les vaisseaux changent de mouillage. Mondrain et pierre remarquable. Description de Hoolaiva. Détails sur Poulaho, roi des îles des Amis. Respect que ses sujets ont pour lui. Détails sur l'île de Kotoo. Les vaisseaux retournent à Anamooka. Entrevue de Poulaho et de Feenou. Arrivée à Tongatabou.

Les divers spectacles dont on a parlé dans le chapitre précédent ayant satisfait la curiosité des insulaires et la nôtre, j'eus enfin le loisir d'examiner le pays. Le 21 mai je fis une promenade dans l'île de Lefooga que je voulais observer. Je la trouvai, à bien des égards, supérieure à Anamooka. Les plantations étaient plus nombreuses et plus étendues; cependant le terrain est encore en friche dans quelques districts situés vers la mer, et surtout au côté oriental : cela vient peut-être de ce que le sol y est sablonneux; car il se trouve beaucoup moins élevé qu'Anamooka et les îles voisines. Il est meilleur au centre de l'île, et tout y annonçait une population considérable et une culture soignée : nous y vîmes de vastes plantations enfermées par des haies, qui sont parallèles l'une à l'autre, et qui forment de grands chemins si beaux et si spacieux qu'ils embelliraient des contrées où les agrémens et les commodités de la campagne ont été

portés à une extrême perfection. Nous y aperçûmes de vastes cantons couverts de mûriers, et les plantations en général offraient toutes les racines et les fruits que produit cette terre. Afin d'augmenter les richesses naturelles des habitans, j'y semai du blé d'Inde, des graines de melons, de citrouilles et d'autres plantes de ce genre. Nous aperçûmes une maison quatre ou cinq fois aussi étendue que les habitations ordinaires; il y avait un large tapis de gazon devant la façade, et je jugeai que les naturels y tenaient des assemblées publiques. Nous rencontrâmes, près du lieu de notre débarquement, un mondrain de deux ou trois pieds de hauteur, et couvert de gravier; il présentait quatre ou cinq petites huttes dans lesquelles les naturels nous dirent qu'on avait enterré quelques-uns des principaux du pays.

L'île n'a pas plus de sept milles de longueur; et sa largeur, en quelques endroits, n'est que de deux ou trois. Le côté oriental, qui est exposé au vent alisé, offre un récif d'une largeur considérable, sur lequel la mer brise avec beaucoup de violence. Ce récif, en se prolongeant, joint Lefooga à Foa, qui n'est éloignée que d'un demi-mille; et comme il est à sec en partie lorsque la marée est basse, les naturels peuvent passer à pied d'une terre à l'autre. La côte est un rocher de corail élevé de six ou sept pieds, ou une grève sablonneuse plus haute

que celle du côté occidental, lequel est élevé seulement de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, et terminé par une grève de sable dans toute sa longueur.

Au retour de mon excursion, je vins dîner à bord et je trouvai une grande pirogue à voile amarrée à l'arrière de *la Résolution*. Latooliboula, que j'avais vu à Tongatabou durant mon second voyage, et que je supposai alors le roi de cette île, était assis dans l'embarcation avec toute la gravité qu'il montrait à cette époque, et dont j'ai parlé ailleurs [1] : nos caresses et nos prières ne purent le déterminer à monter sur le vaisseau. Nous avions à bord une foule d'insulaires qui, tous, l'appelaient *areeghee*, ce qui signifie roi. Malgré l'étendue du pouvoir dont Feenou semblait jouir ici et à Anamooka, je n'avais jamais entendu personne lui donner ce titre; et je soupçonnais depuis long-temps qu'il n'était pas roi, quoique son ami Taipa eût pris beaucoup

[1] Dans son second Voyage Cook donne à ce chef le nom de *Kohagee-too Fallangou*, et les étymologistes, qui mettent le plus hardiment les mots à la torture pour y trouver de la ressemblance, ne pourront apercevoir aucune conformité avec *Latooliboula*. Cook ne semble pas faire attention qu'il donne au même homme deux noms si différens. L'une de ces dénominations désigne peut-être la personne, et l'autre le titre ou le rang. Cette conjecture paraît d'autant mieux fondée, que, dans la langue de ces insulaires, *latoo* signifie quelquefois un chef revêtu d'un grand pouvoir, et que le docteur Forster, dans ses Observations, donne au souverain de Tongatabou le titre de *latoo*.

de peine afin de nous le persuader. Latooliboula demeura jusqu'au soir sous l'arrière de *la Résolution*, et il regagna la côte de l'une des îles. Feenou passa la journée avec nous, mais ces deux grands personnages ne se regardèrent et ne se saluèrent point.

Le lendemain quelques-uns des naturels volèrent sur le pont une tente goudronnée et d'autres choses. On s'en aperçut bientôt; je fis suivre les voleurs, mais mon détachement partit un peu trop tard. Je portai mes plaintes à Feenou, qui, s'il n'était pas roi, avait du moins beaucoup d'autorité, et je lui recommandai de tout mettre en usage pour qu'on me rendît ce qu'on m'avait dérobé. Il me renvoya à Earoupa, qui m'amusa par de vaines promesses, et qui ne fit aucune démarche.

Le 23 au matin, au moment où nous allions démarrer pour quitter l'île, Feenou et Taipa, son premier ministre, arrivèrent sur une pirogue à voile, et m'avertirent qu'ils partaient pour Vavaoo, terre située, disaient-ils, au nord de Hapaee, à environ deux jours de navigation. Ils voulurent me faire croire que leur voyage avait pour but de me procurer des cochons, et de rapporter à Omaï des chapeaux de plumes rouges, très estimés à Taïti. Le premier m'assura qu'il reviendrait dans quatre ou cinq jours; il me pria de différer mon départ jusqu'à son retour, et il promit de m'accompagner à

Tongatabou. Je pensai que c'était pour moi une belle occasion d'examiner Vavaoo, et je lui proposai de m'y rendre avec les vaisseaux; mais il ne parut pas approuver ce dessein, et, afin de m'en détourner, il me déclara qu'il n'y avait ni havre ni mouillage. Je consentis donc à l'attendre ici, et il mit tout de suite sa pirogue à la voile.

Le 24, plusieurs des naturels répandirent le bruit qu'un vaisseau pareil aux nôtres était arrivé à Anamooka, depuis que j'avais quitté cette île, et qu'il y mouillait encore. Ils excitèrent beaucoup notre curiosité : ils eurent soin d'ajouter que Toobou, l'un des chefs d'Anamooka, avait repris en hâte le chemin de son pays, afin de recevoir les étrangers. Toobou venait en effet de nous quitter; et cette circonstance nous fit ajouter un peu de foi à la nouvelle. Je descendis à terre avec Omaï, pour obtenir des informations ultérieures; je voulais parler à un homme qui arrivait, disait-on, d'Anamooka, et qui y avait vu le vaisseau. Nous le trouvâmes chez Earoupa, et Omaï lui proposa diverses questions que je dictai; les réponses furent si claires et si satisfaisantes, qu'il ne me resta plus de doutes. Un chef de quelque crédit, qui arriva au même instant d'Anamooka, déclara qu'il n'y avait point de vaisseau dans cette île, et qu'il n'y en était point venu depuis notre départ : le naturel qui avait répandu le bruit s'éloigna tout de suite et nous ne le rencon-

trâmes plus. Il n'était pas aisé de découvrir le but de ce mensonge : peut-être l'imaginèrent-ils afin de nous déterminer à partir.

Je parcourus de nouveau l'intérieur du pays le 25 mai, et j'entrai par hasard dans une maison où une femme pansait les yeux d'un enfant qui paraissait aveugle : les yeux de l'enfant étaient très enflammés et couverts d'une pellicule. Elle n'avait d'autres instrumens que deux petites sondes de bois avec lesquelles elle venait de frotter les yeux du malade, de manière à les faire saigner. Je fus un peu étonné de voir que les naturels entreprenaient une opération de cette espèce ; mais j'arrivai trop tard, et je ne puis décrire en détail comment la femme oculiste employa les misérables instrumens que j'aperçus entre ses mains.

J'eus le bonheur d'être témoin d'une autre opération, que je vais décrire avec assez d'exactitude. Je rencontrai une seconde femme qui rasait la tête d'un enfant avec une dent de requin plantée à l'extrémité d'un bâton ; je remarquai qu'elle mouilla d'abord les cheveux à l'aide d'un morceau d'étoffe qu'elle plongeait dans l'eau, et qu'elle appliquait ensuite son instrument sur la partie mouillée. L'enfant ne sembla éprouver aucune douleur, et les cheveux furent aussi bien coupés que si l'on avait employé nos rasoirs. Encouragé par ce qui s'était passé devant moi, j'essayai bientôt sur ma

barbe un instrument de la même espèce, et mon expérience eut du succès. Toutefois les hommes ne se coupent pas ainsi la barbe : ils se rasent avec deux coquilles; ils placent une des coquilles au-dessous d'une des touffes de leur barbe, ils appliquent la seconde au-dessus, et ils enlèvent les poils; ils viennent ainsi à bout de les couper très près de la peau. L'opération est un peu longue, mais elle n'a rien de douloureux. Il y a parmi eux des gens qui semblent faire le métier de barbiers. Nos matelots allèrent souvent à terre pour se faire raser à la manière du pays, et les chefs de l'île vinrent à bord pour se faire raser par nos barbiers.

Comme les naturels ne nous apportaient plus ni fruits ni cochons, je résolus de changer de mouillage, et d'attendre le retour de Feenou dans un endroit plus propre à nous fournir des vivres. Nous appareillâmes donc le 26 au matin, et nous marchâmes au sud le long du récif. Je gagnai une baie qui gît entre l'extrémité méridionale de Lefooga et l'extrémité nord de Hoolaiva : nous y jetâmes l'ancre. *La Découverte* n'arriva qu'au coucher du soleil; elle avait touché sur des bas-fonds, mais elle s'était relevée sans aucun dommage.

Dès que nous fûmes à l'ancre j'ordonnai à M. Bligh d'aller sonder la baie dans laquelle nous étions, et je débarquai avec M. Gore sur la bande méridionale de Lefooga, afin d'examiner le pays, et de

chercher de l'eau douce : cet article ne nous manquait pas, car nous avions rempli nos tonneaux au dernier mouillage ; mais on m'avait dit que cette partie de l'île offrait de l'eau meilleure. Je remarquerai ici, et j'aurai occasion de le remarquer d'autres fois encore, que les habitans des îles des Amis ne connaissent pas les qualités dont l'eau a besoin pour être bonne. On nous mena sur les bords de deux puits : l'eau qu'ils renfermaient était détestable, et les naturels qui nous servaient de guides nous assurèrent qu'ils n'en avaient point d'autres.

Nous rencontrâmes un mondrain élevé par la main des hommes près de l'extrémité méridionale et au côté occidental de l'île. La grosseur des arbres qu'il portait, et d'autres indices, me firent croire qu'il était très ancien. Je jugeai sa hauteur d'environ quarante pieds, et son diamètre au sommet de trente. On voyait au centre une pierre qui semblait avoir été tirée d'un rocher de corail : sa largeur était de quatre pieds, son épaisseur de deux et demi, et son élévation de quatorze. Les insulaires m'avertirent que la moitié de sa longueur seulement s'offrait à nos regards : ils lui donnaient le nom de *Tangata-Areeghee* [1] ; et ils ajoutèrent que c'était l'ouvrage de leurs ancêtres, qui avaient

[1] *Tangata*, dans la langue du pays, signifie *homme*, et *areeghee* signifie *roi*.

élevé ce mondrain en l'honneur d'un de leurs rois ; mais ils ne purent nous expliquer à quelle époque.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit. M. Bligh revint en même temps : il avait trouvé dans la baie de quatorze à vingt brasses, et presque partout un fond de sable mêlé de quelques pointes de corail. Le mouillage que nous occupions était beaucoup mieux abrité que le précédent; mais entre les deux il y en avait un troisième bien préférable. Lefooga et Hoolaiva sont séparées par un récif sec à la marée basse, en sorte qu'on peut alors passer d'une terre à l'autre sans se mouiller les pieds. Quelques-uns de nos messieurs qui débarquèrent sur la dernière île n'y aperçurent aucune trace de culture ou même d'habitation, si j'en excepte une hutte servant d'asile à un homme qui prenait des poissons et des tortues. Elle communique immédiatement avec Lefooga, qui est très cultivée, et il est un peu extraordinaire qu'elle soit aussi déserte. En effet, quoique le sol soit partout sablonneux, elle produit en abondance les arbres et les plantes qui croissent naturellement sur les îles voisines. Le côté oriental présente un récif comme celui de Lefooga, et le côté occidental offre dans la partie du nord un pli où il semble y avoir un bon mouillage. Quoique Hoolaiva ne soit pas habitée, on y trouve cependant un mondrain pareil à celui de

l'île contiguë; il est de la hauteur de quelques-uns des arbres qui l'environnent.

Le 21, à la pointe du jour, je fis signal d'appareiller; je voulais, en allant à Tongatabou par le sud-ouest, repasser à Anamooka, et couper les îles qui étaient sur ma route. J'ordonnai au contre-maître de prendre un canot et de sonder en avant; mais nous n'étions pas encore sous voile que le vent devint variable, et je sentis qu'il serait dangereux d'essayer ce passage sans le bien connaître. Je gardai ma position et je rappelai le contre-maître; je le renvoyai ensuite avec celui de *la Découverte*, qui monta un second canot; je leur enjoignis de revenir à l'entrée de la nuit, et d'examiner les canaux le plus loin qu'ils pourraient.

A midi une grande pirogue à voile arriva sous l'arrière de *la Résolution*; elle amenait un homme qui s'appelait Futtafaihe, ou Poulaho; peut-être même portait-il ces deux noms. Les naturels qui se trouvèrent à bord nous dirent qu'il était roi de Tongatabou et de toutes les îles voisines que nous avions vues, ou dont nous avions entendu parler. J'avais lieu de croire que le titre de roi appartenait à un autre; et je fus étonné qu'on m'annonçât Poulaho de cette manière. Les insulaires néanmoins assurèrent toujours qu'il était revêtu de cette haute dignité, et ils m'avouèrent alors pour la première fois que Feenou n'était pas le roi, mais seulement

un chef qui avait beaucoup de pouvoir; que, lorsqu'il s'agissait de faire la guerre ou de terminer des différens, on l'envoyait aux îles voisines. J'avais besoin, et je désirais de faire ma cour à tous les grands personnages, sans examiner la validité des titres qu'ils prenaient; et, ayant appris que Poulaho avait grande envie de venir à bord, je le priai d'y monter. Je l'y accueillis d'autant mieux, qu'il m'apporta deux cochons gras. Il était d'un embonpoint extrême. Si le rang ou l'autorité est proportionné, parmi eux, à la grosseur du corps, c'était sûrement le premier des chefs que nous avions rencontrés; très replet, malgré sa petite taille, il ressemblait à un gros tonneau. Il paraissait avoir quarante ans : ses cheveux étaient lisses; et ses traits différaient beaucoup de ceux de la populace. Je le trouvai intelligent, grave et posé. Il examina, avec une attention singulière, le vaisseau et les choses qui étaient nouvelles pour lui; et il me fit plusieurs questions judicieuses : il me demanda, par exemple, ce qui pouvait nous engager à aborder ici.

Quand il eut satisfait sa curiosité sur le pont, et qu'il eut bien regardé notre bétail, etc., je l'engageai à passer dans ma chambre. Quelques-uns des naturels de sa suite objectèrent que s'il acceptait l'invitation, on marcherait sur sa tête, ce qui n'était pas permis. Je chargeai Omai, mon inter-

prête, de répondre que je défendrais de se tenir à la partie du pont située en dessus de ma chambre. Cet arrangement ne parut pas leur convenir du tout; mais le chef lui-même fut moins scrupuleux que ses courtisans; il s'affranchit du cérémonial, et il descendit, sans stipuler aucune condition. Il s'efforça, ainsi que les gens de sa suite, de nous convaincre qu'il était le roi, et que Feenou ne l'était pas; car il s'aperçut bientôt que nous en doutions. Omaï ne se souciait point d'éclaircir le fait : il avait formé une liaison intime avec Feenou; ils avaient échangé leurs noms en témoignage de leur amitié, et il était fâché qu'un autre insulaire vînt réclamer des honneurs dont son ami avait joui jusqu'alors.

Poulaho dîna avec nous, mais il mangea peu, et il but encore moins : quand nous fûmes hors de table, il m'invita à l'accompagner à terre. On proposa à Omaï d'y venir aussi, mais il était trop fidèlement attaché à Feenou pour montrer des égards à son rival, et il refusa. Je remenai le chef dans mon canot, après lui avoir fait présent des choses qui me semblèrent avoir un grand prix à ses yeux : je jugeai que ma générosité passait ses espérances. Je cherchais à mériter son affection, et je la méritai en effet, car, dès que nous fûmes près du rivage, il donna ordre, avant de descendre de mon canot, qu'on m'apportât deux autres cochons. Quel-

ques-uns de ses gens vinrent le prendre sur une planche qui ressemblait à une de nos civières, et ils allèrent l'asseoir près de la côte dans une maison qu'on lui avait préparée. Il me plaça auprès de lui : sa suite, qui n'était pas nombreuse, s'assit et forma un demi-cercle devant nous en dehors de la cabane : derrière le chef, ou plutôt à un de ses côtés, se trouvait une vieille femme qui tenait à la main une espèce d'éventail, et qui était chargée de prendre garde qu'il ne fût incommodé par les mouches.

On étala devant lui les différentes choses que les insulaires avaient achetées de nous : il les examina toutes avec attention, il demanda ce qu'on avait donné en échange, et il parut content du marché : il fit ensuite rendre aux propriétaires chacun des articles, excepté un verre à boire, dont il fut si enchanté qu'il le garda pour lui. Les naturels qui montrèrent leurs emplettes s'accroupirent d'abord à ses genoux, ils déposèrent ensuite ce qu'ils apportaient; ils se relevèrent un instant après, et ils se retirèrent : ils observèrent ce cérémonial respectueux quand ils vinrent reprendre leurs richesses, et aucun d'eux ne s'avisa de parler à Poulaho debout. Au moment où je le quittai, plusieurs de ses courtisans avaient déjà pris congé, et j'étudiai l'étiquette de la cour en cette occasion : ils mirent leur tête sous la plante de ses pieds, qu'ils

touchèrent et frottèrent d'ailleurs avec le revers et le dedans des doigts des deux mains : d'autres, qui n'étaient pas dans le cercle, s'approchèrent également, afin de lui donner cette marque de respect, et ils s'éloignèrent sans dire un seul mot. La décence de ceux qui vinrent faire leur cour à Poulaho me charma; je n'avais rien vu de pareil, même chez les nations les plus civilisées.

Le contre-maître était de retour lorsque j'arrivai à bord : il m'apprit que la partie des canaux qu'il avait reconnue offrait un mouillage et un passage pour les vaisseaux, mais qu'il avait vu au sud ou au sud-est, un grand nombre de petites îles, de bancs de sable et de brisans. Je prévis qu'il y aurait du danger à suivre cette route, et j'y renonçai : je crus qu'il valait mieux regagner Anamooka par le chemin que j'avais déjà fait, et que j'avais trouvé bon.

J'aurais appareillé le lendemain, si le vent n'eût pas été trop dans la partie du sud et très variable. Poulaho, à qui je donnerai désormais le titre de roi, vint à bord dès le grand matin, et il m'apporta un de leurs chapeaux de plumes rouges. Nous faisions grand cas de ces chapeaux, car nous savions qu'ils seraient d'un prix extrême à Taïti; mais nous en offrîmes inutilement une valeur considérable, on ne voulut nous en vendre aucun, et nous en conclûmes qu'ils ne les jugeaient pas moins

précieux : excepté le capitaine Clerke, Omaï et moi, personne des deux vaisseaux ne put s'en procurer un. Ces chapeaux, ou plutôt ces bonnets, sont faits de plumes de la queue des oiseaux du tropique, tissues avec des plumes rouges de perroquet; ils n'ont point de coiffes : on les attache sur le front comme un diadème; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit ou vingt pouces. Le roi demeura à bord jusqu'au soir, mais son frère, qui s'appelait aussi Futtafaihe, et quelques personnes de sa suite, passèrent la nuit sur *la Résolution*.

Je mis à la voile le 29, à la pointe du jour, avec une jolie brise de l'est-nord-est, et je marchai à l'ouest; je voulais retourner à Anamooka par la route que j'avais déjà faite durant cette campagne. Plusieurs pirogues à voile, dont l'une était montée par le roi, nous suivirent. Dès que le prince fut à bord de *la Résolution,* il demanda son frère et ses autres compatriotes qui avaient passé la nuit avec nous : nous jugeâmes qu'ils étaient restés sur notre vaisseau sans sa permission. Quoiqu'ils n'eussent pas moins de trente ans, la réprimande sévère que Poulaho leur fit en peu de mots leur arracha des larmes. Le roi ne tarda pas à changer de disposition; car, en nous quittant, il laissa à bord son frère et cinq hommes de sa suite : nous eûmes de plus la société d'un chef qui arrivait de

Tongatabou, et qui s'appelait Toobouceitoa. Dès l'instant où il fut sur le pont, il renvoya sa pirogue, et il déclara qu'il coucherait à bord avec les cinq personnes qui l'accompagnaient. Ma chambre était remplie d'étrangers; cette foule était bien incommode, mais je ne désirai pas qu'elle fût moins nombreuse, car les insulaires m'apportaient une quantité considérable de provisions, pour lesquelles toutefois je leur donnais quelque chose en retour.

Le 30 au matin nous gouvernâmes sur Lefooga, où nos amis indiquaient un mouillage. Le rivage était escarpé et le fond de roche, et il y avait une chaîne de brisans sous le vent. Ces obstacles me firent prendre la route de Kotoo; je comptais rencontrer sous cette île un meilleur ancrage, mais il nous avait fallu un temps si long pour atteindre Lefooga, que nous n'arrivâmes près de Kotoo qu'au coucher du soleil, et, ne pouvant mouiller, cette nuit se passa comme la précédente.

Le 31, à la pointe du jour, je manœuvrai sur le canal qui est entre Kotoo et le récif de rochers situé à l'ouest de cette île. En m'approchant, je reconnus que le vent était trop faible pour traverser le canal; je longeai alors le bord extérieur du récif, et je marchai au sud-est jusqu'à midi. M'apercevant que nous ne faisions point de progrès du côté du vent, et craignant de m'éloigner

des îles avec un si grand nombre de naturels à bord, je revirai et je revins sur mes pas, afin d'attendre une occasion de mouiller plus favorable. Nous étions assez près de Footooha au coucher du soleil, et nous passâmes la nuit entre cette terre et Kotoo.

Tandis que le canot était absent nous essayâmes de conduire les vaisseaux dans le canal qui est entre l'île sablonneuse et le récif de Kotoo : nous comptions y trouver une profondeur modérée et y jeter l'ancre, mais la marée ou un courant s'opposa à nos efforts, et nous fûmes réduits à mouiller à un mille d'une île sablonneuse.

Nous y demeurâmes jusqu'au 4 juin; durant cet intervalle, le roi, Tooboueitoa et les habitans des îles voisines vinrent nous voir plusieurs fois; ils avaient un goût si vif pour nos marchandises, qu'un vent très fort ne les empêchait pas de se mettre en route.

Les récifs de corail qui environnent Kotoo la rendent à peine accessible aux canots; elle n'a pas plus d'un mille et demi ou deux milles de longueur, et sa largeur est moindre encore. L'extrémité nord-ouest est basse comme les îles d'Hapaee; mais elle s'élève tout à coup vers le centre, et elle est terminée à l'extrémité sud-est par des dunes argileuses et rougeâtres qui ont environ trente pieds de hauteur. Le sol dans cette partie est de la même

nature que celui des dunes; mais dans les autres c'est un terreau friable et noir. Elle produit les fruits et les racines que nous avions trouvées sur les îles de ce parage. Elle est assez bien cultivée, mais les habitans n'y sont pas en grand nombre. Tandis que je la parcourais, les matelots de mon canot coupaient du fourrage pour notre bétail. Nous y plantâmes des graines de melon, ce qui parut faire beaucoup de plaisir aux naturels; nous environnâmes la plantation de branches d'arbres. En retournant au canot je passai sur les bords de deux ou trois étangs d'une eau bourbeuse qui était plus ou moins saumâtre, et je vis un des cimetières des insulaires, beaucoup plus propres que ceux de Hapaee.

Nous appareillâmes le 4 à sept heures du matin, et à l'aide d'un vent frais de l'est-sud-est nous gouvernâmes sur Anamooka, où nous mouillâmes le lendemain à peu près à l'endroit où nous avions jeté l'ancre quelque temps auparavant.

Je descendis à terre bientôt après, et je trouvai les habitans qui travaillaient avec ardeur à leurs plantations : ils recueillaient des ignames pour les apporter à notre marché. Deux cents d'entre eux s'assemblèrent sur la grève, et ils firent jusqu'à la fin du jour des échanges d'une manière aussi empressée que durant ma première relâche. Quoiqu'il se fût écoulé peu de temps depuis notre départ, le

fonds de leurs richesses semblait avoir beaucoup augmenté; nous n'avions pu y acheter que du fruit à pain la première fois; mais ils nous vendirent celle-ci des ignames et des bananes; d'où l'on peut conclure que la saison des différens végétaux de cette contrée se succède rapidement. Il parut aussi qu'ils s'étaient beaucoup adonnés à la culture pendant notre absence, car nous trouvâmes de vastes plantations de bananes sur des terrains que nous avions laissés en friche. Les ignames étaient parfaitement mûres; nous en achetâmes une quantité considérable, et nous donnâmes des ouvrages de fer en échange.

Nous avions laissé à Kotoo Toobou avec Poulaho et d'autres chefs, et nous dûmes nous apercevoir que les naturels du pays n'étaient contenus par personne. Durant cette journée aucun d'eux ne parut avoir de l'autorité. Avant de retourner à bord j'allai jeter un coup d'œil sur les terrains où j'avais semé des graines de melon, et j'eus le chagrin de voir qu'une petite fourmi avait gâté la plupart de ces graines. Mais les plantes de pomme-de-pin que j'y avais déposées croissaient à merveille.

Feenou arriva de Vavaoo le lendemain à midi; il nous dit que le gros temps avait coulé bas plusieurs pirogues chargées de cochons et d'autres choses qu'il amenait de cette île, et que les équipages avaient péri. Une nouvelle si affligeante ne

sembla intéresser aucun des naturels. Quant à nous nous le connaissions trop pour ajouter beaucoup de foi à son histoire. Vraisemblablement il n'avait pu se procurer à Vavaoo ce qu'il nous avait promis. En supposant qu'il y eût embarqué des provisions, il les avait sans doute laissées à Hapaee, où il dut apprendre que Poulaho était près de nous. Il savait bien que celui-ci aurait, comme son supérieur, le mérite et la récompense du voyage. Son mensonge cependant ne fut pas mal imaginé, car le ciel avait été si orageux les derniers jours, que le roi et tous les chefs qui nous suivirent de Hapaee à Kotoo étaient demeurés sur cette dernière île, n'osant pas, ainsi que nous, affronter le gros temps. Ils m'avaient prié de les attendre à Anamooka : c'est pour cela que j'y vins une seconde fois, et que je ne me rendis pas directement à Tongatabou.

Poulaho et les chefs qui l'accompagnaient arrivèrent le 7. J'étais à terre avec Feenou, qui sentit combien il avait eu tort de prendre un titre qui ne lui appartenait pas. Non-seulement il reconnut Poulaho pour le roi de Tongatabou et des autres îles, mais il affecta d'insister beaucoup sur ce point, sans doute afin de réparer sa faute. Je le quittai, et j'allai faire ma cour à Poulaho : je le trouvai assis et ayant devant lui quelques personnes. Les naturels s'empressèrent de venir rendre leurs devoirs à leur roi, et le cercle fut bientôt

très nombreux. J'examinai avec soin le maintien et la conduite de Feenou en cette occasion. Je fus convaincu qu'il jouissait réellement d'une assez grande autorité, car il se plaça au milieu des courtisans qui étaient assis devant Poulaho : il fut d'abord un peu honteux de ce que nous l'avions vu jouer un rôle bien différent, mais il reprit bientôt son assurance. Ces deux chefs eurent un entretien qu'aucun de nous ne comprit, et nous ne fûmes pas satisfaits de l'interprétation qu'Omaï voulut nous en donner; mais nous sûmes alors à quoi nous en tenir sur le rang de Feenou. Il vint dîner à bord avec moi, ainsi que Poulaho, et ce dernier seul s'assit à table. Feenou, après avoir rendu ses hommages à son souverain selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire après avoir touché de sa tête et de ses mains les pieds du roi, sortit de la grand'-chambre [1]. Poulaho nous avait assurés auparavant que ceci arriverait, et il fut démontré que Feenou ne pouvait pas même manger ou boire en présence du roi.

Nous appareillâmes le jour suivant à huit heures

[1] Les Lettres du P. Cantova nous apprennent qu'on aborde les principaux chefs ou tamoles des îles Carolines aussi respectueusement que le souverain des îles des Amis. « Lorsqu'un tamole donne audience il paraît assis sur une table élevée ; les peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre, et, du plus loin qu'ils arrivent, ils marchent le corps tout courbé et la tête presque entre les genoux, jusqu'à ce qu'ils soient presque auprès de sa per-

du matin, et nous prîmes la route de Tongatabou à l'aide d'une jolie brise du nord-est. Quinze ou seize pirogues à voile partirent avec nous, et chacune d'elles marcha beaucoup plus vite que les vaisseaux. Feenou devait faire la traversée sur *la Résolution;* mais il aima mieux monter sa pirogue, et il nous envoya deux guides qu'il chargea de nous conduire au meilleur mouillage.

A cinq heures de l'après-midi nous aperçûmes deux petites îles dans l'ouest à environ quatre lieues. Nos pilotes donnaient à l'une le nom de *Hoonga-Hapaee,* et à l'autre celui de *Honga-Tonga;* elles gisent par 20 degrés 36 minutes de latitude, et à dix ou onze lieues de la pointe occidentale d'Anamooka, dans la direction du sud, 46 degrés ouest. Les naturels que nous avions à bord nous dirent que Hoonga-Hapaee n'est habitée que par cinq hommes, que Hoonga-Tonga n'a point d'habitans, mais que l'une et l'autre sont remplies d'oiseaux de mer.

Nous continuâmes la même route jusqu'à deux heures du matin du jour suivant : nous aperçûmes

sonne : alors ils s'asseyent à plate terre, et, les yeux baissés, ils reçoivent ses ordres avec le plus profond respect. Quand le tamole les congédie, ils se retirent en se courbant de la même manière que quand ils sont venus, et ne se relèvent que lorsqu'ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révère; on rend à ses ordres une obéissance aveugle. Enfin on lui baise les mains et les pieds quand on lui demande quelque grâce. »

à cette époque des lumières en avant, et ne sachant pas si elles se trouvaient à terre ou à bord des pirogues, nous serrâmes le vent, et nous fîmes une courte bordée à droite et à gauche jusqu'au lever de l'aurore. Nous remîmes ensuite le cap au sud-quart-sud-ouest. Bientôt après nous découvrîmes plusieurs petites îles devant nous, et Eooa et Tongatabou par-delà. La profondeur de la mer diminua peu à peu, à mesure que nous approchâmes des îles indiquées tout à l'heure; elles sont dispersées le long de la bande nord-est de Tongatabou. D'après le conseil de nos pilotes, nous gouvernâmes sur le centre de cette dernière terre, et vers le canal le plus large qu'offrent les petites îles au milieu desquelles nous devions passer : nos canots sondaient en avant. Nous fûmes portés insensiblement sur une large batture, où l'on trouvait au-dessous de la surface de l'eau une quantité innombrable de rochers de corail de différentes profondeurs.

Malgré notre vigilance et nos soins *la Résolution* toucha sur un de ces écueils. *La Découverte* toucha également, quoiqu'elle fût derrière nous. Heureusement le choc ne fut pas trop fort, et les deux vaisseaux n'essuyèrent aucun dommage.

Nous mouillâmes à midi, et plusieurs habitans de Tongatabou arrivèrent bientôt sur leurs pirogues. Ils nous répétèrent, ainsi que nos pilotes,

que nous trouverions un peu plus loin la mer profonde et un fond sûr. Ils ne se trompaient pas, car sur les quatre heures les canots nous avertirent par un signal qu'ils avaient découvert un bon mouillage. Nous appareillâmes tout de suite, et, après avoir marché jusqu'à la nuit, nous jetâmes l'ancre par neuf brasses sur un excellent fond de sable.

Le 10, tandis que nous essayions de gagner le havre auquel les naturels nous conduisaient, le roi se tint dans sa pirogue qui voguait autour de nous. Nous étions d'ailleurs environnés d'une multitude de petites embarcations. Poulaho en renversa deux qui ne purent lui laisser le passage libre, et il les fit chavirer avec autant d'indifférence que si elles n'avaient eu personne à bord. Parmi les insulaires dont nous reçûmes la visite j'aperçus Otago qui m'avait été utile durant mon second voyage, et un autre appelé Toobou qui avait alors conçu beaucoup d'amitié pour le capitaine Furneaux: chacun d'eux m'apporta un cochon et des ignames, et je ne manquai pas de leur donner aussi des marques d'amitié de mon côté.

Nous atteignîmes enfin le havre sur les deux heures de l'après-dîner; il était bien abrité et formé au sud-est par la côte de Tongatabou, et à l'est et au nord-est par deux îles. Nous y mouillâmes à un tiers de mille du rivage.

§ 7.

On nous reçoit à Tongatabou d'une manière amicale. Description d'une collation des insulaires. Description d'un village où résident les chefs, et du pays des environs. Entrevues avec Mareewagee, Toobou et le fils du roi. Grand Haiva ou grande fête donnée par Mareewagee: feux d'artifice, combats de lutte et de pugilat. Distribution de notre bétail. Vols commis par les naturels. Je fais arrêter Poulaho et d'autres chefs. Présent de Poulaho et un autre Haiva.

Peu de temps après que nous eûmes mouillé je descendis à terre accompagné d'Omaï et de quelques-uns des officiers. Le roi nous attendait sur la grève; il nous conduisit à une jolie maison, située un peu en dedans des bords du bois, et précédée d'une grande prairie de gazon. Il me dit que nous étions les maîtres de l'occuper durant notre relâche. Nous ne pouvions désirer une position plus charmante. Un cercle assez nombreux de naturels ne tarda pas à venir s'asseoir devant nous sur la prairie. On apporta des racines de plante de kava qu'on mit aux pieds du roi. Il ordonna de les couper en morceaux: il les fit distribuer aux hommes et aux femmes qui commencèrent à les mâcher, et ils préparèrent en peu de temps un bol de leur liqueur favorite. Sur ces entrefaites nous vîmes arriver un cochon cuit au four et deux paniers d'i gnames grillées, qu'on divisa en dix portions, et qu'on distribua à quelques-uns des assistans; mais

j'ignore à combien de personnes chacune de ces portions était destinée. J'observai qu'on en donna une au frère du roi, et qu'on en réserva une sans doute pour Poulaho, car c'était un morceau choisi. On servit ensuite la liqueur, mais Poulaho ne parut pas se mêler de la distribution. On lui présenta la première coupe, et il dit de la donner à un homme qui était assis près de lui. On lui apporta aussi la seconde qu'il garda. On m'offrit la troisième; mais ayant vu préparer la boisson, je ne me souciai pas de la goûter, et elle passa à Omaï. Le reste fut envoyé à différens insulaires, d'après les ordres de celui qui avait le soin du bol. Le frère du roi reçut une de ces coupes qu'il emporta avec sa part de cochon et d'ignames. D'autres quittèrent également le cercle et emportèrent leurs portions. On nous dit qu'ils ne pouvaient ni boire ni manger devant le roi; cependant des hommes et des femmes d'un rang bien inférieur mangèrent et burent sous ses yeux. La plupart se retirèrent bientôt, et ils emportèrent ce qu'ils n'avaient pas consommé.

Je remarquai que les naturels qui avaient eu part à la collation ne formaient pas la quatrième partie de l'assemblée; ceux qui reçurent des ignames ou un morceau de cochon me parurent être de la maison du roi. Les domestiques qui distribuèrent la viande et le kava les présentaient tou-

jours assis, même à Poulaho. Quoique ce fût notre premier débarquement, quoiqu'il y eût auprès de nous une multitude d'hommes et de femmes que nous n'avions pas encore vus, aucun d'eux ne fut incommode, et rien ne troubla le bon ordre.

J'allai chercher une aiguade avant de retourner à bord; on me conduisit à des étangs ou plutôt à des mares qui renfermaient, disait-on, de l'eau douce. L'une de ces mares m'offrit en effet une eau assez bonne, mais elle se trouvait un peu avant dans l'intérieur du pays, et l'on ne pouvait y remplir qu'un petit nombre de futailles. Ayant appris que l'eau était plus abondante sur la petite île de Pangimodou, située près de notre mouillage, je m'y rendis le lendemain et j'eus le bonheur d'y trouver un étang d'une eau meilleure que celle que nous avions rencontrée jusqu'alors.

Comme je me proposais de faire un séjour assez long à Tongatabou, nous dressâmes une tente près de la maison que Poulaho nous avait donnée. On débarqua nos chevaux et notre bétail, et je laissai à terre un détachement de soldats de marine commandés par leur officier. On établit l'observatoire à peu de distance de notre camp, et M. King demeura sur la côte afin de suivre les observations et de surveiller les travailleurs. On débarqua les voiles qu'il fallait réparer; quelques-uns de nos gens coupèrent du bois pour le feu et des planches pour

l'usage des vaisseaux, et les canonniers eurent ordre de se tenir dans l'île et de faire les échanges avec les naturels qui arrivaient de tous côtés et qui apportaient des cochons, des ignames, des noix de coco et d'autres productions du pays. Notre camp ressembla bientôt à une foire, et *la Résolution* et *la Découverte* furent si remplies, que nous pouvions à peine nous remuer sur les ponts.

Feenou avait fixé sa résidence dans notre voisinage; mais il n'était plus le maître. Il conservait cependant beaucoup de crédit, et les présens continuels qu'il nous fit nous donnèrent de nouvelles preuves de son opulence et de sa générosité. Le roi ne se montrait pas moins libéral envers nous, car il ne se passait guère de jour sans que nous reçussions de lui des choses précieuses. Nous apprîmes qu'il y avait dans l'île d'autres grands personnages que nous n'avions pas encore vus. Otago et Toobou, en particulier, m'en citèrent un qui se nommait Mareewagee, qui jouissait, disaient-ils, d'un pouvoir étendu, et qui était fort respecté. Si Omaï ne se méprit pas sur ce qu'ils nous en racontèrent, Mareewagee se trouvait revêtu d'une autorité supérieure à celle de Poulaho lui-même son parent; mais comme il était vieux et qu'il vivait dans la retraite, il ne venait pas nous rendre de visite. Plusieurs naturels nous laissèrent entrevoir que l'élévation de son rang ne lui permettait pas de nous

faire cet honneur. De pareils détails excitant ma curiosité, j'avertis Poulaho que je voulais aller chercher Mareewagee, et il me répondit amicalement qu'il m'accompagnerait le lendemain.

Nous partîmes en effet le 12, dès le grand matin, dans la pinasse, et le capitaine Clerke me joignit sur un de ses canots. Nous marchâmes à l'est des petites îles qui forment le havre; tournant ensuite au sud, d'après les conseils de Poulaho, nous atteignîmes une baie spacieuse ou une entrée que nous remontâmes l'espace d'environ une lieue, et nous débarquâmes au milieu d'un nombre considérable d'insulaires qui nous reçurent avec des démonstrations de joie. Ils se séparèrent sur-le-champ afin de laisser passer Poulaho, qui nous mena dans un terrain enclos, où il ôta la pièce d'étoffe qui lui servait de vêtement pour en mettre une neuve, pliée proprement, que portait un jeune homme de sa suite. Une vieille femme l'aida à s'habiller, et elle couvrit d'une natte l'habit du roi. Nous jugeâmes que c'était pour qu'il ne le salît pas quand il s'assiérait. Je lui demandai alors où était Mareewagee, et je fus bien étonné d'apprendre qu'il était pour se rendre au vaisseau au moment qui précéda notre arrivée. Poulaho nous engagea à le suivre à une malaee, c'est-à-dire à une maison où se tiennent des assemblées publiques : cette maison était située à environ un demi-mille plus loin. Lors-

que nous eûmes atteint une grande prairie qui précédait la façade, il s'assit au bord du chemin et il nous dit d'aller seuls jusqu'à l'habitation. Nous profitâmes de son conseil et nous assîmes à l'entrée; la foule qui nous suivait nous environna alors et s'assit comme nous. Omaï, qui nous servait d'interprète, demanda de nouveau si nous verrions Mareewagee : on ne nous répondit rien de satisfaisant. J'imaginai qu'on nous cachait à dessein le vieux chef, et nous retournâmes à nos canots, très piqués d'avoir fait une course inutile. J'appris en arrivant à bord que Mareewagee n'y était point venu. Il paraît qu'il y eut de notre part bien des méprises, et qu'Omaï fut trompé, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il comprit mal ce qu'on lui avait dit sur le grand personnage à qui nous voulions nous présenter.

Quoi qu'il en soit, nous eûmes occasion d'examiner un village agréablement situé sur les bords d'un petit golfe, dans lequel tous les chefs de l'île, ou du moins la plupart, font leur résidence : chacun deux avait sa maison au milieu d'une plantation environnée de cabanes et d'offices pour les domestiques. Des haies très propres enfermaient ces plantations, qui, en général, n'offraient qu'une seule entrée : c'était une porte contenue en dedans par une barre de bois, en sorte que, pour pénétrer dans l'intérieur, il fallait attendre qu'on vînt ou-

vrir. Les grands chemins et les petits sentiers se trouvent dans l'intervalle qui sépare une plantation de l'autre, et il est nécessaire d'escalader les haies pour arriver sur le territoire de son voisin. Les naturels laissent croître du gazon sur une grande partie de ces terrains, et ils y plantent des choses plus agréables qu'utiles : mais nous vîmes dans presque toutes la plante appelée *kava*, dont ils tirent cette boisson qu'ils aiment si passionnément. Quelques-unes des plantations offraient en abondance toutes les productions végétales; mais j'observai que celles-ci n'étaient pas habitées par les insulaires du premier rang. Il y a, près des chemins publics, de grandes maisons précédées d'une prairie qui n'est pas enclose, et dont on soigne beaucoup le gazon. On me dit qu'elles appartenaient au roi, et je conjecture qu'on y tient les assemblées publiques. C'est à une de ces maisons que Poulaho nous conduisit.

Le lendemain à midi, le célèbre Marcewagee, dont on nous avait parlé si souvent, se rendit aux environs du poste que nous occupions dans l'île; il était suivi d'un grand nombre d'insulaires de tous les rangs. On m'assura qu'il avait pris cette peine, afin de me fournir une occasion de le voir. Il savait probablement que j'avais paru très mécontent la veille de ne pas le rencontrer. L'après-dîner je descendis à terre avec plusieurs de nos messieurs,

et Feenou nous servit de guide. Nous trouvâmes un homme assis sous un grand arbre près de la côte, un peu à droite de notre tente : une pièce d'étoffe d'au moins quarante verges de longueur, était étendue devant lui, et il était environné d'un cercle nombreux de naturels des deux sexes également assis. Nous supposâmes que c'était le grand personnage que nous venions chercher : mais Feenou nous détrompa, et il nous montra un vieillard, assis sur une natte, à quelque distance, en nous disant que c'était là Mareewagee; il nous présenta au vieillard qui nous reçut d'une manière très amicale et nous pria de nous asseoir. L'insulaire assis sous l'arbre en face de nous s'appelait Toobou; et lorsque j'aurai occasion d'en parler dans la suite, je le nommerai le vieux Toobou, pour le distinguer de l'autre Toobou, ami du capitaine Furneaux; sa figure, ainsi que celle de Mareewagee, était vénérable. Le dernier était mince de taille, et il paraissait avoir plus de soixante ans. Le premier, quoique moins âgé, avait plus d'embonpoint, et il avait si mal aux yeux, qu'il semblait presque aveugle.

Comme je ne m'attendais pas à trouver deux chefs, je n'avais apporté qu'un présent. Il fallut le diviser; mais chacune des portions fut encore assez considérable, et Toobou et Mareewagee parurent très satisfaits. Nous les amusâmes ensuite l'espace d'une heure avec deux cors de chasse et un tambour; le capi-

taine Clerke tira un coup de pistolet, ce qui leur causa un extrême plaisir. Au moment où je pris congé, on roula la grande pièce d'étoffe étendue devant Mareewagee, et on me la donna ainsi que des noix de coco.

Le 14 juin, le vieux Toobou vint me voir à bord de *la Résolution;* il alla voir aussi le capitaine Clerke, et nous eûmes soin, l'un et l'autre, de lui faire des présens. Sur ces entrefaites, Mareewagee rendit une visite à notre détachement qui se trouvait à terre; et M. King lui montra tout ce que nous avions débarqué. Il admira beaucoup notre bétail, et notre scie croisée fixa son attention pendant quelque temps.

Poulaho revint à midi du village où nous l'avions laissé deux jours auparavant, et il nous amena son fils, jeune homme d'environ douze ans; il dîna avec moi, mais il ne permit pas à son fils de s'asseoir à table. Je me trouvais plus à mon aise quand je l'avais pour convive, car alors les autres naturels n'osaient approcher, et un petit nombre d'entre eux se tenaient dans ma chambre. Lorsque lui ou Feenou n'étaient pas à bord, ce qui, à la vérité, n'arriva guère durant notre relâche, les chefs inférieurs s'asseyaient à ma table sans façon, ou ils entraient dans ma chambre à l'heure du repas, et ils m'importunaient beaucoup. Nous nous trouvions si gênés par la foule, qu'il n'y avait pas

moyen de dîner d'une manière tranquille. Le roi aima bientôt notre cuisine; je fus persuadé néanmoins qu'il dînait si souvent avec nous afin d'avoir le plaisir de boire, plutôt que celui de manger; il prit en effet du goût pour le vin, et il vidait sa bouteille aussi bien et aussi gaîment que nous. Il établit sa demeure dans une maison située près de notre tente : le soir il donna à nos gens le spectacle d'une danse; et, ce qui étonna tout le monde, malgré son embonpoint monstrueux, il dansa lui-même.

Le 15 dans la matinée je reçus un messager du vieux Toobou qui me priait de descendre à terre. J'allai le voir accompagné d'Omaï : nous le trouvâmes assis, comme les anciens patriarches, au pied d'un arbre et environné d'un cercle de naturels, d'une physionomie respectable : une grande pièce d'étoffe était étendue de toute sa longueur devant lui; il nous invita à nous asseoir près de lui; il montra à Omaï la pièce d'étoffe, une touffe de plumes rouges et une douzaine de cocos, en disant qu'il me les destinait. Je le remerciai; et, comme je n'avais rien à lui donner, je l'engageai à venir à bord.

Omaï, que Poulaho envoya chercher, nous quitta alors; et Feenou, qui arriva bientôt après, m'informa que le jeune Futtafaihe, fils de Poulaho, désirait me voir. Je me rendis à cette invitation, et

je trouvai le prince et Omaï assis sous un large dais, d'une très belle étoffe; une autre pièce d'une étoffe plus grossière, longue de soixante-seize verges, et large de sept et demie, était étendue au-dessous d'eux et devant eux. Ils avaient un gros cochon à leur droite, et à leur gauche un monceau de noix de coco. Des insulaires étaient assis en cercle autour de l'étoffe : je reconnus Mareewagee et d'autres personnages du premier rang. On m'engagea à m'asseoir près du prince. Omaï me dit que le roi lui avait recommandé de m'avertir que, étant mon ami, il comptait sur mon attachement pour son fils, et qu'il en serait plus assuré si j'acceptais ce présent. Je l'acceptai de bon cœur, et, comme il était l'heure du dîner, je les invitai tous à venir à bord.

Le jeune prince Mareewagee, le vieux Toobou, trois ou quatre chefs inférieurs, et deux femmes âgées et d'un rang supérieur, m'accompagnèrent. Mareewagee portait une étoffe neuve sur les bords de laquelle il y avait six bouquets assez gros de plumes rouges. Nous jugeâmes qu'il avait pris ce vêtement pour nous le donner, car, dès qu'il fut à bord, il l'ôta, et il me l'offrit. Il avait sans doute ouï dire que les plumes me feraient plaisir. Chacun de mes hôtes reçut de moi des présens qui parurent les enchanter. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent ni s'asseoir à table ni manger. Je

leur témoignai ma surprise, et ils me dirent qu'ils étaient *tabou :* ce mot a bien des acceptions ; mais en général il signifie une *chose qui est défendue.* On ne nous expliqua point pourquoi ils s'imposaient cette réserve. Après dîner on leur montra toutes les parties du vaisseau, et lorsque leur curiosité fut satisfaite, je les reconduisis à terre.

Dès que mon canot eut atteint le rivage, Feenou et quelques autres en sortirent. Le jeune Futtafaihe, voulant les suivre, fut rappelé par Mareewagee, qui rendit à l'héritier présomptif de la couronne les hommages que je lui avais vu rendre au roi. On permit à Futtafaihe de débarquer après que le vieux Toobou et une des femmes âgées dont je parlais plus haut lui eurent donné les mêmes marques de respect. Quand cette cérémonie fut achevée, tous les naturels quittèrent mon canot et passèrent dans une pirogue qui devait les conduire à leur résidence.

Je fus bien aise de les avoir ramenés moi-même sur la côte : il me fut démontré clairement que Poulaho et son fils étaient au-dessus de tous les autres chefs. J'appris d'ailleurs les degrés de parenté ou de puissance de plusieurs grands personnages dont j'ai souvent cité les noms. Je sus que Mareewagee et le vieux Toobou étaient frères ; ils avaient l'un et l'autre beaucoup de possessions dans l'île, et ils semblaient très considérés du peu-

ple : chacun des naturels donnait au premier l'épithète honorable de *Motooa-Tonga*, c'est-à-dire de père de Tonga, ou de son pays. Son affinité avec le roi ne fut plus un secret pour nous ; nous reconnûmes qu'il était son beau-père, Poulaho ayant épousé une de ses filles, dont il avait un fils : ainsi, Mareewagee était le grand-père du jeune prince. Nous voyions depuis assez long-temps que nous nous étions mépris en regardant Feenou comme le souverain de ces îles, mais nous ne pouvions définir le rang qu'il occupait ; il ne nous resta pas non plus de doute sur ce point. Feenou était un des fils de Mareewagee, et Toobouciota en était un autre.

En débarquant je trouvai le roi dans la maison voisine de notre tente, avec ceux de nos gens qui résidaient sur la côte. A peine l'eus-je abordé, qu'il me donna un gros cochon et une quantité assez considérable d'ignames. A l'entrée de la nuit je vis arriver une troupe d'hommes qui s'assirent en rond, et qui chantèrent et s'accompagnèrent sur des tambours de bambou placés au milieu d'eux [1]. Il y avait trois longs tambours de bambous et deux

[1] On exécute le soir de pareils concerts autour de la maison des chefs ou tamoles des îles Carolines. « Le tamole, disent les Lettres édifiantes, ne s'endort qu'au bruit d'un concert de musique que forme une troupe de jeunes gens qui s'assemblent le soir autour de sa maison, et qui chantent à leur manière certaines poésies. »

plus courts : ils frappaient l'extrémité inférieure contre terre, comme dans la fête dont j'ai parlé plus haut. J'en aperçus deux autres couchés sur le sol, l'un à côté de l'autre; l'un était fendu : un insulaire battait sur ceux-ci à l'aide de deux petits bâtons. Les musiciens chantèrent trois airs devant moi : on me dit que le concert avait continué après mon départ, et qu'il dura jusqu'à dix heures du soir. Ils brûlèrent des feuilles de wharra pour éclairer la scène; je ne les ai jamais vus faire usage d'autres flambeaux.

Tandis que je passais la journée avec ces grands personnages, M. Anderson se promena dans l'intérieur du pays, et il fit les remarques suivantes: à l'ouest de l'endroit où nous avions établi notre tente, le terrain est absolument inculte l'espace d'environ deux milles; mais la nature y produit une multitude d'arbres et d'arbrisseaux d'une végétation très forte. On trouve plus loin une assez grande plaine, sur laquelle il y a des cocotiers et quelques plantations peu étendues, qui semblent très récentes; elles nous parurent être dans des districts qu'on avait laissés en friche jusqu'alors. Près de la crique, qui se prolonge à l'ouest de la tente, le sol est plat, et il est couvert d'eau en partie à chaque marée. Lorsque les flots le laissent découvert, on aperçoit à la surface un rocher de corail qui offre des trous remplis d'une vase jau-

nâtre : vers les bords, où il est un peu plus nu, il y a une multitude de petites ouvertures d'où sort un égal nombre de crabes de deux ou trois espèces. Ces crabes s'y montrent en foule ; mais ils disparaissent dès qu'on les approche, et les naturels, avec toute leur dextérité, ne peuvent en prendre un seul.

On rencontre ici un ouvrage de l'art, qui annonce une sorte d'industrie et de la persévérance : il commence, d'un côté, sous la forme d'une chaussée étroite qui, s'élargissant peu à peu, s'élève doucement à la hauteur de dix pieds ; à ce point, sa largeur est de cinq pas et sa longueur entière de soixante-quatorze : elle aboutit à une espèce de cirque, qui a trente pas de diamètre et un ou deux pieds d'élévation au-dessus de la chaussée, et qui offre quelques arbres au centre. Le côté opposé du cirque touche à une seconde chaussée de la même nature ; mais celle-ci n'a que quarante pas de long, et elle tombe en ruine. Le cirque et les deux chaussées sont de grosses pierres de corail ; la surface est couverte d'une terre qui a produit une multitude de petits arbres et d'arbrisseaux, et l'état de décomposition où l'on voit d'ailleurs cet ouvrage annonce qu'il est ancien. S'il a servi jadis à quelque chose, il paraît qu'on n'en fait aucun usage aujourd'hui : nous n'avons pu rien apprendre des naturels, si ce n'est qu'il ap-

partient à Poulaho, et qu'on lui donne le nom d'*Etchee*.

Le 16 juin j'allai examiner les travaux que j'avais ordonnés sur la côte, et je fis ensuite, avec M. Gore, une promenade dans l'intérieur du pays. Nous eûmes occasion de voir de quelle manière les naturels fabriquent leurs étoffes; nous étudiâmes ainsi la principale manufacture de ces îles, et de la plupart des autres de la mer du Sud. J'ai décrit fort en détail dans mon premier Voyage la méthode que suivent les Taïtiens; comme celle des peuplades des îles des Amis est différente à quelques égards, je crois devoir en parler.

Les femmes chargées de ce travail prennent d'abord les tiges ou les troncs du mûrier-papier, qu'on cultive pour cet objet, et qui arrivent rarement à plus de six ou sept pieds d'élévation, et à plus de quatre pouces de grosseur : elles en ôtent l'écorce dont elles enlèvent ensuite les parties grossières avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a prise l'écorce autour de la tige, elles la roulent en sens contraire, et elles la font macérer dans l'eau; on m'a dit qu'on la laisse tremper une nuit : on l'étend alors sur un tronc d'arbre, formant une espèce d'établi; on la bat avec un instrument carré de bois, qui a environ un pied de longueur, et qui est rempli de grosses rainures de tous les côtés, et quelquefois

avec un autre instrument qui est uni. L'étoffe est bientôt fabriquée, mais on la remet souvent sur le métier; on la déroule et on la replie à diverses reprises et on la bat de nouveau : il semble que le but de ces opérations subséquentes est d'en resserrer plutôt que d'en amincir le tissu : dès que le premier travail est achevé, on étend l'étoffe afin de la sécher. La longueur des pièces est de quatre à six pieds, mais il y en a de plus grandes; leur largeur est moindre de moitié. A l'époque dont je parle, on réunit les pièces, et on les enduit pour cela du suc visqueux d'une baie appelée *tooo*.

Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner, on la place sur une large pièce de bois au-dessus d'une empreinte composée de substances fibreuses tissues d'une manière très serrée : l'ouvrière plonge une guenille dans un suc tiré de l'écorce d'un arbre nommé *tokka*, et elle frotte l'étoffe, qui prend une couleur brune, et qui devient lustrée : l'empreinte sur laquelle porta l'étoffe me parut destinée seulement à coller davantage les divers morceaux. On continue ces opérations du collage et de la teinture jusqu'à ce que l'étoffe ait la longueur et la largeur nécessaires; les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de largeur, qui n'est pas peinte, et il y en a une seconde plus large aux deux extrémités. Si quelques parties sont trop minces ou trouées, ce qui arrive

souvent, on y colle des pièces qui la rendent partout de la même épaisseur. Pour avoir une couleur noire, les naturels mêlent la suie d'une noix huileuse, appelée *dooedooe* avec le suc du kokka. La proportion de ce mélange varie selon la teinte qu'ils désirent. Ils disent que l'étoffe noire, communément la plus lustrée, donne un vêtement frais, et que la première est plus chaude. Ils ne manquent pas, pour renforcer l'une et l'autre, d'y ajouter de petites pièces posées longitudinalement, et on ne peut y faire de déchirures que dans une direction.

Je rencontrai Feenou à mon retour, et je l'emmenai dîner à bord, ainsi qu'un second chef qui était jeune. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent point manger, ils me dirent qu'ils étaient *taboo awy;* s'étant informés ensuite de quelle manière on avait apprêté nos alimens, ils s'assirent à table et ils mangèrent de bon cœur du cochon et des ignames qu'on avait fait cuire sans *awy,* c'est-à-dire sans eau. Je les assurai qu'il n'y avait pas non plus d'eau dans le vin, et ils en burent volontiers. Nous conjecturâmes que des principes de superstition leur interdisaient alors l'usage de l'eau: il est vraisemblable, toutefois, que l'eau dont nous nous servions leur inspirait du dégoût, parce qu'on la puisait à l'un des endroits où ils se baignent.

Mareewagee avait fait préparer pour le 17 une grande fête ou haiva, à laquelle nous fûmes tous invités; on disposait devant la maison qu'occupait alors ce chef, et près de notre poste, un terrain qui devait servir de théâtre. Les insulaires arrivèrent en foule, le matin, de l'intérieur du pays; chacun d'eux portait sur son épaule une perche de six pieds de longueur, avec une igname suspendue à chacune des extrémités. Ces ignames et ces perches furent déposées dans le cirque; ils en formèrent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons, et arrangées de manière à produire le coup d'œil le plus favorable. Mareewagee destinait ce présent au capitaine Clerke et à moi. Les naturels placèrent le poisson d'une manière pittoresque, et nous fûmes bien aises de le voir; mais il nous fut inutile, car il sentait mauvais : on l'avait gardé deux ou trois jours, afin de nous le présenter en cette occasion.

Ils commencèrent sur les onze heures à exécuter diverses danses qu'ils appellent *mai*. Les musiciens qui devaient former le chœur étaient assis et au nombre de soixante-dix. Nous aperçûmes au milieu d'eux trois instrumens auxquels nous donnâmes le nom de tambours, quoiqu'ils ne ressemblassent pas aux nôtres : c'étaient de gros morceaux de bois cylindriques, ou des troncs d'arbres de trois à quatre pieds de long et deux fois plus

gros que le corps d'un homme d'une taille ordinaire; nous en vîmes de plus petits : ils se trouvaient les uns et les autres creux dans l'intérieur, mais fermés aux deux bouts, et ouverts seulement au côté par une fente d'environ trois pouces de large qui se prolongeait à peu près sur toute la longueur : ils creusent l'intérieur par cette ouverture, quoique cette opération soit très difficile. Les naturels appellent ces tambours *naffa;* ils les tiennent devant eux, l'ouverture tournée vers leur visage, et ils frappent dessus avec deux morceaux cylindriques d'un bois dur, d'un pied de long et de l'épaisseur du poignet, et ils en tirent un son rude, mais éclatant et fort; ils adoucissent ou ils ralentissent les coups en quelques endroits de la danse, et, pour changer de ton, ils frappent au milieu ou à l'extrémité de l'instrument.

La première danse fut composée de quatre groupes, chacun de vingt-quatre hommes qui tenaient à la main un petit instrument de bois mince et léger, d'environ deux pieds de long, dont la forme ressemblait à celle d'une courte pagaie oblongue, et à laquelle les naturels du pays donnent le nom de *pagge.* Ils les agitèrent de toutes sortes de manières; ils les pointaient à droite et à gauche vers la terre, en inclinant leurs corps du même côté; ils les tournaient ensuite du côté opposé; ils les passaient brusquement d'une main à

l'autre, et ils les faisaient tourner avec beaucoup d'adresse. Ils varièrent à l'infini les positions des pagges, et à chaque nouvelle position ils prirent de nouvelles attitudes : leurs mouvemens furent d'abord peu vifs, mais ils s'animèrent selon celui des tambours. Ils récitaient en outre des phrases de chant que répétait le chœur; et bientôt après les musiciens et les acteurs chantèrent tous ensemble, et ils terminèrent ce premier jeu par des acclamations.

Après un entr'acte de deux ou trois minutes, ils recommencèrent les manœuvres du pagge qu'ils continuèrent plus d'un quart d'heure. La dernière ligne des acteurs se divisa : elle tourna d'un pas lent les angles de la colonne, et, se rencontrant au centre du front, elle forma la première. Les acteurs, sur ces entrefaites, récitèrent des phrases de chant comme dans le premier acte; les autres lignes se déplacèrent successivement et de la même manière, jusqu'à ce que celle qui était d'abord au front se trouvât la dernière, et l'évolution continua jusqu'à ce que la dernière ligne eût repris sa première place. Ils exécutèrent une danse qui commença d'abord d'une manière assez froide, mais qui s'anima bientôt; et après avoir chanté environ dix minutes, tous les acteurs se divisèrent en deux groupes; ils s'éloignèrent un peu, ils se rapprochèrent ensuite, et ils dessinèrent une figure cir-

culaire qui termina le ballet : on emporta les tambours, et les musiciens quittèrent la scène.

La seconde danse n'avait que deux tambours, et le chœur n'était composé que de quarante musiciens. Les danseurs, ou plutôt les acteurs, formaient deux rangs : je comptai dix-sept personnes dans le plus avancé, et cinq dans l'autre. Feenou était à leur tête, c'est-à-dire qu'il occupait le milieu de la première ligne, place d'honneur en ces occasions. Ils dansèrent et ils récitèrent des phrases de chant l'espace d'environ une demi-heure, quelquefois sur un mouvement vif, et d'autres fois sur un mouvement plus tranquille, mais toujours avec une précision extrême : on eût dit que l'âme d'un seul homme animait tous ces corps, et nous fûmes frappés de la justesse des pas et des voix. Vers la fin du ballet, la seconde ligne se partagea, et elle vint prendre la place de la première, qui, après quelques évolutions, se retrouva dans la position où elle était en arrivant sur la scène. Lorsque ce ballet fut terminé, les musiciens et les tambours disparurent comme à la fin de l'autre danse.

Nous vîmes arriver trois tambours portés chacun par deux ou trois hommes, et soixante-dix musiciens s'assirent sur la scène pour former le chœur d'une troisième danse. Celle-ci nous présenta deux lignes de seize personnes, c'est-à-dire trente acteurs en tout : le jeune Toobou, qui avait un vêtement

couvert de plumes rouges, et qui se trouvait richement paré aux yeux des spectateurs, était à leur tête. Ils dansèrent et chantèrent; ils agitèrent le pagge comme les premiers, mais leur jeu en général fut beaucoup plus animé, et l'assemblée fut si contente qu'elle ne cessa de les applaudir : elle parut surtout enchantée lorsqu'ils laissaient prendre le pagge devant eux et qu'ils détournaient la tête, ainsi qu'on la détourne quand on éprouve un sentiment de honte. La ligne de derrière se divisa et vint occuper la place de l'autre, comme dans les deux premières danses; mais ils reprirent bientôt leur ancienne place; ils formèrent trois lignes, ils se retirèrent aux deux coins de la scène, et enfin ils laissèrent vide la plus grande partie de théâtre.

Deux hommes entrèrent alors brusquement, et se livrèrent un combat simulé avec les massues qu'ils emploient dans les batailles : ils les balancèrent d'abord de différentes manières; ils firent ensuite le moulinet avec beaucoup de force et de rapidité, et ils déployèrent tant d'adresse que, quoiqu'ils fussent très près, ils ne se touchèrent jamais. Ils ne montrèrent pas moins de dextérité en transportant leurs massues d'une main à l'autre. Les deux champions, après avoir continué quelque temps ces exercices, s'agenouillèrent et prirent de nouvelles attitudes : ils jetèrent, par exemple, leur

massues en l'air, et ils les ressaisirent au moment où elles tombaient.

Ils s'en allèrent aussi brusquement qu'ils étaient venus. Ils avaient la tête couverte d'une étoffe blanche qui ressemblait à un bonnet de nuit, et qui était serrée sur le front par une guirlande de feuillage; afin d'être plus au frais et moins embarrassés, ils se trouvaient nus d'ailleurs, si l'on excepte un pagne léger qui environnait leur ceinture. Un homme qui portait une pique et qui était vêtu comme ces deux derniers, entra sur la scène d'une manière aussi brusque; il regarda autour de lui d'un air effaré, comme s'il eût cherché son ennemi à l'un des coins de la scène, et il prit une attitude menaçante : on eût dit qu'il voulait transpercer l'un des spectateurs; ses genoux un peu pliés tremblaient sous lui, et il paraissait écumant de rage. Après avoir gardé cette position quelques secondes, il passa à l'autre coin du théâtre : il s'y tint dans la même attitude le même espace de temps, et sa sortie fut aussi brusque que son entrée. Durant cet intervalle les danseurs, qui s'étaient divisés en deux groupes, récitèrent avec lenteur des phrases de chant; ils s'avancèrent, ils se réunirent et ils terminèrent le ballet au milieu des acclamations publiques. Si l'on juge de cette danse par le rang des acteurs, ce fut le plus pompeux de tous leurs spectacles: Futtafaihe, frère de Poulaho, frappait sur

l'un des tambours; Feenou frappait sur un autre, et Mareewage frappait à l'entrée de sa hutte sur un troisième qui ne faisait pas partie de l'orchestre.

Nous n'étions pas à la fin des danses; on en prépara bientôt une nouvelle dont quarante musiciens et deux tambours devaient former l'orchestre : celle-ci fut composée de soixante hommes qui n'avaient point encore paru, et qui se rangèrent sur trois lignes, la première ayant vingt-quatre acteurs. Avant de commencer ils jouèrent un prologue assez long, dans lequel toute la troupe répondait de temps en temps à l'un des naturels qui discourait : ils récitèrent alternativement avec le chœur des phrases de chant, peut-être des vers; ils agitèrent rapidement le pagge d'un grand nombre de manières, et l'assemblée cria de toutes parts : *mareaei, fyfogge!* mots d'éloge qui expriment des nuances diverses. Ils se divisèrent en deux groupes qui se tournaient le dos; ils se retournèrent ensuite, et les deux groupes changèrent de place et reprirent bientôt leur première position comme dans les autres danses. Ils se divisèrent et se retirèrent sur les coins de la scène pour laisser le champ libre à deux athlètes qui exécutèrent un combat simulé de massues : ces deux champions furent bientôt remplacés par deux autres. Sur ces entrefaites les acteurs récitèrent des phrases de chant lentement et alternativement avec le chœur; ils revinrent en-

suite sur le devant de la scène, et ils terminèrent le ballet.

Ces danses, si toutefois on peut les appeler de ce nom, durèrent depuis onze jusqu'à près de trois heures. Les chefs de l'île voulaient sûrement nous donner une fête, ou nous montrer leur dextérité dans les exercices du corps. Une multitude d'insulaires assistèrent à ces jeux, et l'inégalité du terrain rendit très difficile l'évaluation du nombre des spectateurs; cependant nous comptâmes le premier cercle, et, remarquant qu'ils étaient rangés en quelques endroits sur vingt ou trente de hauteur, nous supposâmes qu'il y avait près de quatre mille personnes. La foule qui environnait notre marché, ou qui rôdait autour de notre tente, était au moins aussi nombreuse, et nous calculâmes qu'il se trouvait alors dix ou douze mille insulaires dans notre voisinage, c'est-à-dire dans l'espace d'un mille de tour. La plupart y étaient venus par curiosité.

Nous regrettâmes beaucoup de ne pas entendre les paroles de leurs ballets : nous aurions sûrement recueilli des observations précieuses sur l'esprit et les coutumes de ces peuplades. L'assemblée ne manquait point d'applaudir à la pantomime des acteurs et des danseurs lorsqu'elle était juste et précise; mais il faut remarquer qu'elle paraissait surtout extrêmement sensible aux paroles. Au reste,

la variété des mouvemens, leur justesse et leur étendue rendirent la pantomime seule ou le jeu des acteurs bien dignes de notre attention. Les dessins qu'a faits M. Webber des jeux de Hapaee sont applicables à ceux que nous vîmes ici, et ils achèveront d'indiquer l'ordre et la position des danseurs et des acteurs ; toutefois le crayon du dessinateur ou la plume de l'écrivain n'exprimeront jamais complétement des gestes ou des attitudes sans nombre, aussi remarquables par l'aisance et la grâce que par leur variété.

Le soir on nous donna le spectacle d'un *bomai*, c'est-à-dire qu'on exécuta les danses de nuit devant la maison occupée alors par Feenou ; elles durèrent environ trois heures ; durant cet intervalle nous vîmes douze danses qui ressemblèrent beaucoup à celles de Hapaee. Il y en eut deux d'exécutées par des femmes, et au milieu de celles-ci nous vîmes arriver une troupe d'hommes qui formèrent un cercle en dedans de celui des danseuses. Vingt-quatre hommes, qui en exécutèrent une troisième, firent avec leurs mains une multitude de mouvemens très applaudis, que nous n'avions pas encore vus. L'orchestre se renouvela une fois. Feenou parut sur la scène à la tête de cinquante insulaires qui avaient joué à Hapaee ; il était magnifiquement habillé : de la toile et une longue pièce de gaze composaient son vêtement, et il portait de petites

figures suspendues à son cou. A la fin des jeux nous nous aperçûmes que nous avions exposé les insulaires, ou plutôt qu'ils s'étaient exposés eux-mêmes à de grands embarras; car, se trouvant rassemblés en foule sur cette partie de l'île, ils furent obligés de passer la nuit sous des buissons ou au pied d'un arbre : plusieurs couchèrent en plein air, ce dont ils ne se soucient point du tout, ou ils se promenèrent jusqu'à la pointe du jour.

La fête se passa avec plus d'ordre que ne le promettait une si grande assemblée. Il devait y avoir des hommes malintentionnés dans une foule si nombreuse, et en effet nous en rencontrâmes bientôt. Notre vigilance et nos soins ne les empêchèrent pas de nous piller de toutes parts, et ils commirent leurs vols d'une manière très audacieuse et très insolente. Ils entreprirent de dérober tout ce que nous avions; mais la foule était toujours nombreuse, et de peur que les innocens ne fussent punis pour les coupables, je ne permis pas aux sentinelles de tirer. Ils essayèrent, en plein midi, d'enlever une ancre qui pendait au bossoir de *la Découverte*, et ils en seraient venus à bout si la patte ne se fût accrochée à une des chaînes de fer qui se trouvaient à la hanche du vaisseau. Ils ne purent dégager l'ancre avec la main, et ils ne connaissent point l'usage des palans. Ils cassèrent l'os de l'épaule d'une de nos chèvres, et l'animal en mourut peu de temps après :

c'est la seule violence que nous eûmes à leur reprocher. La perte retomba sur eux, car c'était une des chèvres que je me proposais de laisser dans l'île : au reste, le naturel coupable du délit ne le savait pas.

Ce qui se passa dans la matinée du 18 juin nous éclaira sur une de leurs coutumes. Un des insulaires, ayant amené sa pirogue près de *la Résolution*, entra par le haut des bouteilles, et vola un plat d'étain; il fut découvert, on le poursuivit et on le ramena à la hanche du vaisseau; trois vieilles femmes qui étaient dans la pirogue poussèrent des lamentations lorsqu'elles nous virent maîtres du voleur; elles se donnèrent des coups de poing terribles sur le sein et sur le visage, sans néanmoins verser une larme. Nous découvrîmes la cause des tumeurs et des cicatrices que nous apercevions aux os des joues de la plupart d'entre eux : les coups multipliés qu'ils se portent aux joues meurtrissent la peau et en font même sortir le sang à gros bouillons; lorsque les blessures sont récentes, on croirait qu'on y a produit un cercle par le moyen du fer. Ils se découpent avec un instrument cette partie du visage, en beaucoup d'autres occasions, de la même manière que les Taïtiens se découpent le haut de la tête.

J'envoyai des présens à Mareewagee, afin de lui témoigner combien j'étais sensible à ceux que j'a-

vais reçus de lui la veille. La fête qu'il nous avait donnée exigeait de moi quelque chose de pareil : je fis faire l'exercice à un détachement de soldats de marine à l'endroit où les danses avaient été exécutées, et nous tirâmes des feux d'artifice le soir devant Poulaho, devant les principaux chefs et une assemblée nombreuse. Les spectateurs eurent beaucoup de plaisir en voyant les soldats tirer par pelotons ; mais nos fusées d'eau leur causèrent un étonnement extraordinaire. Les fifres et le tambour ou les cors de chasse, qui jouèrent sur ces entrefaites, attirèrent faiblement leur attention. Comme il n'est permis à personne de s'asseoir derrière le roi, il se trouvait au fond de l'amphithéâtre, et, pour que rien ne l'empêchât de voir, aucun des naturels n'était placé directement devant lui. Les insulaires se rangèrent de manière à former un sentier qui laissait un espace libre depuis le siége de Poulaho jusqu'au lieu de la scène.

Nous avions annoncé cette fête pour le soir ; les naturels l'attendirent avec impatience, et ils employèrent la plus grande partie de l'après-dîner à des combats de lutte et de pugilat. Ils donnent le nom de *fangatooa* au premier de ces exercices, et celui de *foohoo* au second. Lorsque l'un d'eux veut lutter contre un autre, il quitte sa place, à pas mesurés, en appliquant un coup sec sur la jointure du coude de l'un de ses bras, qui est plié,

d'où il résulte un son creux, qu'on regarde comme le signal du défi. S'il ne se présente aucun adversaire, il retourne de la même manière au point d'où il est parti, et il se rassied; mais il se tient quelquefois assez long-temps debout sur l'arène, et il continue alors à frapper son coude, et à provoquer un rival. S'il s'en présente un, les deux athlètes s'approchent et montrent de la gaîté et de la bonne humeur; ils sourient ordinairement, et ils arrangent la pièce d'étoffe qui est attachée autour de leurs reins; ils se prennent enfin par la ceinture : celui des deux qui vient à bout d'entraîner l'autre s'efforce tout de suite de le soulever de terre, et de le jeter sur le dos; et s'il parvient, avant de le terrasser, à faire deux ou trois tours en le balançant dans les airs, son adresse ne manque jamais d'exciter les applaudissemens des spectateurs. Quand leurs forces sont égales, ils se serrent de plus près, et ils entrelacent leurs jambes, ou ils se lèvent sur la pointe des pieds, afin de se renverser. Ils déploient une force prodigieuse dans ces assauts; leurs muscles sont si tendus, qu'on les croit prêts à se rompre. Le champion qui est terrassé se retire tout de suite; mais le vainqueur s'assied durant quelques minutes, et il retourne à sa place, où les naturels qui sont de sa bande proclament son triomphe par quelques phrases de chant, d'une mesure peu animée. Après

s'être tenu assis un moment, il se lève de nouveau, et il recommence ses défis : plusieurs champions se présentent quelquefois à lui, mais il a le privilége de choisir celui qu'il veut; et quand il a terrassé son adversaire, il a aussi le droit exclusif de proposer d'autres cartels, jusqu'à ce qu'il soit vaincu: s'il est enfin renversé, la bande opposée chante la victoire. Cinq ou six hommes se lèvent souvent à la fois et proposent des défis ; dans ce cas, il est commun de voir trois ou quatre couples qui se battent en même temps. On est surpris de la modération qu'ils conservent dans ces exercices. Nous n'en aperçûmes pas un seul qui parût mécontent ou affligé en quittant l'arène. Lorsqu'ils trouvent leurs forces si égales qu'ils désespèrent de triompher, ils cessent le combat d'un commun accord. Si l'un est renversé d'une manière qui n'est point loyale, ou s'il reste des doutes sur celui qui a l'avantage, les deux côtés chantent la victoire, et les champions se livrent un second assaut. Le vaincu ne peut se mesurer une seconde fois contre l'homme qui l'a terrassé.

Ceux qui s'exercent au pugilat s'avancent de côté; ils changent de position à chaque pas : un de leurs bras est étendu en avant, et l'autre par derrière. Ils tiennent d'une main une corde, dont ils se serrent fortement le poignet lorsqu'il se présente un adversaire : ils arrivent quelquefois sur la

scène le poignet tout garni. J'imagine qu'ils emploient ce moyen pour ne pas se disloquer la main ou les doigts. Ils visent ordinairement à la tête : ils se portent aussi des coups sur les flancs, et ils s'attaquent avec beaucoup d'ardeur. Ils changent de côté, et ils se battent également des deux mains. Ils tournent sur le talon au moment qu'ils ont frappé leur antagoniste, et ils lui donnent un coup très sec de l'autre main par derrière; c'est celui de leurs coups qu'ils aiment le mieux, et qui paraît le plus adroit.

Il est rare que les combats du pugilat durent long-temps; les champions quittent l'arène, ou l'un se reconnaît vaincu. L'assemblée ne chante jamais la victoire, à moins que l'un des deux ne renverse son rival sur la poussière; d'où l'on peut conclure que les insulaires préfèrent les combats de lutte. Les petits garçons pratiquent ces deux exercices, et on voit souvent de petites filles se battre opiniâtrément de la même manière. Ils ne semblent point du tout honteux d'être vaincus; le champion malheureux se rassied avec autant d'indifférence que s'il n'était pas entré en lice. Quelques-uns de nos gens voulurent mesurer leurs forces dans ces deux sortes de combats; mais ils furent toujours battus, si j'en excepte un petit nombre de cas où les champions du pays n'usèrent pas de leurs avantages de peur de nous offenser.

En réfléchissant sur le penchant au vol de la plupart des insulaires, et sur leur adresse à dérober ce qu'ils n'espéraient pas obtenir loyalement, je sentis que notre bétail qui se trouvait alors à terre courrait des risques malgré toutes nos précautions. Je crus devoir déclarer que je me proposais de leur laisser quelques-uns de nos quadrupèdes, et même d'en faire la distribution avant notre départ.

Le 19 juin, dans la soirée, j'assemblai tous les chefs devant la maison que nous occupions : je donnai au roi un jeune taureau d'Angleterre et une vache, à Mareewagee un belier du Cap et deux brebis, et à Feenou un cheval et une jument. Comme j'avais annoncé cette distribution la veille, la plupart des insulaires qui étaient aux environs de notre petit camp y assistèrent. Je recommandai à Omaï de dire que leur île était éloignée de plusieurs mois de navigation des pays où l'on trouve de pareils animaux; que je les avais amenés de si loin pour leur usage, et que cette transplantation m'avait occasioné beaucoup de peines et de dépenses : qu'ils feraient mal s'ils en tuaient un seul avant que la race en fût très multipliée, et enfin qu'ils devaient, eux et leurs enfans, se souvenir qu'ils avaient reçu des navigateurs de Britane. Omaï leur expliqua d'ailleurs le parti qu'on pouvait en tirer, et la manière dont il fallait en prendre

soin : au reste, il s'expliqua sans doute fort mal sur ce dernier article, car il était peu instruit des détails de l'économie rurale.

Voulant laisser avec le reste de notre bétail, jusqu'à ce que nous fussions au moment de notre départ, les quadrupèdes dont je venais de faire présent aux insulaires, j'engageai les chefs à envoyer à notre bergerie un homme ou deux qui s'habitueraient à ces animaux, et qui acquerraient des instructions sur la façon de les soigner. Poulaho et Feenou suivirent mon conseil; mais ni Mareewagee, ni personne de sa suite, ne s'occupa des moutons qu'il avait eus en partage, et le vieux Toobou ne vint point à cette assemblée, quoique je l'y eusse invité, et qu'il fût dans les environs. Je me proposais de donner en outre des chèvres, un mâle et deux femelles à Mareewagee; mais comme il montrait tant d'indifférence, je les ajoutai à la portion du roi.

Je ne tardai pas à connaître que le partage avait mécontenté bien du monde, car on m'avertit le lendemain qu'il nous manquait un chevreau et deux coqs d'Inde. Je ne pouvais imaginer qu'ils se fussent perdus par hasard, et je résolus de ne pas les laisser entre les mains des voleurs. Pour cela je commençai par saisir trois pirogues qui se trouvaient à la hanche des vaisseaux. Je descendis ensuite à terre, et ayant rencontré le roi, son frère,

Feenou et quelques autres chefs, dans la maison que nous occupions, je leur donnai une garde et leur fis comprendre que je les tiendrais aux arrêts jusqu'à ce qu'on m'eût rendu, non-seulement le chevreau et les coqs d'Inde, mais tout ce qu'on nous avait dérobé à différentes époques. Lorsqu'ils se virent prisonniers, ils dissimulèrent leur chagrin autant qu'ils purent; et après m'avoir assuré qu'on me rendrait tout, ainsi que je le désirais, ils s'assirent et burent la kava d'une manière enjouée et tranquille : on me rapporta bientôt une hache et un coin de fer. Sur ces entrefaites, quelques naturels en armes se rassemblèrent derrière notre maison; mais ils se dispersèrent dès le moment où nos soldats de marine marchèrent contre eux. Je recommandai aux chefs de défendre ces attroupemens; ils donnèrent en effet des ordres auxquels les habitans du pays obéirent. Je les engageai à venir dîner avec moi à bord, et ils y consentirent de bon cœur. Plusieurs insulaires ayant ensuite représenté que le roi ne devait pas quitter la côte, le prince se leva à l'instant et déclara qu'il était prêt à partir. Nous nous rendîmes donc sur *la Résolution;* le prince et sa suite y demeurèrent jusqu'à quatre heures, et je les reconduisis dans l'île : bientôt après on me remena le chevreau et un des coqs. Ils promirent de nous livrer l'autre le lendemain; comptant sur

leur parole, je relâchai les pirogues et je rendis la liberté aux chefs.

Quand les chefs nous eurent quittés, nous fîmes une promenade Omaï et moi, afin d'observer un des repas des naturels; car c'était un des momens de la journée où ils mangent. Je trouvai qu'ils avaient en général de bien petites rations. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils nous avaient vendu la plupart des ignames et des autres provisions qu'ils avaient apportées, et qu'ils ne pensaient jamais à retourner dans leurs bourgades tant qu'ils rencontraient quelque espèce de subsistance autour de notre camp. Nous étions établis sur une pointe de terre en friche; et, à proprement parler, aucun des insulaires ne résidait à un mille de nous : il se trouvait une foule si nombreuse d'étrangers sur les districts où commencent les cultures, que nous nous attendions à y voir les maisons remplies de monde. Nous nous trompions : les familles qui y résidaient n'avaient pas un seul hôte. Tous les étrangers vivaient sous des arbres et des buissons. Nous remarquâmes qu'on avait coupé les branches des cocotiers afin de bâtir des huttes pour les chefs.

Nous rencontrâmes, durant cette promenade, une demi-douzaine de femmes qui soupaient au même endroit. On mettait les morceaux dans la bouche de deux d'entre elles, et lorsque nous en deman-

dâmes la raison, on nous dit qu'elles étaient *tabou-mattee*. Nous apprîmes, en faisant des recherches ultérieures, que l'une avait lavé le cadavre d'un chef deux mois auparavant, et qu'elle ne devait toucher aucun aliment pendant cinq mois : l'autre avait aussi lavé le cadavre d'une personne d'un rang inférieur, et elle était soumise à la même abstinence qui devait finir plus tôt. Nous aperçûmes, à peu de distance de là, une troisième femme à qui on mettait également les morceaux dans la bouche; on nous avertit qu'elle avait aidé à laver le corps du chef dont je parlais tout à l'heure.

Le roi arriva à bord le 21 juin, dès le grand matin; il venait m'inviter à un spectacle qu'il voulait donner le même jour. Sa toilette était déjà faite; le barbier lui avait barbouillé toute la tête d'un fard rouge, afin de rougir ses cheveux qui étaient naturellement d'un brun foncé. Je l'accompagnai à terre après le déjeuner, et je trouvai ses gens occupés à planter au front de notre maison quatre longs poteaux, à deux pieds de distance l'un de l'autre. L'espace entre les poteaux fut ensuite rempli d'ignames; et à mesure que les naturels le remplirent, ils eurent soin d'assujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la pression des ignames ne les séparât. Lorsque les ignames eurent atteint le sommet des premiers poteaux, ils en superpo-

sèrent de nouveaux, et les deux pyramides s'élevèrent à plus de trente pieds. Ils placèrent au sommet de la première deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la seconde, et ils attachèrent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité et de la promptitude avec laquelle ils formèrent ces pyramides. Si j'avais ordonné aux matelots d'exécuter un pareil ouvrage, ils auraient juré qu'on ne pouvait le faire sans charpentiers; les charpentiers auraient employé douze instrumens divers et au moins cent livres de clous; et avec tous leurs moyens, ils auraient mis à cette opération autant de journées que les insulaires y mirent d'heures. Mais les matelots, comme la plupart des animaux amphibies, sont de peu de secours à terre. Quand les naturels eurent garni de provisions ces deux pyramides, ils rassemblèrent plusieurs autres tas d'ignames et de fruits à pain de chaque côté de la scène, et ils apportèrent ensuite une tortue, une quantité considérable d'excellent poisson, une pièce d'étoffe, une natte et quelques plumes rouges : le roi voulait me faire présent de toutes ces choses; il semblait désirer que son présent surpassât celui que j'avais reçu de Feenou à Hapaee, et il y réussit.

Ils commencèrent à une heure le *mai* ou les danses. La première fut presque une répétition de

celle que nous avions vue à la fête de Mareewagee. La seconde eut pour premier danseur Toobou, l'ami du capitaine Furneaux; quatre ou cinq femmes y parurent, et elles exécutèrent les évolutions et les pas avec autant d'exactitude que les hommes. Les acteurs se divisèrent en deux bandes et abandonnèrent la scène à deux champions qui se livrèrent un de ces combats simulés de massues, dont j'ai déjà fait la description. A la fin de la troisième danse, qui fut la dernière, deux autres guerriers arrivèrent avec leurs massues et montrèrent beaucoup de dextérité. Des combats de lutte et de pugilat remplacèrent ces danses; l'un des insulaires entra dans la lice avec une espèce de massue composée de la tige d'une feuille de cocotier qui est dure et pesante; une arme aussi redoutable effraya sans doute les rivaux, et il ne s'en présenta point. On répéta le *bomai* pendant la nuit; Poulaho lui-même y dansa, vêtu d'étoffes d'Angleterre: mais les danses exécutées durant cette nuit ou durant cette journée ne furent ni aussi belles, ni aussi animées que celles de Feenou ou de Mareewagee; et il n'est pas besoin d'en parler davantage.

Je dînai à terre, afin de ne perdre aucune partie du spectacle. Le roi s'assit à ma table, mais il ne voulut ni boire ni manger. Je reconnus que la présence d'une femme que j'avais invitée à ce repas, d'après ses sollicitations, l'arrêtait : nous décon-

vrîmes ensuite qu'elle était d'un rang supérieur au sien. Dès que cette femme si imposante eut dîné, elle s'avança vers le roi qui mit ses mains sous les pieds de sa souveraine, et elle se retira. Au même instant Poulaho plongea ses doigts dans un verre de vin, et il reçut les hommages de tous les gens de sa suite. C'est la seule fois que nous l'ayons vu donner à quelqu'un des marques de respect. Il me demanda des feux d'artifice, et j'en fis tirer le soir; malheureusement les pièces se trouvèrent gâtées, et elles ne remplirent pas l'attente des spectateurs.

§ 8.

Les naturels dépouillent quelques-uns de nos officiers. Description d'une pêche des habitans du pays. Visite à Poulaho. Description d'un Fiatooka. Observations sur la vie privée de Poulaho. Cérémonie funèbre. De la plante appelée kava, et de la liqueur qu'en tirent les insulaires. Description de la petite île d'Onevy. L'un des habitans est blessé par une sentinelle. MM. King et Anderson vont voir le frère du roi. Accueil qu'ils reçoivent. Autre cérémonie funèbre. Manière de passer la nuit. Remarques sur les districts qu'ils traversèrent. Nous nous préparons à remettre à la voile. Remarques de M. Anderson sur l'île et sur ses productions.

Comme il n'y avait plus de fête à espérer de notre côté ou de celui des chefs, et que la populace avait satisfait sa curiosité, elle nous quitta en grande partie le lendemain du haiva de Poulaho : cependant des voleurs rôdaient encore autour de

nous, et, encouragés par la négligence de nos gens, ils nous dérobaient sans cesse quelque chose.

Des officiers des deux vaisseaux qui avaient fait une course dans l'intérieur de l'île sans ma permission, et même sans que je le susse, revinrent le soir après une absence de deux jours; ils étaient partis avec leurs fusils, avec des cartouches et avec des marchandises du goût du pays, et les naturels eurent l'adresse de les dépouiller complétement durant cette expédition : il manqua d'en résulter des suites fâcheuses, car dès que nos voyageurs furent de retour, ils se plaignirent au roi par l'entremise d'Omaï, du traitement qu'ils avaient reçu. Poulaho, ignorant mes intentions, et craignant que je ne l'arrêtasse de nouveau, s'éloigna le lendemain de très bonne heure; Feenou suivit cet exemple, et il ne resta pas dans notre voisinage un chef revêtu de quelque autorité. J'en fus très fâché, et je témoignai à Omaï mon mécontentement de ce qu'il s'était mêlé d'une pareille affaire. Ma réprimande lui inspira le désir de ramener Feenou; il eut soin de l'assurer que je n'emploierais pas la force pour obliger les insulaires à rendre ce qu'ils avaient pris à nos messieurs, et sa négociation eut du succès. Feenou, comptant sur cette parole, reparut le soir, nous le reçûmes bien, et Poulaho revint aussi le jour suivant.

Ces deux chefs me firent observer avec raison

qu'il fallait les avertir lorsque les équipages voudraient aller dans l'intérieur du pays ; ils ajoutèrent qu'en pareil cas ils nous donneraient des guides et une escorte, et qu'ils se trouveraient responsables de notre sûreté. Je crois qu'avec cette précaution un voyageur et ses richesses sont aussi en sûreté à Tongatabou que dans les pays du monde les mieux policés. Je ne me donnai aucun soin pour obtenir la restitution des choses qu'on avait prises à nos officiers : cependant Feenou fit tout rendre, excepté un fusil et un petit nombre d'articles d'une moindre valeur. Nous avions recouvré à cette époque les coqs d'Inde et la plupart des instrumens qu'on avait dérobés à nos ouvriers.

Le 25, deux canots que j'avais envoyés à la découverte du canal le plus propre à regagner la haute mer revinrent. Les masters qui les commandaient me dirent que le canal au nord, par lequel nous étions venus, était extrêmement dangereux, qu'il se trouvait rempli de rochers de corail d'un bord à l'autre ; mais qu'il y en avait un très bon à l'est, resserré cependant par de petites îles dans un de ses points, et que nous aurions besoin d'un vent très favorable, c'est-à-dire d'un vent d'ouest qui ne soufflait pas souvent sur ce parage. Les deux bâtimens étaient approvisionnés de bois et d'eau, nos voiles se trouvaient réparées, et nous ne devions plus guère espérer de vivres des habitans;

mais comme il devait y avoir une éclipse le 5 du mois suivant, je résolus de l'observer s'il était possible, et de différer l'appareillage jusqu'après cette époque.

J'eus ainsi quelques jours de loisir, et le 26, dès le grand matin, je m'embarquai sur un canot avec Poulaho et quelques personnes de mes vaisseaux pour Mooa, village où le roi et d'autres chefs font leur résidence ordinaire. Nous rencontrâmes sur notre route quatorze pirogues qui pêchaient ensemble dans le golfe; le fils de Poulaho était sur une de ces embarcations dont chacune portait une espèce de verveux, ou filet triangulaire, qui était étendu entre deux bâtons et qui offrait à l'extrémité inférieure un sac pour recevoir et arrêter le poisson. Elles avaient déjà pris de très beaux mulets, et elles nous en donnèrent environ une douzaine. Je fus curieux de voir quelle était la manière de pêcher des naturels, et on me le montra tout de suite. Ils environnent d'un long filet pareil à notre seine un bas-fond où ils croient que la pêche sera heureuse; les pêcheurs se mettent alors dans l'eau, et ils plongent dans la seine les verveux dont je parlais tout à l'heure, ou bien ils y prennent les poissons au moment où ils s'échappent. Le bas-fond qu'ils enveloppèrent de leur seine ne contenant point de poisson, afin de nous mieux instruire des détails de l'opération qui paraît sûre.

ils y jetèrent une partie de ceux qu'ils avaient déjà pris.

Nous quittâmes le fils de Poulaho et les pêcheurs, et quand nous fûmes au fond de la baie, nous débarquâmes à l'endroit où nous étions descendus lorsque nous fîmes une course inutile pour voir Mareewagee. Dès que nous fûmes à terre le roi chargea Omaï de me dire que je ne devais pas avoir d'inquiétude sur le canot ou sur les choses qui s'y trouvaient; que les naturels ne toucheraient à rien. Nous reconnûmes ensuite qu'il avait eu raison de nous donner cette assurance. On nous conduisit au même instant à l'une des maisons de Poulaho, qui n'était pas éloignée, et près de l'édifice public ou du *malaee* dans lequel nous étions entrés quand nous allâmes à Mooa pour la première fois. Quoiqu'elle fût assez grande, elle semblait destinée à l'usage particulier du roi, et elle se trouvait au milieu d'une plantation. Poulaho s'assit à l'une des extrémités, et les naturels qui vinrent lui faire leur cour s'assirent en demi-cercle à l'autre extrémité; au moment où ils entrèrent, le prince ordonna de préparer un bol de kava, et de faire cuire des ignames pour nous. Tandis qu'on exécutait ses ordres, j'allai voir près de la maison un *fiatooka*, ou cimetière, qui, par son étendue et sa forme, paraissait surpasser ceux que nous avions examinés sur les autres îles : quelques personnes

de la suite du roi m'accompagnèrent, et Omaï me servait d'interprète. On me dit que le cimetière appartenait au roi : il était composé de trois maisons assez grandes, situées au sommet, ou plutôt au bord d'une espèce de colline.

Il y avait à quelque distance un quatrième édifice rangé sur la même ligne que les trois premiers : le second était le plus considérable ; il se trouvait sur une esplanade d'environ trois pieds de hauteur, longue de vingt-quatre pas et large de vingt-huit. Les autres étaient placés sur de petits mondrains artificiels élevés également de trois pieds; les planchers de ces édifices, ainsi que des sommets des mondrains qui les environnaient, étaient couverts de jolis cailloux mobiles; de larges pierres plates [1], d'un rocher de corail dur, taillées proprement et posées de champ, dont l'une avait douze pieds de longueur et plus de douze pouces d'épaisseur, enfermaient le tout. Ce que nous n'avions jamais vu jusqu'alors, l'un de ces édifices était ouvert à l'un des côtés, et il y avait en dedans deux bustes de bois grossièrement façonnés ; l'un près de l'entrée, et l'autre un peu plus avant dans l'intérieur. Les naturels nous suivirent jusqu'à la porte, mais ils n'osèrent pas en passer le seuil : nous leur demandâmes ce que signifiaient ces

[1] Les cimetières des chefs des îles Carolines sont enfermés de la même manière.

bustes ; on nous répondit qu'ils ne représentaient aucune divinité, et qu'ils servaient à rappeler le souvenir des chefs enterrés dans le fiatooka. Nous jugeâmes qu'ils ne construisent pas souvent des monumens pareils ; car ceux-ci avaient, selon toute apparence, plusieurs générations. On nous apprit qu'on avait enterré des morts dans chacun de ces édifices, mais rien ne l'annonçait. Nous y vîmes l'éperon sculpté d'une pirogue de Taïti que la mer avait jeté sur la côte. Une large prairie de gazon parsemée d'arbres, parmi lesquels nous en distinguâmes de très gros, de l'espèce appelée *etoa* dans le pays, formait le pied de la colline. Ces derniers arbres ressemblent aux cyprès, et ils produisent un bon effet dans un cimetière. Nous aperçûmes aussi près de l'un des quatre édifices, une file de palmiers peu élevés, et derrière, un fossé rempli d'une multitude de vieux paniers.

Après notre dîner, ou plutôt après que nous eûmes pris un léger rafraîchissement que nous avions apporté du vaisseau, nous nous avançâmes dans l'intérieur du pays, accompagnés de l'un des ministres du roi. Il défendit à la populace de nous suivre, et notre cortége ne fut pas nombreux. Il ordonna de plus à tous ceux que nous rencontrâmes sur notre route de se tenir assis, jusqu'à ce que nous eussions passé, c'est-à-dire qu'il leur enjoignit de nous donner la marque de respect

que cette peuplade ne donne qu'à ses souverains. Nous trouvâmes le pays cultivé presque partout ; les plantations nous offrirent différentes sortes de fruits, et la plupart étaient environnées de haies. Quelques terrains, exploités jadis, se reposaient. Ceux qui n'avaient pas encore été mis en culture produisaient néanmoins des arbres, d'où les naturels tirent du bois, et ils sont utiles sous ce rapport. Nous atteignîmes plusieurs grandes maisons inhabitées ; on nous dit qu'elles appartenaient au roi. Il y a une multitude de grands chemins bien fréquentés, et beaucoup de sentiers qui mènent aux divers cantons de l'île. Comme les chemins sont bons et le pays uni, notre petit voyage n'eut rien de pénible. Je ne dois pas oublier que lorsque nous fûmes sur les parties les plus élevées de l'île, à au moins cent pieds au-dessus du niveau de la mer, nous découvrîmes souvent le rocher de corail qu'on voit sur la côte. Il était troué, et il offrait les hachures et les inégalités qu'offrent ordinairement les rochers exposés à l'action des flots, et quoiqu'il fût à peine recouvert de terreau, il produisait des plantes et des arbres d'une végétation très forte. On nous conduisit à divers petits étangs et à des ruisseaux ; mais, en général, l'eau me parut puante ou saumâtre ; les naturels me l'avaient citée néanmoins comme excellente. Les petits étangs sont un peu dans l'intérieur des terres, et les ruis-

seaux près de la côte de la baie, et au-dessous de la marque de la marée haute ; en sorte qu'on ne pourrait y prendre une eau assez mauvaise qu'au temps de la mer basse.

Nous ne fûmes de retour de cette promenade qu'à l'entrée de la nuit. Le souper nous attendait : il fut composé d'un cochon cuit au four, de poissons et d'ignames, le tout extrêmement bien apprêté selon la méthode du pays. N'apercevant rien qui pût nous amuser, nous suivîmes l'usage des insulaires, et nous nous couchâmes. On avait étendu sur le plancher des nattes qui devaient nous servir de lits, et des pièces d'étoffes qui nous tinrent lieu de couverture. Nous avions apporté du vin et de l'eau-de-vie, et le roi, qui avait bu beaucoup, dormit dans la même maison, ainsi que plusieurs autres habitans de l'île. Il se leva, de même que ses compatriotes, long-temps avant la pointe du jour. Ils se mirent à causer au clair de la lune : on imagine bien qu'ils parlèrent de nous; le prince raconta ce qu'il avait vu ou ce qu'il avait observé. Ils se dispersèrent de différens côtés au lever de l'aurore ; mais ils ne tardèrent pas à revenir, et ils amenèrent une foule assez nombreuse.

Ils préparèrent alors un boele de kava. Tandis qu'ils composaient cette liqueur, j'allai faire une visite à Toobou, l'ami du capitaine Furneaux, qui avait près de cet endroit une maison, dont la gran-

deur et la propreté égalaient les plus belles du canton. Je trouvai chez lui une troupe d'insulaires, qui préparaient aussi leur boisson du matin. Il me donna un cochon en vie; il m'en donna un second rôti, des ignames et une pièce d'étoffe. Lorsque je rejoignis le roi, il était assis au milieu des gens de sa suite; il buvait un autre bocle de kava. Quand il ne resta plus de liqueur, il dit à Omai qu'il allait à une cérémonie funèbre, appelée *tooge*, en l'honneur d'un de ses fils mort depuis peu de temps, et il nous pria de l'accompagner. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je m'attendais à découvrir quelque chose de nouveau ou de curieux.

Le roi sortit d'abord suivi de deux vieilles femmes; il mit un habit neuf, ou plutôt une nouvelle pièce d'étoffe, par-dessus laquelle il plaça une natte déguenillée qui devait avoir servi à son grand-père dans une occasion pareille. Ses domestiques, ou les gens de son cortége, étaient tous vêtus de la même façon, mais leurs nattes ne paraissaient pas aussi antiques que celle de leur maître. Nous marchâmes précédés de huit ou dix personnes qui portaient un rameau vert autour de leur cou. Poulaho avait un rameau de la même espèce, qu'il tint à la main, jusqu'au moment où nous approchâmes du lieu du rendez-vous; à cette époque il le mit également autour de son cou.

Nous entrâmes dans un petit enclos, où nous vîmes une jolie maison, et un homme assis à la porte. A mesure que les insulaires entrèrent, ils ôtèrent les rameaux qui leur servaient de colliers, et ils les jetèrent. Dès que le roi fut assis, les naturels s'assirent devant lui, selon l'ordre accoutumé. Il survint une centaine de naturels, la plupart d'un âge avancé, et équipés comme les premiers, et le cercle s'augmenta peu à peu. Tout le monde étant réuni, un des domestiques de Poulaho apporta une grosse racine de kava, et un vase qui contenait quatre ou cinq gallons. Plusieurs des assistans mâchèrent la racine, et le vase se remplit bientôt de liqueur.

Sur ces entrefaites, d'autres préparaient les feuilles de bananier qui devaient tenir lieu de coupes. On servit la première coupe au roi, qui ordonna de la présenter à un homme qu'il indiqua; on lui offrit encore la seconde, qu'il but : la troisième fut pour moi. L'échanson qui les remplissait demanda ensuite, sur chacune, à qui il fallait l'envoyer; l'un des naturels nommait la personne, et on se conformait à ses désirs. Quand il ne resta plus guère de liqueur, l'échanson ne sut trop à qui envoyer les coupes, et il consulta souvent ceux qui se trouvaient assis près de lui. La distribution se fit de la même manière, tant qu'il y eut quelque chose dans le vase. La moitié des as-

sistans n'eut point de part à ce régal, et nous n'aperçûmes toutefois aucun mécontent. Nous ne comptâmes que six coupes de feuilles de bananiers; celui qui venait de boire jetait la sienne par terre, et des domestiques la ramassaient et la portaient à l'échanson qui la remplissait. Le roi et les insulaires furent assis tout le temps; ils conservèrent leur gravité ordinaire, et ils se dirent à peine quelque mots.

Nous imaginions que la cérémonie funèbre allait enfin commencer; mais lorsqu'ils eurent achevé de boire le kava, ils se levèrent et ils se dispersèrent, à notre grand regret. Si ce fut réellement une cérémonie funèbre, elle fut un peu singulière : au reste, c'était peut-être le second, le troisième ou le quatrième deuil, ou, ce qui arrivait assez souvent, Omaï comprit mal ce que Poulaho lui avait dit. Excepté le vêtement particulier des assistans, et le rameau vert qu'ils portèrent d'abord autour de leur cou, nous étions tous les jours témoins de ce qui se passa dans cette assemblée.

Nous avions vu quelquefois boire le kava dans les autres îles, mais pas aussi fréquemment qu'ici, où les principaux du pays ne font autre chose durant la matinée. Le kava est une espèce de poivre que les habitans cultivent pour en tirer leur liqueur favorite. Ils l'estiment beaucoup; ils ont grand soin d'écarter tout ce qui peut nuire à sa croissance,

et ils le plantent ordinairement autour de leurs maisons. Il ne s'élève guère au-delà de la hauteur d'un homme, quoique j'en aie vu d'une élévation presque double : il forme une multitude de branches; il a de larges feuilles en forme de cœurs, et des tiges réunies. La racine est la seule partie qu'on emploie aux îles des Amis. Lorsqu'on la recueille on la donne à des domestiques, qui la brisent en morceaux, et qui la nettoient avec une coquille ou un morceau de bois, et chacun en mâche une portion qu'il rejette dans une feuille de bananier. Celui qui doit préparer la liqueur rassemble toutes les parties ainsi mâchées; il les jette dans un vase de bois, avec la quantité d'eau nécessaire pour donner à la boisson un degré de force suffisant; il mêle ensuite le tout avec les mains; il jette sur la surface des matières dont on fait les nattes, et il intercepte par-là les parties fibreuses de la racine, qu'il ne manque pas de tordre, afin d'en exprimer ce qu'elles contiennent de liquide.

On a déjà dit de quelle manière on la distribue : on en met ordinairement un quart de pinte dans chaque coupe. Les insulaires étant habitués à ce breuvage, on n'aperçoit pas d'abord l'effet qu'il produit sur eux; mais ceux d'entre nous qui voulurent en goûter trouvèrent qu'il enivre comme nos liqueurs fortes, ou plutôt qu'il cause l'engourdissement qu'on éprouve lorsqu'on a pris de

l'opium ou d'autres substances soporifiques. Quoique les naturels ne gardent jamais cette liqueur, quoique je les aie vus en boire à sept reprises différentes dans une matinée, elle est très désagréable, et la plupart ne peuvent l'avaler sans frissonner et sans grimacer.

Dès que la cérémonie fut terminée nous partîmes de Mooa, afin de retourner aux vaisseaux. En descendant la lagune ou l'entrée nous rencontrâmes deux pirogues qui revenaient de la pêche. Poulaho, leur ayant ordonné d'aborder notre canot, prit tout le poisson et tous les coquillages qu'elles conduisaient à terre. Il arrêta ensuite deux autres embarcations, qu'il fouilla également, mais dans lesquelles il ne trouva rien. Je ne sais pourquoi il exerça ce despotisme, car notre canot était rempli de provisions. Il me donna une partie du poisson qu'il avait enlevé, et ses serviteurs vendirent le reste à bord de *la Résolution*. Nous atteignîmes aussi une grande pirogue à voile; les naturels qu'elle portait étaient debout lorsque nous les approchâmes, et ils s'assirent jusqu'à ce que nous les eussions dépassés; le pilote lui-même, qui tenait le gouvernail, et qui ne pouvait manœuvrer dans cette position, s'assit comme les autres.

Poulaho et diverses personnes m'ayant assuré qu'Onevy, petite île située à environ une lieue, par le travers de la lagune, et au côté nord du

canal qui se trouve à l'est, offrait de l'eau excellente, je voulus m'en assurer, et nous y débarquâmes. Je reconnus que cette eau est aussi saumâtre que celle de l'étang et des ruisseaux où nous avions rempli nos futailles. La main de l'homme n'a point changé la face de l'île, qui n'est fréquentée que par des pêcheurs, et qui, outre les productions de l'île Palmerston, offre d'ailleurs quelques-uns des arbres appelés *etoa*. Après avoir quitté Onevy, où nous dînâmes, nous examinâmes un rocher de corail très curieux, qui semble avoir été jeté sur le récif de cette terre; il est élevé de dix ou douze pieds au-dessus des flots qui l'environnent; la base sur laquelle il est appuyé n'a pas plus d'un tiers de la circonférence du sommet, évaluée par nous à environ cent pieds, et couverte de ces arbres nommés *etoa* et *pandanus*.

Lorsque j'arrivai sur *la Résolution*, j'appris que tout s'était bien passé durant mon absence, et que les naturels n'avaient pas commis un seul vol : Feenou et Futtafaihe se vantèrent beaucoup d'avoir maintenu une si bonne police. Nous en conclûmes que les chefs sont revêtus d'une grande autorité, et qu'ils sont les maîtres de prévenir les désordres; mais ils n'y étaient guère disposés, car on leur portait ordinairement et peut-être toujours ce qu'on nous dérobait.

Les insulaires ne tardèrent pas à troubler notre

repos : le lendemain, six ou huit d'entre eux attaquèrent quelques-uns de nos gens qui sciaient des planches; la sentinelle tira, il y eut un des naturels de blessé, et nous en prîmes trois, que je tins en prison jusqu'à la nuit, et que je ne renvoyai pas sans les punir. Ils furent ensuite un peu plus circonspects, et ils nous causèrent moins d'embarras. On doit attribuer ce changement de conduite à la blessure d'un de leurs compatriotes. L'effet de nos armes à feu, dont nous les avions menacés jusqu'ici, les épouvanta sûrement. L'insolence journalière des habitans de l'île m'avait déterminé à faire charger à petit plomb les fusils des sentinelles, et à permettre de tirer quelquefois.

Le récit de la promenade dont je viens de parler remplira une lacune de quarante-huit heures, durant lesquelles il n'arriva rien de remarquable aux vaisseaux. C'est M. Anderson qui parle. Nous partîmes le 30, M. King et moi, avec Futtafaihe; nous allâmes d'abord à sa maison, située à Mooa, très près de celle de Poulaho, son frère. Nous fûmes à peine arrivés, qu'on tua un gros cochon, auquel on porta des coups multipliés sur la tête. Les naturels enlevèrent les soies d'une manière très adroite, à l'aide de quelques morceaux de bambous fendus qui avaient un bord tranchant; ils pratiquèrent avec le même instrument un grand trou oval dans le ventre, et ils en tirèrent les entrailles

Ils avaient préparé un four, c'est-à-dire un trou creusé en terre, rempli au fond de pierres de la grosseur du poing, sur lesquelles ils firent du feu jusqu'à ce qu'elles fussent rouges ; ils prirent quelques-unes de ces pierres, et, les ayant enveloppées dans des feuilles de l'arbre à pain, ils en remplirent le ventre du cochon, et ils fermèrent l'ouverture avec d'autres feuilles : ils tamponnèrent également l'anus. Le cochon ainsi arrangé fut placé sur des bâtons posés en travers des pierres rouges, et couvert d'une quantité considérable de feuilles de bananier; ils l'enveloppèrent ensuite de terre : le four se trouvant fermé, on laissa cuire le cochon sans lui donner d'autres soins.

Nous parcourûmes ce pays sur ces entrefaites, et nous ne vîmes rien de remarquable, si j'en excepte le fiatooka d'une maison située sur un mondrain artificiel d'au moins trente pieds de hauteur. Il y avait à l'un des côtés de cet édifice une prairie assez étendue, et non loin de là beaucoup de terres incultes; nous demandâmes pourquoi on laissait ce district en friche, et nos guides semblèrent répondre qu'il dépendait du fiatooka (c'était celui de Poulaho), et qu'on ne pouvait y toucher. Nous aperçûmes aussi à peu de distance un certain nombre d'arbres, appelés *etooa*, couverts d'une multitude de grandes chauves-souris de Ternate, qui produisaient un bruit désagréable. Comme nous n'avions

point de fusils, nous n'en tuâmes aucune; mais quelques-unes qui tombèrent entre nos mains à Anamooka avaient trois pieds d'envergure. Quand nous fûmes de retour auprès de Futtafaihe, on nous servit le cochon qu'on venait de cuire, ainsi que plusieurs paniers d'ignames grillées et de noix de coco. Nous reconnûmes que c'était à nous à faire les honneurs du repas; en qualité de ses hôtes nous devions disposer à notre fantaisie des alimens préparés pour nous. L'insulaire qui avait nettoyé le cochon le matin le découpa d'une manière très adroite, mais il ne fit cette opération que lorsque nous le lui ordonnâmes : il se servit d'un bambou fendu qui lui tint lieu de couteau; il dépeça et il trouva les jointures avec une légèreté et une promptitude qui nous surprirent beaucoup. On plaça devant nous les divers morceaux, qui pesaient au moins cinquante livres : personne n'y toucha qu'après que nous en eûmes mangé, et que nous eûmes témoigné le désir de voir les naturels assis autour de nous prendre part au festin. Ils eurent même une sorte de scrupule de nous en priver, et ils finirent par demander quelles personnes il fallait admettre à ce régal. Ils furent charmés toutefois que l'usage de notre pays ne s'opposât point à cette distribution. Les uns emportèrent la portion qu'ils reçurent, et les autres la mangèrent sur

le lieu. Nous eûmes bien de la peine à déterminer Futtafaihe à goûter du cochon.

Après le dîner ce prince, suivi de cinq ou six personnes, nous mena à l'endroit où s'était passée la cérémonie funèbre dont on a parlé plus haut, mais nous restâmes en dehors de l'enclos. Tous les insulaires qui nous accompagnèrent avaient une natte par-dessus leurs vêtemens, et des feuilles autour du cou, ainsi que la première fois; et lorsque nous arrivâmes à une grande remise de pirogues ouverte où se trouvait du monde, ils jetèrent leurs feuilles, ils s'assirent devant l'édifice, et ils se donnèrent de petits coups de poing sur les joues. Ils se tinrent assis environ dix minutes avec une contenance très grave, et ils se dispersèrent sans dire un seul mot. Nous comprîmes alors ce que Poulaho nous avait dit du tooge; nous jugeâmes que le roi était venu peu de jours auparavant pratiquer ici la même cérémonie, et que nous ne nous en aperçûmes pas parce qu'elle ne prit que quelques minutes. Il paraît que c'était une continuation du deuil ou de la cérémonie funèbre. Ils se recueillaient un moment, et ils exprimaient leurs regrets. Nous demandâmes la cause de leur affliction, et nous apprîmes qu'elle était la suite de la mort d'un chef, arrivée depuis peu à Vavaoo; que la cérémonie durait depuis cette époque, et qu'elle continuerait long-temps.

Le soir on nous servit des ignames, des noix de coco, et un petit cochon apprêté comme celui du matin. Futtafaihe, s'apercevant que nous désirions les voir partager sans façon notre repas, nous pria tout de suite de le charger de la distribution, et de désigner les personnes que nous voulions régaler. Dès que le souper fut fini on apporta une multitude d'étoffes qui devaient nous tenir lieu de lit; mais un usage singulier, inventé par la mollesse des chefs qui se font donner des coups légers tandis qu'ils dorment, nous troubla beaucoup. Deux femmes s'assirent près de Futtafaihe et exécutèrent cette opération qu'on nomme *tooge-tooge* dans la langue du pays : elles frappèrent vivement sur son corps et sur ses jambes, comme sur un tambour, avec leurs deux poings, jusqu'au moment où il s'endormit; et, si l'on peut employer ici le terme de *macer,* elles le macèrent toute la nuit, en gardant néanmoins des intervalles de repos très courts. Quand le chef est une fois endormi elles affaiblissent et ralentissent un peu leurs coups, mais elles les renforcent et les multiplient si elles s'aperçoivent qu'il va s'éveiller. Nous remarquâmes vers la fin de la nuit que les berceuses de Futtafaihe se relevaient, et qu'elles dormaient chacune à leur tour. Il semble que cet exercice doit troubler le sommeil; mais on l'emploie sûrement ici comme un soporifique, et rien ne démontre mieux les effets

remarquables que produit l'habitude. Le bruit causé par les berceuses ne fut pas la seule chose qui nous empêcha de dormir : les insulaires qui passèrent la nuit dans la maison causèrent souvent entre eux à haute voix ; ils se levèrent avant le jour, et ils firent un repas de poissons et d'ignames : les alimens furent apportés par un homme qui paraissait bien instruit de l'instant précis où il devait servir cette collation nocturne.

Nous nous mîmes en route le lendemain, accompagnés de Futtafaihe, et nous longeâmes le côté oriental de la baie jusqu'à la pointe. Le terrain de cette bande est bien cultivé, mais on n'y voit pas un aussi grand nombre d'enclos qu'à Mooa. Parmi beaucoup d'autres champs de bananiers, nous en remarquâmes un qui avait au moins un mille de long, qui se trouvait en bon état, et où la végétation de chaque arbre était très forte. Nous observâmes, durant la route, que Futtafaihe exerçait avec modération une grande autorité. Au reste il jouissait peut-être de ce pouvoir, moins en sa qualité de chef qu'en sa qualité de prince de la famille royale. Il envoya chercher du poisson dans un endroit; il exigea ailleurs qu'on lui apportât des ignames; il leva diverses contributions, et on exécuta ses ordres avec autant d'empressement que s'il avait été le maître absolu de toutes les propriétés.

Lorsque nous fûmes arrivés sur la pointe de l'île, les insulaires parlèrent d'un de leurs compatriotes qui avait reçu un coup de fusil : nous désirâmes de le voir, et on nous mena dans une maison où nous trouvâmes un homme qui en effet avait reçu un coup de fusil à l'épaule. La blessure ne me parut pas dangereuse; la balle était entrée un peu au-dessus de la partie intérieure de l'os du cou, et elle avait passé obliquement par derrière. La plaie nous prouva clairement que c'était le naturel sur qui l'une des sentinelles avait tiré trois jours auparavant, malgré l'ordre positif de ne charger les fusils qu'avec du petit plomb. Nous indiquâmes à ses amis de quelle manière ils devaient panser la blessure, où l'on n'avait rien appliqué, et ils parurent charmés d'apprendre qu'après un certain temps le malade se porterait bien ; mais, quand nous les quittâmes, ils nous dirent de lui envoyer des ignames et d'autres choses; leur ton nous fit croire qu'ils regardaient comme un devoir de notre part de nourrir le malade jusqu'à ce qu'il fût guéri.

Pour nous rendre aux vaisseaux, nous traversâmes la baie le soir, sur une pirogue que Futtafaihe nous procura, en usant de sa prérogative; il appela la première qui passa près de nous. Il prit aussi un gros cochon, et un domestique qui apportait un paquet d'étoffes dont il voulait nous faire

présent; mais la pirogue était si petite que nous ne voulûmes pas y embarquer le cochon et l'étoffe; et le prince donna des ordres pour qu'on nous les amenât le lendemain.

J'avais prolongé mon séjour sur cette île à cause de l'éclipse qui devait avoir lieu bientôt. Mais, le 2 juillet, en examinant le micromètre qui appartenait au bureau des longitudes, je le trouvai brisé dans un endroit, et hors d'état de servir sans y faire des réparations pour lesquelles il ne restait pas assez de temps. J'ordonnai les préparatifs de notre départ, et on rembarqua le bétail, la volaille et les autres animaux, à l'exception de ceux que je voulais laisser dans l'île. J'avais projeté d'abord d'y déposer un coq d'Inde et une poule; il ne m'en restait alors que deux couples, et l'une des poules fut étranglée par la maladresse et l'ignorance d'un de mes gens. J'avais apporté trois coqs d'Inde sur ces îles : l'un fut tué, comme je l'ai dit plus haut, et le second périt des coups que lui donna le chien inutile d'un de mes officiers. Ces deux accidens m'ôtèrent les moyens d'enrichir les îles des Amis d'un coq d'Inde et d'une poule, et de transplanter en même temps cette espèce à Taïti, terre à laquelle on les avait primitivement destinés. Je regrettai ensuite de n'avoir pas donné la préférence à Tongatabou, où ce présent aurait été plus utile qu'à Taïti; car les insulaires se seraient sûrement plus

occupés que les Taïtiens du soin d'en multiplier la race.

Le 3 nous levâmes l'ancre et nous conduisîmes les vaisseaux derrière Pangimodou, afin de profiter du premier vent favorable pour sortir des passes. Le roi dîna avec moi, et j'observai que nos assiettes attiraient beaucoup son attention. Je lui en offris une, et je lui dis que je la lui donnerais d'étain ou de faïence : il préféra celle d'étain, et il se mit à nous indiquer les différens usages auxquels il la destinait. Il en indiqua deux si extraordinaires, que je ne dois pas les oublier ici. Il nous dit que, lorsqu'il irait faire un voyage sur quelques-unes des autres îles, il laisserait son assiette à Tongatabou pour le représenter pendant son absence, et que les habitans paieraient à ce meuble le tribut d'hommages qu'ils paient à sa personne. Je lui demandai ce qu'il avait employé jusqu'alors en pareille occasion, et j'eus la satisfaction d'apprendre que, lorsqu'il s'était éloigné de sa résidence, les insulaires avaient fait leur cour à un vase de bois dans lequel il lavait ses mains. Le second usage auquel il voulait employer l'assiette n'était pas moins singulier; il comptait s'en servir au lieu de son vase de bois pour découvrir les voleurs. Il nous assura que lorsqu'on dérobait quelque chose et qu'on ne pouvait découvrir le voleur, tous les naturels s'assemblaient devant lui, au moment où il lavait ses

mains dans le vase de bois ; qu'on nettoyait ce vase, et que les insulaires s'approchaient l'un après l'autre, et le touchaient de la même manière qu'ils touchent ses pieds, quand ils viennent lui faire leur cour ; que si le coupable osait le toucher, il mourait sur-le-champ ; qu'il expirait de la main des dieux, sans qu'il fût nécessaire de le tuer ; et que si l'un des naturels refusait d'approcher, son refus prouverait clairement qu'il avait commis le vol.

Le ciel fut sombre et nébuleux, et il tomba de la pluie dans la matinée du 5, jour de l'éclipse, en sorte que nous eûmes peu d'espoir de faire des observations. Sur les neuf heures il y eut une éclaircie d'une demi-heure, durant laquelle le soleil se montra par intervalles ; l'atmosphère s'obscurcit ensuite complétement, jusqu'à une minute ou deux avant l'éclipse. Nous étions à nos télescopes, M. Baily, M. King, le capitaine Clerke, M. Bligh et moi. Je manquai l'observation, parce que le verre coloré dont je faisais usage pour affaiblir les rayons du soleil était trop foncé dans cette circonstance, où des nuages passaient continuellement sur le disque de l'astre ; et M. Bligh n'avait pas encore eu le temps d'amener le soleil dans le champ de son télescope. Ainsi, le commencement de l'éclipse ne fut observé que par nos trois autres messieurs ; et même leur résultat différa de plusieurs secondes.

Lorsque nous jugeâmes que l'éclipse devait être

finie, on abattit les observatoires, et j'envoyai à bord tout ce qui n'y avait pas encore été conduit. Aucun des naturels n'ayant pris soin ou ne s'étant occupé de trois moutons que j'avais donnés à Marce-wagee, je les fis ramener aux vaisseaux. Si je les eusse laissés sur cette terre, ils auraient couru grand risque d'être tués par les chiens. Il n'y avait point de chiens à Tongatabou, lorsque j'y abordai en 1773; mais j'en trouvai un assez grand nombre cette fois: ils venaient des mâles et des femelles que j'y avais déposés moi-même, et de quelques autres apportés depuis d'une île peu éloignée, qu'on nomme *Feejee*. Cependant ils ne s'étaient pas répandus sur les autres îles de ce groupe, et ils appartenaient tous aux chefs.

M. Anderson m'a donné sur cette île et sur ses productions quelques détails que je vais insérer ici. Comme nous venions d'y passer trois semaines, et que nous n'y relâchâmes que trois jours en 1773, on sent que nous avons dû acquérir plus de lumières sur l'histoire naturelle du pays et les mœurs des habitans. D'ailleurs les recherches toujours instructives et toujours intéressantes de M. Anderson suppléeront aux erreurs et aux omissions qui peuvent se trouver dans la relation de mon second voyage.

L'île d'Amsterdam ou de Tongatabou, ou, comme les naturels l'appellent souvent, *de Tonga*,

a environ vingt lieues de tour ; elle est un peu oblongue, mais beaucoup plus large à l'extrémité orientale; sa plus grande longueur se trouve de l'est à l'ouest. La côte sud, que je vis en 1773, est en ligne droite; elle offre des rochers de corail de huit ou dix pieds de hauteur; et elle se termine perpendiculairement, excepté en quelques endroits où elle est interrompue par de petites grèves de sable sur lesquelles on aperçoit à la marée basse une file de rochers noirs. La largeur de l'extrémité ouest n'excède pas cinq ou six milles, et la côte y est, à bien des égards, pareille à celle de la bande méridionale : la bande nord est environnée partout de bas-fonds et d'îles, et la côte y est basse et sablonneuse. L'extrémité orientale ressemble vraisemblablement à celle du sud, car le rivage commence à se remplir de rochers vers la pointe nord-est, quoiqu'il n'ait pas plus de sept à huit pieds d'élévation.

On peut compter cette terre au nombre des îles basses ; en effet, les arbres de la partie occidentale où nous étions à l'ancre se montraient à peine, et la pointe sud-est était le seul district proéminent que nous pussions apercevoir des vaisseaux. Lorsqu'on est à terre on voit néanmoins plusieurs terrains qui s'élèvent et s'abaissent doucement. Le pays en général n'offre pas ce magnifique paysage qui résulte d'une multitude de collines, de vallées,

de plaines, de ruisseaux et de cascades; mais il étale aux yeux des spectateurs la fertilité la plus abondante. Les lieux abandonnés aux soins de la nature annoncent la richesse du sol aussi bien que les districts cultivés par les insulaires. La verdure est perpétuelle dans les uns et les autres, et toutes les productions végétales y sont d'une extrême force. De loin l'île entière paraît revêtue d'arbres de différentes tailles, dont quelques-uns sont très gros. Les grands cocotiers élèvent toujours leur tête panachée, et ils ne contribuent pas faiblement à la décoration de cette scène. Le *boogo*, qui est une espèce de figuier à feuilles étroites et épointées, est l'arbre le plus considérable : le *pandanus*, des *hybiscus* de plusieurs sortes, le *faitanoo*, dont on a déjà parlé plus d'une fois, et un petit nombre d'arbres, sont les arbrisseaux et les petits arbres que présentent communément les cantons en friche, surtout vers la mer. Si les diverses choses qui forment les grands paysages n'y sont pas nombreuses, il y a une foule de sites qu'on peut appeler de jolis points de vue; ils sont répandus autour des champs mis en culture et des habitations, et particulièrement autour des fiatookas, où l'art et quelquefois la nature ont beaucoup fait pour le plaisir des yeux.

Tongatabou étant peu éloignée du tropique, le climat y est plus variable que sur les îles situées

plus près de la ligne : au reste nous y relâchâmes au solstice d'hiver, et il faut peut-être attribuer à la saison l'instabilité du temps. Les vents y soufflent le plus souvent entre le sud et l'est; et lorsqu'ils sont modérés on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmosphère est chargée de nuages, mais elle n'est point brumeuse, et il pleut fréquemment. Les vents passent quelquefois au nord-est, au nord-nord-est, ou même au nord-nord-ouest; mais ils ne sont jamais d'une longue durée, et ils ne soufflent pas avec force de ces points du compas, quoiqu'ils se trouvent en général accompagnés d'une grosse pluie et d'une chaleur étouffante. On a déjà dit que les végétaux se succèdent d'une manière très rapide : je ne suis pas sûr toutefois que les variations de l'atmosphère, qui produisent cet effet, soient assez frappantes pour être remarquées des naturels, ou que les diverses saisons déterminent leur régime. Je suis même tenté de croire le contraire, car le feuillage des productions végétales n'éprouve point d'altération sensible aux diverses époques de l'année; chaque feuille qui tombe est remplacée par une autre, et on jouit d'un printemps universel et continu.

Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la côte, sert de base à l'île, si nous pouvons en juger d'après les endroits que nous avons examinés. Nous n'y aperçûmes pas le moindre vestige d'au-

cune autre pierre, si j'en excepte les petits cailloux bleus répandus autour des fiatookas, et une pierre noire polie et pesante qui approche du *lapis lydius*, et dont les naturels font leurs haches. Il est vraisemblable que ces dernières pierres ont été apportées des environs, car nous achetâmes de l'un des insulaires un morceau de pierre de la nature des ardoises, et couleur de fer, que les habitans du pays ne connaissaient pas. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au-dessus de la surface du terreau, le sol est en général d'une profondeur considérable. Dans tous les districts cultivés, il est communément noir et friable, et il semble venir en grande partie du détriment des végétaux : il est probable qu'il se trouve une couche argileuse au-dessous, car on la rencontre souvent dans les terrains bas et dans ceux qui s'élèvent, et surtout en divers endroits près de la côte où il est un peu renflé ; lorsqu'on le fouille, il paraît quelquefois rougeâtre, plus ordinairement brunâtre et compacte. Dans les parties où la côte est basse, le sol est sablonneux, ou plutôt de corail trituré ; il produit néanmoins des arbrisseaux très vigoureux, et les naturels le cultivent de temps en temps avec succès.

Les principaux fruits que cultivent les naturels, sont les bananes, dont on compte quinze sortes ou variétés, le fruit à pain, deux espèces de ce fruit

qu'on trouve à Taïti, et qu'on y appelle *jambu* et *eeevee* (le dernier est de la nature de la prune), et une multitude de *shaddecks*, qu'on y voit aussi souvent dans l'état de nature.

Deux espèces d'ignames, dont la première est noire et si grosse qu'elle pèse souvent vingt ou trente livres, et dont la seconde, blanche et longue, en pèse rarement une : une grosse racine appelée *kappe ;* une autre qui approche de nos patates blanches, et qu'on nomme *mawhaha*, le *talo* ou le *coco* de quelques îles des environs, et une dernière appelée *jeejee*, forment la liste des plantes de Tongatabou.

Outre un grand nombre de cocotiers, il y a trois autres espèces de palmiers, dont deux sont rares. L'un appelé *beeoo :* il s'élève presque à la hauteur du cocotier; il a de très larges feuilles, disposées comme celles d'un éventail, et des grappes de noix globulaires, de la grosseur d'une balle de pistolet : ces noix croissent parmi les branches; elles portent une amande très dure, qu'on mange quelquefois. Le second est une espèce de chou-palmiste, distingué seulement du coco, en ce qu'il est plus épais, et qu'il a des feuilles découpées; il produit un chou de trois ou quatre pieds de long: on voit au sommet de ce chou des feuilles, et au bas un fruit qui est à peine de deux pouces de longueur, qui ressemble à une noix de coco oblon-

gue, et qui offre une amande insipide et tenace, que les naturels appellent *neeoogoola*, ou la noix de coco rouge, parce qu'elle prend une teinte rougeâtre, lorsqu'elle est mûre. La troisième espèce, qui se nomme *ongo-ongo*, est beaucoup plus commune; on la trouve autour des *fiatookas* : sa hauteur ordinaire est de cinq pieds; mais elle a quelquefois huit pieds d'élévation : elle présente une multitude de noix ovales et comprimées, qui sont aussi grosses qu'une pomme de reinette, et qui croissent immédiatement sur le tronc, parmi les feuilles.

L'île produit d'ailleurs une multitude de cannes à sucre excellentes, dont les naturels prennent soin, des gourdes, des bambous, des souchets des Indes, et une espèce de figue de la grosseur d'une petite cerise, appelée *matte*, qu'on mange quelquefois; au reste le catalogue des plantes qui croissent naturellement est trop nombreux pour l'insérer ici. Indépendamment du *pemphis decaspermum*, du *mallo-cocca* et du *maba*, et de quelques autres genres nouveaux décrits par le docteur Forster, on en trouve un petit nombre d'autres que la saison de l'année, ou la brièveté de son séjour, ne lui a peut-être pas permis de remarquer.

Les quadrupèdes du pays se bornent à des cochons, à un petit nombre de rats, et à quelques

chiens qui ne sont pas indigènes, mais qui viennent des couples que nous y laissâmes en 1773, et de ceux que les naturels ont tirés de Feejee. Les volailles sont d'une grande taille, et vivent dans l'état de domesticité.

Nous remarquâmes, parmi les oiseaux, des perroquets un peu plus petits que les perroquets gris ordinaires, dont le dos et les ailes sont d'un vert assez faible, la queue bleuâtre, et le reste du corps couleur de suie ou de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête d'un azur brillant, le cou et le ventre rouges : une troisième espèce, de la taille d'une colombe, a le sommet de la tête et les cuisses bleues, le cou, la partie inférieure de la tête et une partie du ventre cramoisis, et le reste d'un joli vert.

Nous aperçûmes des chouettes de la grandeur de nos chouettes ordinaires, mais d'un plumage plus beau; des coucous pareils à ceux de l'île Palmerston; des martins-pêcheurs de la grosseur d'une grive, d'un bleu verdâtre, et portant un collier blanc; un oiseau de l'espèce de la grive, dont il a presque la taille. Celui-ci porte deux cordons jaunes à la racine du bec : c'est le seul oiseau chantant que nous ayons rencontré; mais il produit des sons si forts et si mélodieux, que les bois sont remplis de son ramage au lever de

l'aurore, le soir, et à l'approche du mauvais temps.

Nous vîmes aussi à Tongatabou des râles, des canards, des hérons et de grosses chauves-souris, ainsi que des serpens de mer et des lézards.

La mer abonde en poissons, et les récifs et les bas-fonds, si nombreux au côté septentrional de l'île, sont remplis d'une multitude de coquillages très variés.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE QUATRIÈME. — **CHAPITRE II.** — Deuxième voyage de Cook (1773-1775). Suite. 1

TROISIÈME SECTION.

§ 10. Suite de la navigation le long de la côte de la Nouvelle-Calédonie. Réflexions sur l'état de l'île et des habitans. Observations géographiques. *ib.*

§ 11. Suite de la navigation de la Nouvelle-Calédonie à la Nouvelle-Zélande. Découverte de l'île de Norfolk. Incidens survenus dans le canal de la Reine Charlotte. 22

QUATRIÈME SECTION.

Depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande jusqu'à notre retour en Angleterre. 46

§ 1. Traversée de la Nouvelle-Zélande à la Terre de Feu. Traversée du cap Déséada au canal de Noël, et description de cette partie de la côte. *ib.*

§ 2. Relâche dans le canal de Noël. Description du pays et de ses habitans. 53

§ 3. Navigation du canal de Noël, autour du cap Horn, à travers le détroit de Le Maire, et autour de la Terre des États. Découverte d'un havre sur cette île, et description des côtes. 74

§ 4. Description des îles près de la Terre des États, et des animaux qu'on y trouve. 89

§ 5. Navigation après le départ de la Terre des États. Découverte de la Géorgie, et description de cette île. 96

§ 6. Navigation après notre départ de la Géorgie. Décou-

Pages.

verte de la Terre de Sandwich. Raisons qui semblent prouver qu'il y a une terre aux environs du pôle austral. 107

§ 7. Récapitulation de ce qui a été fait pendant ce voyage. Conjectures sur la formation des îles de glace. Suite de notre navigation jusqu'à notre arrivée au cap de Bonne-Espérance. 120

§ 8. Route du capitaine Furneaux sur *l'Aventure*. Incidens qui lui survinrent depuis sa séparation de *la Résolution* jusqu'à son arrivée en Angleterre. Relation du lieutenant Burney concernant l'équipage de la chaloupe qui fut assassiné par les Zélandais du canal de la Reine Charlotte. 131

§ 9. Dernière relâche au cap de Bonne-Espérance. Récit de quelques découvertes faites par les Français, et arrivée du vaisseau à Sainte-Hélène. 147

§ 10. Passage de Sainte-Hélène aux îles de l'Ouest. Description de l'île de l'Ascension et de Fernando-Noronha. 151

§ 11. Arrivée de *la Résolution* à l'île de Fayal. Description des Açores. Retour de *la Résolution* en Angleterre. 157

CHAPITRE III. — Troisième voyage de Cook. (1776-1780.) PRÉLIMINAIRE. 164

PREMIÈRE SECTION.

Premières opérations du voyage jusqu'à notre départ de la Nouvelle-Zélande. 165

§ 1. Préparatifs du voyage. Traversée de *la Résolution* de Deptfort à Plymouth. Départ de Plymouth. *ib.*

§ 2. Traversée d'Angleterre à Ténériffe. Relâche. Description de la rade de Sainte-Croix. Quelques détails sur l'île de Ténériffe. Villes de Sainte-Croix et de Laguna. Remarques sur l'agriculture, le climat, le commerce et les habitans. 171

§ 3. Départ de Ténériffe. Danger que court le vaisseau près de Bonavista, île de Mayo. Port Praya. Précautions contre les pluies et la chaleur étouffante des environs de l'équateur. Position de la côte du Brésil. Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Relâche au Cap. Jonction de *la Découverte*. Courses de M. Anderson dans l'intérieur du pays. 178

Pages.

§ 4. Les deux vaisseaux appareillent du cap de Bonne-Espérance. Vue de deux îles que j'ai nommées *îles du Prince Édouard*. Leur aspect. Reconnaissance de la terre de Kerguelen. Arrivée au havre de Noël. Relâche. Description du havre. 182

§ 5. Départ du havre de Noël. Navigation le long de la côte, afin de découvrir sa position et son étendue. Description de plusieurs promontoires et baies, et d'une péninsule, auxquels j'ai donné des noms. Dangers des bas-fonds. Un autre havre et un canal. Observations de M. Anderson sur les productions naturelles, le sol, etc., de la terre de Kerguelen. 194

§ 6. Passage de la terre de Kerguelen à la terre Van-Diémen. Arrivée dans la baie de l'Aventure. Relâche. Entrevue avec les naturels du pays. Description de leur figure et de leurs vêtemens. Remarques sur leur conduite avec nous. Productions naturelles, habitans et langue. 208

§ 7. Traversée de la terre Van-Diémen à la Nouvelle-Zélande. Relâche dans le canal de la Reine Charlotte. Diverses entrevues avec les naturels du pays. Détails qu'ils nous donnèrent sur le massacre de l'équipage du canot de *l'Aventure*. Détails sur le chef qui fut à la tête des assassins. Détails sur les deux jeunes gens qui s'embarquèrent à la suite d'Omaï. Remarques sur les habitans. 231

§ 8. Remarques de M. Anderson sur les districts de la Nouvelle-Zélande, voisins du canal de la Reine Charlotte; sur le sol, le climat, le temps, les vents, les arbres, les plantes, les oiseaux, les poissons et les autres animaux. Description des habitans, de leur figure, de leurs vêtemens, de leur parure, de leurs maisons, de leurs pirogues, des alimens dont ils se nourrissent et de la manière de les apprêter, des arts qu'ils connaissent, de leurs armes, de leurs cruautés envers les captifs. Observations sur plusieurs de leurs usages. 258

DEUXIÈME SECTION.

Opérations du voyage depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande jusqu'à notre arrivée à Taïti ou aux îles de la Société. 286

Pages.

§ 1. Départ de la Nouvelle-Zélande. Conduite des deux Zélandais que nous avions à bord. Vents contraires. Découverte d'une île appelée *Mangia*. Examen de la côte. Entrevues avec les naturels. Description de leur figure, de leurs vêtemens et de leurs pirogues. Description de l'île. Quelques mots de la langue qu'on y parle. Dispositions des habitans. 286

§ 2. Découverte d'une île appelée *Wateeoo*. Examen de ses côtes. Les naturels viennent à bord de nos vaisseaux. MM. Gore, Burney et Anderson descendent à terre. Accueil qu'ils reçurent. Expédient d'Omaï pour les empêcher d'y être retenus. Omaï rencontre quelques-uns de ses compatriotes. Détails sur le malheureux voyage des compatriotes d'Omaï. Remarques sur Wateéoo et sur les habitans. 297

§ 3. Les deux vaisseaux abordent à Wenooaette ou à Otakootaia. Description de cette île et de ses productions. L'île d'Hervey ou Terougge-Mou-Attooa se trouve habitée. Entrevue avec les naturels. Remarques sur leur figure, leurs vêtemens, leur langue et leurs pirogues. Nous essayons vainement de débarquer. Raisons qui me déterminent à prendre la route des îles des Amis. *La Résolution* et *la Découverte* touchent à l'île de Palmerston. Description des deux endroits où débarquèrent nos canots. Rafraîchissemens que nous y prîmes. Conjectures sur la formation de ces îles basses. Arrivée aux îles des Amis. 316

§ 4. Entrevue avec les naturels de Komango et de quelques autres îles. Arrivée à Anamooka. Relâche. Feenou, l'un des principaux chefs de Tongatabou, vient nous voir. Détails sur la réception qu'on lui fit à Anamooka et à bord de mon vaisseau. Dispositions des insulaires au vol. Observations sur Anamooka. Traversée de cette île à Hapaee. 335

§ 5. Arrivée des vaisseaux à Hapaee. On nous y reçoit d'une manière amicale. Cérémonial et présens. Les naturels nous donnent le spectacle de plusieurs combats : combats de massue, luttes, pugilat. Les femmes prennent aussi part à ces combats. On exerce les soldats de ma-

Pages.

rine devant les insulaires. Danses exécutées par des hommes. Feux d'artifice. Description particulière des amusemens nocturnes des habitans, de leurs chants et de leurs danses. 351

§ 6. Description de Lefooga : sa culture, son étendue. Ce que nous fîmes à terre. Femme qui exerce la profession d'oculiste. Moyen singulier qu'emploient les naturels pour raser les cheveux. Les vaisseaux changent de mouillage. Mondrain et pierre remarquable. Description de Hoolaiva. Détails sur Poulaho, roi des îles des Amis. Respect que ses sujets ont pour lui. Détails sur l'île de Kotoo. Les vaisseaux retournent à Anamooka. Entrevue de Poulaho et de Feenou. Arrivée à Tongatabou. 369

§ 7. On nous reçoit à Tongatabou d'une manière amicale. Description d'une collation des insulaires. Description d'un village où résident les chefs, et du pays des environs. Entrevues avec Mareewagee, Toobou et le fils du roi. Grand haiva ou grande fête donnée par Mareewagee : feux d'artifice, combats de lutte et de pugilat. Distribution de notre bétail. Vols commis par les naturels. Je fais arrêter Poulaho et d'autres chefs. Présent de Poulaho et un autre haiva. 393

§ 8. Les naturels dépouillent quelques-uns des officiers. Description d'une pêche des habitans du pays. Visite à Poulaho. Description d'un fiatooka. Observations sur la vie privée de Poulaho. Cérémonie funèbre. De la plante appelée *kava*, et de la liqueur qu'en tirent les insulaires. Description de la petite île d'Onevy. L'un des habitans est blessé par une sentinelle MM. King et Anderson vont voir le frère du roi. Accueil qu'ils reçoivent. Autre cérémonie funèbre. Manière de passer la nuit. Remarques sur les districts qu'ils traversèrent. Nous nous préparons à remettre à la voile. Remarques de M. Anderson sur l'île et sur ses productions. 433

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G
161
M77
1833
t.9

Montémont, Albert Etienne de
Bibliotheque universelle des
voyages

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 25 11 008 7